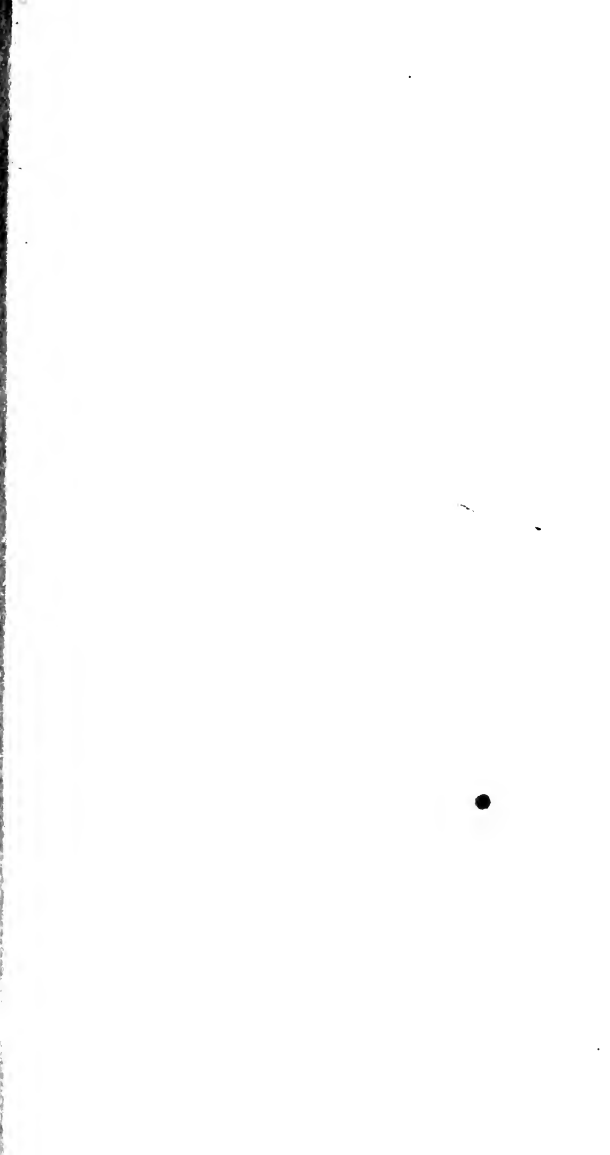
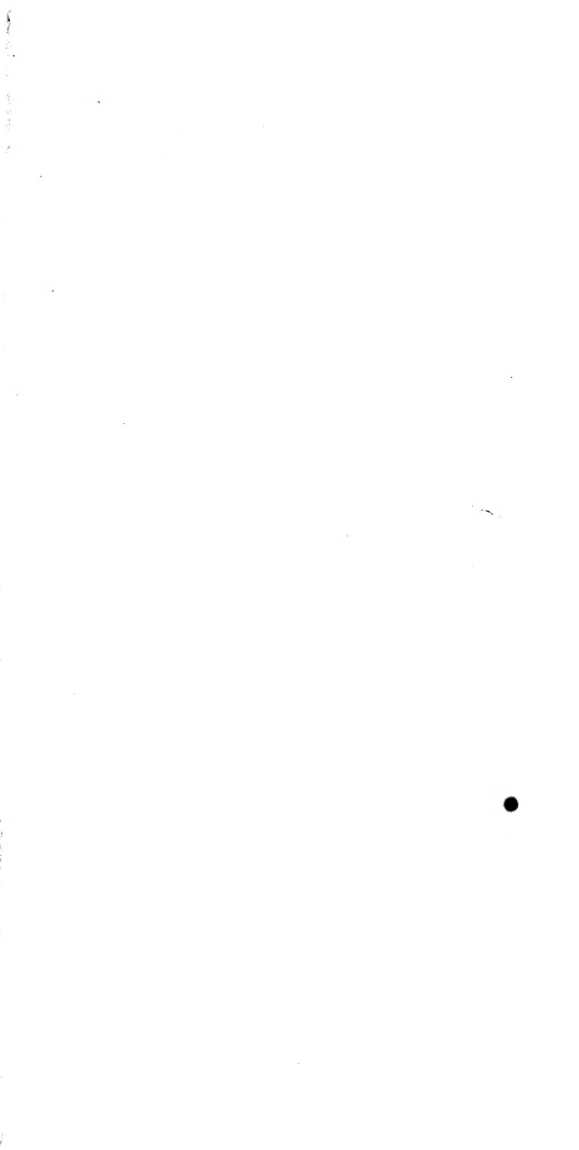


HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS



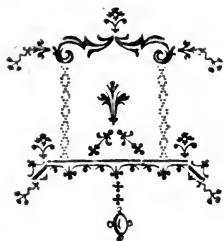




10333 LE
PHILOSOPHE
ANGLAIS,
OU
HISTOIRE
DE MONSIEUR
CLEVELAND,
FILS NATUREL
DE CROMWEL,

écrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par
l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité,

TOME CINQUIÈME.



249944.
22. 12. 30

A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1757.

53 2

1960

320-0711

10

SECRET

[illegible]

2000 0000 0000 0000

[illegible]

[Faint handwritten notes at the bottom of the page]

PQ

2021

P5

1757

4.5-6

RECEIVED

©1991 by The McGraw-Hill Companies, Inc.



LE PHILOSOPHE
ANGLAIS,

O U

HISTOIRE

DE

M^R. CLÉVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL.



SUITE DU LIVRE SEPTIÈME.

C EPENDANT, Madame Lallin & ma Belle-Sœur, auxquelles il n'échappoit point une seule de mes démarches, & qui avoient trop d'esprit pour se payer d'aparences, ne s'en rapportèrent pas tout-à-fait à la contenance tranquille que j'avois sçu prendre en leur présence. Sans pénétrer dans le fond du mystère, elles jugèrent,

Tome V.

A

avec raison , qu'il s'étoit passé quelque chose d'extraordinaire ; & voulans prévenir tout ce que leur amitié leur faisoit craindre , elles prirent ensemble des mesures fort adroites pour me procurer malgré moi des divertissemens qu'elles m'avoient proposés jusqu'alors inutilement. Saumur étoit rempli de personnes de mérite & de gens de Lettres. Elles s'adressèrent aux plus célèbres , & leur ayant fait entendre le besoin que j'avois d'être consolé , elles les engagèrent à me rendre de fréquentes visites. Mais comme elles craignoient que je ne fusse point disposé à recevoir ce remède , si je venois à sçavoir que c'étoit à leur sollicitation qu'il m'étoit offert ; elles convinrent avec les personnes qui devoient me visiter , de la manière dont ils s'y prendroient pour me faire goûter le motif de leurs visites.

Le premier qui me fit cet honneur , fut un des principaux Ministres des Eglises Protestantes de France. Mon Valet , qui avoit reçu les instructions des deux Dames , vint me l'annoncer comme une personne de la plus haute distinction , qui demandoit avec empressement à me parler , pour des affaires de la dernière importance qu'il avoit à me communiquer. Je me plaignis d'abord de son importunité. Cependant , je ne crus pas pouvoir me dispenser de le recevoir. Il fut introduit ; son air étoit grave : il m'expliqua le dessein qui l'amenoit. Ayant appris me dit-il , le séjour que je faisois depuis quelque-tems à Saumur , & la part que j'avois à la faveur du Roi d'Angleterre , il avoit cru pouvoir s'adresser à moi avec confiance , pour m'interresser au soutien de la Religion réformée , qui avoit besoin plus que jamais de protections puissantes. Elle est menacée en France , continuait-il , d'un coup si terrible , qu'elle y est à la veille

de sa ruïne. L'animosité du Clergé contre nous éclate en mille manières. Nous sommes informés de bonne part , qu'on ne se propose rien moins que l'abolition de tous nos privilèges ; & connoissans le zèle de nos ennemis , nous nous attendons tous les jours d'être réduits aux dernières extrémités. Peut-être ferions-nous mieux de prévenir l'orage par une fuite volontaire ; mais il est incertain même si l'on nous laisseroit la liberté de fuir. Cependant , comme nous serons forcés tôt ou tard de tenter ce parti , nous croyons devoir penser de bonne heure à nous ménager un asyle. Il nous en faudroit un , sur-tout pour cette Académie , qui est regardée parmi nous comme le centre des Sciences & le Sanctuaire de la Religion.

Alors le Ministre m'expliqua plus particulièrement quelles étoient ses vûes du côté de l'Angleterre. Il me fit un plan trop bien ordonné , pour être né sur le champ ; & n'ayant pû prévoir , vingt-quatre heures auparavant , l'occasion qu'il auroit de m'entretenir , il est indubitable que son projet avoit précédé la prière des deux Dames & l'envie de me consoler. Son principal desir étoit d'obtenir du Roi d'Angleterre un lieu de retraite dans ses Etats pour l'Académie de Saumur. Winchester ou Southampton eussent été les deux Villes qu'il eût choisies le plus volontiers. Nous y ferions fleurir , me dit-il , la Religion & les Sciences. Le passage de tant de François , qui ne manqueroient point de quitter leur Patrie pour nous suivre , seroit un accroissement de force & de richesses pour l'Angleterre , sans compter la bénédiction du Ciel , qui se répandroit sans doute sur un établissement que le seul zèle de la piété & de la Religion auroit fait naître.

Après l'avoir écouté assez long-tems pour être instruit de tout son dessein , je lui répondis avec sincérité , que quoique je n'eusse jamais fait profession d'être attaché particulièrement à la Religion Protestante , & que je me fusse borné jusqu'alors à celle de la Nature , qui enseigne à honorer Dieu comme le seul Maître , & à aimer les Créatures , parce qu'elles sont son ouvrage ; ces deux principes suffisoient pour me porter à rendre service de bon cœur à tout le monde : Que j'en trouvois même un nouveau motif dans la violence de ceux qui persécutoient sa Religion , étant persuadé que les hommes doivent être libres , du moins dans l'hommage de leur cœur , & qu'il y a de l'injustice à contraindre tyranniquement les consciences. J'ajoutai , que c'étoit cette dernière raison qui m'avoit fait choisir en France Saumur pour mon séjour , parce que , sans connoître particulièrement tous les principes de la Religion Protestante , j'avois appris que ç'en étoit un , de ne contraindre personne , & de regarder comme le meilleur culte celui qui est le plus sincère. Mais le service que vous demandez de moi , ajoutai-je , surpasse mes forces , & je ne vois point ce que je puis vous offrir au-delà de ma bonne volonté.

Ma réponse donna deux avantages sur moi au Ministre , pour le dessein qu'il avoit de contribuer à ma consolation par ses visites & par ses discours. Il en profita sur le champ avec tant d'esprit & de civilité , que je n'en eus pas la moindre défiance. Pour ce qui regarde vos forces , reprit-il , je sçai , Monsieur , ce que nous en pouvons attendre. Ne croyez pas être ici tout-à-fait inconnu. Nous sçavons dans quel degré de faveur vous étiez auprès du Roi à Rouen & à Bayonne : les services que vous avez tâché de

lui rendre en Amérique ne la diminuëront point. Si vous me permettiez de douter de quelque chose, ce seroit plutôt de votre bonne volonté ; car après l'aveu que vous faites d'ignorer les principes de notre Religion, je ne vois point par quel intérêt ou par quel motif vous seriez porté à la favoriser. Il me pria là-dessus de trouver bon qu'il me vît quelquefois, pour m'expliquer en quoi consistoit la Religion Protestante, & m'interresser ainsi à sa défense par d'autres motifs que les raisons générales d'équité naturelle & d'aversion pour la violence.

Cette proposition m'embarraffa. On a déjà vû dans cette Histoire, de quelle manière j'étois disposé en matière de religion, ma mere aiant pris à tâche de ne m'inspirer aucuns préjugés dans mon enfance, je m'étois trouvé, comme j'ai déjà dit, toute la liberté qu'il falloit pour faire un choix desintéressé lorsque j'avois eu le parfait usage de ma raison. Mais c'étoit cette liberté même de choisir, qui m'avoit alors empêché d'en embrasser une. J'avois été frappé de cette diversité de sentimens qui forme les Sectes différentes ; & les considérant avec le sang froid qu'on a lorsqu'on est exempt de préjugés, je n'avois rien découvert, à la première vûë, qui m'eût paru assez déterminant pour m'en faire préférer une à toutes les autres. Voici comment j'avois raisonné. Supposons, avois-je dit, que le nombre de toutes les Sectes se réduise à cinquante. Il n'y en a point une seule qui ne condamne toutes les autres, & qui ne se croie seule en possession du vrai culte. Mais les quarante-neuf autres qui s'attribuent le même avantage la condamnent aussi. Si je les interroge séparément ou toutes ensemble, je trouve toujours quarante-neuf voix qui sont contraires à chacune, & une

seule voix qui lui est favorable; encore n'est-ce que sa propre voix. J'ai donc toujours quarante-neuf motifs , contre un , pour les rejeter toutes , & les croire fausses sans exception. Je veux néanmoins supposer encore , qu'il n'y ait que quarante-neuf Sectes dans l'erreur ; ce qui est absolument nécessaires , s'il est vrai qu'il y en ait une qui n'y soit point : Suis-je plus avancé après cette supposition ? Où trouverai-je assez de lumières pour démêler celle qui possède le précieux trésor de la vérité ? Et si je parviens par mes efforts à me figurer que j'aperçois quelque jour dans ce labyrinthe , comment ferai-je plus de fond sur mon propre jugement , qui sera mon seul guide , que sur quarante-neuf témoignages qui s'accorderont toujours à prétendre que je me suis trompé ? Il ne sert à rien de répondre , que dans une matière aussi importante que la Religion , tout ce que nous ne voyons point par nous-mêmes doit nous être suspect ; & par conséquent , qu'un degré de certitude propre & intérieur est équivalent à quarante-neuf témoignages extérieurs : cette réponse , dis-je , est sans force : car l'importance de la Religion est la même à l'égard de tous les hommes , dans toutes les Sectes , & je ne sçaurois penser raisonnablement que je sois le seul qui ait à cœur l'intérêt de son ame & l'amour de la vérité.

Ce raisonnement m'avoit tenu en garde contre toutes les Sectes particulières soit en France , pendant le séjour que j'y avois fait en sortant d'Angleterre ; soit en Amérique , dans le rapport que j'avois eu avec les Espagnols , & même avec mes compatriotes. Je n'étois nullement disposé à croire sur la foi d'autrui. Je n'avois jamais eu , non plus , le tems ni les commodités nécessaires pour m'instruire par ma propre étude ; de sorte

que j'avois toujours remis à prendre un parti là-dessus, lorsque j'en trouverois des occasions & des moyens qui ne s'étoient point encore présentés. Je dois ajoûter, que j'avois tiré assez de lumières de la Philosophie, pour me composer une Religion dont ma raison étoit satisfaite. C'est ce que j'ai déjà fait remarquer dans le recit de mon Gouvernement d'Amérique, & dans le plan des cérémonies religieuses que j'y traçai à mes Sauvages. Enfin, un respect infini pour la Puissance & la Majesté du Souverain Etre; un grand fond de reconnoissance pour ses faveurs & de soumission à ses volontés; beaucoup de droiture, de charité & de tempérance, avoient fait toute l'essence de ma Religion jusqu'au tems de mon arrivée à Saumur.

La proposition du Ministre me causa donc d'abord quelque embarras. Je demeurai un moment en silence, avant que de lui répondre. Qu'ai-je à faire, dis-je en moi-même, d'acquiescer de nouvelles connoissances, qui ne me rendront ni plus sage, ni plus tranquille? J'aime sincèrement mon Créateur. Que manque-t'il à l'amour & au respect que je lui porte, & pourquoi m'embarrasser dans des questions qui ne me regardent point? Cependant une courte réflexion que je fis sur l'impuissance de la Philosophie, dont je m'étois plains avec tant d'amertume deux jours auparavant, me fit souhaiter d'entendre raisonner le Ministre sur sa Religion. Je le trouvois homme d'esprit. Je m'imaginai que je pourrois recevoir de lui quelque nouvelle idée, qui me serviroit comme d'ouverture pour arriver au repos par quelque voye qui m'étoit inconnue. Je repris la parole, dans le tems qu'il commençoit à s'étonner de mon silence, & je lui fis connoître honnêtement, que

je serois toujours disposé à l'écouter avec plaisir.

Je ne sçai si ce fut zèle pour ma conversion , ou simple compassion pour ma tristesse , qui lui inspira toute l'ardeur avec laquelle il parut se porter à mon instruction. Il revint dès l'après-midi du même jour. Ses leçons furent méthodiques. Dans la première , il me fit un plan général de sa Religion , pour me faire apercevoir d'un coup d'œil , me dit-il , l'enchaînement de toutes ses parties. Je n'ai pas dessein de répéter ici les discours , qui ne seroient pas sans doute aussi nouveaux pour mes Lecteurs , qu'ils le furent alors pour moi , mais je confessé que je trouvais de la satisfaction à l'entendre , & que son système me parut assez raisonnable pour me faire souhaiter qu'il pût l'appuyer dans la suite par des preuves solides. Il eut beaucoup de joye de me laisser dans cette disposition , & il m'assura qu'elle augmenteroit à chaque visite.

Je ne cachai point le soir à ma Belle-sœur & à Madame Lallin que j'étois content de mon entretien avec le Ministre , & que j'avois goûté ses idées de Religion. Ma Belle-sœur , qui ne pouvoit manquer d'être zélée Protestante , ayant été élevée dans la Colonie de Sainte-Hélène , marqua une satisfaction extrême de ce qu'elle aprenoit. Madame Lallin étoit attachée à la Religion Romaine : elle m'écouta avec plus de froideur. Mais si elle eut assez de pouvoir sur elle-même pour ne pas marquer autrement que par son silence ce qui se passoit dans son esprit , elle s'occupoit pendant que j'entretenois ma belle-Sœur des moyens d'arrêter l'effet du zèle du Ministre. Elle avoit ignoré jusqu'alors que je fusse encore à prendre un parti sur la Religion ; & lorsqu'elle s'étoit accordée avec ma Belle-sœur pour m'attirer les visites du Ministre , elle n'a-

Voit eu en vûë que de procurer un remède à ma tristesse. Mais s'apercevant qu'elle avoit contribué à me faire naître l'occasion de prendre de l'estime pour la Religion Protestante, & craignant qu'il ne me prît envie de l'embrasser, elle s'en fit un reproche, & elle résolut de réparer ce qu'elle regardoit comme une imprudence très-criminelle. A peine attendit-elle jusqu'au lendemain matin, pour me chercher des préservatifs contre le poison qu'elle s'imaginait que j'avois avalé. Elle alla chez les PP. de l'Oratoire, elle demanda à parler au Supérieur, qui s'apeloit le Pere *le Bane*; & lui ayant exposé son embarras & ses scrupules, elle lui demanda conseil sur sa conduite. Ce Pere s'étant fait expliquer tout ce qui me regardoit, sentit lui-même enflâmer son zèle. Il ne crut point devoir encore desespérer de m'amener à la Religion Romaine, lorsqu'il eût appris que je n'avois eu que des entretiens avec le Ministre. Il en fit concevoir aussi l'espérance à Madame Lallin, & lui promit de me rendre visite incessamment, sous quelque prétexte qu'il sçauroit faire naître.

En effet on me l'annonça, quelques heures avant le tems du dîner. Je le reçus honnêtement. Il avoit l'air fin & poli, tous les dehors agréables, & une manière de se presenter qui m'enchantait. Le prétexte qu'il emploïa pour justifier sa visite, fut assez froid & assez éloigné; mais n'ayant nul soupçon de son dessein, je crus son premier compliment sincère, & je lui témoignai que j'étois bien aise de devoir sa connoissance aux raisons qu'il m'apportoit. Jamais on ne s'insinua avec plus d'adresse & de subtilité, que le Pere *le Bane*. En un moment il fit tourner notre entretien sur le sujet de la Religion; &

fans marquer la moindre affectation , ni s'informer à quel parti j'étois attaché , il me fit un tableau racourci des principaux dogmes de la Religion Catholique , en suivant à peu près la même méthode que le Ministre. Je fus si surpris de la ressemblance que je trouvai entre les deux Doctrines , qu'étant encore mal instruit du fond des choses , je crus le Pere de l'Oratoire Protestant. Je lui dis que j'avois entendu la veille , de M. C. , la plupart des principes qu'il venoit d'exposer , & qu'étant fort satisfait de ces deux expositions qui me sembloient s'accorder , je n'en attendois plus que les preuves. O Dieu ! s'écria le Pere le Bane , vous me faites le tort , Monsieur , de croire que je puisse jamais m'accorder avec M. C. ! J'abandonnerois donc la vérité , pour prendre le parti de l'erreur ? Que le juste Ciel m'en préserve ! Il m'a donné pour cela trop de lumières & de droiture. Cette vive exclamation me frapa étrangement. Figurez-vous , continua le Pere le Bane sans me laisser le tems de répondre , qu'un Roi légitime , & justement respecté , porte des Loix qui doivent faire le bonheur de ses états ; qu'elles soient reçues & pratiquées pendant long-tems par ses Parlemens & par ses Peuples , à l'avantage & au bonheur réel de toute la Nation. Il s'élève néanmoins , après un certain tems , quelques personnes obscures , de la foule du Peuple , qui , poussées par des ressentimens , particuliers , ou par l'amour de la nouveauté , entreprennent de ruiner la paix de l'état en renversant ces Loix justes & salutaires. Mais voulans garder des mesures , parce qu'ils ont besoin d'artifice pour se faire des compagnons de fureur & de malignité , ils n'entreprennent point de les renverser toutes à la fois ; ils attaquent celles qui paroissent

font les plus gênantes , dans l'espérance de se faire des partisans de tous ceux qui sont ennemis du joug & de la dépendance. Ils réussirent effectivement à s'en faire un assez grand nombre. Enfin , pour colorer mieux leur insolence & leur révolte , ils affectent d'être extrêmement attachés à quelques-unes de ces Loix , & de les respecter autant que les sujets qui y demeurent les plus fidèles. Croyez-vous , reprit le Pere , après m'avoir regardé un moment , qu'on pût penser que tout ce Peuple s'accorde ? Non , lui dis-je , assurément. Lequel des deux partis divisés , reprit-il encore , appelleriez-vous le bon parti , le parti des bons & des fidèles sujets ? Je ne crois pas qu'il y ait de difficulté , répondis-je ; c'est celui qui s'en tient à toutes ces Loix que vous supposez justes & utiles. Et comment croyez vous , ajouta-t'il , qu'on en dût user à l'égard de l'autre ? Mais repartis-je , il me semble que la justice & l'intérêt public demanderoient qu'ils fussent punis comme des rebelles & des perturbateurs. Faites donc vous-même l'application , me dit alors le Pere le Bane. Le bon , l'ancien parti , est l'Eglise Romaine. Toutes les Sectes particulières sont venues après elle : les Protestans sont les derniers. Ce sont autant de partis rebelles , qui ont attaqué diversement nos Loix les plus saintes , & qui n'en ont conservé quelques-unes , que pour détruire plus sûrement les autres. Nous ne voulons point d'accord avec eux , même dans ce qu'ils ont encore de commun avec nous. Nous les retranchons de notre corps , & nous les dévouons à la Justice divine , qui les punira encore plus sévèrement au jour marqué pour la vengeance.

J'étois trop mal instruit de ces matières , pour

faire au Pere des objections bien embarrassantes. Je me contentai de lui dire , que si sa comparaison étoit juste , les adversaires de l'Eglise Romaine devoient être accusés de folie , autant que de malignité & de fureur. Aussi ne trouvant-on , me répondit-il , ni solidité , ni bon sens dans leurs ouvrages.

Dans le fond , son discours , & l'air de confiance avec lequel il l'avoit prononcé , firent quelque impression sur moi. Cependant , comme je n'étois pas disposé à croire sans preuves , je lui fis connoître qu'il falloit quelque chose de moins général pour me persuader. Il se retira fort content de mes dispositions , en m'assurant qu'il ne m'entretiendrait point deux fois sans me convaincre parfaitement.

Je demeurai quelque-tems seul après son départ , plus occupé que je ne puis l'exprimer de tout ce que je venois d'entendre. Les conséquences que le P. le Bane m'avoit fait tirer de sa comparaison , me paroissoient sans réplique. Si ses suppositions sont vraies , disois-je , il est clair que l'Eglise Romaine est la seule qui enseigne la vérité. Il m'assure que toutes les autres Sectes sont sorties de son sein , & n'ont rien de bon qu'elles n'aient tiré d'elle. C'est l'amour de la nouveauté , ou quelque ressentiment particulier , qui les a porté à cette séparation. En la quittant , elles ont renoncé à ce qu'il y avoit de trop sévère & de trop onéreux dans ses dogmes , pour s'en former de moins gênans , par le même esprit qui leur a fait haïr ceux qu'elles ont rejettes. Qui peut douter un moment que cette conduite n'ait tous les caractères d'une révolte injuste & criminelle ? Ces réflexions ne me prévinrent point favorablement pour le Ministre , que je m'attendois de revoir l'après-midi.

Il vint en effet. Dès les premiers momens de notre entretien, il eut lieu de s'apercevoir que je n'étois pas aussi bien disposé qu'il m'avoit cru la veille. Il en marqua de l'étonnement. Je ne balançai à lui rapporter presque mot pour mot la comparaison du P. le Bane. Il m'écouta d'abord avec quelque embarras ; mais il ne tarda point à reprendre un visage riant ; & lorsque je lui demandai dans les mêmes termes que le P. le Bane , quelle opinion il avoit de ces sujets rebelles dont je venois de lui tracer l'image , il fit à cette question la même réponse que j'y avois faite moi-même. J'avouë que je fus frappé à l'excès , de cette conclusion , à laquelle je ne m'attendois pas. Mais , Monsieur , lui dis-je avec beaucoup de vivacité , vous trahissez donc vos intérêts, ou du moins, vous avez eu dessein d'abord de me tromper par des fables dont vous connoissiez la fausseté ?

Permettez , Monsieur , me répondit-il , que je prenne à mon tour de me servir d'une comparaison. Je veux même employer une partie de la votre. Supposez donc un Roi tel que vous l'avez représenté , & des Loix aussi sages & aussi nécessaires que vous convenez qu'il doit avoir établies. Elles subsistent quelque-tems après sa mort , & elles font le bonheur du Peuple qui les observe. Un usurpateur s'élève sur le trône , par des voyes injustes. Il aperçoit que sa conduite est condamnée par les Loix qu'il trouve en usage ; que fait-il ? Il prétend d'abord les expliquer ; mais c'est pour en pervertir le sens & le tourner à ses intérêts. Peu-à-peu , il y en substitue d'autres. Comme son unique vue est de se soutenir dans son usurpation , il laisse à part le bien public , pour former tous les jours de nouveaux établissemens qui flâtent son orgueil & son ambition. Avec

quelque adresse qu'il ait déguisé les anciennes Loix, il sent qu'elles le condamnent encore, & qu'elles jettent sur toute sa conduite un jour qui lui fait honte : il prend le parti d'en interdire la lecture, pour en ôter tout-à-fait la connoissance.

Cependant, la face de l'Etat se trouve changée. L'ignorance & la corruption des mœurs prennent le dessus. Le goût du bien & celui du vrai bonheur, s'éteignent par degrez. Tout tombe à la fin dans le desordre & dans la confusion. En vain se trouve-t'il quelqu'un qui s'aperçoit du malheur de la Patrie, & qui ose élever la voix pour se plaindre : l'usurpateur employe le fer & le feu pour le forcer au silence.

Qui ne s'imagineroit que le mal est sans remède ? Il arrive néanmoins qu'un petit nombre de sujets, infiniment sensibles aux misères publiques, entreprennent de dessiller les yeux à leurs aveugles compatriotes. La voye qu'ils prennent est courte & aisée. Ils ne font que tirer les anciennes Loix de l'oubli, & les exposer au public dans leur pureté primitive. En effet le sentiment du bonheur passé se réveille aussi-tôt dans tous les cœurs. On voit d'où l'on est tombé, & l'on ne peut le voir sans soupirer après l'heureuse condition qu'on a perdue. L'usurpateur s'allarme. Il tonne, il foudroie. Mais s'il réussit par la violence, autant que par l'artifice, à retenir une infinité d'esclaves sous le joug, il ne sçauroit empêcher que ceux qui ont senti sa tyrannie, ne rompent leurs chaînes, & ne recommencent à vivre heureux en suivans ces Loix sages dont ils n'auroient jamais dû s'écarter. Que pensez-vous à présent, continuë le Ministre, de cette partie du Peuple qui a eu le courage de se soustraire à la tyrannie ? Qu'ils ont satisfait tout à la fois, lui dis-je, à leur devoir & à leurs intérêts. L'aplica-

tion, reprit-il, n'est pas difficile à faire; & il la fit aussi-tôt dans le sens de l'Eglise Protestante.

J'avouë que je me trouvai dans un extrême embarras. Cependant, après un moment de réflexion, je me déterminai à lui faire cette réponse. Il est clair, lui dis-je, que dans les suppositions que vous venez de faire, la justice & la vérité sont du côté de votre Eglise. Mais vous conviendrez que la conséquence opposée ne suit pas moins clairement des principes de votre adversaire. Si vous prouvez l'usurpation prétendue du Chef de l'Eglise Romaine & ses altérations dans la Doctrine, je ne vois pas qu'on puisse balancer un moment à prendre parti pour vous; mais je croirai devoir la même justice aux Catholiques, s'ils me font voir que c'est vous; qu'il faut accuser d'innovation. La difficulté est donc de répandre assez de lumière dans vos preuves, pour me convaincre parfaitement de vos assertions. Or je ne me sens ni la tranquillité, ni la liberté d'esprit dont j'aurois besoin pour vous entendre. Ma réponse ne le rebuta point. Il m'assura que rien n'étant plus clair & plus décisif que les preuves qu'il avoit à m'apporter, je ne pouvois, sans marquer une indifférence criminelle pour le salut, lui refuser une attention si aisée. Il n'est question, me dit-il, à proprement parler, que de vous servir de vos yeux. J'ouvrirai l'Evangile, & vous lirez; je n'emploierai point d'autres armes. Vous y verrez clairement notre triomphe & la honte de nos ennemis. Je me rendis enfin à ses instances, & nous réglâmes le tems que nous employerions ensemble à cette lecture.

Le P. le Bane ne manqua point de revenir le jour d'après. Je lui déclarai, que n'ayant encore ni préjugés ni motifs solides qui pussent me faire pencher de son côté, plus que de celui de son

adversaire , j'étois résolu d'écouter d'abord le Ministre , par cette seule raison , qu'il étoit le premier qui m'eût parlé de Religion. Ainsi mon Pere , ajoutai-je , je vous prie de me laisser la liberté de l'entendre , sans me troubler par vos objections : elles diminuëront l'attention dont j'ai besoin pour sentir la force de ses preuves. Mais aussi-tôt qu'il m'aura communiqué toutes ses lumières , j'aurai volontiers recours à vous pour faire un nouvel examen. Il ne fut point satisfait de cette résolution. Prenez-y garde , me dit-il ; le poison de l'erreur est subtil : vous serez séduit. Je lui témoignai que ce soupçon m'offensoit , & qu'il me feroit plaisir de modérer son zèle , dont il m'avoit déjà donné quelques marques importunes. Il sortit mécontent. Ce fut sans doute à cette occasion , qu'il trama le dessein qui fut exécuté quatre jours après , & qui me jetta dans des embarras capables d'interrompre mes douleurs , si quelque chose l'eût été de produire ce changement.

Je vis le Ministre régulièrement pendant quelques jours. Le quatrième , à six heures du soir , on m'avertit qu'un Officier de l'Intendant de la Province demandoit avec empressement à me parler. J'ordonne qu'on l'introduise. Il me présente une *Lettre de Cachet* , qui contenoit une ordre du Roi de m'enlever avec ma famille pour me conduire à Angers. Moi ? lui dis-je avec étonnement. Eh ! quel intérêt le Roi prend-il à ce qui me regarde ? Comment peut-il être informé seulement que je suis dans ses Etats ? En France , Monsieur , me répondit-il , le Roi n'ignore rien ; & je vous avertis qu'on ne doit point balancer à lui obéir. Il me déclara ensuite qu'il falloit me disposer à partir le soir même , & qu'il avoit amené deux Carosses qui me serviroient de voitures & à ma famille. Ce ne fut point
sans

Sans murmurer , que je me préparai au départ. Je demandai s'il y avoit aparence qu'on me laissât bien-tôt la liberté de revenir. On me répondit que cela étoit incertain , & que le mieux étoit de prendre mes mesures comme si je ne comptois nullement sur mon retour. J'entendis le sens de ces avis. Je mis ordre à mes affaires , autant qu'un si court espace me le permettoit ; & laissant Drink pour finir ce qui demandoit la presence de quelqu'un de mes gens , je pris le chemin d'Angers avec les deux Dames , nos Enfans , & tous nos Domestiques.

Ce mystérieux voyage ne laissoit de me causer beaucoup d'inquiétude. Je me tourmentai en vain pour trouver une cause raisonnable à laquelle je pusse l'attribuer. Je n'étois coupable de rien contre les intérêts du Roi, ou du Royaume. L'Angleterre étoit en paix avec la France , & la manière dont j'avois vécu à Saumur , n'avoit rien qui dût me rendre suspect. Cependant Madame Lallin , qui devoit connoître mieux que moi le génie & les usages de sa Patrie , s'imagina que c'étoit ma retraite même & mon humeur sombre qui m'avoient fait observer. Soyez assuré , me dit-elle , que ne vous voyant lié avec personne , on vous a pris pour un Espion. On nous fit avancer fort vite , de sorte qu'Angers n'étant qu'à huit lieues de Saumur , nous y fumes rendus avant la fin de la nuit. Je m'attendois que pour finir cette scène à peu près comme elle avoit commencé , nous serions resserrés , en arrivant , dans quelque étroite prison. On nous fit descendre néanmoins à la porte d'une fort belle maison. Quelques Laquais , qui se présentèrent avec des flambeaux , nous conduisirent dans un appartement bien meublé. On nous y servit quelques rafraîchissemens , & comme notre tristesse ne

nous permit pas de demeurer long-tems à table ; on nous avertit en levant les couverts , que nous allions voir paroître *Monseigneur*.

Quoique je ne comprisse point qui l'on désignoit par ce nom , je n'eus pas la curiosité de le demander. Dans l'instant nous vîmes une porte s'ouvrir. Des hommes vêtus de blanc , s'avancèrent vers nous , une bougie à la main. Ils servoient à éclairer une troisième personne , qui marchoit après eux d'un pas grave. Il étoit de haute taille , vêtu d'une robe de drap violet qui couvroit jusqu'à ses pieds , & dont la queue traînoit fort loin par derrière. Une Croix d'or , longue comme le doigt , pendoit de son col sur sa poitrine. Sa tête étoit couverte d'un bonnet noir , dont le bas étoit quarré , quoique le sommet fût triangulaire. Enfin , tout son ajustement fut fort nouveau & fort surprenant pour moi. Madame Lalpin s'aprocha pour me dire à l'oreille , qu'elle se figuroit que c'étoit un Evêque. Nous nous levâmes à son entrée. Il nous fit une salutation fort honnête , mais sans rompre le silence : & se mettant à genoux , il nous invita d'un signe de main à faire la même chose. Il fit une courte prière en Latin ; après laquelle il se leva pour s'asseoir dans un fauteuil , en nous priant encore par un signe honnête de reprendre les places où nous avions été assis.

J'attendois avec impatience à quoi tout cela devoit aboutir. Il ouvrit enfin la bouche , & s'adressant à moi , il me dit qu'une entreprise aussi importante que la sienne , avoit dû commencer avec raison par la prière ; & qu'étant chargé par le Roi de s'employer à mon instruction & à celle de ma famille , il se portoit du fond du cœur à secorder les intentions de ce pieux Monarque : qu'il me félicitoit du dessein que j'avois

formé de m'appliquer sérieusement aux choses de la Religion , & de penser aux intérêts de mon ame ; mais que je devois me féliciter moi-même , de ce que le zèle de Sa Majesté me fauvoit du peril où je m'étois jetté imprudemment à Saumur : qu'en me livrant au Ministre C... , le plus dangereux Hérétique du Royaume , je m'étois exposé à une séduction presque inévitable , qu'on n'épargneroit rien pour me faire connoître paisiblement la vérité à Angers ; qu'on y prendroit les mêmes soins pour l'instruction de mes Enfans ; enfin , que je n'y recevrais que des marques d'attention & de charité qui me donneroient lieu de me louer éternellement d'avoir choisi la France pour mon séjour.

Cette explication étoit trop claire , pour me laisser quelque obscurité. J'avois d'ailleurs entendu parler de l'ardeur avec laquelle le Clergé de France sollicitoit la ruine des Protestans , & des moyens qu'il employoit tous les jours pour faire des Profélytes. Du caractère dont j'étois , la violence étoit une mauvaise voye pour me conduire à la vérité. Je ne tardai point un moment à le témoigner à l'Evêque. Je juge , Monsieur , lui dis-je que vous êtes l'Evêque de cette Ville , & que j'ai l'honneur d'être dans votre maison. Je ne sçai si votre dessein est de m'y retenir ; mais je vous déclare que je n'y demeurerai point volontairement. Je suis né libre. Quoique j'aie choisi la France pour mon séjour pendant quelques années , je n'y ai point pris d'engagemens qui doivent me faire regarder comme un sujet du Roi. Ainsi , j'attens de sa justice qu'il m'y laissera vivre en liberté , aussi long-tems du moins que je ne commettrai rien qui puisse l'offenser. S'il me refuse cette faveur , je suis prêt à quit-

ter ce Royaume pour retourner dans ma Patrie. Je fis cette réponse d'un ton civil , mais si ferme , que le Prélat parut embarrassé. Il continua néanmoins à me représenter honnêtement , qu'on n'avoit pas dessein d'user de contrainte ; que je ne trouverois que de la douceur & de la civilité dans ses manières , & que j'en devois juger par la réception qu'on me faisoit à mon arrivée , & par la peine qu'il avoit prise lui même de passer toute la nuit à m'attendre ; que le reste de sa conduite répondroit à ce prélude , qu'il sçavoit que j'étois d'un rang qui méritoit cette considération ; qu'il alloit me faire conduire dans un appartement où je pouvois me regarder comme le maître absolu ; que j'avois besoin sans doute d'un peu de repos , après la fatigue de mon voyage ; qu'on prendroit d'un autre côté le soin de mes Enfans ; & que je pouvois compter entièrement sur ses bons offices , & sur le zèle de toute sa maison à me respecter & à m'obéir.

Je consentis à me retirer , pour prendre quelques heures de sommeil. Il me quitta , en se promettant le lendemain , me dit-il , beaucoup de satisfaction à me voir & à m'entretenir. J'eus la liberté de me faire servir par mes propres domestiques. J'étois fort résolu en me mettant au lit , de ne pas faire un long séjour dans cette maison ; car j'avois lieu de croire du moins , qu'on ne m'y retiendrait point malgré moi. Mon Valet de chambre étant venu m'éveiller à l'heure que je lui avois marqué , je lui donnai ordre aussi tôt d'aller s'informer comment les Dames & mes Enfans avoient passé la nuit. Il tarda peu à revenir , & son rapport fut pour moi une source de trouble & d'embarras. Il me dit que s'étant fait montrer l'appartement où l'on avoit mis les Da-

més, il n'avoit osé interrompre leur sommeil ; lorsqu'il s'étoit aperçu qu'elles étoient encore endormies ; qu'il avoit prié ensuite un domestique de l'Evêque de le conduire auprès de mes Enfans , & qu'il avoit reçu pour toute réponse , qu'ils n'étoient plus dans la maison. Je l'ai pressé de m'apprendre où ils sont , ajouta mon Valet ; il m'a assuré qu'il l'ignore ; mais que quelque part qu'ils soient , ils ne sçauroient être mal.

J'avouë que je ne pus entendre ce récit sans émotion. Je me fis habiller promptement , & je fis demander aussi-tôt un moment d'entretien à l'Evêque. Il eut l'honnêteté de venir lui-même dans mon appartement. Je lui expliquai mes craintes. Il ne me cacha point qu'elles étoient justes. Il est vrai , me dit-il , que suivant l'ordre du Roi , on a transporté vos Enfans dans un lieu propre à leur éducation. Vos deux Fils sont dans un Collège , & votre Nièce dans un Convent de Religieuses. Mais vous êtes trop raisonnable , pour vous allarmer de ce qu'on a jugé à propos de faire pour leur bien. Quoi ! répondis-je , on m'enlève mes Enfans sans ma participation & sans mon consentement , & c'est par ordre du Roi qu'on me traite avec cette violence ? Il voulut entrer dans une longue justification de la conduite de la Cour. Je l'interrompis avec chaleur , pour lui demander si je devois me regarder aussi comme prisonnier dans sa maison. Non , me dit-il , on n'a nul droit sur votre liberté. Ce n'est que par l'honnêteté & la raison que j'espère vous y retenir. Vous avez marqué le desir d'être instruit de la Religion , & nous croyons vous rendre un service pour lequel vous nous devez quelque reconnaissance. En vérité, Monsieur , repris-je , voilà une conduite si extraordinaire , qu'elle confond toutes mes idées. J'admire votre zèle ; mais

je n'admire pas moins la manière dont il s'exerce ! Si vous m'aviez du moins consulté ! Mais , non , ajoutai-je , il n'y a rien que je déteste tant que la violence. Rendez-moi , s'il vous plaît , mes Enfans ; après quoi je vous déclare que je quitte non - seulement votre maison , mais même le Royaume , où je n'ai nulle raison qui me retienne. Le Prélat prit alors un ton beaucoup plus grave , pour me faire entendre qu'il ne dépendoit point de lui de me les rendre , & que la volonté du Roi étoit qu'ils fussent élevés dans la Religion Catholique. Ce refus me piqua tellement , que je résolus de sortir de la maison Episcopale à l'heure même. Adieu , Monsieur , dis-je à l'Evêque ; je me retire , puisque j'en ai la liberté. Il m'importe peu dans quelle Religion mes Enfans soient élevés : leur choix dépendra d'eux lorsqu'ils auront atteint l'âge d'user de leur raison. Mais ce qui m'importe , c'est qu'eux & moi ne soyons point traités en Esclaves dans un Païs où l'on n'a sur nous nulle autorité. Je le quittai malgré les efforts qu'il fit pour m'arrêter.

Je me rendis dans une Hôtellerie , & j'envoyai avertir ma Belle-sœur & Madame Lallin que j'étois à les y attendre. M^r l'Evêque fit quelque difficulté de les laisser sortir , mais elles s'obstinèrent à le vouloir. Il me les fit amener par son Gentilhomme , qui me pressa de sa part de retourner du moins chez lui pour y dîner. J'étois trop occupé de la résolution que j'avois à prendre dans une conjoncture si importante , pour me rendre à son invitation. Je tins conseil avec les deux Dames. L'ignorance où j'étois des usages du Royaume , me fit écouter le sentiment de Madame Lallin. Elle fut d'avis que je prisse la poste pour Versailles , & que je m'adressasse à la personne même du Roi pour lui demander justice. Ce parti me sembla

effectivement le plus sûr. Comme le bruit de mon aventure s'étoit déjà répandu dans toute la Ville, ils'y trouva quelques Gentilshommes Anglois qui eurent la curiosité de me voir. J'allois monter à cheval lorsqu'ils se présentèrent pour me saluer. Je les reçus civilement, & je m'entretins un moment avec eux du dessein qui m'alloit conduire à la Cour. Ils m'apprirent que je pouvois voir en chemin Mylord Clarendon, qui étoit depuis quelques semaines à Orleans. Ce Seigneur, dont je ne prononcerai jamais le nom qu'avec un sentiment de tendresse & de respect, avoit eu le malheur de tomber dans la disgrâce du Roi Charles, après l'avoir servi fidèlement pendant plusieurs années dans le premier emploi de la Cour. Il avoit quitté l'Angleterre pour se retirer en France, & avant que de fixer son séjour dans quelque partie de ce Royaume, il se donnoit le plaisir de le parcourir pour satisfaire sa curiosité. L'éloge qu'on me fit de son esprit & de sa vertu, me fit naître l'envie de former quelque liaison avec lui, sans compter que n'étant connu de personne à la Cour de France, j'espérai qu'il auroit la générosité de m'y procurer quelque protection. Je n'allongois point ma route en prenant par Orléans. J'y arrivai sans peine en deux jours. Quoique la triste situation de mon ame ne me permit guères de penser au faste & à l'éclat, j'en crus Madame Lal-
lin qui me conseilla de paroître à la Cour avec quelque distinction. J'avois pris quatre Domestiques pour courir avec moi. J'en fis partir un pour Paris, en mettant pied à terre à Orléans, avec ordre de me tenir un équipage prêt pour mon arrivée.

J'étois descendu à la même Hôtellerie où le Comte de Clarendon étoit logé. Je lui fis demander aussi-tôt la liberté de le saluer. Il me re-

fut avec cet air noble & ouvert qui lui étoit naturel. Je n'eus pas de peine à me mettre assez bien dans son esprit , pour m'attirer d'abord de lui des offres de service & d'amitié. Sa bonté lui fit faire la moitié du chemin. Il avoit connu Mylord Axminster. Je lui racontai une partie de son Histoire & de la mienne. Ce récit acheva de me le concilier tout-à-fait. Il parut s'interresser très-sensiblement à mes infortunes , & je puis regarder cette première conversation comme le fondement de la tendre amitié dont il n'a jamais cessé de m'honorer. Si nous ne parvînmes point dès le premier jour au dernier degré de la confiance , ce fut moins par un défaut d'estime & de mutuelle inclination , que par un juste effet de prudence , qui ne permet pas de se livrer tout-d'un-coup sans réserve.

Il ne laissa point de me donner deux conseils , qui marquoient déjà combien sa générosité l'avoit prévenu en ma faveur. L'un touchant l'affaire qui me conduisoit à Versailles. Avant que de me présenter au Roi , il me conseilla de m'adresser à Madame la Duchesse d'Orléans , qui étoit la Sœur du Roi Charles. Cette Princesse , me dit-il , est la bonté même. Elle vous aidera de tout son pouvoir ; & vous n'avez pas besoin auprès d'elle d'une autre recommandation que le nom Anglois. Il ajouta qu'il avoit l'honneur d'être connu d'elle assez particulièrement , pour se flâter qu'elle ne recevrait pas mal une Lettre qu'il lui écrirait en ma faveur ; mais qu'étant disgracié du Roi tout récemment , il ne croyoit point que la bienséance lui permit de prendre si-tôt cette liberté. La mémoire de votre Pere , me dit-il , est devenue l'exécration de tous les gens de bien. Il ne sçauroit être avantageux pour vous , en France non plus qu'en Angleterre , de passer pour son Fils.

Prenez tout autre nom que celui qui pourroit faire connoître à qui vous devez la vie. L'honneur d'être le Gendre de Mylord Axminster suffit pour vous attirer par-tout une juste considération. Il m'aprit pour confirmer son discours, à quelles extrémités on s'étoit porté en Angleterre contre les Régicides, & contre le cadavre même de Cromwel. Je le remerciai de ces deux conseils, & je lui promis de les suivre. Ainsi dans vingt-quatre heures que je passai à Orleans, j'acquis un bien qui mérite d'être cherché pendant des siècles entiers, un ami vertueux & fidèle. Il me dit en nous quittant, qu'après avoir voyagé quelques mois en France, son dessein étoit de se retirer à Roüen pour y passer le reste de sa vie, & que je pourrois toujours y avoir de ses nouvelles.

Je repris la poste ; & lorsque je me trouvai seul, mon triste cœur se soulagea par un profond soupir. O Dieu ! m'écriai-je, seroit-il possible qu'il y eut encore pour moi quelque retour de plaisir & de tranquillité à espérer ? Après avoir tout perdu par l'infidélité & par la mort, votre bonté me réserveroit-elle une consolation aussi douce que celle de l'amitié ? Je passai ainsi une partie du voyage à examiner si mon cœur étoit encore capable de quelque autre sentiment que celui de la douleur, & je trouvai qu'il m'étoit également impossible de cesser d'être tendre, & d'être malheureux.

Je trouvai, en arrivant à Paris, un logement & un équipage qui m'attendoient. Je ne perdus point un moment pour me rendre à S. Cloud, où j'appris que Madame la Duchesse d'Orléans faisoit sa résidence ordinaire. Cette bonne Princesse étoit d'un accès si facile, que je n'eus point de peine à obtenir l'honneur de paroître devant elle. Je lui exposai le sujet de mon voyage, &

le besoin que j'avois de sa protection. Elle me la promit sans balancer. Le soir du même jour, elle devoit aller à Versailles. Je lui demandai la permission de la suivre, & ses ordres sur la conduite que je devois tenir. Vous me viendrez voir demain, me dit-elle, dans l'appartement que j'ai à la Cour, & nous prendrons ensemble les mesures qui conviendront aux circonstances. Je me mis en chemin pour Versailles, avec beaucoup d'espérance.

La Cour de France étoit alors si nombreuse & si brillante, qu'il n'étoit pas même facile de trouver un logement commode à Versailles. Le Roi venoit de faire avec les Espagnols une Paix extrêmement glorieuse par le Traité d'Aix-la-Chapelle ; & vivant en bonne intelligence avec ses autres voisins, une tranquillité si générale avoit amené en France quantité d'Etrangers, qui venoient s'assurer par leurs yeux de toutes les merveilles qu'on publioit de ce grand Monarque. La cérémonie du Baptême de M. le Dauphin, qui devoit bien-tôt se célébrer à S. Germain-en-Laye, & pour laquelle on faisoit déjà de magnifiques préparatifs, attiroit-aussi toute la Noblesse du Royaume, qui ne manque point dans ces occasions de contribuer de tout son pouvoir à relever l'éclat de sa Couronne. On ne voyoit donc de toutes parts que magnificence dans les habits, que faste dans les équipages ; & à juger par les apparences extérieures, le Roi de France étoit au plus haut degré de gloire où l'ambition puisse s'élever. J'eus peine le lendemain de mon arrivée à percer la foule des Courtisans qui inondoient tous les appartemens du Château. Cependant, m'étant fait conduire à celui de Madame, je fus introduit par un de ses Officiers, qui m'avoit vu la veille à S. Cloud ;

Elle fut avertie que j'attendois l'honneur de lui parler, & elle m'accorda presque aussi-tôt la liberté d'entrer dans son Cabinet. Les choses, me dit-elle, tournent heureusement pour vous. Le Roi, qui ne vient ordinairement chez moi que l'après-midi, m'a fait dire que je recevrais ce matin sa visite. Recommencez à m'instruire de votre affaire, afin que je l'aye présente lorsqu'il me fera l'honneur de venir. Je pris alors toute mon histoire de Saumur & d'Angers, telle que je la lui avois déjà racontée. Comme il étoit impossible que je fisse ce récit sans lui laisser connoître quelque chose de mes tristes dépositions, elle eut la curiosité d'apprendre la cause de mes peines. Je lui donnai cette satisfaction, en lui racontant une partie des aventures de ma vie. Je ne lui cachai pas même la plus cruelle, qui étoit l'infidélité de mon Epouse. Son attention marquoit le plaisir qu'elle trouvoit à m'entendre. Mais lorsque j'eus cessé de parler, je fus étrangement surpris de sa réponse. Je crois connoître votre Epouse, me dit-elle. Oüi, ajouta-t-elle après un moment de réflexion, je suis fort trompée si je ne la connois.

Mon Epouse ! Ah ! Madame, lui dis-je, il est impossible ; cette perfide créature n'aura jamais eu la hardiesse de se présenter devant vous. Elle n'est pas effrontée. Plût au Ciel qu'elle ne fût pas plus lâche & plus inconstante ! Il faudroit qu'elle eût renoncé à toute pudeur, pour oser paroître à vos yeux avec le fardeau de ses crimes. Vous avez raison de croire, interrompit la Princesse, qu'elle ne m'en a pas fait la confidence ; mais je me persuade plus que jamais que c'est elle-même que j'ai vue. Il y a six semaines, continua-t-elle, qu'elle se fit annoncer à moi sous le simple titre d'une Dame Angloise qui

avoit besoin de ma protection. Je la vis. Sa figure me plut infiniment. Je lui demandai qui elle étoit, & en quoi je pouvois lui être utile. Elle me pressa de ne la pas presser de m'apprendre son nom. Mais après m'avoir dit avec beaucoup de larmes qu'elle venoit d'Amérique, & qu'elle avoit souffert beaucoup d'infortunes qui méritoient toute ma compassion, elle me conjura de lui procurer un asyle où elle pût passer le reste de ses jours. Je me sentis tant d'inclination pour elle, que si elle eût voulu s'expliquer davantage sur ses affaires, je l'eusse arrêtée infailliblement auprès de moi : mais elle s'obstina à me les cacher, & à continuer seulement de me demander un asyle. Je lui conseillai de se retirer au Couvent de Chaillot, & je lui donnai un de mes gens pour l'y conduire & la recommander de ma part à l'Abbesse. En comparant ce que vous me racontez, avec le peu d'éclaircissens que j'ai tirés d'elle, je ne doute nullement que ce ne soit votre Epouse. N'êtes-vous pas curieux de la voir ?

La voir ? répondis-je avec un profond soupir. Hélas ! je dois la fuir, au contraire, & m'efforcer éternellement de l'oublier. Je ne laisse pas, Madame, ajoutai-je, de vous devoir une reconnaissance infinie. Elle est, par votre bonté, dans un lieu où je n'ai point à craindre du moins qu'elle continuë de me deshonor. L'infidèle ! voilà donc le fruit de son crime ! Elle destine le reste de sa vie, sans doute, à pleurer son Amant ! Je vous plains, & elle aussi, reprit la Princesse : car dans le fond, je ne sçaurois vous exhorter à la revoir ; & je sens néanmoins que la pitié m'intéresse pour elle presque autant que pour vous. Au moment qu'elle finissoit ces paroles, on vint l'avertir que le Roi entroit dans l'appartement.

Elle me dit de me retirer & d'attendre ses ordres. Je me promenai quelque-tems dans une antichambre , occupé de mes tourmens ordinaires , que cette conversation venoit de renouveler. Je ne pouvois douter , non plus que Madame , que ce fut mon Epouse qui étoit à Chaillot. Quoique ce fut une douleur de moins pour moi , que de la sçavoir dans un lieu qui me répondoit de sa conduite , je me trouvai presque aussi ému que je l'avois été à la première nouvelle de son infidélité. Ce qui me tourmentoit le plus étoit de ne pouvoir distinguer comment j'étois disposé pour elle , & si l'amour avoit encore quelque part à mes agitations. J'en faisois sincèrement l'examen , car je ne cherchois point à faire illusion ; & j'étois assez fort pour me rendre ce témoignage , que quels que pussent être mes sentimens , il n'y en avoit point qui fussent capables de me faire souhaiter de la voir. Moi ! disois-je , je verrois une infâme qui m'a couvert de honte , une perfide qui a trahi tous ses sermens , une cruelle qui m'a percé le cœur ? je verrois une lâche & une hypocrite , qui m'en a imposé pendant plusieurs années par les apparences de l'honneur & de la vertu , & qui rioit sans doute intérieurement de ma tendresse & de ma crédulité ? Ah ! je ne la verrai jamais. Mais pourquoi son souvenir me cause-t'il tant d'émotion ? D'où viennent ces larmes que je suis prêt à répandre , & ce desespoir qui vit toujours & qui me ronge sans cesse le cœur ? N'ai-je pas voulu mourir , pour abréger des peines que je n'avois plus la force de supporter ? A présent même que je crois ma raison tout-à-fait revenue , ne m'arracherois-je pas les cheveux , & ne pousserois-je pas les cris les plus douloureux , si je suivais le transport qui possède encore tous mes sens ?

Je ne voyois point clair dans ce cahos de mouvemens confus & involontaires , & j'en revenois à gémir & à m'affliger , sans faire de réflexion distincte sur la cause de mes peines. Un Page de Madame me fit sortir de cette rêverie , en m'apportant l'ordre de rentrer dans le Cabinet. La tristesse étoit peinte si visiblement sur mon visage , que Madame en prit occasion de le faire remarquer au Roi : Vous le voyez , Sire , lui dit-elle ; il me fait compassion : je ne crois pas qu'on ait jamais vû d'exemple d'une vie si malheureuse. Ce grand Prince m'adressa quelques paroles , qui ne pouvoient partir que d'un grand fond d'humanité & de bon naturel ; & puis se tournant vers Madame : Pour ce qui regarde son histoire d'Angers , continua-t'il , je vous ai déjà dit que je n'en ai nulle connoissance. Je laisse toutes les affaires de Religion à mon Conseil de Conscience , & je suis persuadé qu'il abuse quelquefois de mon autorité. Mais je ne prétens point que les Etrangers soient chagrinés dans mes Etats , & je me ferai rendre compte de cette injustice par ceux qui s'en trouveront coupables. Madame , qui n'ignoroit point que ces promesses générales s'oublient facilement , & qui vouloit en assurer l'exécution , répondit agréablement , que je dispensois volontiers la justice de S. M. de punir ceux qui m'avoient offensé ; mais que je mourois d'envie de revoir mes Enfants , & que cette faveur ne pouvoit m'être accordée trop promptement. Le Roi comprit le sens de ce badinage ; il fit apeler un Exempt de ses Gardes , qu'il envoya sur le champ chez M. de Louvois , lui porter des ordres aussi favorables que je pouvois les desirer. Je sortis avec l'Exempt : Nous nous reverrons , me dit Madame avec beaucoup de bonté : ne vous éloignez pas.

Je demeurai dans l'Antichambre , jusqu'au départ du Roi. J'y entendis raisonner diversement sur l'assiduité avec laquelle il rendoit ses visites à la princesse, soit qu'elle fut à Versailles ou à Saint-Cloud. Sans me mêler parmi les Courtisans , dont je n'étois point connu , je recueillis , en me promenant seul au milieu d'eux, le sens d'une grande partie de leurs discours. Les uns croïoient ce Prince amoureux de Madame. D'autres vouloient qu'il n'y eût que de la politique dans leurs entrevûes , & prédisoient déjà fort juste le Traité qui fut conclu peu après entre la France & l'Angleterre contre la Hollande. Mais je n'entendis personne qui parût avoir le moindre soupçon de la véritable cause des visites du Roi , telle qu'on la vit bien-tôt éclater. Je parle de son inclination secrète pour une des Filles d'honneur de Madame. Il ne venoit pas néanmoins une seule fois dans l'appartement , sans trouver le moyen d'entretenir un moment cette Demoiselle. Je la vis avec quelques-unes de ses compagnes ; & quoiqu'elle n'eut rien d'extraordinaire , & que j'ignorasse avec tout le monde la passion du Roi , je crus remarquer à quelques regards que ce grand Monarque jetta sur elle en sortant du cabinet de Madame , qu'il ne la voyoit point avec indifférence. Il falloit que le langage de ses yeux s'exprimât beaucoup , pour me faire faire cette attention , à moi qui ne l'avoit jamais vû que ce jour-là.

Madame m'ayant fait apeler aussi-tôt qu'elle fut libre , je retournai dans le cabinet. Vous devez être content , me dit-elle , de la bonté du Roi. Après les ordres qu'il a donnés , vos affaires ne tarderont point à se terminer. Mais je suis curieuse de sçavoir comment vous en userez à l'égard de votre Epouse. Je lui répondis , que je

ne croyois point qu'il y eut deux partis à prendre pour moi , & que mon dessein étoit de la laisser dans la retraite qu'elle avoit choisie sous la protection de S. A. R. Pourquoi , reprit cette Princesse ? Elle est aimable , vous êtes jeune ; on ne se passe pas aisément d'une femme à votre âge : je vous conseillerois de vous remettre bien avec elle. Ne pardonne-t'on rien à une personne qu'on a aimée passionnément , sur-tout lorsqu'elle marque un repentir qui paroît sincère : Je comprends d'ailleurs par le recit que vous m'avez fait , que sa mauvaise conduite n'a point éclaté en France. Vous ne devez point craindre que je manque au secret. Ainsi , votre honneur ne court aucun risque , & vous pouvez recommencer à vivre avec elle aussi tranquillement que jamais.

Ce discours , dans lequel il entroit plus de bonté que de justice & de raison , ne laissa pas de faire une forte impression sur moi. Je demurai quelque-tems à réfléchir , incertain de la manière dont j'y devois répondre. La Princesse me pressa de parler. Je confesse , Madame , lui dis-je enfin , que votre proposition m'éclaircit un doute , dont je ne croyois pas qu'il me fût possible de sortir aisément. Je ne pouvois démêler s'il me restoit encore de la tendresse pour mon Infidèle , & je ne sens que trop à ce moment , par l'avidité avec laquelle mon cœur se prête à votre conseil , que je me flâteroïs en vain d'être guéri de l'amour. Mais je n'en suis pas plus disposé à oublier le crime de mon Epouse. Quand je me suis livré au penchant que j'avois pour elle , je ne me suis pas plus proposé de satisfaire mon cœur que ma raison ; je voulois me rendre heureux des deux manières , dont je me croyois capable de l'être , par l'Amour & par la Sagesse.

Je me suis long-tems aveuglé jusqu'à me persuader que j'y avois réussi , ou du moins qu'il ne manquoit à mon bonheur que quelque circonstance de fortune , que j'avois lieu d'espérer qui n'y manqueroient pas toujours. Cependant , j'étois trahi par une perfide qui ne m'a sans doute jamais aimé sincèrement , puisqu'elle a été capable de m'abandonner , & qui a détruit en un jour tout l'édifice de ma félicité par ses deux fondemens. Mon discours , continuai-je , vous paroît peut-être obscur ; il faut , Madame , que j'aye l'honneur de vous expliquer le fond de mes sentimens pour me rendre digne de l'intérêt que votre bonté vous fait prendre à mon infortune.

Je lui fis alors une relation exacte de la manière dont j'avois été élevé , & des principes par lesquels je m'étois conduit pendant toute ma vie. Je ne lui cachai même ni mon nom , ni ma naissance ; je me contentai de lui apprendre en même-tems le conseil que m'avoit donné Mylord Clarendon , & la résolution où j'étois de le suivre à l'égard de tout autre qu'elle. Enfin , après m'être montré à elle à découvert , tel que j'étois avant l'infidélité de mon Epouse , & les malheurs qui l'avoient suivie , je me représentai avec la même ouverture , tel que j'étois devenu à Sainte-Hélène , à la Corongne & à Saumur. Voilà , Madame , ajoutai-je , l'abîme où m'a jeté mon Epouse. Non-seulement elle m'a ravi le bonheur que je tirois d'elle par l'amour ; mais elle m'a fait perdre encore celui que je croyois si bien établi du côté de la sagesse. Soit vérité , soit illusion , j'avois regardé jusqu'alors ma Philosophie comme une source de lumière & de force ; je l'ai trouvée impuissante depuis le malheur dont vous me voyez accablé. Supposez qu'elle ne fut qu'un fantôme , elle suffisoit du moins

pour me rendre tranquille , & elle m'avoit consolé de mille maux qui ne passioient point son pouvoir. Mais elle est trop foible pour me faire supporter la perte de ce qui devoit me former un bonheur parfait avec elle. Ainsi , mon cœur & mon esprit ont une part égale à mon infortune. L'un y perd toutes ses joyes & ses plaisirs ; l'autre toute sa force & tout son apui. J'en ai ressenti le dernier desespoir , j'ai voulu mourir ; & vous me conseillez , Madame , de revoir celle qui m'a rendu si malheureux , & de me réconcilier même avec elle ?

La Princesse me regardoit avec étonnement pendant ce discours. Je crus en pénétrer la cause. Je suis trompé , Madame , repris-je aussi-tôt , si vous ne trouvez quelque chose de singulier dans mes sentimens & dans le tour de mes expressions , & si ce n'est pas-là ce qui cause la surprise que j'étois remarquer dans vos yeux. Pour vous parler sincèrement , me répondit-elle , vous me paraissez un homme fort extraordinaire , & je vous avouë que ce que je viens d'entendre est tout-à-fait nouveau pour moi. Mais je n'en aurai que plus d'estime pour vous , de voir que vous vous conduisez par d'autres principes que tous les autres hommes. Plus j'avance en âge & en expérience du monde , plus je reconnois qu'ils ne sont tous que des méchans & des trompeurs. Je veux me familiariser avec votre Morale , & je vous assure que je serai aise de voir quelquefois auprès de moi une espèce de monstre comme vous. Au reste , ajouta-t'elle , il me semble que vous ne raisonnez pas juste. De ce que votre Épouse vous a fait perdre les douceurs de l'Amour , & qu'elle vous a rendu la Philosophie inutile , vous en concluez que vous ne devez point la revoir. Et moi je trouve au contraire que votre intérêt demande

que vous vous remettiez bien avec elle, pour retrouver au plus vite les plaisirs de l'Amour & de la Philosophie. Ah! Madame, repartis-je, que me dites-vous? quel plaisir ai-je à attendre de l'Amour, après la manière cruelle dont il m'a traité? Vous croyez donc que ce que j'aimois dans mon Epouse, étoit ce que je puis y trouver encore, c'est-à-dire, les graces extérieures, de beaux yeux, quelques agrémens dans la taille & le visage. J'étois ravi sans doute d'y voir les charmes naturels que vous y avez bien voulu reconnoître; mais comptez qu'ils ne m'eussent point fait passer les bornes de l'admiration, si je n'eusse cru remarquer avec eux quelque chose de bien plus propre à inspirer l'amour. La droiture & la bonté d'ame, la modestie, la douceur, enfin cent qualités que je m'imaginois avoir aperçues dans son ame n'y sont plus, ou n'y ont peut-être jamais été. Mettons l'honneur à part: que ferois-je à présent auprès-d'elle? J'y gémirois de son inconstance & de sa lâcheté. Tous mes regards feroient des plaintes ou des reproches. Mon silence même feroit pour elle une condamnation accablante. Et quand je me ferois violence jusqu'au point de reprendre un visage tranquille, en feroit-elle moins coupable, & moi plus heureux? Mais vous êtes convenu que vous l'aimez encore, interrompit la Princesse. L'amour ferme toutes les playes, & sçait faire tout oublier. Il est vrai, repris-je, je sens que je l'aime encore; mais je ne sens pas moins que c'est une foiblesse. Vous ne la surmonterez pas, me dit-elle en riant, puisqu'il est presque impossible que vous n'y succombiez pas quelque jour, vous feriez beaucoup mieux de prendre aujourd'hui mes instances pour prétexte: vous sauveriez par-là l'honneur & la Philosophie.

Cette conversation qui dura beaucoup plus

long-tems , eut des suites extrêmement avantageuses pour moi. Elle inspira à la Princesse tant de bonté pour ma famille , & d'affection pour mes intérêts , qu'elle tint lieu de Mère à mes Enfans pendant le reste de sa vie , & à moi de Protectrice dans une Cour où je n'étois connu de personne. Ce fut elle-même qui m'ordonna de louer une maison dans le voisinage de S. Cloud, pour y être à portée de la voir souvent. J'en trouvai une fort riante & fort commode , avant que de retourner en Anjou , & je laissai une partie de mes gens pour prendre soin de la meubler pendant mon voyage. Ayant repris le chemin d'Angers , je passai par Orléans ; mais je n'y trouvai plus Mylord Clarendon. Il étoit parti trois ou quatre jours auparavant pour Poitiers. Je ne tardai point à me rendre auprès de Madame Lallin & de ma Belle-sœur. Les ordres du Roi étoient non-seulement arrivés , mais déjà mis en exécution. Je trouvai mes Enfans & la petite Bridge avec les deux Dames , qui se louèrent beaucoup d'ailleurs des civilités qu'elles avoient reçues de l'Evêque. J'en marquai ma reconnoissance au Prélat. Je ne sçai par quelle voye il étoit déjà informé de la puissante protection que j'avois trouvée à la Cour ; mais , avec quelque honnêteté qu'il m'eût traité d'abord dans sa maison , je remarquai dans ses manières & dans ses offres de services quelque chose de plus civil encore que j'attribuai aux lumières qu'il avoit reçues de Versailles. Je ne pus m'empêcher néanmoins de lui faire sentir agréablement que le Roi n'approuvoit pas toujours qu'on fit servir son nom à la violence. Il comprit ce que je voulois dire ; & pour se justifier , il me rapporta l'origine de mon aventure. Le P. le Banne , me dit-il , Supérieur de l'Oratoire , écrivit à M. l'Intendant , qu'il connoissoit à Saumur un

Etranger nouvellement établi , qui paroissoit disposé à s'éclaircir sur les matières de Religion ; mais qui étoit tombé malheureusement entre les mains du Ministre C. & qui , suivant les apparences , avaleroit le poison de l'hérésie avec toute sa famille. M. l'Intendant m'envoya aussi-tôt cette Lettre. Je vous avouë , continua l'Evêque , que je lui conseillai par le seul zèle de votre Salut , de vous faire amener dans cette Ville ; & qu'ayant appris que vous étiez une personne de distinction , j'offris de vous recevoir dans ma propre maison & de m'employer moi-même à vous instruire. Peut-être l'Intendant s'y est-il pris un peu trop brusquement ; mais c'est l'usage de ces Messieurs-là , de se faire obéir avec une autorité presque absolue dans les Provinces. Ils ont des Lettres de Cachet de réserve , qu'ils remplissent à leur gré suivant les occasions ; de sorte que tout ce qu'ils entreprennent , paroît toujours se faire sous le nom du Roi. Je reçus de bonne grace cette justification , qui faisoit retomber sur l'Intendant toute l'injustice de la conduite qu'on avoit tenuë à mon égard.

Je ne songeai qu'à me rendre promptement à S. Cloud avec ma famille & tout ce qui m'appartenoit. Dois-je le dire ? malgré le mépris dont je me croyois justement animé pour mon Epouse , je sentoís quelque douceur à penser que j'allois me trouver près d'elle , car Chaillot n'est guères qu'à une lieuë de Saint Cloud ; & c'étoit en vain que pour rejeter cette idée , je tâchois de m'en faire honte à moi-même comme d'une foiblesse : j'en fus occupé pendant toute la route. Mes agitations étoient si visibles , que mes deux Compagnes marquoient tous les jours leur étonnement , de voir que le tems eût si peu de pouvoir sur ma tristesse. Nous arrivâmes à ma mai-

son, que nous trouvâmes entièrement préparée. Les Dames en furent très-satisfaites. Il y avoit un Jardin spacieux, un bois & toutes les commodités qui peuvent former une solitude agréable. J'allai dès le lendemain rendre mes devoirs à Madame, & lui annoncer l'arrivée de ma famille. Elle n'attendit point que je lui demandasse la liberté de lui présenter mes Enfans. Vous me les amènerez ce soir, me dit-elle; je veux qu'ils sçachent promptement le chemin de ma maison. Après l'avoir remercié vivement de ces marques d'une bonté admirable, je lui parlai de ma Belle-sœur, qui pouvoit passer pour une Angloise, puisque son Epoux l'étoit, & qu'elle sçavoit parfaitement la Langue du País. Cette excellente Princesse m'ordonna de la lui amener aussi. J'aurois appréhendé de causer quelque peine à Madame Lallin, si j'eusse troublé la solitude où elle m'avoit témoigné plusieurs fois qu'elle vouloit passer toute sa vie. Ses aventures sembloient demander effectivement qu'elle vécût dans la retraite; & j'avois loué moi-même sa sagesse, qui lui faisoit prendre ce parti-là. Ce fut l'unique raison qui m'empêcha de parler d'elle à Madame.

En sortant du Château, j'aperçus un carosse qui entroit dans les Cours, avec les marques d'un équipage de distinction. Je m'informai qui c'étoit. On me dit que c'étoit Mylord Terwil. Quoique je ne connusse point personnellement ce Seigneur, je ne pouvois avoir oublié que c'étoit un ancien Ami de Mylord Axminster, & celui qu'il avoit fait le depositaire d'une partie de ses biens. Mon premier mouvement me portoit à le saluer; mais une réflexion amère que je fis sur mon sort, & sur celui de la malheureuse Fille de son Ami, m'obligea de me retirer sans me

faire connoître. Il me vint même à l'esprit, qu'il n'étoit point à propos qu'il fût si-tôt instruit de mes affaires, & la crainte qu'il n'en échapat quelque chose à Madame dans l'entretien qu'il alloit avoir avec elle, me fit rentrer aussi-tôt dans son appartement, pour la supplier de lui laisser ignorer qui j'étois. Cette rencontre augmenta tellement mon trouble, que j'étois tout-à-fait hors de moi-même en retournant à ma maison. Ciel ! quel opprobre disois-je, pour la mémoire du Vicomte d'Axminster, comment me présenter à ses Amis, sans leur parler de sa Fille, & sans leur révéler par conséquent sa honte, celle de son Pere, & la mienne ? Quelle espérance de leur cacher ce qu'ils liroient sur mon visage & dans mes yeux, quand je pourrois réussir à le déguiser par mes discours ? Hélas ! Mylord Terwil fut témoin autrefois du malheur de la Mere : il faut donc qu'il aprenne à présent l'infamie de la Fille ! Il l'apprendra, lui, tous ses Amis, & toute l'Angleterre ! ainsi le sort implacable persécutera l'infortuné Vicomte jusqu'après le trépas. Il n'eut point un moment de bonheur & de repos pendant sa vie, & il sera deshonoré à présent dans le tombeau. En effet je ne voyois point de quelle manière je pouvois éviter de découvrir l'aventure de mon Epouse à Mylord Terwil, si je me faisois connoître à lui pour le Gendre du Vicomte d'Axminster ; & je ne pouvois me dispenser néanmoins de lui donner cette connoissance pour l'intérêt de mes Enfans, auxquels je ne pouvois faire perdre sans injustice le bien qui devoit leur revenir de leur Grand pere. Pour confesser la vérité, le principal motif qui m'avoit déterminé à demeurer en France depuis que j'avois pris terre à Nantes, étoit l'espérance que ma malheureuse affaire pourroit s'y ensevelir tout-à-

fait avant que je prisse le chemin de l'Angleterre. C'étoit aussi la même raison qui m'avoit fait congédier mes Matelots, & tous ceux d'entre mes gens dont la discrétion ne m'étoit point assurée; ne voulant être suivi de personne qui pût découvrir, lorsque je retournerois à Londres, ce que j'avois dessein d'y cacher éternellement. Mais je n'avois pas fait réflexion que Mylord Terwil devant être avancé en âge, j'exposois mes Enfans au risque de perdre leur héritage, si je différois trop long-tems à les lui faire connoître. Je n'avois pas pensé non plus que j'aurois peut-être quelque embarras à lui prouver le droit qu'ils y avoient par leur naissance, & par la dernière disposition du Vicomte. Il est vrai que ce Seigneur étant au lit de la mort à Pensacola, m'avoit reconnu par un billet de sa main pour son Gendre & pour son Héritier : mais on conçoit facilement qu'un témoignage qui n'étoit point revêtu des formes légales, pouvoit être éludé; & quoique je n'eusse aucune raison de me défier de la bonne foi de Mylord Terwil, je ne doutois point qu'il ne desirât quelque autre preuve qu'un simple Ecrit, & la parole d'un inconnu. La présence de mon Epouse suffisoit pour lever tout d'un coup les difficultés; par quel prétexte pouvois-je déguiser la véritable cause de son absence.

Ces réflexions ne servant qu'à redoubler ma tristesse & mon embarras, je résolus de les communiquer le soir à Madame, & d'interresser ainsi sa bonté à prendre quelque connoissance de mes affaires domestiques. Je retournai chez elle à l'heure qu'elle m'avoit marquée. J'eus l'honneur de lui présenter ma Belle-Sœur & nos Enfans. Elle les reçut avec cet air de douceur & cette affabilité qui la rendoient les délices de
la

la Cour de France. Ma Nièce étoit extrêmement aimable. Elle n'avoit que douze ou treize ans. La Princesse lui fit mille carresses, & lui promit de la prendre auprès d'elle lorsqu'elle auroit atteint sa quinzisième-année. L'entretien ayant été général pendant quelque-tems, je le fis tomber sur la rencontre que j'avois faite de Mylord Terwil en sortant du Château avant midi. Ensuite je racontai naturellement à Madame l'embarras que sa vûë m'avoit causé, & celui que j'apréhendois encore dans l'éclaircissement que je serois obligé d'avoir avec lui pour l'intérêt de mes Enfans. Elle n'eut pas besoin de m'entendre tout-à-fait pour concevoir ce qui faisoit ma peine. J'ai bien jugé, me dit-elle, par l'empressement avec lequel vous m'avez prié tantôt de lui laisser ignorer qui vous êtes, que vous aviez quelque chose à démêler avec lui. Mais je le connois honnête-homme, & vous ne devez pas craindre qu'il réponde mal à la confiance que le Vicomte d'Axminster a eue dans son amitié. Il est en France pour fort peu de tems. Il y est pour mes affaires. Quoique je n'aye point d'autorité sur lui, je vous répons qu'il se hâtera, à ma prière, de vous restituer tout ce qui appartient à vos Enfans. Il n'est pas besoin même que vous le voyez pour cela. Je suis sûr qu'il le fera sur ma seule parole. N'est-ce pas-là, ajouta-t-elle, ce que vous souhaitez, & ce que vous n'osez peut-être me demander ? Je répondis que c'étoit beaucoup plus que je ne desirois, & que je n'eusse dû espérer de toute autre Princesse qui eût été aussi grande qu'elle, sans être aussi bonne ; mais qu'il y auroit peut-être chose d'étrange à presser Mylord Terwil de rendre ce qu'il avoit entre les mains, sans sçavoir à qui : que je ne me ferois pas une peine de le voir ; que je me croyois

même obligé de lui marquer mon estime & ma reconnaissance : que toutes mes difficultés consistoient donc à lui cacher la mauvaise conduite de mon Epouse , ce qui me paroissoit impossible , s'il falloit qu'il la vît, ou s'il ne la voyoit point avec moi après avoir appris son retour en Europe. J'entens , me dit-elle. La difficulté n'est pas si grande , qu'elle ne puisse être surmontée. Votre Epouse a pris sagement le parti de la retraite , & il y a peu d'apparence qu'elle la quitte jamais. Qui vous empêche de dire à Mylord Terwil que vous l'avez perdue par la mort ? Ne craignez pas qu'elle se croie jamais intéressée à démentir ce bruit quand il parviendrait jusqu'à elle. Ce conseil me parut sage. Je suis persuadé , répondis-je , que c'est la seule voye que j'aye à prendre ; & je ne doute nullement , Madame , que le témoignage que vous voulez bien rendre en ma faveur à Mylord Terwil , ne fasse le même effet que celui de mon Epouse. Mais fut-il jamais rien de si déplorable que mon sort ! Pardonnez , Madame , ajoutai-je avec un profond soupir ; pardonnez ce cri involontaire de mon infortune & de ma douleur. Vous me voyez réduit à employer l'artifice pour cacher ce qui devoit faire ma gloire , & qui ne sera plus désormais que mon infamie. O Dieu ! je n'ose donc dire que j'aye encore une Epouse ! Elle est morte pour moi , plus encore que pour le reste du monde qui va la croire dans le tombeau !

Le sentiment de cœur qui accompagna ces paroles , fut si vif & si amer , que je sentis couler des pleurs de mes yeux. J'en eus honte , & je les essuyai promptement. Madame en fut touchée , car les expressions naturelles d'une violente douleur ne s'entendent guères sans émotion : je vis

même quelques larmes s'avancer au bord de ses paupieres. Cependant , elle prit un visage riant , pour me reprocher ma foiblesse , & railler ma Philosophie. Je lui répondis : Ah ! Madame , votre bonté me manque , où vous voyez bien qu'elle m'est le plus nécessaire. Je vous abandonne la Philosophie : c'est une Maîtresse ingrate , que j'ai servie inutilement , & qui me trahit au besoin. Mais s'il y a quelque chose qui ait plus de pouvoir qu'elle pour me consoler ; je sens que c'est votre compassion , & je vous conjure de ne pas m'en refuser les marques. Laissez-moi faire , reprit-elle ; je vous destine un remède qui servira plus que vous n'espérez à votre guérison. J'aurai soin de l'envoyer chez vous. Nous la quittâmes , après qu'elle eut ordonné à ma Belle-sœur de venir souvent la voir avec sa Fille & mes Enfants.

En prenant une maison proche de S. Cloud ; j'avois eu soin , comme j'ai dit , de la choisir solitaire , & propre au dessein que j'avois toujours d'y entretenir peu de commerce avec les hommes. Mon bois étoit épais , & assez grand pour porter le nom de Parc. Il y avoit dans l'endroit le plus enfoncé un petit bâtiment , composé seulement de deux Chambres & d'un Cabinet , qui ne servoient que pour se délasser quand on étoit fatigué de la promenade. Je choisis ce lieu pour ma retraite ordinaire. Je le fis meubler proprement ; & quoique je n'eusse plus de fond à faire sur le secours que je pouvois tirer de l'Etude , j'y amassai assez de Livres pour me composer une petite Bibliothèque. Ce fut-là que je me proposai de passer la plus grande partie de mon temps , c'est-à-dire , tout celui que je n'emploierois pas auprès de Madame. Je m'accoutumai à n'en sortir qu'aux heures du repas ; encore m'arrivoit-il souvent de m'y faire apporter ma nourriture , & de la prendre

seul. Mes occupations y étoient à peu près les mêmes qu'à Saumur ; réfléchir presque incessamment sur les tristes aventures de ma vie ; demander au Ciel la paix du cœur , que je ne pouvois plus attendre du secours des hommes ; prendre quelquefois un Livre & le feuilletter , mais avec mille distractions cruelles , qui ne me permettoient pas de goûter mes lectures ; m'assoupir , à force de trouble & d'agitations ; & me jeter sur un lit , où je trouvois moins de repos dans le sommeil , qu'une nouvelle source d'inquiétude & de douleur , par les songes funestes & effrayans dont mon imagination étoit aussi-tôt assiégée.

On vint un jour m'avertir qu'un homme d'Eglise demandoit à me parler de la part de Madame. J'étois dans un de ces momens de pesanteur , où ma tristesse sembloit redoubler. J'ordonnai néanmoins qu'on me l'amenât. C'étoit un J. Je ne connoissois cet Ordre que de nom. Prévenu , comme je l'étois déjà , contre les Ecclésiastiques de France , depuis ce qui m'étoit arrivé à Saumur , je ne me déterminai à recevoir cette visite que par le respect que je crus devoir au nom de Madame. Il me vint même à l'esprit que ce Pere m'aportoît peut-être ce que cette Princesse m'avoit promis sous le nom de remède , & je commençai à craindre que ce n'en fût un de la même nature que celui du Ministre de Saumur & du Pere le Bane , c'est-à-dire , propre à me causer de nouveaux chagrins. Il fut introduit dans la chambre où j'étois au milieu de mes Livres. Son compliment fut civil. Je reconnus dans ses manières toute la politesse du P. le Bane , avec quelque chose de plus naturel & de moins affecté. De plusieurs commissions , me dit-il , dont il étoit chargé par Madame , il alloit commencer par celle qu'il jugeoit la moins importante , quoiqu'elle

Je ne laissât point de l'être aussi infiniment ; mais il en parloit de cette manière , ajouta-t'il , parce qu'il sçavoit bien que les avantages qu'elle devoit me procurer , n'étoient pas ceux pour lesquels j'avois le plus d'estime. Il me presenta ensuite un Ecrit , qu'il me pria de lire avant qu'il s'expliquât davantage. Le contenu étoit en Anglois : j'en fis la lecture. C'étoit un Acte de Mylord Terwil , par lequel il reconnoissoit que Mylord Axminster avoit laissé entre ses mains , en quittant l'Angleterre , certains Biens dont il faisoit le dénombrement , & qu'il confessoit que lui & les siens étoient obligés de remettre aux Héritiers de ce Seigneur aussi-tôt qu'ils se présenteroient pour les recevoir. Il ajoutoit , que ne connoissant point les Héritiers du Vicomte , il s'étoit cru engagé par l'honneur & la conscience à faire cette déclaration , pour prévenir les inconvéniens qui pourroient naître après sa mort ; & qu'il la remettoit à Madame Henriette d'Angleterre , Duchesse d'Orléans , pour être employée comme il sembloit bon à cette Princesse , dont il connoissoit également la bonté & la justice.

J'admirai particulièrement dans cette grande Princesse , la première de ces deux vertus , - qui lui avoit fait prendre , avec tant de soin & d'adresse , la voye la plus conforme aux desirs que j'avois pris la liberté de lui marquer. Cet Acte étoit tel , qu'il falloit , non-seulement pour assurer à mes Enfans leur Héritage , mais pour m'épargner les démarches chagrinantes que j'avois appréhendées. Il n'étoit plus même nécessaire d'employer l'artifice , pour tromper Mylord Terwil par la fausse supposition de la mort de mon Epouse. Nous pouvions , elle & moi , nous dispenser de paroître , lorsque Madame prenoit ainsi

sur elle-même le témoignage de nos droits, & en quelque sorte toute la conduite de cette affaire. Pour la satisfaction que j'avois souhaité, de voir Mylord Terwil, rien ne m'obligeoit à me la procurer si-tôt, & je me promis que tôt ou tard j'en retrouverois aisément l'occasion. La faveur que je recevois de Madame étoit donc accompagnée de tout ce qui peut relever un bienfait, soit que j'en considérasse les circonstances, ou les fruits.

Je priai le Pere s'il retournoit à S. Cloud, d'y témoigner d'avance une partie de ma vive & respectueuse reconnoissance. J'étois résolu de ne pas perdre un moment pour aller moi-même m'acquitter de ce devoir. Mais lorsque je lui marquai ce dessein, il m'arrêta au moment que je me disposois à me lever : Ma plus importante commission n'est pas remplie, me dit-il : il faut, Monsieur, après avoir mis vos intérêts à couvert, nous rendre utiles, si nous le pouvons, à votre repos ; & je suis trompé par le recit de Madame, ajouta-t'il, si ce n'est pas ce que vous avez le plus à cœur. J'appréhendai beaucoup, en l'entendant parler de cette matière, que Madame ne lui eût communiqué trop librement le sujet de mes peines. Cette crainte fit même que je demeurai sans répondre. Mais la suite de son discours me fit comprendre qu'il n'étoit informé qu'en général de l'accablement où j'étois réduit par la fortune & par l'amour. Je sçai, reprit-il, que vous avez essuyé des malheurs sans nombre & sans exemple ; que vous y cherchez depuis long-tems du remède ; que vous n'en avez trouvé ni dans la Philosophie, ni dans la consolation du Ministre de Saumur, du Pere de l'Oratoire, & du Prélat d'Angers. Mais, mon cher Monsieur, à qui vous adressez-vous ? A la Philosophie ? Une vieille décrépite, qui dans ses jeunes ans même, n'eut jamais rien d'ai-

mable que son nom ; qui fut peut-être capable de faire alors des Foux ; mais qui ne le fut jamais de faire des Heureux ; & qui n'est bonne aujourd'hui qu'à amuser des Enfans dans la poussière des Ecoles. A qui vous adressiez-vous ? A un Protestant , & à deux Jansenistes ! Bon Dieu ! dans quelles mains vous étiez-vous livré ; & comment pouviez-vous espérer du remède , où vous deviez craindre les plus grands de tous vos maux ? Benissez Dieu , ajouta-t'il d'un air de triomphe , benissez le de vous avoir fait éviter le poison de ces Charlatans , & de vous avoir conservé pour recevoir les secours qu'il va vous offrir par mes mains. Il se leva en finissant ces paroles ; & jetant les yeux sur mes Livres , où il n'aperçut que des Philosophes anciens & modernes : Que vois-je ? continua-t'il du même ton ; des Foux ? des Frenétiques ? des Furieux ? O ! Monsieur, Monsieur , comment n'êtes-vous pas désabusé des sophismes & des illusions de ces Impositeurs ? Comment retournez-vous à une source , dont vous avez senti la vanité & la corruption ? Vous les mettrez au feu , si vous m'en croyez ; & lorsque vous commencerez à vouloir écouter mes conseils , vous me laisserez le soin de vous composer une Bibliothèque.

Je réussirois mal à représenter le feu , la facilité , l'air de politesse & d'enjouement , avec lequel ce discours fut prononcé. Quoique je fusse d'abord un peu surpris de ses manières , je lui confessai que j'avois tiré peu d'utilité de la Philosophie , & peu de fruit de ce qu'on avoit entrepris à Saumur & à Angers pour ma consolation. J'ajoutai , que les fausses démarches qu'on m'avoit fait faire , avoient produit un effet qui la rendoit encore plus difficile ; c'étoit de me disposer fort mal pour toutes les nouvelles

voyes qu'on pouvoit me proposer. J'ai perdu l'espérance, lui dis-je, depuis que j'ai reconnu l'impuissance de la Philosophie, & que je n'ai pas trouvé plus de secours dans la Religion. Il me répondit, que je l'avois perdu trop-tôt, & qu'il ne tarderoit guères à la faire renaître : qu'il voyoit avec plaisir, que je n'étois pas disposé à me laisser conduire en aveugle ; qu'il aimoit qu'on fit usage de sa raison, que n'ayant rien que de raisonnable & de solide à me proposer, il ne craignoit point de me faire entrevoir quelle sorte de remède il avoit à m'offrir ; & qu'il étoit assuré que je les goûterois à la première vûë. Permettez, me dit-il, que je vous les explique en deux mots. Nous commencerons par rejeter entièrement la Philosophie, à moins qu'il ne vous plaise encore de donner le même nom au nouveau Systême que je vais vous proposer. Pour la Religion, elle nous sera d'un grand usage ; mais ce ne sera point pour vous engager dans des questions obscures & épineuses, comme il vous est peut-être arrivé à Angers & à Saumur : c'est en prenant d'elle ce qu'elle a tout à la fois de plus consolant & de plus nécessaire.

Il faut d'abord établir, continua-t'il, que dans la triste situation où vous êtes, il y a deux choses à exécuter pour votre guérison : l'une est de vous faire perdre le sentiment de vos peines : l'autre, de rendre à votre cœur le goût du plaisir. Quoique ces deux objets paroissent d'abord se ressembler, vous les trouverez fort différens, si vous y faites attention. Je n'entre point tout-d'un-coup dans le détail des moyens que j'ai dessein d'employer. Il suffit de vous dire aujourd'hui, que la Religion nous servira pour atteindre au premier de ces deux buts. Hélas ! ajoûta-t'il en levant les yeux vers le Ciel, il seroit bien à souhaiter qu'el-

le pût aussi nous conduire seul au second ! Mais nous sommes composés de chair & de sang ; c'est-à-dire , que les plaisirs spirituels ne sont pas ceux qui nous flâtent le plus. Cependant, ce cœur triste & abattu demande quelque chose qui le flâte. Je l'entens qui soupire. Je sçai ce qu'il demande, & je vous garantis qu'il deviendra tranquille lorsqu'il l'aura obtenu. Ainsi je vais vous conduire par des voyes , dont le terme sera votre bonheur. Par l'une, vous ferez délivré de cette tristesse importune qui vous dévore, & vous parviendrez au repos de l'esprit. Mais comme il faut quelque chose de plus qu'une simple exemption de peines pour être heureux , sur-tout après les longues & douloureuses souffrances que vous avez essuyées, je veux que votre cœur revienne à sentir les douces émotions du plaisir, & je le mènerai à ce point sans qu'il s'en aperçoive. Encore une fois, je vous demande en grace, mon cher Monsieur, de prendre quelque confiance en moi, & de me laisser faire.

Des promesses si vagues ne pouvoient m'inspirer aisément la confiance que le Pere me demandoit. Cependant, mon respect pour la Princesse qui me procuroit ce nouveau consolateur, m'obligea de lui répondre avec quelque marque d'estime & d'approbation. Il en devint plus pressant ; & prenant même les civilités que je continuai de lui faire pour un consentement absolu, il me dit en me quittant, qu'il alloit s'employer d'abord à préparer ce qui devoit servir à son entreprise, & qu'il reyendroit le lendemain chez moi pour s'expliquer davantage.

J'eus l'honneur de voir Madame avant la nuit, & de la remercier des deux faveurs que j'avois reçues d'elle ce jour-là. Je lui racontai ; dans toutes ses circonstances, l'entretien que j'avois

eu avec le P. & malgré le peu de disposition que je me sentoie à faire l'essai de sa méthode, elle m'y engagea par ses instances. Que risquez-vous ? me dit-elle. Quand vous ne prendriez la chose que sur le pied d'un amusement, c'est toujours une diversion considérable que vous ferez à vos chagrins. J'y consentis. Si ce ne fut point tout-à-fait pour m'en faire un divertissement, comme il sembloit que Madame voulut me le conseiller, ce ne fut pas non plus avec l'espérance d'en tirer un fruit sérieux pour ma consolation. Mon attente eût été bien trompée, puisque je ne recueillis de ma complaisance que de la honte & du trouble, dans une aventure où j'eus à rougir mille fois de ma foiblesse.

Le P. fut exact à me tenir le lendemain sa promesse. Je reçus le matin une caisse remplie de Livres, qu'il avoit ramassés avec soin pour mon usage. J'attendis son arrivée pour l'ouvrir. Il vint vers l'heure du dîner. Comme je lui avois marqué, qu'il me feroit plaisir de venir à cette heure, j'avois donné ordre que ma table fut bien servie. Il fit honneur à la bonne chère, en mangeant de tous les mets avec un extrême apétit. Cependant, lorsque nous eumes fini de dîner, ce fut par quelques réflexions sur les plaisirs de la table qu'il commença son traité de morale. Vous m'avez traité magnifiquement, me dit-il ; mais à quoi bon cette abondance, ou plutôt cette profusion de mets ? Je lui répondis naturellement, que ce n'étoit que par considération pour lui que j'avois donné des ordres extraordinaires, & que j'étois l'homme du monde le plus indifférent pour la bonne chère. Non, reprit-il ; vous entrez mal dans ma pensée. Je ne prétends point condamner un goût modéré pour les plaisirs de la table ; & je crois même que cette sorte de plaisir doit

entrer pour quelque chose dans le plan d'une vie heureuse : mais je voudrois qu'un homme d'esprit le fit moins consister dans la multitude des viandes , que dans la propreté & la délicatesse. Par exemple, vous ne sçauriez avoir un trop bon Cuisinier. Vous ne sçauriez prendre non plus trop de soins pour le choix de votre vin ordinaire. Mais pourquoi tant de variété dans les plats & les liqueurs ? Croyez-moi , le goût en souffre tôt ou tard ; il ne sçait plus s'en tenir à l'excellent ; & vous ne sçauriez croire quelle perte c'est pour le bonheur. Hélas ! lui répondis-je , je ne m'occupe guères à faire la distinction des mets qui me sont présentés : la tristesse me rend tout amer , & change pour moi la meilleure nourriture en poison. Laissez-moi faire , repliqua-t'il , je sçai le moyen de vous rapeler le goût. Commençons par l'esprit & le cœur , & vous verrez comment tout le reste suivra de mes principes.

Nous nous rendîmes à l'appartement du Jardin , où j'avois fait transporter la caisse des Livres. Il l'ouvrit en ma présence , & tirant lui-même les Livres , il me presentoit chaque volume à mesure qu'ils lui tomboient entre les mains.

Il m'offrit d'abord un petit Catéchisme en François , composé par un Jésuite nommé *Canisius*. Voilà , me dit-il , un petit Livre d'or. C'est l'essence & l'élixir de la Religion. Avec ce Livret qui n'est pas si gros que le petit doigt , vous en sçauvez , en moins d'une heure , autant que les Docteurs ensemble. Bornez-vous-là , n'y changez rien , & vous pourrez vous vanter d'être aussi ferme sur la Religion qu'un Concile. Il me presenta ensuite un Ouvrage dont le Titre étoit , *La Pratique aisée de la Dévotion*. Voici pour les mœurs , reprit-il ; l'autre étoit pour la Doctri-

ne. Le premier contient la Loi , & celui-ci la manière de la pratiquer. Vous trouverez ici tout ce qui est nécessaire à un honnête-homme pour le Salut. C'est un Livre , après lequel vous pouvez vous passer de tous les autres. Nous le parcourerons ensemble. C'est-là que je vous ferai trouver de quoi éteindre le sentiment de vos peines ; ou comptez que vous ne le trouverez nulle part. Il tira encore quelques Livres de Dévotion du même goût , dont il me fit successivement l'éloge. Mettez cela , me dit-il , à la place de votre Platon & de votre Senéque , & faites-en tous les jours une heure ou deux de lecture.

Comme il restoit dans la caisse un bien plus grand nombre de volumes , j'attendois avec impatience qu'il me les fit connoître par leurs noms. Il n'en vint-là , qu'après avoir fait un petit prélude pour m'en annoncer l'usage. Il me dit , que n'étant pas possible à l'esprit de s'entretenir toujours dans le même goût pour les choses sérieuses , il falloit s'accommoder à cette foiblesse de la Nature ; mais qu'il y avoit des amusemens utiles , dont une ame bien disposée sçavoit tirer parti : que j'étois plus que personne , dans le cas de faire cette expérience par besoin ; que je trouverois dans les Livres qu'il alloit m'offrir , de quoi m'amuser tout à la fois l'esprit & le cœur ; & que rien n'étoit plus propre par conséquent à contribuer au succès du dessein qu'il m'avoit expliqué. Là-dessus il me lut le Titre de quantité de Poësies , & d'autres Livres d'amusement , qu'il me donna pour les Ouvrages des plus célèbres Auteurs du tems ; & il me recommanda avec beaucoup de soin de me tenir occupé de cette lecture aussi continuellement qu'il me seroit possible , pour éviter la rêverie & la méditation , qui étoient , dit-il , une occupation mortelle pour

moi & pour toutes les personnes affligées. Non-seulement j'ignorois le nom de tous ces Ouvrages d'amusement, mais je n'avois pas même la moindre idée de ce qu'ils renferment. Je les recus de la main du P., & quoique j'espérasse sur sa parole d'en tirer quelque avantage, je remis à juger de leur mérite après l'examen.

Ce que je vous donne ici, reprit-il, n'est que pour éviter l'oïveté de la solitude. Je compte d'être ici souvent pour vous aider plus solidement par mes entretiens. Je vous exhorte aussi à vous répandre un peu plus au-dehors. Madame vous verra toujours de bon œil à Saint-Cloud. Et comme ce n'est pas toujours à la Cour & sous les toits dorés d'un Palais, qu'on trouve les amusemens les plus agréables, je vous ai ménagé ce matin une connoissance, qui de l'humeur dont vous êtes, aura mille charmes pour vous. C'est dans le voisinage. Je vous y introduirai dès aujourd'hui. J'y ai déjà fait l'éloge de votre mérite, & vous-y êtes attendu avec impatience. Vous allez extrêmement vite, lui dis-je, & je commence à concevoir comment vous espérez de me délivrer de ma tristesse. Il est certain qu'une vie aussi dissipée que vous me la proposez, produiroit à la fin cet effet, si j'étois capable de m'en faire une habitude. Mais c'est la difficulté, ou plutôt, c'est ce qui m'est absolument impossible. Vous ne sçavez pas, que dans la situation même la plus tranquille, rien n'est plus opposé à mon caractère que ce continuel oubli de soi même, & qu'il n'y a rien à quoi je renonçasse plus volontiers, qu'au recueillement & à la méditation. Le remède que vous m'offrez me seroit donc presque aussi difficile à souffrir, que mes maux mêmes. Il me répondit, que mon intérêt m'obligeoit du moins à le ten-

ter ; que je ne prenois point d'engagement que je ne pusse rompre ; & qu'il me seroit toujours libre de revenir à ma solitude , si je ne trouvois rien qui me satisfît au-dehors. Je consentis enfin à l'accompagner , sur-tout après le portrait qu'il me fit des personnes avec lesquelles il vouloit me mettre en liaison. C'est , me dit-il , un Gentilhomme Protestant , dont je travaille à faire un Catholique. J'ai entrepris sa conversion par l'ordre du Roi. Vous serez charmé de son esprit & de sa sagesse. Il est , comme vous , dans une campagne , sans autre compagnie que son Epouse & sa Fille. Vous avez le goût trop bon , ajouta-t'il , pour ne pas souhaiter de les revoir , lorsque vous aurez commencé à les connaître.

Nous nous rendîmes chez eux dans mon carrosse. Il y avoit tout au plus deux milles d'Angleterre. Les premiers complimens me firent juger que j'étois attendu. Je trouvai en effet dans la Physionomie & dans la conversation du Gentilhomme , tout ce que mon Guide m'avoit promis ; de l'esprit , de la politesse , du goût pour les sciences , avec les plus nobles sentimens de l'honneur & de la vertu. Notre entretien dura quelque-tems , sans que les Dames eussent encore paru. Le P. comme impatient de me les faire voir , pria M. de R. (c'étoit le nom du Gentilhomme) de me procurer cette satisfaction. Il me l'accorda de bonne grace. Je vis dans la Mere une Dame de quarante ans , dont la figure & le premier abord annonçoient une personne de condition ; mais tous mes regards lui furent dérobés aussi-tôt par sa Fille , que je pris moins pour une créature mortelle , que pour une Divinité. Jamais la Nature ne communiqua ses presens avec plus de profusion. Je m'attachai d'a-

bord à l'admirer , comme la plus belle chose qui se fût jamais offerte à mes yeux. L'éclat de son teint , la régularité de ses traits , la vivacité éblouissante de ses yeux , mille charmes répandus sur son visage & dans toute sa personne , me composèrent pendant quelques momens un spectacle dont je ne pouvois me rassasier. Je ne remarquai pas moins de graces dans ses paroles & dans le son de sa voix ; & pour mettre le comble à tant de perfections , elles étoient accompagnées d'un air de douceur & de modestie , qui sembloient répondre que ce n'étoit point une ame ordinaire qui habitoit un si beau corps. A quelque excès que fut montée tout-d'un-coup mon admiration , j'avois assez d'empire sur moi-même , pour n'en laisser paroître que des marques modérées. Le reste de cette visite se passa en civilités mutuelles , & nous nous quittâmes assez satisfaits les uns des autres pour nous promettre de cultiver avec soin ce commencement de connoissance.

Le P. m'avoit observé avec plus d'attention que je ne m'en étois défié. Il me tint compagnie à mon retour , & il me demanda , ce que je pensois du Gentilhomme & de sa Famille. Je lui répondis , que je n'y avois rien aperçu qui ne méritât mon estime , & mes éloges. Et la Demoiselle , ajouta-t'il ; ne l'avez-vous pas trouvée fort aimable ? infiniment , lui dis-je , & je doute qu'il y ait au monde quelque chose qui lui ressemble. Il prit un air plus sérieux. J'avois prévu , me dit-il , que vous en porteriez ce jugement , & je vous avouë que ce n'est pas sans dessein que je vous ai conduit dans cette maison. Vous cherchez des remèdes contre la tristesse : en trouverez-vous jamais un plus charmant ? Je le regardai avec surprise. Ah ! m'é-

criai-je, vous me connoissez mal, j'entens quel remède vous me proposez; mais vous ne sçavez pas que c'est l'amour qui a causé le plus terrible de tous mes maux. Il m'interrompit pour m'assurer qu'il le sçavoit, & que c'étoit cette raison même qui le portoit à me donner ce conseil. J'ignore continua-t'il, le détail de vos aventures; mais je juge ici de vous sur l'idée générale que Madame m'a fait prendre de votre caractère. Vous êtes né tendre. Ne comptez pas de guérir les maux que l'amour vous a faits, par un autre remède que l'amour même. Croïez-en la longue étude que j'ai faite du cœur humain. Il ajouta, que désormais je devois comprendre facilement le Systême qu'il avoit formé pour ma guérison: qu'il le réduisoit à quatre Points principaux; à la Religion, dont les motifs & les considérations sublimes commenceroient à affoiblir le sentiment de mes peines; aux lectures agréables, qui en écarteroient le souvenir; à la dissipation extérieure des Compagnies, qui me le feroit perdre tout-à-fait; enfin aux douceurs de l'amour, qui s'insinueroient dans mon cœur comme un baume salutaire, & qui feroient renaître toute ma sensibilité pour le plaisir.

Quoiqu'il n'y eût rien de plus bizarre, & sans doute de plus impossible, que cet assortiment de plaisirs & de Religion, ce ne fut point de ce côté-là que j'envisageai son systême pour m'en dégouter. Je ne le considérai que dans ses dernières parties, & me croyant aussi peu capable de me livrer à la dissipation qu'à l'Amour, je lui déclarai que j'attendois peu de fruit de ses conseils. Il ne se rebuta point. Comme j'étois résolu de ne lui rien découvrir qui eût rapport à mon Epouse, & qu'il me prenoit sans doute

pour un homme veuf , qui étoit devenu libre par la mort de ce que j'avois aimé , il s'obstina à soutenir que j'éprouverois bien-tôt l'efficacité de sa méthode. Je ne doute pas qu'en me proposant un engagement de tendresse avec Mademoiselle de R. il n'eût en vûe un Mariage honnête & légitime. Mais si mon projet ne pouvoit réussir , il ne parvint que trop à me faire confesser que j'avois mal connu mon propre cœur , lorsque je l'avois cru à couvert des surprises de l'amour.

Il me quitta en arrivant à ma maison. Je n'avois rien de si important à faire que de jeter promptement les yeux sur les livres qu'il m'avoit donnez. J'ouvris d'abord le Catéchisme , dans lequel il m'avoit assuré que toute la science de la Religion étoit contenue. N'ayant encore qu'une légère idée des vérités du Christianisme , on concevra sans peine que je fus très-peu satisfait de cette lecture. J'y trouvai quantité de choses obscures. Et quand je les eusse trouvé plus claires , une Doctrine exposée sans preuves n'étoit pas propre à porter la conviction dans mon esprit. Ce fut la première réflexion que je fis , après l'avoir lû attentivement. Quelle raison cet homme a-t'il de prendre que je me soumette en aveugle à son autorité , ou à celle de son Livre ? Il n'y a point sans doute dans l'Univers qui n'ait ses principes , & qui ne puisse me les offrir ainsi dirigés. Il n'y en a point par conséquent qui n'ait le même droit , ou plutôt qui n'en ait aussi peu , d'exiger ma foi sans preuves & sans examen. Je conclus qu'il falloit attendre les explications du P. , avant que de penser à recueillir les fruits qu'il m'avoit fait espérer de son Catéchisme , & de ses autres Livres de Religion. Je pris ensuite quelques-uns de ces Ouvrages d'amusement qu'il avoit mis au second

rang parmi ses remèdes. J'en parcourus quelque chose. De plusieurs Pièces qui tombèrent sous mes yeux, à peine en trouvai-je deux ou trois dont ma raison fut satisfaite. Quelques pensées ingénieuses, un tour heureux dans l'expression, quelques images tendres ou riantes, telles étoient les armes qu'il m'offroit pour écarter le souvenir toujours présent de mes peines. Je ne pus soutenir cette lecture un quart d'heure. Je jettai les Livres avec indignation. O Dieu ! m'écriai-je, se jouë-t-on de mes douleurs ? Est-ce pour m'insulter, qu'on me croit capable d'être consolé par des amusemens si frivoles ?

Je revins ainsi plus que jamais des légères espérances que les promesses du P. m'avoient fait concevoir. Son troisième moyen de guérison me paroissoit moins vrai-semblable encore que les deux premiers ; & le quatrième étoit d'une nature à ne pas arrêter même un moment mes réflexions. Je résolus de me défaire absolument de ce Médecin importun, & de faire mes excuses à Madame, de ce que je ne pouvois goûter les consolations qu'elle m'avoit procurées. Il devoit revenir le lendemain : je donnai ordre par avance qu'on lui déclarât honnêtement le dessein que j'avois pris de me priver de son secours. Cependant, je trouvai pendant le reste du jour beaucoup de douceur à rapeler les momens que j'avois passés chez M^r de R. Je me sentoís une vive estime pour cette aimable Famille, & je comptois d'entretenir une étroite liaison avec elle. Le caractère du Pere venoit beaucoup au mien : je ne doutois point que je ne pusse parvenir à m'en faire un véritable Ami. Les charmes de la Fille se représentoient encore plus à ma mémoire. Je n'y pensois point, sans ressentir quelque chose de moins amer que mes agitations ordinaires. Je

m'aperçus même que cette pensée se renouveloit trop souvent , & je fus obligé plus d'une fois de recueillir mon attention pour l'écarter. Je retombois aussi-tôt sur le perpétuel sujet de mes peines ; mais dans mes malheurs mêmes il se trouvoit toujours quelque circonstance qui me ramenoit comme naturellement l'image de Mademoiselle de R. Si je gémissois un moment de l'infidélité de mon Epouse , c'étoit pour faire ensuite la comparaison de ses charmes avec ceux que je venois d'admirer. Telle étoit , disois-je , l'ingrate & parjure Fanny. Telle du moins me paroissoit-elle à mes yeux , lorsqu'elle faisoit tout le bonheur de ma vie.

Je passai le soir & une partie de la nuit , dans cette espèce d'inquiétude. Cependant le Ciel m'est témoin , que loin de me défier de ce qui naissoit insensiblement dans mon cœur , il ne me vint pas même à l'esprit que j'eusse la moindre trahison à craindre du côté de mes passions. On sçait de quelle manière je les avois réglées jusqu'alors. Je n'avois eu proprement , que la douleur à combattre. L'amour ne m'avoit jamais rien inspiré que d'innocent. Je dois le confesser ; j'étois sans crainte & sans précaution , parce que j'ignorois ce que c'étoit que le péril. Aussi m'arriva-t'il d'y succomber presque sans défense ; & ce qu'il y a d'étrange , c'est que ma raison fut séduite aussi-tôt que mes sens. Je déroberoie sans doute à mes Lecteurs cette honteuse partie de mon Histoire , si j'avois la gloire pour but en écrivant. Mais ce n'est point mon éloge que j'ai promis ; c'est le recit sincère de mes malheurs & de mes foiblesses.

En m'éveillant , je me trouvai l'imagination si remplie de Mademoiselle de R. , que je ne fus plus capable de m'occuper d'autre chose. L'amour , car c'étoit lui-même , me fit sentir les plus

charmantes émotions ; & soit par un effet des songes qui m'avoient fait illusion pendant le sommeil , soit par la nature même de cette passion , je me levai avec un mouvement de joye que je n'avois connu que dans les plus heureux momens de ma vie. Je ne laissai pas de faire quelques réflexions sur ce changement. Comme je ne cherchois point à me tromper , il me fut aisé d'en découvrir la cause. J'aime , cela est sûr. Mais , ajoutai-je aussi-tôt pour prévenir le reproche que j'appréhendois de ma raison , est-ce un crime que d'aimer ? J'ai reconnu mille fois , que l'amour est une passion innocente. Je l'ai cru non-seulement légitime , mais nécessaire à mon bonheur , dans le tems où je faisois mon étude de la vertu & de la sagesse. Comment cesseroit-elle de l'être lorsqu'elle peut servir à rendre la joye & la paix à mon ame ? Non , le remède de mes douleurs est trouvé. Le voilà. C'est l'amour. J'en ressens déjà l'effet. Le P. pensoit plus juste que je ne me l'étois imaginé. Il connoissoit mieux que moi mon propre cœur.

Ce raisonnement me paroissoit si solide & si clair , qu'il ne se présentoit rien que j'y pusse opposer. J'oubliai même pendant quelque tems que je fusse engagé par des liens qui ne me permettoient point d'en former d'autres ; & lorsque cette pensée vint s'offrir à mon esprit , je la regardai comme une foible & légère objection. Je la détruisis si facilement , qu'il sembloit que mon cœur eût déjà préparé sa réponse. Oüi , disois-je , je suis lié par les sermens du Mariage ; mais il n'est question ici que de l'amour. Mon Eponse m'a trahi. Il est certain que je ne lui dois plus rien. L'ingrate ! Ne l'adorois-je pas ? Ne l'aurois-je pas aimé constamment ? Hélas ! je la préférerois encore à l'empire du Monde , s'il étoit possible qu'elle re-

trouvât son innocence. Mais ma honte & sa perfidie sont incertaines. Condamnera-t'on les efforts que je veux faire pour l'oublier ?

Voyons , continuaï-je ; c'est une difficulté à terminer en un moment. Je ne puis rompre les engagemens que j'ai avec mon Epouse , & je n'en ai pas même le dessein. C'est une chaîne fatale , qu'il faut porter toute ma vie. Mais je dois la mépriser ; c'est une foiblesse honteuse , d'avoir douté long-tems si je l'aimois encore. Cependant , il faut que mon cœur aime quelque chose ; il ne m'avertit pas inutilement , que toutes mes douleurs peuvent finir par l'amour. Je puis donc suivre le penchant qui m'entraîne vers Mademoiselle de R. Il est vrai que je n'ai rien à me proposer , au-delà du simple plaisir que je puis trouver à le suivre. Mais qu'ai-je jamais cherché dans l'amour ? Est-ce le plaisir des sens ? Il abaisse l'homme au rang des Bêtes. Non , c'est la douce union de deux cœurs qui s'accordent dans tous leurs sentimens ; c'est le goût du mérite , c'est le charme inexprimable de la tendresse , c'est tout ce qu'il ne m'est plus permis d'attendre de mon infidèle Epouse , & que je puis chercher dans un autre , sans me rendre coupable d'infidélité comme elle ; car cette espèce de lien se peut rompre ; ce n'est point sur cette délicate partie de l'amour que tombent les sermens du Mariage. Le cœur devient libre , quand on lui manque de foi. Le corps seul demeure lié par les promesses de la bouche. Or si je n'ai plus d'autre chaîne , je consens volontiers à ne la briser jamais.

Je m'agitai beaucoup le matin , par quantité d'autres réflexions. Mais il paroît surprenant , qu'elles tendissent toutes à justifier ma nouvelle passion. Je n'en fis pas une seule pour la combattre : c'étoit un torrent qui m'entraînoit , &

qui forçoit toutes mes idées à suivre son cours. Après midi , l'on vint m'annoncer la visite de Mr de R. J'allai le recevoir avec empressement. On ne m'avoit pas dit qu'il fut accompagné de son Epouse & de sa Fille. Mon cœur s'ouvrit véritablement à la joye, lorsque je vis paroître celle qui s'en'étoit renduë la Maîtresse. Je les comblai tous trois de civilités. Nous nous ouvrîmes beaucoup plus dans cet entretien , que nous n'avions fait la première fois. Mr de R. me demanda mon amitié , avec autant d'ardeur que je desirois la sienne. Je la lui promis ; & pour la ferrer davantage , j'engageai ma Belle-sœur & ma Nièce à former aussi quelque liaison avec son Epouse & sa Fille. Nous parlâmes beaucoup du P. & du zèle avec lequel il s'employoit à la conversion des Hérétiques. Mr de R. qui commençoit à me connoître assez pour s'assurer qu'il ne risquoit rien à me faire une confidence , me confessa naturellement , qu'il étoit fort importuné de ses visites & de ses instructions. Je ne sçai , me dit-il , à quoi toute cette scène aboutira. La prudence m'oblige à le souffrir chez moi , parce que j'en ai reçu l'ordre du Roi , qui veut absolument que je l'écoute. Je lui prête mon attention à regret , car je suis attaché sincèrement à ma Religion ; mais il se rend si incommode & si pressant , que j'ignore jusqu'à quel point ma patience pourra s'étendre. D'un autre côté , j'ai mille ménagemens à garder. Mes emplois & mon bien même dépendent peut-être du témoignage qu'il rendra de ma conduite. Le Roi paroît moins bien intentionné que jamais pour les Protestans. On entend parler tous les jours de quelque nouvelle violence. La Chambre de l'Edit vient d'être supprimée à Roüen ; & l'on ne nous menace de rien moins que de l'abolition de tous nos Privilèges. Pour

combler nos maux , ajouta-t'il , on assure que M. de Turenne pense à se faire Catholique. Il ne faut point douter que le zèle du Roi ne s'anime par un si grand exemple , & qu'il ne s'en autorise à nous traiter encore avec moins d'indulgence. Mon embarras est extrême. J'aurai peine à ménager ensemble les intérêts de ma fortune , & ceux de ma conscience. Je lui répondis que je concevois tout le péril de sa situation ; & pour lui confirmer que ses craintes n'étoient pas tout-à-fait vaines , je lui fis l'histoire de mon aventure d'Angers. Si l'on garde si peu de mesures avec un Etranger , il y a apparence , lui dis-je , qu'on ménagera beaucoup moins les Sujets du Roi. Je n'aurois pas tardé long-tems à quitter le Royaume après une scène si désagréable , si je n'y eusse été retenu par les bontés de Madame , & par des assurances de protection de la bouche même de Sa Majesté. Mais vous , qui vous empêche de vous mettre à couvert de la violence , en passant dans quelque Etat voisin ? L'Angleterre & la Hollande ne vous offrent-elles pas un asile ? Cela est moins aisé , repartit-il , que vous ne vous l'imaginez. Le chemin n'est pas libre. D'ailleurs , puis-je quitter le Royaume sans un fol , & m'exposer avec ma famille à toutes les extrémités de la misère. Je suis ici trop observé , pour vendre mon bien secrètement. J'ai autant d'espions de ma conduite que j'ai d'Amis & de Domestiques. Nous entrâmes ainsi dans mille détails de confiance & d'amitié : ce qui n'empêcha point que je n'eusse un œil toujours ouvert , pour observer jusqu'aux moindres mouvemens de sa Fille , & pour achever de me perdre par cette dangereuse vue.

On sçait quelle différence un peu de familiarité met dans les manières , & dans le tour d'une

converſation. Nous arrivâmes à ce degré , preſque tout-d'un-coup. Les quatre Dames , paroifſans ſe régler ſur l'air ouvert qu'elles voyoient ſur le viſage de Mr de R. & ſur le mien , ne tardèrent point à prendre entr'elles le ton qu'on prend quand on s'aime. Ce fut là que je recommençai à admirer les charmes de l'aimable Cecile : tel étoit le nom que je lui entendis donner par ſa Mere. Quoique ſa douceur & ſa modeſtie ne l'abandonnaſſent point , je reconnus ſans peine que le fond de ſon humeur étoit la gayeté & l'enjouement : & par un effet qui n'eſt propre qu'à l'Amour , je ne trouvai plus rien de ſi charmant que ce caractère , moi qui n'avois eu de goût juſqu'alors que pour les manières graves & ſérieuſes. Un ſourire , un mot badin qui partoît d'elle , m'excitoit moi-même à la joye. Il me ſembloit en la voyant que mon ſang circulât avec plus de liberté , que ma reſpiration fut plus facile , & qu'il y eut dans toutes les parties de mon corps une légèreté que je n'avois pas même ſentie dans ma première jeuneſſe.

Avec cela , je ne ſentis nul deſir de lui exprimer ce que je penſois d'elle , autrement que par des civilités générales. Je ne ſçai ſi elle avoit aſſez d'expérience pour entrer dans le ſens de mes regards & de mon admiration. Pour moi , je n'en avois pas aſſez , dans ce qu'on appelle galanterie , pour former méthodiquement le deſſein de lui plaire. J'aimois , je le ſentois avec complaiſance ; tel étoit peut-être le ſeul fruit que j'euſſe penſé à retirer de ma paſſion. J'euſſe cherché ſans doute le plaifir de la voir & de l'entretenir ſouvent ; mais il n'eſt pas certain que j'euſſe jamais pris la liberté d'ouvrir la bouche pour prononcer devant elle le nom d'Amour. Ce que je dis eſt ſi ſincère , que malgré l'eſpèce d'approbation que j'a-

vois

vois déjà donnée à mes sentimens , je ne laissai point d'en faire un nouvel examen après son départ. Je calculai en quelque sorte ce que j'étois résolu d'accorder à mon cœur. J'irai , dis-je , de deux jours l'un , chez Mr de R. J'y passerai une partie de l'après midi. J'y aurai la douceur de voir la charmante Cecile , d'y être auprès d'elle , & de l'entendre. Je recueillerai de sa vue & de son entretien de quoi m'occuper agréablement les jours que je passerai sans elle. Telle étoit encore l'innocence de mes vûes. En un mot, je ne me livrois si volontairement à l'Amour , que pour le nourrir au fond de mon cœur , & lui faire prendre la place de ma tristesse. Mais comme il y étoit entre sans mon aveu , & que je n'avois commencé à raisonner si favorablement pour lui que depuis qu'il s'en étoit rendu le Maître ; j'aurois dû reconnoître au changement de mes idées , que j'étois déjà sa dupe , & que dans la suite il ne manqueroit point de me causer encore plus d'une illusion.

Le P. revint le soir dans le dessein de passer la nuit chez moi. J'étois si content des événemens du jour , & mon humeur se trouvoit si changée , que j'avois révoqué à ma porte l'ordre que j'y avois donné la veille. Il fut reçu honnêtement , & je le vis entrer avec plaisir. Vous me trouvez , lui dis-je , tout différent de ce que j'étois hier. La joye qu'il en eut , fit qu'il m'interrompit aussi-tôt. Je le vois à votre visage , me répondit-il , & j'en benis le Ciel. Je me flâte que mes Livres & mes conseils y ont contribué de quelque chose. Vos Livres ? repris-je naturellement ; point du tout : ils m'ont si peu satisfait , que j'en ai abandonné la lecture. Mais si l'inclination que j'ai pour Cecile de R. est un effet de vos conseils , j'avoue que je vous ai obligation , & que j'en ai déjà tiré beau-

coup de fruit. Je m'étendis alors sur les belles qualités de cette jeune personne, avec le plaisir qu'on sent à parler de ce qu'on aime; & je lui laissai voir à découvert tout ce qui se passoit au fond de mon cœur. Après m'avoir écouté d'un air qui marquoit sa satisfaction, il me dit qu'il croyoit désormais ma guérison certaine; qu'il n'avoit jamais douté du succès de la méthode qu'il m'avoit proposée; qu'il eût été à désirer que je l'eusse exécutée dans toutes ses parties, que les fruits en eussent été plus parfaits; que la Religion sur-tout m'eût été d'un usage qui eût passé mes espérances & mon imagination. . . . Je l'interrompis à mon tour, pour lui dire que ce n'étoit point ma faute, si je n'avois pas goûté ce qu'il m'avoit offert sous le nom de Religion; que j'en avois lu quelque chose, & que je n'y avois rien trouvé dont mon esprit eût été satisfait. il me fit là-dessus la réponse suivante. Je conçois, me dit-il, ce qui vous rebute dans le petit Ouvrage que je vous ai mis entre les mains. Vous vous plaisez à raisonner. Il vous faut des démonstrations. Mais sçavez-vous que c'est prendre une mauvaise voye pour attirer à quelque chose de certain en matière de Religion? Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs Chrétiens. La Foi demande de la simplicité & de la soumission. Ecoutez, ajouta-t'il; je veux vous communiquer une réflexion que j'ai faite mille fois. Loin qu'un homme d'esprit doive se plaindre de ce que nous ne lui demandons que de la docilité, il devroit regarder notre méthode comme un avantage infini. En le délivrant de l'embarras de l'examen, elle lui laisse tout son loisir & toute sa liberté pour s'appliquer à des objets moins sérieux. Si la connoissance de la Religion ne pouvoit s'acquérir qu'à force de raisonner, l'import-

tance de la matière demanderoit qu'on fut occupé de ce soin pendant toute la vie ; & quelle triste occupation ne seroit-ce pas que de pâlir continuellement sur la Bible & sur quantité de Livres obscurs , pour en démêler le véritable sens ? Voyez ; tout ce qui est nécessaire pour le Salut, est renfermé dans ce Livret que je vous ai donné. Une lecture de quelques heures vous introduit dans tous les droits de la Religion ; vous en avez les grandes espérances, les motifs, les consolations ; & vous avez ensuite assez de loisir pour vous livrer à d'autres occupations , & pour jouir honnêtement des plaisirs de la vie. Que pensez-vous de ma réflexion ? Je me contentai de lui dire qu'il seroit trop long de l'examiner ; mais que de la manière dont j'étois fait , il ne dépendoit point de moi de croire ou de ne pas croire , & qu'il falloit que le consentement de ma raison fût emporté par des preuves. Eh bien, reprit-il , ce n'est pas ce qui nous manque ; je vous en promets qui vous satisferont. Mais cela ne presse point. Le principal étoit de guérir votre tristesse , & je suis ravi du moins que vous vous trouviez bien d'un des quatre moyens que je vous avois proposés. Il me demanda ensuite , si je ne lui permettois pas d'apprendre à Madame le succès de ses soins. Je n'eus pas de peine à reconnoître qu'il entroit autant de vanité , que de zèle dans l'entreprise qu'il avoit formée de me guérir , & que son but étoit de s'en faire un mérite auprès de Madame. Je consens , lui dis-je , que vous apreniez à la Princesse que je me trouve beaucoup plus tranquille , & que je vous suis redevable de ce changement. Je lui rendrai moi-même ce témoignage. Mais je ne veux point absolument qu'elle sçache que l'amour y entre pour quelque chose. Il me promit une parfaite discrétion. Et comme je ne lui apor-

rai point d'autre raison pour l'engager au silence ; que l'incertitude où j'étois encore si le changement que j'éprouvois seroit de longue durée ; il me donna agréablement sa parole qu'il le feroit , & qu'il sçauroit perfectionner son Ouvrage.

Il ne s'y employa qu'avec trop d'ardeur ; & ce qu'il se proposoit comme la perfection de son ouvrage , devint bien funeste à l'aimable Cecile & à moi-même. Dans la satisfaction qu'il eut de voir les commencemens répondre si bien à ses espérances , il ne se donna point la patience de demeurer la nuit chez moi , selon le dessein qu'il avoit en arrivant. Il me quitta pour l'aller passer chez Mr. de R. ; & sans s'expliquer sur les raisons de son départ , il m'assura seulement qu'il continueroit de travailler plus efficacement que je ne pensois à me rendre service. Je le pressai en vain de m'en apprendre davantage. Comptez , me dit-il en me quittant , sur mon zèle & sur ma discrétion. Il alla effectivement chez Mr. de R. Son projet , comme je le sçus peu après , étoit de disposer le cœur de Cecile à m'aimer. On sçait avec quelle facilité une Fille de seize ans se laisse séduire lorsqu'on lui fait envisager les douceurs de l'amour ; sur-tout si c'est une personne qu'elle respecte , & dont les conseils lui font faire la moitié du chemin : la Nature ne tarde guères à faire le reste. Je fus surpris moi-même de trouver dès le lendemain dans Cecile des dispositions que mes soins n'avoient pas fait naître. Je ne manquai point d'aller l'après-midi chez elle. Je la rencontrai dans les avenues de sa maison ; où elle se promenoit seule avec le P. Il est vrai que c'étoit vis-à-vis les fenêtres du logis ; mais je ne laissai pas d'admirer l'empire qu'il avoit pris sur Mr. & Madame de R. car je ne pouvois douter qu'ils ne

vissent à regret leur Fille entre ses mains , & que ce ne fût la crainte qui les forçât à cette complaisance politique.

Aussi-tôt que j'eus aperçu Mlle Cecile , je descendis de mon Carosse pour l'aborder. Comme je n'avois pas compris le sens des dernières promesses du P. j'étois fort éloigné d'avoir le moindre soupçon du sujet de leur entretien. Cependant , la rougeur dont je remarquai que le visage de cette belle personne se couvrit à mon approche , & l'air timide avec lequel elle tint les yeux baissés , me firent juger qu'elle étoit occupée du moins de quelque chose d'interessant. J'allois lui faire des excuses de la liberté que je prenois d'interrompre sa conversation par ma présence. Le P. me prévint. C'est de vous , Monsieur , me dit-il , que j'avois l'honneur d'entretenir Mademoiselle Cecile. J'ai cru lui rendre service en lui faisant connoître votre mérite , & une partie des sentimens que vous avez pour elle. Quoique je n'eusse point entendu ce compliment sans trouble , je me hâtai de répondre , que j'avois effectivement pour cette charmante Demoiselle les plus parfaits sentimens de l'estime & de l'admiration , & que je me croirois trop heureux de pouvoir lui en marquer la sincérité par mes services. Je suis allé plus loin que vous , reprit le P. ; j'ai trahi votre secret , & je lui ai promis de votre part quelque chose de plus que de l'estime. Une déclaration si nette augmenta la rougeur de Cecile ; & me mit moi-même dans un extrême embarras. Mes réponses furent néanmoins aussi tendres que respectueuses. J'aimois avec ardeur. Je trouvai une douceur infinie à le dire ; & n'ayant pû prévoir l'occasion que j'en avois , mon esprit & ma raison eurent moins de part que mon cœur à ce court entre-

tien. L'arrivée de Mr. de R. , qui étoit sorti pour me joindre aussi-tôt qu'il avoit vû paroître mon carrosse , ne laissa point à sa Fille le tems de s'expliquer. Elle se remit de sa rougeur en voyant son Pere , & nous entrâmes ensemble dans la Maison.

Quand il m'eût été moins difficile de trouver le moyen de lui parler en particulier , je ne sçai si j'eusse pensé à le chercher , dans l'émotion où je continuai d'être pendant tout l'après-midi. A peine eus-je le pouvoir de me rendre maître de mon attention , pour entendre Mr. de R. & pour lui répondre. Pour Cecile , je jugeois par son silence & sa timidité , que son embarras étoit à peu près égal au mien. Elle paroissoit rêveuse. Je remarquai qu'elle portoit souvent la main au front , comme pour cacher ses yeux ; mais ses doigts s'entrouvroient , & laissoient passer ses regards. Elle les fixoit sur moi. Avec langueur ; & lorsqu'elle apercevoit que les miens se tournoient sur elle , je voyois ses doigts se fermer aussi-tôt pour me dérober un spectacle si charmant. Mon émotion redoubloit. Plus j'étois simple & naturel dans tous mes mouvemens , plus j'avois de facilité à comprendre ce tendre langage qui étoit dicté par la nature même ; & plus je devois par conséquent y être sensible.

Cependant , le plaisir que j'avois goûté ce jour-là chez Mr. de R. n'empêcha point que la démarche du P. ne me parût fort extraordinaire. Je le priai , en sortant , de venir passer la nuit chez moi , & je lui demandai quelque explication sur sa conduite. Il ne m'en donna point d'autre , que le desir qu'il avoit de me rendre tranquille & heureux. Il ajouta , que me connaissant plein d'honneur & de raison , il n'appréhendoit point que j'usasse mal de la victoi-

re que j'avois obtenu sur le cœur de Mademoiselle Cecile: Car elle vous aime déjà, me dit-il; je lui ai fait de vous un portrait si aimable, & je vous ai représenté si tendre & si passionné pour elle, que j'ai crû apercevoir les dispositions favorables de son cœur pour vous. Je me contentai de lui répondre froidement, que je lui avois beaucoup d'obligation de son zèle. Quelque vive que fut ma passion, elle ne m'avoit point encore fait oublier mon devoir; & quoique je n'osasse découvrir au P. les raisons que j'avois de me contenir dans certaines bornes, je me sentois obligé néanmoins de lui faire entendre qu'il y en avoit quelques-unes que je ne voulois point passer. Peut-être fus-je le jouet de mon cœur, & ne m'expliquai-je point assez fortement; mais il est certain que ses officieuses inclinations n'en furent pas plus refroidies; & persuadé qu'il n'y avoit point d'obstacle à la conclusion d'un mariage prochain, il continua à s'employer auprès de Mademoiselle de R. pour la perfection de son entreprise.

Je vécus pendant quelques mois dans cette douce yvresse qu'inspire l'amour. J'étois d'autant plus satisfait de moi-même, qu'en faisant un examen presque continuel de toutes mes dispositions, je n'en découvrois pas une qui me parût blesser le devoir. Soit illusion, soit incertitude, cette pensée même servoit presque autant que l'amour à me rendre tranquille. Il se passoit peu de jours sans que j'eusse la satisfaction de voir Cecile. Tout ce qu'il y a d'empresé dans les services, de tendre dans les manières, de délicats dans les soins & dans les petites préférences, je l'employois sans cesse, autant pour suivre le penchant de mon cœur, que pour nourrir dans le sien les sentimens favora-

ble que je lui connoissois pour moi. Mais ce qu'on aura peine à croire , & ce qui me semble surprenant à moi-même , il ne m'échapa point dans un si long espace une seule parole qui marquât la moindre intelligence entre ma langue & mes sentimens. Je laissois tout faire à mes yeux & à mes soins extérieurs. C'étoit sans doute un effet de ces principes inviolables de vertu qui avoient jetté dès mon enfance des racines si profondes dans mon ame , qu'ils y agissoient comme naturellement , & sans avoir besoin même du secours de mes réflexions. Il ne m'en coutoit rien pour demeurer dans cette réserve. Peut-être fus-je alors l'unique exemple d'un amour infiniment tendre , sans être accompagné de desirs ni d'espérance. Je ne doute point que Cecile ne fût étonnée de me voir garder un silence si respectueux , après l'explication que le P. m'avoit procurée avec elle. Elle voyoit clairement que je l'adorois. Il ne m'étoit pas moins facile de reconnoître qu'elle étoit prévenue d'une violente inclination pour moi. Toute ma conduite devoit lui paroître une énigme très-embarrassante. Je la voyois quelquefois rêver , en tenant ses yeux languissamment attachés sur moi ; comme si elle eût cherché à découvrir ce qui lioit ma langue , ce qui m'empêchoit d'exprimer ce que je trouvois tant de douceur à sentir.

Je continuoais aussi de faire assiduëment ma cour à Madame. Elle ne tarda point à s'apercevoir qu'il s'étoit fait un changement avantageux dans mon humeur. Mais si je lui confessai que je me trouvois l'esprit plus libre & plus tranquille , je lui en cachai la cause avec beaucoup de soin. J'abandonnai volontiers au P. la gloire d'avoir produit ce changement. Cette Princesse n'étoit

point tellement maîtresse de son visage, qu'on ne pût voir aisément qu'elle avoit besoin elle-même de consolation. Elle maigrissoit à vûe d'œil, & l'on remarquoit depuis quelque-tems qu'elle avoit perdu une partie de ses charmes & de son enjouement. On se disoit à l'oreille, que c'étoit le dépit & la jalousie qui causoit cette altération. Il est certain qu'elle s'étoit cruë aimée du Roi; & ce Prince s'étoit peut-être efforcé de l'en persuader. Il l'avoit vû pendant long-tems avec l'assiduité la plus constante. Leurs entretiens se faisoient toujours tête à tête. La médisance n'avoit pas manqué de donner un tour malin à tant d'entrevûës secrètes. Peut-être que la Princesse eût compté le bruit pour rien, si l'effet eût répondu à l'opinion du public; mais la vérité s'étoit éclaircie tout-d'un-coup par l'événement le plus imprévu & le plus mortifiant pour elle. Le Roi l'avoit fait servir d'ombre pour cacher un autre amour. Il étoit passionné pour une de ses Filles d'Honneur, qui se nommoit *la Valiere*. Cette passion s'étoit nourrie long-tems dans le secret. Mais, soit par la foiblesse de l'Amant, soit par la vanité & l'ambition de la Maîtresse, elle avoit percé à la fin les voiles du mystère; & l'on avoit été surpris de voir une petite Fille, qui étoit à peine née Demoiselle, placée en un moment à deux doigts du Trône. Une scène si éclatante, & dont le ridicule sembloit tomber en partie sur Madame, avoit piqué son ressentiment jusqu'à déranger son humeur & sa santé. D'autres prétendoient néanmoins que sa profonde tristesse venoit des sujets continuels de mécontentement qu'elle recevoit de Monsieur. Ce Prince vivoit très-mal avec elle. Par le plus bizarre de tous les caprices, il entretenoit publiquement plusieurs Maîtresses, & il étoit jaloux en même-tems de

la fidélité de son Epouse. C'étoit tous les jours quelque plainte nouvelle ; & souvent il venoit à des reproches si amers & si outrageans , qu'il n'auroit pas traité un Page avec tant de dureté. Ces sortes de démêlés n'éclatoient guères au dehors , parce que le respect & l'affection infinie que la Princesse s'attiroit de tous ses Domestiques , les engageoit à la discrétion ; mais je ne pouvois les ignorer , moi qui étois presque tous les jours à Saint Cloud , & qui y étois moins regardé comme un Etranger , que comme un Officier de la maison. Je me souviens d'une aventure des plus extraordinaires en ce genre , & des plus chagrinantes pour cette malheureuse Princesse. Il arrivoit souvent à Monsieur de marcher à pied dans les ruës de Paris pour aller au logis de quelque une de ses Maîtresses en sortant de celui d'une autre. Il se déguisoit dans ces occasions sous un habit simple. A peine se faisoit-il suivre quelquefois d'un seul Valet-de-pied. Un jour qu'il passoit sur le Pont-neuf , il fut arrêté par quatre ou cinq Bourgeois qui étoient à demi yvres , & qui avoient été conduits dans cet endroit par un motif fort plaisant. En buvans ensemble , ils étoient venus à parler de manières extérieures & de physionomie ; & l'un d'eux s'étoit fait fort de connoître à la première vûë , & sur les seules apparences du visage & de la démarche , de quelle profession seroit le premier passant qui s'offrirait dans la ruë. Cette proposition avoit paru si singulière aux autres , qu'ils avoient résolu d'en faire l'épreuve ; & pour en tirer plus de plaisir en mêlant l'intérêt , ils étoient convenus entr'eux d'une gageure de quelques pistoles. Au lieu de s'arrêter dans la ruë voisine , ils choisirent le Pont-neuf , comme le théâtre le plus brillant. Malheureusement pour Madame , ils y arrivèrent au mê-

me moment que Monsieur. La chaleur du vin ne leur permit pas de garder beaucoup de mesures. Ils l'arrêterent sans le reconnoître. Celui qui devoit juger l'ayant considéré un instant, & trouvant sans doute que les traits du visage que Monsieur avoit assez délicats, ne convenoient à aucune profession mécanique, s'écria, pour sortir d'embarras, que ce n'étoit point un homme de métier, mais que c'étoit sûrement un Cocu. Les autres trouvèrent cette idée divertissante, & comme la décision dépendoit du Passant, ils le pressèrent avec mille railleries d'avouer nettement s'il n'étoit pas vrai qu'il fût Cocu. Monsieur eut beaucoup de peine à se tirer de leurs mains. S'étant enfin sauvé, il fit sur cette aventure des réflexions plus sérieuses qu'elle ne méritoit. Il ne put s'imaginer qu'elle lui fût arrivée par hazard; & se persuadant qu'il avoit été reconnu, & que c'étoit une manière d'avis qu'on lui avoit donné sur la conduite de Madame, il prit aussitôt le chemin de S. Cloud. J'étois au Château lorsqu'il arriva; je ne faisois même que sortir du cabinet de la Princesse, que j'avois eu l'honneur d'entretenir fort long-tems. L'air furieux avec lequel il entra dans les apartemens, fit juger à tout le monde qu'il étoit dans une mortelle colère. On se retira par respect; mais on ne laissa point d'entendre une partie de ses emportemens & de ses injures. Les Femmes de la Princesse la trouvèrent toute en larmes après cette conversation violente qui avoit duré plus d'une heure. Toute la maison aprit du Valet même le détail de ce qui s'étoit passé au Pont-neuf; mais l'on promit unanimement de l'ensevelir dans le silence. J'en obmets quelques circonstances comiques, qui ne conviennent point à ma triste histoire.

Quelle que fût la cause du chagrin qui dé-

vorait secrètement Madame , il n'eut point le pouvoir de diminuer sa douceur & sa bonté. Il lui inspira seulement plus d'amour pour sa solitude de S. Cloud , & plus d'indifférence pour les plaisirs de la Cour. Elle n'alloit plus à Versailles , à moins que le devoir ou la bienfaisance ne l'y obligeassent indispensablement. Elle n'y demouroit pas plus long-tems que ne le demandoit le motif qui l'y avoit conduit. Sa tendresse sembloit s'être augmentée pour ses Domestiques , & pour toutes les personnes qu'elle honoroit de son affection. J'en reçus alors mille témoignages , dont le souvenir fait revivre tous les jours ma reconnoissance. Le sensible intérêt que je prenois à sa santé & à son honneur , m'inspira plusieurs fois la hardiesse de lui faire connoître que je m'apercevois de sa tristesse. Elle ne me répondoit que par quelques soupirs , qui marquoient un cœur malade & des playes profondes. Mon respect arrêta toujours le desir que je sentoie de la presser davantage. Mais ne pouvant me rendre aussi utile que je l'eusse souhaité à la consolation d'une si grande Princesse , je tâchois d'y contribuer autant qu'il convenoit à la médiocrité de mes forces & de ma condition. J'étois auprès d'elle aussi long-tems que je croyois le pouvoir sans me rendre importun. J'allois presque tous les jours deux fois au Château , & j'y eusse passé les jours tous entiers , si je n'eusse été appelé par un intérêt encore plus pressant à la Terre de M. de R. pour me soutenir moi-même par la vue de la charmante Cecile.

Un jour que j'étois à S. Cloud , un Domestique de M. de R. m'aporta un billet de son Maître , par lequel cet honnête Gentilhomme me pressoit de la manière la plus vive , & au nom de l'amitié , de me rendre incessamment chez lui.

Surpris de ce stile extraordinaire qui sembloit marquer un péril pressant, je ne perdis pas un moment pour le satisfaire. Je le trouvai dans son cabinet, le visage consterné, & une lettre à la main qui paroissoit contenir la cause de sa douleur. Ah ! Monsieur, me dit-il en m'apercevant, tout est perdu sans ressource. Voyez ce qu'on m'écrit, & aidez-moi, s'il se peut, à sortir d'embaras. Je lus sa lettre. Elle étoit d'un Gentilhomme Protestant de ses Amis, qui lui faisoit la relation de quantité de nouvelles violences qu'on avoit exercées dans sa Province contre les Réformés. Il se plaignoit en particulier dans les termes les plus touchans, de ce qu'on lui avoit enlevé son Fils & deux de ses Filles pour les faire élever dans des lieux qu'il ignoroit. Il ajoutoit, que les malheurs qu'on éprouvoit dans les Provinces se feroient bien-tôt sentir aux environs mêmes de la Cour & de Paris ; & qu'il étoit informé de bonne part, que le Roi n'attendoit que l'Abjuration de Mr. de Turenne, pour employer sans distinction la contrainte à l'égard de tous ceux qui refuseroient de suivre son exemple ; que cette cérémonie se devoit faire dans quelques semaines ; qu'il ne voyoit plus d'autre parti à choisir pour ceux qui vouloient demeurer fidèles à leur Religion, que d'abandonner promptement le Royaume, qu'il lui conseilloit de prendre des mesures, comme il faisoit lui-même, pour tirer secrettement tout ce qu'il pourroit de son bien ; & qu'il l'exhortoit sur-tout à mettre de bonne heure sa Fille en sûreté, s'il ne vouloit être exposé comme lui de la voir arracher d'entre ses bras.

Lorsque j'eus fini cette lecture, Mr. de R. me dit ; ce n'est pas tout. Voici une lettre de Mr. de Turenne, qui m'est venue par le même or-

dinaire. Ayant l'honneur d'être aimé de lui, je l'ai consulté naturellement sur ma situation, sans craindre que cette grande ame prenne droit de son changement pour user mal de ma confiance. Lisez la réponse qu'il me fait. Je la lus. Mr de Turenne lui marquoit avec beaucoup de franchise & d'amitié, les principaux motifs qui avoient produit sa conversion. Il l'exhortoit à l'imiter, pour l'intérêt de son salut; encore plus que pour celui de sa fortune. Mais s'il s'obstinoit à demeurer ferme dans sa Religion, il lui conseilloit de passer promptement en Hollande ou en Angleterre, avec tout ce qu'il pourroit recueillir de ses biens; parce qu'il prévoyoit le tems, disoit-il, où quantité de gens le voudroient sans le pouvoir. Je suis dans un trouble incroyable, reprit M. de R. Je ne connois personne dans les Pais voisins, à qui je puisse m'adresser pour obtenir un asyle. Je ne sçai de quelle façon m'y prendre pour me défaire secrètement de mon bien. Je crains à tous momens qu'on ne m'enlève ma Fille. Le péril est pressant, & je ne vois point de remède qui puisse être assez prompt; à moins que votre amitié, ajouta-t'il, ne m'ouvre quelque voye qui m'est encore inconnue.

Je méditai un moment sur-tout ce que je venois de lire & d'entendre. Je ne puis, lui dis-je enfin, vous être aussi utile que je le voudrois, pour vous procurer une retraite en Angleterre; car je m'imagine que c'est le principal service que vous attendez de moi. Tout Anglois que je suis, je n'ai pas plus d'habitudes que vous dans ma Patrie. Mais ce que je ne puis par moi-même, je l'obtiendrai peut-être par le secours de mes Amis. Il ne faut rien espérer du côté de S. Cloud, pour une entreprise où la Religion est mêlée: les Courtisans sont de la Religion du Prince.

Mais j'ai un Ami qui pourra vous servir , s'il le veut ; & je compte qu'il le voudra. C'est Mylord Clarendon. Quoiqu'il ait perdu les bonnes grâces du Roi, il a ses parens & ses liaisons en Angleterre. D'ailleurs étant à Roüen, comme je le sçai de lui-même par une Lettre que j'en reçus il y a quelques jours , il peut vous ménager facilement les moyens de passer la Mer sur le premier Vaisseau qui partira pour Londres. Je lui écrirai par le premier Ordinaire. J'accepte vos offres, me répondit M. de R. Mais pendant que vous lui écrirez, & que vous attendrez sa réponse, on m'enlèvera ma Fille. Eh bien, repris-je, si vous craignez quelque chose pour elle, vous pouvez la faire partir d'avance pour Roüen. Mylord Clarendon la recevra volontiers, j'en suis sûr; elle y fera agréablement avec son Epouse, jusqu'à ce que vous puissiez la rejoindre après avoir mis ordre à vos affaires.

Cette ouverture plut extrêmement à Mr. de R. Il en examina de nouveau toutes les circonstances, & voici le plan qu'il forma lui-même pour l'exécution. Observé comme je suis, me dit-il, je ne puis faire prendre le chemin de Rouen à ma Fille, sans qu'on s'aperçoive de son départ, & qu'on m'accuse par conséquent de l'avoir fait évader. Il faudroit donner à sa fuite une tour propre à me justifier & à écarter tous les soupçons. Vous pourriez, continua-t'il, la venir prendre la nuit dans votre carosse, & la conduire droit à Roüen. Vous profiteriez de l'obscurité pour lui faire faire bien du chemin avant le jour, de sorte qu'on ignore-
roit absolument quelle route elle auroit pris. Je ferai semblant le lendemain d'apprendre son évafion avec surprise & avec douleur, & je paroîtrai même persuadé qu'elle s'est laissée enlever.

par quelque Amant. Si mes surveillans se défient de la vérité ; ils n'en auront du moins nulle preuve , & ils auront encore moins de lumières sur la retraite que vous voulez bien lui procurer. Il n'y a qu'une difficulté dans ce projet , ajouta-t-il ; c'est pour vous-même , qui vous exposerez peut-être à quelque chose de fâcheux en me rendant service avec tant de zèle. Je l'assurai que cette crainte ne m'arrêteroit pas. Mon dessein , lui dis-je , n'est pas de vivre éternellement en France. J'ai même des affaires qui m'appellent nécessairement en Angleterre , & je ne me propose point de demeurer ici long-tems après vous. Ce qui pourroit m'arriver de plus fâcheux , si l'on venoit à découvrir la part que j'aurai à l'évasion de votre famille , seroit d'être obligé de précipiter aussi mon départ.

Tout étoit sincère dans le discours que je tenois à Mr. de R. , & j'étois si occupé de l'envie de finir son embarras , que je ne fis pas même attention d'abord à la peine que j'allois me préparer en contribuant à l'éloignement de Mlle. Cecile. Cette réflexion me vint ensuite à l'esprit ; mais je trouvai de quoi la supporter patiemment , dans la pensée que je ne tarderois pas moi-même à passer en Angleterre. Mylord Terwil étoit retourné à Londres. J'étois résolu depuis quelque-tems de faire ce voyage , pour terminer tout ce qui regardoit la succession de mes Enfans. Je conçus en général , dans le moment même que je parlois à Mr. de R. , qu'il pourroit bien m'arriver de prendre cette occasion pour quitter entièrement la France , & que je n'en aurois par conséquent que plus de satisfaction & de liberté auprès de ce que j'aimois , lorsque nous serions tous ensemble dans ma Patrie. Je lui promis donc avec beaucoup d'ardeur & de

sincérité d'être chez lui avec mon carosse & un petit nombre de gens de confiance , vers le tems de la nuit où je croirois pouvoir m'approcher de sa maison sans être entendu.

Je le quittai , pour lui laisser le tems de prendre les mesures nécessaires avec son Epouse & sa Fille , & pour aller prendre aussi les miennes. Madame Lallin , & ma Belle sœur même , ne furent point informées de mon dessein. Elles étoient accoutumées à me voir partir souvent sans les avertir , pour aller soit à S. Cloud , soit à Paris , où il m'étoit arrivé quelquefois de passer la nuit. Je ne mis dans ma confidence que Drink qui étoit devenu l'Intendant de mes affaires , mon Cocher & deux Laquais. J'ordonnai secrettement à Drink de partir à cheval avant la nuit ; sous le prétexte qu'il lui plairoit d'inventer , & de se trouver vers minuit auprès de la maison de Mr. de R. Pour moi j'attendis que l'obscurité fut venue , pour prendre le chemin de Paris. Je ne suivis cette route qu'autant qu'il falloit pour donner le change aux Habitans de quelques Cabanes voisines ; & lorsque je crus n'être aperçu de personne , je donnai ordre à mon Cocher de s'arrêter dans quelque endroit écarté , jusqu'au tems dont j'étois convenu avec Mr. de R.

Je sens trembler ma main , en commençant le recit d'une des plus funestes aventures de ma vie. Funeste , je ne dis point par ses circonstances tragiques , puisque la violence n'y eut point de part , que le triste accident qui vint à sa suite , ne peut être rapporté qu'au cours de la Nature , ou à des causes qu'il n'est point au pouvoir des hommes de prévoir & d'empêcher , mais par le naufrage presque entier de mon honneur & de ma vertu. Il n'y eut qu'un miracle du Ciel ,

qui pût me sauver si près du précipice. Envain voudrois-je en attribuer l'honneur à ma Raison ; un Lecteur éclairé sentira bien que je méritois de périr ; & que sans un secours surnaturel , la foiblesse qui m'avoit conduit au danger , ne seroit point changée en force , pour empêcher du moins la consommation de ma ruine.

L'heure de m'approcher de la Maison de Mr. de R. étant arrivée , je gagnai aussi-tôt son Avenue , & je trouvai Drink qui y étoit à m'attendre. Nous n'y fûmes pas long-tems , sans voir paroître trois personnes qui sortoient sans bruit de la Maison , à la lumière d'une petite lanterne , & qui furent à nous en un instant, C'étoit Mr. & Madame de R. avec leur Fille. Ils me la mirent entre les mains , après l'avoir embrassée mille fois. Je leur promis de leur donner de mes nouvelles dès que nous serions à Roüen , ce qui ne pouvoit guères tarder plus long-tems que deux jours , suivant le dessein que j'avois de marcher avec beaucoup de diligence. La crainte d'être aperçus par quelque Domestique , rendit nos adieux très-courts. Je ne fis que renouveler à Mr. de R. les assurances de la bonté & de la générosité de Mylord Clarendon ; & pour ce qui regardoit les dangers de la route , je lui protestai que ma vie même ne seroit point épargnée pour la sûreté de son aimable Fille ; & que de tout côté par conséquent il devoit être sans inquiétude.

Nous nous mîmes en chemin aussi-tôt : j'avois eu soin de prendre une bougie allumée dans le carosse. Cecile gardoit le silence , & paroissoit rêveuse auprès de moi. Je lui en fis d'abord quelques reproches ; mais malgré tous les tendres sentimens qui s'élevoient dans mon cœur , je ne commençai à l'entretenir que des choses com-

munés & indifférentes. Elle me répondoit de tems en tems par quelques paroles. J'affectois de ne pas la regarder fixement ; ce qui n'empêchoit point que je n'observasse quelquefois la douceur de ses beaux yeux , & que je ne sentisse une émotion extraordinaire lorsqu'il m'arrivoit de rencontrer ses regards. Je baïssois la vûë aussitôt , & je faisois un effort pour me remettre ; mais j'étois trop proche d'elle , pour résister long-tems au subtil poison qu'elle lançoit par mille endroits à la fois dans mon ame. Le son seul de sa voix m'attendrissoit à un point inexprimable. Qu'étoit-ce de la toucher , comme je faisois dans le mouvement continuel du carosse , de respirer le même air dans le petit espace où nous étions ; hélas ! de ne voir & de ne sentir qu'elle ? Tous les feux de l'amour couloient dans mes veines au lieu de sang. L'agitation qu'ils me caufoient , me rendit capable encore quelque-tems de soutenir la conversation ; mais se consumans , si j'ose parler ainsi , par leur propre ardeur , ils se changèrent peu à peu dans une langueur pesante & mélancolique , qui fut suivie d'une profonde rêverie. Je commençai à considérer tout autrement que je n'avois fait jusqu'alors , que celle que je trouvois tant de douceur à voir & à entretenir , je la conduisois à Roüen , pour l'y laisser , & peut-être pour ne la revoir jamais. Je ne l'aurai donc plus pour charmer mes peines , & pour me faire passer les plus doux momens de ma vie ! Toutes mes douleurs vont renaître , car c'est elle qui les a fait finir. S'il m'est permis de l'aimer , dois-je consentir à la perdre ? O Dieu ! comment vivrai-je sans elle ? En faisant ces réflexions , dans lesquelles j'étois comme entièrement absorbé , il m'échappoit des soupirs dont je ne m'apercevois pas. Cecile les enten-

doit. Son cœur n'étoit pas moins tendre que le mien. Elle ne pouvoit douter que ce ne fût elle qui causât le desordre où elle me voyoit. Elle eut à combattre sa timidité , pour me témoigner par quelques mots la peine qu'elle avoit de ma tristesse. Mais enfin son inclination l'emporta. Je ne sçai , Monsieur , me dit-elle , ce qui vous a rendu tout-d'un-coup si mélancolique. Aurois-je le malheur d'en être cause ? Cette question , & le ton de sa voix , me firent tourner la tête vers elle. Je rencontrai ses yeux , où je crus lire des marques si tendres d'inquiétude , qu'elles achevèrent de me perdre. Je pris une de ses mains , sans faire attention que je la prenois ; & la serrant entre les miennes , Ah ! Cecile , lui dis-je , quel reproche me faites-vous ? Votre presence ne me causera jamais que du bonheur & de la joye. Mais que je crains qu'il n'en soit bien autrement de votre absence ! Je ne la supporterai pas long-tems sans mourir.

Elle étoit jeune , & sans expérience. L'amour dans le même moment lui faisoit sentir , comme à moi , tout ce qu'il a de plus doux & de plus séduisant. D'où eût-elle pu tirer des armes pour se défendre , tandis que je n'en trouvois moi-même ni dans mon honneur , ni dans ma raison , & que je ne pensois pas même à les y chercher ? Elle fut charmée de m'entendre parler pour la première fois sur un ton qui flâtoit tous ses desirs , & soit par un mouvement libre , soit par un transport involontaire , elle me fit une réponse qui ne marquoit pas moins de passion que de simplicité & d'innocence. Si vous regardez , me dit-elle , mon absence comme un si grand mal , pourquoi voulez-vous me quitter ? Quand on aime quelque chose , il me semble qu'il y a tant de plaisir à être auprès de ce que l'on aime ! Mais je ne suis pas

sûre que vous m'aimiez , ajouta-t'elle en me regardant timidement ; car vous ne me l'avez jamais dit. Il faut que je fasse l'aveu de ma foiblesse ; cette courte réponse me fit éprouver ce que je n'avois point encore senti ; un mouvement plus vif & plus délicieux mille fois que tous les plaisirs que j'avois reçus de l'amour dans l'espace entier de ma vie. Aujourd'hui que ce souvenir me fait honte , je cherche envain dans ce petit nombre de paroles ce qui put alors me causer tant d'émotion. Etoit-ce leur ingénuité , qui ne pouvoit marquer qu'une tendresse extrême dans une jeune personne que je connoissois d'ailleurs pleine d'esprit & de vivacité ? Etoit-ce le son d'une voix charmante, dont l'impression se joignoit à celle qui étoit déjà répandue dans tous mes sens ? Ou plutôt n'étoit-ce pas uniquement la disposition de mon cœur , qui se trouvoit flâté au dernier point par l'assurance d'être aimé , & qui triomphoit en quelque sorte de se voir offrir un bonheur qu'il n'eût peut-être osé désirer ?

Quoiqu'il en soit , je ne consultai plus que lui ; pour adresser à Cecile mille expressions tendres & passionnées. Elle paroissoit charmée de les entendre. Bien-tôt elle me fit connoître qu'elle craignoit d'être aussi sensible que moi aux peines de l'absence. Je lui dis que mon dessein n'étoit pas qu'elles fussent éternelles , ni même aussi longues qu'elle sembloit le craindre ; en un mot , que j'étois résolu de quitter la France avec son Pere , & que nous passerions tous ensemble en Angleterre. Elle fut fort satisfaite de cette résolution. Cependant , en examinant le tems à peu près où je pourrois la rejoindre , il ne paroissoit pas vraisemblable que M^r de R. pût terminer ses affaires en moins de deux ou trois mois. Autant de Siècles pour la belle Cecile , & pour moi-même. Ce fut

elle qui m'ouvrit, la première, une voye qu'elle crut propre à les abréger. Il me semble, me dit-elle, que vous eussiez pû me faire éviter le voyage de Roüen, si vous eussiez proposé à mon Pere de me prendre chez vous, pour y être avec vos Dames jusqu'à se que ces affaires fussent terminées. Je pouvois y vivre avec autant de secret & de sureté qu'à Roüen, & nous serions partis tous en même-tems pour l'Angleterre. Quoique cette pensée ne me fut pas nouvelle, & que je l'eusse même rejetée lorsqu'elle m'étoit venue à l'esprit avant notre départ, parce qu'il ne m'avoit pas paru que Cecile pût être mieux cachée chez moi que chez son Pere; je la trouvai néanmoins toute différente lorsqu'elle me fut ainsi proposée par elle-même. J'y fis réflexion de nouveau, & si je ne me persuadai pas plus auparavant que ma Maison fut pour elle un asyle assuré, je m'imaginai que je pouvois lui en procurer un dans le Bâtiment qui étoit au milieu de mon Parc, & dans lequel il me seroit facile de la tenir aussi cachée que je le souhaiterois. Je n'ose dire que ce fut la sagesse qui m'inspira cette idée. L'Amour, le desir d'être sans cesse auprès de Cecile, furent sans doute les seuls Guides de qui je pris conseil. Après avoir eu le pouvoir de se faire écouter, ils eurent bien-tôt celui de se faire suivre. Je fis part à Cecile de ma réflexion. Elle la trouva admirable. Quel malheur, me dit-elle, que vous n'ayez point eu cette pensée plutôt! Mais il est trop tard, reprit-elle? Qui nous empêche de retourner? Mon Pere sera charmé de m'avoir si proche de lui. Je pourrai le voir tous les jours. Je ne serai connue que de ceux que vous jugerez à propos de mettre dans le secret. Elle ajouta plusieurs choses que je n'écoutai point, tant j'étois occupé moi-même de cette nouvelle ouver-

ture. J'y trouvois quelque chose de si doux & de si flatteur pour mes inclinations, que j'étois surpris effectivement d'y avoir pensé si tard. Tous les mouvemens de mon cœur me portoient à prendre ce parti, sans délibérer davantage. Cependant lorsqu'il étoit question de me déterminer, je me sentoís comme arrêté dans une espèce de crainte dont je ne découvrois pas la cause, & c'étoit ce qui produisoit ma rêverie. Notre carrosse avançoit toujours avec diligence. Cecile me voyant méditer profondément, reprit la parole, pour me dire qu'il étoit inutile d'aller plus loin, si ce que je lui avois proposé pouvoit s'exécuter. Je fus embarrassé à lui répondre, & sans pouvoir démêler ce qui me rendoit incertain, je lui fis quelques objections contre mes propres desirs. Elle les combattit; & réfléchissant sur le desagrément qu'elle alloit avoir de se trouver seule à Rouen parmi des Etrangers, elle se plaignit de ce qu'indépendamment même de ma tendresse pour elle, qui devoit me faire souhaiter qu'elle demeurât avec moi, c'étoit lui marquer bien peu de complaisance, que de balancer à lui accorder ce qu'elle desiroit.

Je céдай à ses instances, ou plutôt à mon aveugle penchant. Je donnai ordre au Cocher de retourner sur ses pas, & de nous conduire à la petite porte de mon Parc, par laquelle nous pouvions nous rendre au Bâtiment solitaire, sans être aperçus. J'étois charmé de notre retour. Je le témoignai à Cecile, de la manière la plus tendre. Elle y répondit de même : cependant j'étois troublé en même-tems par un sentiment secret, qui sembloit toujours me reprocher cette démarche. Je me persuadai, pour me rendre tranquille, qu'il ne venoit que du péril où Cecile seroit peut-être encore exposée, quelques précautions

que je pusse prendre pour la dérober aux yeux de tout le monde. Ce fut pour suivre cette pensée, que je résolus de ne faire connoître le lieu de sa retraite qu'à son Pere, & de le laisser même ignorer à ma Belle-sœur & à ma Nièce. Et pour donner mieux le change à ceux qui pourroient peut-être apprendre que j'étois sorti de ma maison la nuit même que Mademoiselle de R. passeroit pour avoir été enlevée, je pris encore la résolution d'envoyer mon équipage à Paris aussi-tôt que nous aurions gagné la petite porte du Parc, avec ordre de ne revenir que le lendemain au soir. De cette manière, dis-je à Cecile, quand on me soupçonneroit d'avoir eu quelque part à votre fuite, on ne s'imaginera pas du moins que je vous tienne cachée dans ma maison. Elle approuva beaucoup tout cet arrangement.

Je ne sçai si parmi mes Lecteurs, il s'en trouvera quelqu'un d'assez clair-voyant pour pénétrer ici dans les motifs secrets qui me faisoient agir, & pour y découvrir ce que j'ignorois alors moi-même, ou du moins ce qu'une aveugle & fatale passion m'ôtoit la volonté d'apercevoir. Je l'ai reconnu depuis, avec une confusion qui a peut-être diminué le mérite de mon repentir; mais je me sens porté à le confesser ici par une espèce de justice, qui me fait regarder cette confession comme un châtiment. Sagesse, Etude, Vertu, hélas! de quoi servez-vous pour défendre contre les plus honteux excès, un cœur qui s'abandonne à lui-même & qui perd le soin de régler ses desirs? Ma vuë secrète dans toutes les précautions mystérieuses que je prenois pour cacher Cecile; cette vuë criminelle que l'Amour me déguisoit, n'étoit que de m'assurer le plaisir d'être seul avec elle, & peut-être de profiter de sa foiblesse pour lui ravir l'innocence. J'étois bien éloigné de le reconnoître,

connoître ; l'on trouvera même , si l'on y fait attention , que la prudence eût dû m'inspirer bien d'autres mesures, si j'en eusse voulu de dessein formé à l'innocence de Cecile : car quelle aparence de pouvoir dérober long-tems un tel desordre , je ne dis pas seulement à ma famille , mais à M^r de R. lui-même & à son Epouse ? Je venois me placer sous leurs yeux. Mais c'est ce qui prouve encore mieux le terrible aveuglement des passions. Mon cœur tendoit sourdement à satisfaire tous ses desirs : arrêté néanmoins , & comme effrayé par un reste de vertu & d'honneur , il eût désavoué cette coupable intention , si je lui eusse demandé compte de ses sentimens ; & dans une disposition si obscure & si équivoque , il arrivoit que je n'étois capable de prendre , ni de justes mesures pour me conduire avec sagesse , ni des mesures claires & assurées pour me porter ouvertement vers le crime.

Aussi-tôt que nous eûmes gagné la porte de mon Parc , je fis partir sur le champ l'équipage pour Paris ; & comme j'avois dessein de rentrer chez moi , dans mon carosse , par la porte ordinaire , je donnai ordre au cocher de m'attendre , à son retour de Paris , dans un endroit écarté où je me propoisois de l'aller joindre à pied. Je ne retins que Drink , pour me servir. Je le fis marcher avant moi vers le Bâtiment du Parc , pour y préparer de la lumière. Il est certain que s'il ne se fût rien glissé de criminel dans mes desirs , mon premier soin auroit dû être de faire avertir M. de R. de notre retour , & du changement de nos résolutions. Mais cette réflexion ne me vint pas même à l'esprit , en arrivant au Parc. L'obscurité étoit encore fort épaisse. Mes gens étant partis avec le carosse , & Drink en chemin vers le bâtiment , je me trouvai seul à

marcher doucement avec la Maîtresse de mon cœur. Rien ne pouvoit marquer mieux sa tendresse pour moi , & la certitude qu'elle avoit de la mienne , que la tranquillité & la satisfaction avec laquelle elle alloit à mon côté , en s'apuyant sur mon bras. L'Amour n'a point d'expressions passionnées , que je ne lui adressasse , & qu'elle ne parut écouter avec plaisir. Nous gagnâmes ainsi le bâtiment. Drink avoit déjà préparé ce qui étoit nécessaire pour nous recevoir. Quoiqu'il n'y eut point de grosses provisions dans cette petite retraite , on y pouvoit trouver en tout tems de quoi servir une légère collation. Elle fut prête en un moment. Voilà , dis-je à la belle Cecile , l'asile que vous vous êtes choisi. L'Empire du monde , si j'en étois le maître seroit bientôt dans vos belles mains , comme celui de ce petit appartement ; & vous sçavez bien , ajoutai-je en lui montrant mon cœur , où vous régnerez encore plus souverainement. En effet , j'étois comme enchanté de la voir. L'émotion de la marche , & les aventures de la nuit lui donnoient un air si fin & si brillant , que je me rassasiois aussi peu d'admiration que d'amour. Elle s'apercevoit avec plaisir de cet effet de ses charmes , & ses yeux me disoient qu'elle étoit tendre , autant que les miens lui aprenoient qu'elle étoit belle. Comme la nuit étoit fort avancée , je crus devoir renvoyer Drink , afin qu'il ne fut aperçu de personne lorsqu'il sortiroit du Parc à cheval. Etant parti seul de la maison , il pouvoit y reparoître sans moi. Je lui recommandai de faire semblant d'ignorer si j'étois à Paris ou à S. Cloud ; & je lui donnai ordre d'apporter le matin , au lieu où nous étions , les commodités qui pouvoient être nécessaires à Cecile. Il se retira. Je demeurai seul avec cette aimable Fille.

Je le répète ; ce n'étoit point par un dessein clair & réfléchi de me trouver seul avec elle , que je m'étois défait ainsi successivement de tous mes Domestiques. On voit que leur départ n'étoit pas tout-à-fait sans raison , & que jusques-là tout avoit été conduit fort naturellement. Cependant , il n'est que trop vrai que mon cœur se promettoit quelque chose , à mesure que les témoins de mes actions s'écartoient. Drink n'eut pas plutôt tourné le dos pour sortir de l'appartement , que je me sentis extraordinairement ému. Les regards de Cecile que je rencontrai , & qui s'attachèrent un moment sur les miens , achevèrent de mettre tout mon sang en mouvement. Je baissai les yeux , & je demurai quelque-tems sans parler , comme si je me fusse occupé à admirer ses mains. Mais au fond je me sentoie si troublé , qu'étant dans une espèce de contrainte , & ne pouvant retrouver assez de force pour lever la vuë , je n'eus point d'autre parti à prendre pour me remettre , que de quitter la table où nous étions encore assis , & de faire quelques tours dans la salle. Cecile gardoit le silence , & sembloit attendre comment j'ouvrirais la conversation. Je remarquai qu'elle jettoit quelquefois les yeux sur moi , & qu'elle les baissoit aussi-tôt. Mon embarras ne faisoit qu'augmenter. Mon cœur sembloit se détacher pour aller à elle. J'aurois souhaité d'être à ses genoux ; cependant je n'osois m'y mettre. A peine osois-je m'aprocher du côté où elle étoit assise.

A la fin , craignant qu'elle ne fût inquiète de me voir dans cet état , je fis un effort pour m'asseoir auprès d'elle. Elle tourna alors la tête vers moi ; & souriant d'un air un peu forcé , elle me demanda doucement si j'avois quelque sujet de

chagrin. Je ne pus me défendre de saisir une de ses mains. Du chagrin ! lui dis-je : Ah Dieu ! du chagrin , lorsque je vous vois , que je vous adore , que j'ai la douceur de vous le dire , & de croire que vous voulez bien l'entendre. J'oublierois donc auprès de qui j'ai le bonheur d'être , & de qui est cette belle main que je tiens ; j'oublierois tout ce que j'ai désiré & tout ce que j'ai obtenu ! Votre cœur , chère Cecile , n'est-il pas à moi ? Ne me l'avez vous pas donné ? Si je le possède , puis-je être chagrin ou malheureux , tant que vous ne me le ravirez pas ? Je continuai de lui adresser mille choses , avec la même ardeur & le même air de passion. L'amour avoit pris le dessus sur ma raison & sur tous mes sens.

Elle m'écoutoit. Je lisois sur son visage , qu'elle étoit pénétrée de tendresse & de joye. Je jouïssois en quelque sorte de ses plaisirs & des miens. Dans un moment si tendre , que pouvoit-elle me refuser ? Nos desirs étoient les mêmes : le cri de l'honneur & de la vertu n'étoit plus assez fort pour se faire entendre. J'imprimois mille baisers ardens sur sa main , & je ne sentoïis pas qu'ils fussent repoussés. Qui pourra se le persuader ? Ce fut dans cet instant même où son innocence & la mienne étoient comme expirantes , que j'aperçus toute la profondeur du précipice où j'allois tomber ; & j'ignore encore si ce fut en faveur de Cecile , ou de moi , qu'il plut au Ciel de me secourir par le plus inespéré de tous les miracles.

Cecile étoit assez passionnée , pour aller bien loin au-delà de son devoir ; mais comme elle avoit reçu une éducation des plus sages , & qu'il étoit impossible , même à l'Amour , d'en effacer tout-d'un-coup les traces , elle eut sans doute besoin , comme moi , de se faire un peu d'il-

lusion pour calmer les remords qui pouvoient troubler ses plaisirs. Elle comprit qu'étant seule avec moi , il n'y avoit plus de bornes où notre tendresse pût s'arrêter. Elle-même peut-être ne s'en proposoit plus. Cependant , un reste de modestie , qui demandoit à se couvrir d'un prétexte , fit qu'elle retira tout-d'un-coup ses mains d'entre les miennes. Ciel ! que fais-je , me dit-elle ? & comment suis-je foible jusqu'à ce point ! Me promettez-vous du moins de m'épouser ? Cette question , quoique prononcée d'un air tendre & languissant , me fit trembler avant même que d'avoir pensé à ma réponse. Je demeurai en silence. Elle s'aperçut de mon embarras. O Dieu ! s'écria-t-elle en soupirant , vous balancez ! mon trouble augmentoit tellement , que ne pouvant ni la regarder ni lui répondre , je repris une de ses mains que je tâchai de retenir & de serrer malgré elle. Elle la retira , & voyant que je continuois de me taire , quoiqu'elle eût renouvelé sa demande , elle cessa ainsi de parler.

Nous demeurâmes ainsi l'un & l'autre dans la situation la plus étrange qui fût jamais. Mille pensées se présentèrent à mon esprit en un moment , mais avec tant de confusion , que je n'en pouvois démêler une. Je n'osois même lever les yeux pour les porter sur ceux de Cecile , & pour régler ce que j'avois à lui dire sur ce qu'elle m'y laisseroit apercevoir. Le charme qui m'avoit aveuglé depuis que je l'avois reçue des mains de son Pere , sembloit se rompre. Sans sentir la moindre diminution d'amour , je sentis mourir tous mes desirs. L'honneur & le respect reprirent tout leur empire sur ma passion ; & ce changement m'ayant rendu l'esprit beaucoup plus libre , je fus saisi d'un véritable effroi en me re-

présentant tout ce qui venoit d'arriver. Ce fut alors que songeant bien moins aux raisons que j'avois de compter sur la tendresse de Cecile , qu'à la crainte que je conçus tout-d'un-coup de perdre son estime , je me hazardai à tourner la vuë sur elle pour découvrir quelque chose de ses sentimens. Elle me parut d'une tristesse extrême ; & quoiqu'elle eût les yeux fermés , & qu'elle tint la tête panchée sur le dos de sa chaise , je crus remarquer quelques larmes qui couloient le long de ses jouës. Je ne résistai point à ce spectacle. Mon premier mouvement fut de me jeter à ses genoux. J'ignore quel tour l'Amour eut fait prendre à mes expressions : mais la triste Cecile me prévint. Ah ! laissez-moi , s'écria-t'elle en tournant la tête pour éviter mes regards ; je ne dois plus vous voir ni vous entendre ; vous m'avez trompée. Hélas ! il ne vous en coutoit guères , ajouta-t'elle en redoublant ses pleurs : je suis une malheureuse , qui devrois mourir de honte. Ce reproche me pénétra jusqu'au fond du cœur. Je lui jurai avec les sermens les plus saints , que rien n'étoit si tendre & si sincère que mon amour , & je priai le Ciel de me punir si j'avois jamais eu dessein de la tromper. Ces assurances parurent la rendre plus tranquille. Elle me demanda avec beaucoup de douceur , pourquoi je refusois donc de l'épouser , & si j'avois eu quelqu'autre vuë lorsque je lui avois fait entendre que je l'aimois. Elle me dit que son Pere même , qui s'étoit aperçu depuis long-tems que j'avois de l'inclination pour elle , étoit persuadé que je la lui demanderois pour Epouse ; qu'il s'y attendoit ; que le P. l'en avoit assuré plus d'une fois ; que c'étoit cette raison , autant que la confiance qu'il avoit dans mon amitié & ma probité , qui l'avoit porté à la remettre

tre avec tant de confiance entre mes mains ; qu'il lui avoit recommandé avant son départ de me regarder comme un homme qui pourroit être un jour son Epoux ; & de se conduire avec moi d'une manière qui pût lui attirer de plus en plus mon estime ; qu'elle reconnoissoit à la vérité , qu'elle avoit mal suivi ce conseil ; que s'étant laissée persuader trop malheureusement de ma tendresse , elle n'avoit point eu la force de me cacher la sienne , & qu'elle avoit manqué à son devoir en me donnant des témoignages trop libres & trop naturels de ce qu'elle sentoit pour moi : mais qu'après avoir entendu parler si avantageusement de mon caractère par son Pere , & après m'avoir étudié elle-même assez long-tems pour se croire assurée de la bonté , & de la droiture de mon cœur , elle n'auroit jamais cru que je puisse lui faire un crime de m'aimer trop , & de me laisser voir peut-être avec trop de franchise & de simplicité. Elle ajouta , en versant encore quelques larmes , que toute jeune qu'elle étoit , elle ne pouvoit s'y tromper , & qu'il auroit fallu que je fusse le plus méchant de tous les hommes , si quelqu'autre raison avoit pu m'arrêter , après avoir commencé d'agir comme j'avois fait avec elle.

Ce discours qu'elle prononça avec une grace admirable , & ce qui me touchoit encore plus , avec un air d'ingénuité qui me faisoit assez connoître que ce qu'il y avoit même de fin & d'ingénieux venoit du fond naturel de son esprit , beaucoup plus que de son expérience & de son adresse , fit sur moi une impression qu'il me seroit impossible de représenter. Soit desespoir de me voir exclus pour jamais de prétendre à la possession d'une personne si charmante ; soit honte de l'avoir trompée en effet , par la fausse

idée que je lui avois donné lieu de concevoir de mes intentions ; soit raison , soit transport , je ne pus m'empêcher de lui faire le seul aveu par lequel je crus pouvoir me justifier. Je n'y arrivai pourtant que par divers détours. Belle Cecile : lui dis-je en embrassant ses genoux , le Ciel est témoin qu'il n'y eut jamais de passion si sincère & si parfaite que la mienne. Mon cœur est tout pénétré de vos charmes. Il vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Oh ! que ne peut-il s'ouvrir devant vous ? O charmante Cecile , que vous y verriez d'amour ! Non , non , vous ne pouvez vous y tromper. Il vous adore. Il sent que le bonheur d'être à vous est le bien suprême. Il me feroit préférer la qualité de votre Epoux à toutes les fortunes du Monde Elle m'interrompt , & prenant ces dernières paroles dans le sens favorable à ses desirs , elle me dit en me tendant la main avec un souris tendre & un air déjà consolé : Que vous êtes cruel de m'avoir fait payer cette explication si chère ! Sa réponse ne fit qu'augmenter mon transport. Je refusai sa main , & je l'interrompis à mon tour. Haïssez-moi , lui dis-je ; ne me regardez plus qu'avec horreur. . . Ou plutôt plaignez mon malheureux sort. Hélas ! chère Cecile , je ne puis être à vous. Je suis marié.

L'étonnement où cette déclaration la jetta , peut mieux s'imaginer que se décrire. Je la crus prête à tomber évanouie entre mes bras. Elle fut quelque-tems à me regarder , avec des yeux si égarés qu'ils ne signifioient rien ; & quelque attention que j'aportasse à l'observer , je ne pus rien conclure de ses mouvemens ni de ses regards. Enfin elle sortit de cette funeste rêverie ; mais ce fut pour verser deux ruisseaux de larmes , & pour proférer les plaintes les plus tou-

chantes. Je fus d'abord épargné. Elle parut oublier que j'étois toujours à genoux auprès d'elle ; & sa douleur se tournant sur elle-même , elle se reprocha amèrement l'imprudence de sa conduite. Je suis perduë , s'écria-t'elle mille fois ; je suis deshonorée sans retour. Ses pleurs & ses soupirs l'empêchoient pour un moment de parler ; & puis elle recommençoit à crier avec une nouvelle violence , qu'elle étoit une misérable , & qu'elle alloit être la honte de sa famille , & le joüet de toutes les personnes de sa connoissance.

Comme je lui avois fait l'aveu de mon mariage , presque sans réflexion , & que j'étois moi-même dans un trouble extraordinaire , je ne savois de quelle manière je devois me conduire pour calmer cette première furie. Je ne me serois point attendu d'ailleurs au cours que je voïois prendre à son ressentiment ; & si j'eusse cru devoir appréhender quelque éclat après la confession que je venois de lui faire , je me serois imaginé que ç'eût été sur moi que ses premiers transports fussent tombés. Je la regardois d'un air si consterné , qu'elle y eût lû ma justification , si elle eût été capable de faire attention à quelque chose. Mais de quelque motif que vint l'affestation avec laquelle elle évitoit de me voir , elle persistoit constamment à ne pas tourner les yeux sur moi. Je pris néanmoins la hardiesse d'ouvrir la bouche , pour lui représenter que ses plaintes étoient sans fondement , & qu'il ne lui étoit rien arrivé dont elle eût quelque reproche ou quelque deshonneur à craindre. Elle ne me laissa point le tems d'achever. Elle se leva avec plus de promptitude que je n'en eus pour l'arrêter , & elle s'éloigna de moi avec une espèce d'horreur , en me donnant mille noms durs & odieux.

Un emportement si vif me faisant comprendre qu'elle étoit furieusement irritée , je craignis qu'elle ne sortit malgré moi de l'apartement , & qu'elle ne s'égarât dans le Parc , où elle pourroit être aperçue de mes gens. Le jour commençoit à paroître. J'eusse été au desespoir qu'une scène si fâcheuse eût été connue de quelqu'un. J'avois à ménager tout à la fois son honneur & le mien. Cette pensée servit à me faire un effort pour rappeler toute la liberté de ma raison. Je courus à la porte du bâtiment , avant qu'elle eût pensé à sortir. Je la fermai avec soin. Je retournai ensuite vers elle , & quoique je la visse affecter de se cacher entièrement le visage lorsque j'approchai , je pris une chaise sur laquelle je m'assis auprès d'elle. Ses larmes continuoient de couler ; mais elle gardoit un si profond silence , que j'en étois alarmé , après l'avoir vû dans une si violente agitation. Cependant , lorsque je l'eus conjurée dans les termes les plus respectueux de se donner un moment la peine de m'entendre , elle consentit à me prêter quelque attention. Je commençai par la rassurer sur son honneur , auquel elle m'avoit paru si sensible. Je lui fis voir que rien ne nous empêchoit d'exécuter le plan que nous avions formé en venant à ma Maison. Aussi-tôt que Drink sera de retour , nous pourrons , lui dis-je , faire avertir Mr. votre Pere que vous êtes ici ; & votre réputation sera à couvert , dès que vous y ferez avec sa connoissance & son aveu. Bien plus , continuai-je , je ne veux point qu'il sache lui-même que j'ai passé une partie de la nuit seul avec vous. Mon dessein n'étoit pas de mettre ma Belle-sœur & ma Nièce dans notre confiance ; mais je change de sentiment aujourd'hui. Je leur ferai dire de se rendre ici , avant même que Mr. de R. soit averti. S'il vient ce matin pour

Vous voir , il vous trouvera avec elles ; & ni lui , ni personne n'aura jamais le moindre soupçon de ce qui s'est passé ici entre nous. Vous devez donc être tranquille , ajoûtai-je avec un profond soupire. Hélas ! Mademoiselle , vous devez l'être : votre honneur & votre repos sont ici en sûreté. Comptez même que vous y aurez un troisième avantage , & pour lequel vous ne m'avez pas marqué moins d'empressement ; c'est d'être délivrée de ma présence , qui vous est devenue tout-d'un-coup odieuse , que vous m'avez cru digne des noms de Scélérat & de Perfide. Le Ciel , qui connoît mon cœur , sçait bien que je ne les méritai jamais. Ce que je mérite effectivement , c'est le nom du plus malheureux de tous les hommes. Mais il ne vous a pas plu de faire la moindre distinction entre l'infortune & le crime.

Je me tus , après avoir prononcé ces dernières paroles du ton le plus triste & le plus douloureux. Je m'attendois qu'elle diroit quelques mots pour y répondre. Elle n'ouvrit la bouche que pour faire passage à quelques soupirs. Je vis seulement ses yeux s'attacher deux ou trois fois sur moi , & se fermer presque aussi-tôt. Ce silence m'étoit mille fois plus pernicieux , que ne l'eussent pû être ses injures & ses outrages. Je la considérois avec une attention qui renouveloit toutes les playes de mon cœur , & qui détruisoit ce peu de liberté que mes efforts venoient de rendre à ma raison. Loin d'altérer ses charmes , il sembloit que la douleur & les larmes n'eussent fait que lui prêter de nouvelles graces. Je me consumois en la regardant ; & ma passion , qui s'étoit accrue à l'excès par tous les incidens de cette nuit , ne me paroissot plus capable ni de bornes ni de mesures. Je ne fus plus le maître d'un mou-

vement qui me fit écrier : O Dieu ! faut-il que je sois haï de Cecile ! Méritois-je sa haine, par la plus forte preuve que j'aye pû lui donner de mon estime & de mon amour ? Cette courte exclamation parut faire plus d'impression sur elle , que n'avoit fait un plus long discours. Elle se tourna tout-d'un-coup vers moi ; & soit qu'elle eût médité en silence ce qu'elle alloit me dire , soit qu'elle eût été comme réveillée par les quatre mots qui m'étoient échapés , elle me tint ce discours , qui me donna plus d'admiration que jamais pour les qualités de son cœur & de son esprit. Voilà une exclamation bien obscure , me dit-elle , & qui ne laisse pas de piquer beaucoup ma curiosité. Elle augmente l'embarras où j'étois à votre égard au moment que vous l'avez faite. Je rapelois , Monsieur , tout ce que j'ai vû de vous depuis que vous êtes lié d'amitié avec mon Pere ; je le rapprochois de ce qui est arrivé cette nuit. Il me semble que j'aperçois dans votre personne & dans votre conduite les plus étranges contrariétés ; vous me feriez plaisir de m'aider à les accorder. Je ne vous le cacherais pas continua-t-elle avec une aparence de tranquillité dont je la croyois fort éloignée ; j'ai pris mon parti par rapport à vous. S'il est vrai que vous ayez eu dessein de tromper mon Pere par les apparences de l'honneur & de la probité , & moi par celle de la sincérité & de la tendresse , je vois en vous non-seulement un perfide & un scélérat , mais un monstre abominable , avec lequel nous ne devons plus entretenir le moindre commerce. Si vous êtes tel que nous avons cru , comment me le ferez-vous comprendre , lorsque vous me confessez vous-même , que vous êtes marié , & que je vous ai vu néanmoins employer les sermens & les protestations les plus saintes pour me persuader de

Notre amour, c'est-à-dire, pour séduire mon innocence & me faire oublier mon devoir ? Hélas ! je l'avouë à ma honte, je me livrois au penchant de mon cœur, & je m'aplaudissois d'avoir un Amant tel que vous. Est-il possible que vous soyez un perfide ? Vous paroissiez si aimable & si tendre, ajoûta-t'elle en recommençant à pleurer. Faut-il que je vous haïsse, après vous avoir aimé si long-tems ? Dites-moi donc ce qu'il faut que je pense de vous ; car il est impossible que je vive, si vous m'avez voulu tromper ? J'ouvris la bouche pour lui répondre. Elle m'interrompit, pour me dire que je ne devois point espérer de lui en imposer par des fables ; que si elle avoit été assez simple pour se flâter d'être aimée, parce qu'elle n'avoit eu jusqu'alors nulle raison d'en douter, elle me défioit désormais de lui en faire accroire, & que mes artifices ne serviroient qu'à redoubler son mépris & sa haine.

Si j'étois enchanté de la voir, je l'étois encore plus de l'entendre. Je n'avois jamais eu avec elle de conversation assez sérieuse, pour connoître tout le fond de son esprit ; de sorte que le fruit de cette malheureuse aventure ne pouvoit être que d'augmenter mon desespoir, en me faisant découvrir en elle une infinité de nouveaux charmes, & en m'ôtant l'espérance d'en recueillir même le plaisir innocent de les admirer, qui étoit le seul que je m'étois d'abord proposé. Je ne voyois que trop, que de quelque manière que je pusse répondre à des interrogations si précises, il ne m'étoit pas possible de me justifier assez pour la satisfaire. Je n'étois pas capable d'ailleurs de chercher des tours précieux pour la tromper. Il eût fallu pour ma justification, qu'elle eût pu lire dans mon cœur. Elle y

eût vu que s'il m'étoit échappé quelque foiblesse ; le fond du moins en étoit droit ; & tel sans doute qu'elle sembloit le desirer pour me rendre son estime. Peut-être l'eût-elle compris sans cela, si elle eût fait attention que c'étoit volontairement que je lui avois déclaré mon mariage , & dans un moment où elle pouvoit bien juger que je ne lui eusse point fait cet aveu , si j'eusse été aussi méchant qu'elle paroissoit le croire. J'allois la prier de faire cette réflexion , ne voyant rien plus solide à lui apporter pour ma défense. Mais comme j'avois été extrêmement touché de ce qu'elle m'avoit dit , & que j'avois médité pendant quelques momens ma réponse , elle prit mon silence pour l'embarras d'un homme qui se sent coupable , & qui est confondu par les justes reproches qu'il mérite. Elle se leva dans cette pensée. Je la priai envain d'arrêter. Son indignation paroissoit dans tous ses mouvemens. Elle me dit qu'elle ne vouloit plus ni commerce avec moi , ni asyle dans ma maison , & qu'elle alloit apprendre à son Pere mes noirceurs & mes infamies.

Je ne m'arrête à ce détail que pour montrer par son exemple , à quel excès de trouble les passions peuvent nous conduire. Je fus si ému de son action , que la voyant déjà proche de la porte , & moi trop éloigné pour l'empêcher de sortir , je tirai mon épée avec un transport que toutes mes expressions ne représenteroient jamais ; & déchiré encore plus par la crainte de la perdre , que par celle du deshonneur dont elle me menaçoit , je m'écriai que j'allois me percer le cœur si elle sortoit sans m'entendre. Le ton funeste dont je prononçai ces paroles , lui fit tourner la tête au moment qu'elle achevoit d'ouvrir la porte. Elle fut si effrayée de ma posture , qu'elle demeura comme immobile à me re-

garder. Je me jettai à genoux dans le lieu même où j'étois , & tendant les bras vers elle : O Cecile ! lui dis-je , écoutez-moi. Je vous conjure de m'écouter. Apprenez l'histoire du plus malheureux homme qui fût jamais. Je suis coupable ; je ne prétens point me justifier , mais je veux exciter votre compassion. Je vous demande en grâce de m'entendre un moment , & je meurs si vous me le refusez. Elle étoit trop sensible pour n'être pas touchée du tour naturel de mes prières. Après avoir balancé quelque-tems , elle repoussa doucement la porte , & elle s'affit sur la chaise la plus voisine. Vous voulez m'effrayer , me dit-elle , & je devrois ne l'être guères après avoir connu tous vos artifices. Mais voyons ce que vous avez de si important à m'apprendre. Je me rapprochai d'elle ; & l'amour qui venoit de me rendre comme furieux & insensé , me rendit alors indiscret , en me faisant révéler ce que j'avois résolu de cacher pendant toute ma vie. Hélas ! lui dis-je , daignez donc m'écouter , & voyez si c'est votre haine que je mérite.

Je commençai par lui apprendre qui j'étois , avec une partie des tristes circonstances de ma première jeunesse. Je lui racontai ensuite ce qu'on a vû de plus attendrissant jusqu'ici dans mon histoire , pour la conduire au malheureux dénouement de l'infidélité de mon Epouse. Quand le sujet eut été moins triste , la disposition où j'étois n'eût pû manquer de rendre ma narration infiniment touchante. Elle m'écouta d'abord avec plus de curiosité que d'émotion ; mais à mesure que les événemens se développoient , je remarquai qu'elle paroissoit s'interresser & s'attendrir. Elle changeoit quelquefois de couleur. Souvent elle se remuoit sur sa chaise , comme si elle eût cherché une posture nouvelle où elle pût trouver en-

core plus de satisfaction à m'entendre. Je voyois par le mouvement de son sein , que sa respiration étoit agitée , & qu'elle se changeoit quelquefois en soupirs. Ce n'étoit rien néanmoins en comparaison de ce qu'elle paroïssoit sentir lorsque je lui représentois mes agitations intérieures & mes combats en faveur de la vertu , ou contre la douleur. Ses yeux s'attachoient alors sur moi ; tous les mouvemens de son ame se peignoient sur son visage ; il sembloit qu'elle éprouvât tout ce que je lui racontois. Enfin j'arrivai à cette malheureuse partie de mes aventures , à laquelle elle devoit prendre le plus d'intérêt. Je ne lui avois pas déguisé les excélentes qualités de mon Epouse , ni la tendresse infinie que j'avois eüe pour elle. Ainsi je lui confessai que j'avois ressenti en la perdant , tout ce que la douleur & le desespoir ont de plus amer. Je lui fis une peinture si vive de l'excès de mes peines , que je vis ses yeux se couvrir de larmes ; & quoiqu'elle tâchat de me les cacher en les essuyant avec soin , il en retomboit presque aussitôt malgré elle. Je finis mon recit. Voilà , lui dis-je , quel a toujours été ce cœur que vous accusez d'artifice & de perfidie. Je le croyois guéri de l'amour , & en proie pour jamais à la tristesse. Mais de même qu'il n'a pû cesser d'être droit & sincère , il ne sçauroit cesser non plus d'être tendre. Je vous ai vû belle Cecile. J'ai pris plus d'amour dans vos beaux yeux , que je n'en avois jamais senti. Le charme de votre présence a dissipé toutes mes douleurs. Délicieuse passion ! Hélas ! elle eût suffi pour rendre le reste de ma vie heureux & tranquile. Mes desirs n'alloient pas plus loin. Je n'ai jamais perdu de vue l'obstacle invincible qui doit les arrêter. Vous sçavez dans quelle retenue je les ai toujours conservés. Mais est-il étonnant que j'aye marqué un

peu moins de modération lorsque j'ai pu joindre au plaisir de vous adorer celui d'être aimé de vous, de l'apprendre de votre bouche, & d'en recevoir mille tendres assurances ? Ah ! trouverez-vous des hommes qui soient capables de la perfection de la Sagesse ; dans l'excès du bonheur ? D'ailleurs, souvenez-vous-en ; ai-je abusé de vos bontés jusqu'à mériter les noms de Scélérat & de Perfide ? Ai-je balancé à vous découvrir les malheureux liens qui m'empêchoient d'être à vous ? Vous ai-je laissé dans une erreur qui puisse m'être reproché. Non, non, j'ai suivi les rigoureuses loix de l'Honneur & de la Vertu. Je me suis fait une violence, qui mérite bien moins votre haine, que votre estime & votre compassion.

Ma narration avoit duré presque une heure. L'agitation où j'avois été auparavant, & celle même que j'avois sentie dans un discours si long & si passionné, me jettèrent dans le dernier épuisement. Cecile s'en aperçut. Elle en témoigna de l'inquiétude ; ce fut la première marque à laquelle je reconnus qu'il s'étoit fait quelque changement dans ses dispositions. Je suivis aussi-tôt le conseil qu'elle me donna, de prendre quelque chose pour me remettre. Je revins auprès d'elle, mais le cœur si triste & l'air si consterné, que je n'avois peut-être jamais paru plus abattu dans mes plus grands malheurs. Quoique je sentisse le prix de l'inquiétude obligeante qu'elle avoit témoigné, je n'osois encore lever les yeux sur les siens. J'étois timide & tremblant aux pieds d'une Fille de seize ans, comme si j'eusse attendu d'elle l'Arrêt qui devoit décider de ma destinée. Elle avoit trop de pénétration, pour ne pas découvrir à mon air une partie de ce qui se passoit dans mon ame. Rien ne se démêle si facilement que les allures de

la sincérité, même sans le secours de l'expérience. Ma paix étoit déjà faite avec elle ; & s'il lui restoit quelque autre sentiment que celui de la joye, je n'en étois pas plus l'objet qu'elle-même ; c'est-à-dire, qu'elle s'affligeoit pour elle & pour moi, de l'impossibilité qu'il y avoit pour tous deux d'être jamais l'un à l'autre. Cependant, elle ne me fit point connoître ce qu'elle pensoit là-dessus. Elle se contenta de prendre un visage plus serein, & de recommencer à m'entretenir avec sa douceur ordinaire. Elle me fit diverses questions sur les qualités de mon Epouse, sur la cause de son inconstance, sur le lieu de sa retraite, & sur les sentimens que je conservois pour elle. Toutes mes réponses furent sincères. Notre conversation ne roula point sur autre chose, jusqu'à l'heure que j'avois marquée à Drink pour revenir.

Ce fut elle-même qui lui ordonna d'avertir en secret ma Belle-sœur & ma Nièce qu'elle étoit au Parc avec moi, & que nous les y attendions avec impatience. Elle lui recommanda le silence à l'égard de toutes les autres personnes de ma Maison. Vous reviendrez aussi-tôt, ajouta-t-elle ; j'ai quelque chose de plus à vous ordonner. Drink se tourna vers moi pour me demander aussi mes ordres, & voyant que je ne lui en donnois aucun, il sortit aussi-tôt pour exécuter ceux de Cecile. Il dût être surpris de mon silence, car je ne prononçai point un seul mot devant lui. Il sembloit que tout ce qui venoit d'arriver eût donné quelque autorité sur moi à Cecile, & qu'elle en prit l'air, aussi naturellement que je prenois celui de la soumission & de l'obéissance. J'étois debout. Elle me dit de m'asseoir. Mon chapeau & mon épée étoient à terre : elle me dit de les prendre & de les mettre en ordre, afin que ma Sœur ne pût se défier de rien. Il est vrai

qu'il n'y avoit ni fierté , ni hauteur dans le ton avec lequel elle me faisoit exécuter ses volontés. C'étoit le ton d'une personne qui est sûre d'être aimée , qui aime encore , & qui n'ose le dire ; mais qui souhaite qu'on le pense , & qui n'est pas fâchée qu'on l'aperçoive. Pour moi , j'obéissois par honte , si j'ose parler ainsi autant que par ardeur & par simplicité d'amour. Ma condition d'homme marié me paroissoit si humiliante , que je croyois Cecile endroit de me faire acheter à toutes sortes de prix le bonheur d'être souffert auprès d'elle. Elle ne pouvoit me faire porter de chaînes qui me parusse trop pesantes. Tel étoit l'excès de ma foiblesse. J'étois le jouet de l'Amour & de mon propre cœur.

Ma Belle-sœur & ma Nièce étans arrivées ; elles furent fort surprises d'apprendre de Cecile les raisons qui l'obligeoient à se venir cacher pour quelque-tems dans mon Parc. Elles lui promirent de lui tenir compagnie sans cesse , & de ne rien épargner pour lui faire éviter l'ennui. Nous réglâmes , que pour tromper mes Domestiques , ma Belle-sœur & sa Fille feindroient d'avoir besoin pendant quelque-tems de l'air du Parc , & qu'elles feroient transporter un lit dans le Bâtiment , ce qui suffiroit avec celui qui y étoit déjà. Il leur étoit facile de s'y faire apporter leur nourriture, sans donner lieu aux soupçons. Drink, & les deux Laquais qui étoient à Paris avec mon Equipage , pouvoient être employés seuls à cet office ; & j'étois si accoutumé moi-même à me faire servir à manger dans cet endroit , que cela ne devoit point paroître extraordinaire. Toutes les autres commodités pouvoient leur être fournies avec la même facilité. Le seul embarras étoit de déguiser long-tems ce mystère à Madame Lallin. Il n'y avoit point de prétexte

qui pût dispenser ma Belle-sœur de la recevoir lorsqu'elle viendrait la visiter. Nous conclûmes qu'il falloit absolument lui communiquer notre secret. Je n'y trouvois point d'autre difficulté, que la différence des Religions, & le scrupule qu'elle pourroit se faire de contribuer à receler un Hérétique. Mais je lui crus assez de raison, pour prendre la chose dans le meilleur sens. Je ne voyois point d'ailleurs qu'il fut nécessaire de lui apprendre le véritable motif qui faisoit cacher Cecile. Nous résolûmes de lui dire seulement que Mr. de R. m'avoit prié de la tenir en secret chez moi, dans la crainte qu'elle ne fût enlevée; & de lui faire entendre que la cause de cette crainte n'étoit qu'une intrigue d'amour. On se perd quelquefois, à force de précaution. Un aveu sincère nous eût mieux réussi avec une femme du caractère de Madame Lallin que le détour & l'artifice; il l'eût engagé à la discrétion par honneur: au lieu qu'en étant point sur ses gardes, parce qu'on ne lui avoit rien confié sous le secret, elle fit imprudemment à Cecile plus de mal que nous n'en eussions pu craindre en la mettant tout-à-fait dans notre confidence.

Nous la fîmes venir sur le champ, de peur que le délai ne lui parût couvrir quelque mystère. Elle n'aprit de nous, que ce que nous étions convenus de lui dire. Cecile fit ensuite partir Drink, pour aller informer son Pere qu'elle étoit moins éloignée de lui qu'il ne s'imaginoit. Nous attendîmes son retour, avant que de prendre un peu de sommeil. J'en avois besoin plus que personne, dans le desordre où étoient encore tous mes sens. Drink revint. Il nous rapporta que M. de R. suivant la résolution que nous avions prise ensemble, publioit qu'on lui avoit enlevé sa Fille; & qu'il affectoit même de la faire

chercher de tous côtés. Il ajouta , qu'il avoit fort éprouvé le changement de notre projet ; & qu'il viendrait me remercier aussi-tôt qu'il le pourroit , de l'amitié que j'avois pour lui & pour Cecile. Cette aimable Fille rougit à ce discours , & je fus encore plus déconcerté qu'elle. Heureusement, je m'étois retiré à part avec elle , pour entendre le rapport de Drink. Mais prévoyant que dans la suite j'aurois rarement le bonheur de l'entretenir en particulier , je me sentis animé par sa rougeur à lui parler avec un peu plus de hardiesse que je n'avois fait une heure auparavant. Sans prononcer le nom d'amour , je la conjurai de se souvenir qu'elle avoit le pouvoir de me rendre content ou malheureux, & que la mort étoit moins horrible pour moi que sa haine. Le ton de ma voix étoit aussi triste que mon visage. Elle me regarda quelques momens sans répondre , comme si elle eût balancé à me faire cette faveur. Cependant , je vis tout-d'un-coup ses yeux s'attendrir ; & je fus surpris que baissant la tête vers moi , elle me dit : Pauvre infortuné , que je vous plains ! Elle s'arrêta ensuite un moment : Mais je veux vous le dire , reprit-elle , s'il est vrai que vous m'aimiez , vous pouvez encore être heureux , Elle me quitta aussi-tôt , pour rejoindre les autres Dames.

Je ne me trouvai point assez tranquille pour la suivre. Mon trouble eût éclaté trop visiblement aux yeux des autres ; je voulois du moins le tenir caché. Je sortis du Bâtiment , comme si je n'eusse point eu d'autre dessein que de lui laisser la liberté de se reposer ; & ne me souciant point d'être aperçu de mes Domestiques depuis que ma Belle-Sœur & Madame Lallin sçavoient mon retour , je m'enfonçai dans le Parc pour m'y livrer à mes rêveries. Mais premières réflexions

ne tombèrent point comme autrefois , sur les maladies de mon cœur , ni sur le desordre de ma raison. Quoique je ne pusse me dérober la vûë & le sentiment du triste état où j'étois réduit , j'affectois d'en éloigner mon attention. Je me défendois même de cette pensée avec une espèce de crainte. Il sembloit que les remords & la honte tournaissent autour de moi , pour chercher l'entrée de mon Ame , & que je fisse des efforts continuels pour les repousser. Que dirai-je ? Mes maux m'étoient chers. J'étois parvenu à ce point d'aveuglement , où l'on craint moins le poison que le remède.

Ce qui m'occupa donc uniquement , fut l'obscurité des dernières paroles de Cecile , & le sens de cette tendre marque de compassion qu'elle m'avoit donnée en me quittant. Je m'efforçai en vain d'y démêler quelque chose. Qu'elle eut encore de l'inclination pour moi , je ne pouvois en douter. J'en étois sûr. L'Amour ne se trompe jamais. Mais après ce qui s'étoit passé la nuit , je ne trouvais pas la moindre vraisemblance dans cet espoir de bonheur qu'elle avoit voulu m'inspirer. Si je l'aimois , je pouvois encore être heureux. Ah ! c'est peu que de l'aimer , disois-je ; elle sçait bien que je l'adore. Mais si nous avons reconnu qu'il ne convient ni à elle ni à moi de nous rendre heureux aux dépens de la vertu & de l'honneur , qu'elle voye m'ouvrira-t'elle pour le devenir ? Il n'y en a point. C'est un espoir impossible. Si j'ai quelque bonheur à attendre d'elle , ce ne peut être que celui de la voir & de l'aimer. Bornons-nous-y. Je ne m'en suis pas proposé d'autre. Hélas , ajoutai-je , il est vrai que je devois m'en tenir dans ces bornes : mais y suis-je encore ? & si je ne m'en suis que trop écarté , me sera-t'il facile à present d'y re-

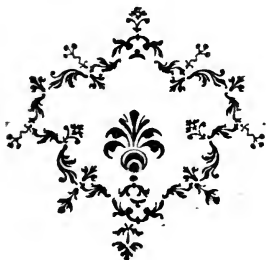
venir ? En effet , cette malheureuse nuit avoit causé une révolution presque incroyable dans le fond même de mon caractère. Il faut que le corps ait un étrange pouvoir sur nos ames ! Depuis que j'avois touché les mains de Cécile , que j'avois été seul avec elle , que je m'étois enyvré , pour ainsi dire , de son haleine , & qu'elle m'avoit pénétré de ses regards , je sentoisi hors de sa présence une vive inquiétude , comme il arrive lorsqu'on se trouve dans un état violent. Je croyois m'apercevoir à tous momens , qu'il me manquoit une partie nécessaire de moi-même. J'étois porté vers elle par quelque chose de plus fort que les mouvemens de la sympathie , & d'aussi invincible que tout ce qu'on raconte des enchantemens. Sa vûe ne pouvoit donc plus être qu'un foible soulagement pour ma passion. Il me falloit , pour être heureux , la posséder comme mon bien & mon trésor. Je ne pouvois l'espérer ; & par conséquent l'Amour , sur lequel j'avois formé de si douces espérances de consolation & de bonheur , ne pouvoit servir désormais qu'à me rendre encore plus misérable.

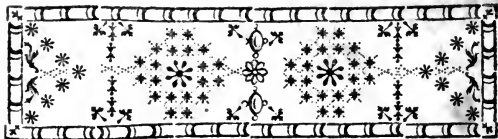
Je pris quelques heures de sommeil , après cette inutile méditation. Le soir je me rendis à Saint Cloud , pour souhaiter un heureux voyage à Madame , qui devoit partir le lendemain avec le Roi & toute la Cour. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter les Villes frontières de Flandres ; mais on prétendoit qu'il cachoit de plus grands desseins , & que la résolution de porter la guerre en Hollande étoit déjà formée. Il importoit à la France que l'Angleterre prît parti pour elle , ou du moins qu'elle demeurât tranquille , pendant que l'Armée Françoisé seroit occupée contre les Hollandois. Madame , qui étoit tendrement aimée du Roi Charles , pouvoit réussir mieux

que personne à le mettre dans ces dispositions ; & l'on sçut bien-tôt que Louis XIV. n'avoit point eu d'autre vûë en la pressant de l'accompagner en Flandres. Elle avoit même promis à ce Prince de passer en Angleterre , pour y conférer plus facilement avec son Frere. Sans me découvrir le fond de ce projet, elle me fit entendre qu'elle souhaitoit beaucoup que le Roi lui permît de passer la Mer , & qu'elle en avoit l'espérance. Elle me demanda ensuite si je voulois être du voyage. Je me trouvai dans l'embarras. Je l'eusse souhaité pour l'intérêt de mes Enfans , ne pouvant guères espérer d'occasion plus favorable pour lever toutes les difficultés qu'ils pourroient trouver un jour à rentrer dans leur Héritage ; mais l'on sçait par quelle raison j'étois retenu. Je fus obligé d'apporter à Madame quelques excuses vagues , qu'elle eut la bonté d'accepter.

En sortant de chez elle, je rendis une visite à M. de R. Je le trouvai chez lui , & je fus très-fâché d'y trouver aussi le P. , qui étoit venu sur le bruit de l'enlèvement de sa Fille pour le consoler de sa perte. Ce zélé Consolateur , qui connoissoit une partie de mes sentimens pour Cecile , me dit d'abord à l'oreille , qu'il me croyoit aussi affligé que M. de R. & qu'il se proposoit de me rendre le même service qu'à ce Gentilhomme. Je le priai que ce fût du moins un autre jour. Loin de se rebuter de l'air froid avec lequel je lui fis cette prière , il me répondit , qu'il étoit venu de Paris dans le dessein d'aller passer la nuit chez moi , & qu'il s'affuroit que je ne refuserois point de l'y recevoir. Son obstination me chagrina. N'étant nullement disposé à m'ennuyer une partie de la nuit dans sa conversation , & comptant de trouver Cecile & les autres Dames en état de me recevoir dans leur
appartement

à partement à non retour, je lui fis connoître assez nettement que sa visite me seroit importune ce jour-là. Il étoit fin & clair-voyant. Je n'ai jamais douté qu'il n'eût entrevû dès ce moment une partie des raisons qui lui attiroient mon refus, & que ce ne soit sur ce fondement qu'il trama une fatale intrigue qui causa la perte de Cecile. Cependant, il continua d'en user avec moi fort civilement. Je le laissai chez M. de R. à qui je trouvai le moyen de rendre compte dans un moment d'entretien particulier de la manière dont sa Fille étoit chez moi, & des mesures que j'avois pris pour l'y tenir secrètement.





HISTOIRE DE M^R CLÉVELAND.



SUITE DU LIVRE HUITIÈME.

* * * * *
J E passai quelques semaines dans une situation fort agitée d'esprit & de cœur, telle que je viens de la représenter. Je voyois Cecile plusieurs fois le jour, ou plutôt, j'étois presque incessamment auprès d'elle. Mais je n'y étois jamais seul. Ses trois Compagnes ne la quittoient pas ; son Pere même & sa Mere la venoient voir si souvent, qu'elle n'avoit pas un moment de liberté. Si cette facilité de la voir & de l'entretenir m'empêchoit de penser à me faire d'autres occupations, parce qu'il m'eût été impossible de me priver volontairement de sa présence, je n'en vivois pas plus tranquille. Mes aveugles desirs continuèrent d'exercer leur tyrannie sur mon cœur & sur tous mes sens. Sa vûe ne pouvoit que les augmenter. Les paroles mystérieuses par lesquelles elle avoit eu comme dessein de me consoler, me rouloient sans cesse dans l'esprit, &

j'attendois avec une soumission impatiente qu'il lui plût de m'en découvrir le sens. Ma hardiesse n'alloit point jusqu'à lui faire cette question. Je n'aurois pû d'ailleurs en trouver l'occasion, puisque je n'avois jamais celle de lui parler sans témoin, & que la crainte de lui déplaire me permettoit encore moins de lui écrire. Il n'y avoit qu'une réflexion, qui eût quelquefois la force de diminuer un peu ma peine. Je considérois avec quelle douceur & quelle bonté elle me souffroit auprès d'elle, & je me confirmois de plus en plus dans l'assurance d'être aimé. Or si elle m'aime, disois-je, elle pense à moi, elle continuë de me plaindre, elle souhaite que je sois heureux; & s'il dépend d'elle que je le devienne, elle mettra elle-même son bonheur à faire le mien. C'est donc à elle qu'il faut que j'abandonne ce soin, & je dois attendre qu'elle me marque par quelle voye elle croit que cela est impossible. Ce raisonnement n'étoit pas de bon sens; il venoit de ma timidité plus que de mon amour; car je devois concevoir qu'une Fille de l'esprit de Cecile avoit fait beaucoup en me laissant quelque espérance, après avoir appris que j'étois engagé dans les liens du mariage. Il étoit ridicule de présumer qu'elle se voulût charger de tout le reste, sans que je parusse y prendre du moins quelque part par mon zèle & mes instances. Mais il faut que je confesse tout, & cet aveu servira peut-être à me rétablir un peu dans l'estime de mes Lecteurs. Un reste d'honneur & de vertu se joignoit à ma timidité. Incertain du sens des offres que Cecile m'avoit faites, & ne pouvant leur donner la moindre explication qui me parût raisonnable, je tremblois qu'elles ne renfermassent quelque chose de contraire aux loix du devoir.

L'expérience de la première nuit m'avoit appris sa foiblesse & la mienne. Quoiqu'elle fût sortie victorieuse de cette dangereuse espèce de combat, il est constant que sa vertu avoit été exposée au dernier péril. Il pouvoit se renouveler. Peut-être le souhaitois-je moi-même ; mais ce desir étoit un monstre qui n'osoit se produire , qui ne se nourrissoit que dans les replis les plus ténébreux de mon cœur , & que ma raison eût encore suffi pour étouffer s'il eût parlé assez haut pour se faire entendre. De toutes ces réflexions on peut conclure , que sans être tout-à-fait criminel , j'étois extrêmement malheureux. Cependant , je ne l'étois pas tant que je ne fusse à la veille de l'être infiniment davantage. Mes Lecteurs peuvent se préparer ici à une nouvelle scène d'infortunes , & à de nouveaux sentimens de douleur.

Cecile en me donnant les espérances obscures qui me causoient un si cruel embarras, n'avoit rien avancé qu'elle ne crût pouvoir exécuter. Mais elle avoit besoin pour cela de mon secours , & elle étoit surprise de me voir tant de lenteur à le lui offrir , après la manière dont elle s'étoit expliquée. Dans le tems donc que la timidité ou le devoir me contraignoient au silence , elle ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur, que de me voir ouvrir la bouche pour lui demander ce qu'ellebruyoit d'envie de me dire. Elle se fût même défiée de la constance de ma tendresse en me voyant cette espèce de froideur, si elle n'en eût eu un témoignage continuel dans l'affiduité de mes soins, & dans l'air passionné qui les accompagnoit toujours.

Pendant ce tems-là , le P. m'avoit rendu de fréquentes visites. Il n'avoit jamais manqué de me parler de Cecile , & du malheur qui lui étoit arrivé. Il affectoit de paroître persuadé de la vérité de cette aventure , & il s'employoit sérieu-

sement à me consoler , comme s'il m'eût cru pénétré de la plus vive affliction. Mais , outre les conjectures qu'il avoit déjà formées chez M. de R. il étoit facile à un homme aussi adroit que lui , de démêler dans mes réponses , que je n'étois pas aussi touché de la perte de ma Maîtresse , qu'il lui sembloit que j'eusse dû l'être avec la tendresse qu'il me connoissoit pour elle. Il se confirmoit ainsi de plus en plus dans la pensée qu'il avoit eue d'abord que cet enlèvement n'étoit qu'une chimère , inventée pour tromper le Public , & pour cacher quelque dessein qu'il ne pénétrait pas encore. Comme sa curiosité & son zèle toujours actif le portoit quand il étoit chez moi à observer soigneusement tout ce qui se passoit dans ma maison , il ne tarda point à remarquer qu'il s'étoit fait quelque changement dans notre manière de vivre ordinaire. Quoiqu'il aprit en arrivant que j'étois dans le bâtiment du Parc , je ne l'y recevois plus comme autrefois : on venoit m'avertir de son arrivée , & je l'allois joindre à la maison. Les Dames ne paroissoient plus devant lui , sur-tout ma Belle-sœur & ma Nièce qui étoient continuellement avec Cecile. Il ne voyoit que Madame Lallin ; il ne la voyoit même que le soir , lorsqu'elle revenoit du Parc ; de sorte que dans toutes ses visites il se trouvoit ordinairement seul avec moi. Cette nouvelle conduite , que nous tenions peut-être avec trop peu de précaution , acheva de lui ouvrir les yeux. Il ne douta plus , non-seulement que je n'eusse part à l'enlèvement prétendu de Mademoiselle de R. mais qu'elle ne fût chez moi , & que toute cette intrigue ne renfermât un mystère important.

Il ne lui restoit que de l'aprofondir. Peut-être eût-il d'abord quelque soupçon de la vérité. Mais n'osant rien entreprendre sans certitude , il prit ,

pour s'éclaircir , une voye qui ne lui réussit que trop bien. Madame Lallin l'avoit choisi pour son Directeur. Ce fut d'elle qu'il crut pouvoir tirer toutes les lumières qu'il desiroit. Effectivement après l'avoir ménagée de la manière la plus adroite , & avoir employé les discours les plus insinuans , il lui demanda s'il n'étoit pas vrai que Mademoiselle de R. étoit cachée chez moi , & si la Religion n'étoit pas mêlée dans la Comédie que je joüois avec M. de R. Madame Lallin , qui ne s'attendoit pas à une pareille question , demeura fort interdite ; mais le P. profitant de son embarras , & la voyant dans le doute de ce qu'elle avoit à répondre , la détermina si bien par tous les motifs de Religion qu'il crut propres à l'alarmer , qu'elle lui découvrit enfin tout ce qu'il voulut sçavoir. Quoiqu'elle ne put lui apprendre la véritable cause qui retenoit Cecile chez moi , c'étoit la dire assez clairement pour lui , que d'en apporter une aussi peu vrai-semblable que la crainte où son Pere étoit qu'elle ne lui fût enlevée par un Amant. Il connoissoit trop bien l'intérieur de de cette Famille , pour ignorer que Cecile avoit été élevée dans la retraite , & qu'elle n'avoit point d'autre Amant que moi. Mais il comprit que l'enlèvement que son Pere craignoit , étoit un ordre du Roi pour la faire enfermer & instruire dans un Convent. Il en fut plus sûr encore , lorsque de question en question il eut engagé Madame Lallin à avouer que j'avois dessein de retourner bien-tôt en Angleterre. Il crut découvrir alors toute la liaison de notre systême. Cecile étoit cachée chez moi ; c'étoit pour se conserver la liberté de quitter le Royaume. Je devois le quitter aussi ; c'étoit pour la conduire à Londres. Notre départ étoit retardé quelque tems ; nous attendions que M. de R. eût mis ordre à ses af-

fares , & se fût défait de son bien pour nous accompagner. On ne pouvoit former des conjectures plus justes. Mais cette pénétration ne paroîtra pas surprenante , si l'on considère qu'en France , dans ce tems-là , l'on n'entendoit parler de tous côtés que de pareils exemples , & qu'il se passoit peu de jours où l'on ne vît quelques familles Protestantes prendre le parti de la fuite , pour prévenir l'orage dont elles étoient menacées.

Si le P. avoit déjà formé quelque projet digne de son zèle , sur les premières lumières qu'il avoit pû tirer de ma froideur & de mon embarras , lorsque je m'étois rencontré avec lui chez M. de R. , l'éclaircissement qu'il reçut de Madame Lallin le fit agir par un nouveau motif. Peut-être avoit-il eu quelque affection pour moi jusqu'alors ; mais il crut trouver quelque chose de si offensant pour lui dans ma conduite , qu'il n'écouta plus que son ressentiment. Les ménagemens que M. de R. gardoit en recevant ses instructions , lui avoient toujours fait espérer qu'il viendrait à bout de le convertir. Il se flâtoit encore plus de vaincre Cecile. Il comptoit aussi qu'il pourroit m'amener tôt ou tard à la Religion Romaine. Trois conquêtes de cette importance l'eussent extrêmement flâté. De sorte que n'accusant que moi de lui enlever ses espérances & le fruit de ses peines , en inspirant à M. de R. le dessein de passer en Angleterre avec sa Famille , il résolut de me faire sentir qu'on ne le joüoit pas impunément. Il ne communiqua point ses intentions à Madame Lallin ; mais en sortant de chez moi , il se rendit chez M. l'Archevêque de Paris , à qui le Roi avoit accordé une autorité presque absolüe sur toutes les affaires Ecclésiastiques. Il lui fit de moi le portrait le plus odieux ; il me representa comme un Emissaire de l'Eglise Anglicane , qui n'étoit en France que

pour rendre service aux Protestans , & pour favoriser leur passage en Angleterre. L'Archevêque , qui se nommoit M. de Perefixe , avoit trop de prudence pour se livrer aveuglément au zèle du P. Cependant , cette affaire lui parut assez importante pour n'être pas négligée. Il s'informa d'autre part qui j'étois , & ce qui me retenoit en France. Il aprit de quelqu'un de mes Voisins , qu'à la vérité je ne faisois profession d'aucune Religion ; mais que je vivois d'une manière paisible & réglée , & que Madame me faisoit l'honneur de me traiter avec une considération particulière. Ce témoignage lui fit suspendre ses résolutions jusqu'au retour du Roi & de Madame. Il se contenta de me faire observer par quelques Ecclésiastiques de S. Cloud , auxquels il donna ordre de lui rendre compte de tout ce qu'ils pourroient découvrir de ma conduite.

Cependant , le P. continua de venir chez moi régulièrement ; & dans les entretiens qu'il avoit avec Madame Lallin , il tiroit d'elle tout ce qui pouvoit contribuer au succès de son projet. Il n'avoit rien moins proposé à Mr. l'Archevêque , que de me faire renfermer à la Bastille , & de mettre Cecile dans un Couvent. Il avoit même fait entendre à ce Prélat , qu'outre le mal qu'on m'empêcheroit de faire en m'ôtant la liberté , ce seroit peut-être un excellent moyen d'avancer ma conversion ; parce qu'étant passionnément amoureux de Mademoiselle de R... j'aurois alors deux motifs pour cela ; l'envie de sortir des chaînes de la prison , & l'impatience de revoir une fille que j'adorois. Comme il se croyoit assez assuré de Madame Lallin pour la faire entrer dans ses vues lorsqu'elles seroient colorées du prétexte de la Religion , il lui communiqua ce dernier projet. Il entroit pourtant

bien moins de confiance que de politique dans cette ouverture. Mr de Péréfixe lui avoit déclaré qu'il n'entreprendroit rien contre moi , jusqu'au retour du Roi & de Madame. Il craignoit que je ne précipitasse mon voyage d'Angleterre ; & en s'ouvrant comme il faisoit à Madame Lallin , il avoit en vuë de l'engager à lui donner avis du tems de mon départ. Avec quelque adresse qu'il eut déguisé ses intentions , il n'obtint point ce qu'il espéroit. Cet excès de zèle alarma à la fin sa confiance. Elle ne put sans trembler l'entendre parler de Couvent & de Bastille ; & son attachement pour moi l'emportant sur toutes sortes de considérations , elle vint un jour me decouvrir tout ce qui s'étoit passé entre elle & le P.

Mon étonnement fut tel qu'on peut se l'imaginer. Vous nous perdez , lui dis-je , par votre indiscretion. Aviez-vous oublié de quelle manière on m'a traité à Angers & à Saumur ? Je cours cent fois plus de risque à Paris. Madame est absente. Je suis sans protection. Mes reproches firent verser des larmes à Madame Lallin ; mais c'étoit un inutile remède Je la priai de me répéter ce qu'elle m'avoit appris , jusqu'aux moindres circonstances ; & n'y voyant que des sujets de crainte , je pris le parti de faire avertir promptement Mr. de R. que j'avois des choses de la dernière importance à lui communiquer. Il ne tarda point à venir. Nous conférâmes long-tems sur le péril commun de sa Famille & de la mienne. Dans tout autre tems , me dit-il , je vous conseillerois de mépriser les desseins du P. Le Roi est un Prince juste, qui ne souffriroit point qu'on chagrînât un Etranger. Mais je vous avouë que dans les circonstances où nous sommes , je ne vous crois point plus à couvert que moi de

la violence. Je suis plus touché de votre embarras que du mien , ajouta-t'il , car il est clair que c'est votre amitié pour moi & votre bonté pour ma Fille qui vous mettent dans le danger où vous êtes. Quel prétexte auroit-on pour vous arrêter , si ce n'est de tenir ma Fille cachée chez vous , & de penser à nous procurer une retraite en Angleterre ? C'est ce qui cause ma peine , & je donneroie de bon cœur la moitié de mon sang pour réparer le mal que je vous ai fait. Ce généreux Gentilhomme étoit touché jusqu'aux larmes , en me tenant ce discours. Je le priai de croire que loin de me repentir de ce que j'avois entrepris pour sa Fille , je serois toujours content de lui rendre service aux dépens de ce que j'avois de plus cher. Je ne sçai si ce fut le tour passionné de mes paroles , ou sa seule amitié , qui le porta à s'expliquer davantage ; mais après avoir rêvé un moment : Parlons en Amis , reprit-il. Vous aimez Cecile. Je n'ai qu'elle. Vous sçavez qu'elle aura du bien. Epousez-la. C'est le seul moyen de prévenir les embarras dont on vous menace. On ne vous fera point un crime d'avoir pris quelque intérêt à la sûreté d'une Fille , dont vous aurez voulu faire votre Epouse.

Je l'embrassai avec transport , sans pouvoir trouver de voix pour lui répondre. Il paroissoit surpris de mon silence. O cher ami ! lui dis-je enfin , si vous sçavez que j'aime Cecile , comment oserai-je vous dire que je suis marié ? Une déclaration à laquelle il s'attendoit si peu , le déconcerta extrêmement. Je jugeai qu'il avoit compté jusqu'alors que j'épouserois sa Fille , & que c'étoit dans cette opinion qu'il l'avoit confiée à mes soins avec si peu de réserve. Je me souvins qu'elle me l'avoit dit elle-même. Tout

mon amour & tout mon malheur se firent sentir à mon cœur dans le même instant. Je ne fus point le maître de retenir mille plaintes , qui m'échappèrent sans ordre & sans attention. Mr. de R. comprit aisément qu'il y avoit quelque chose de bien extraordinaire dans cette aventure. Quelque idée qu'il eut de ma probité & de ma sagesse , il commença peut-être à prendre quelque défiance de ma passion ; & craignant pour la vertu de sa Fille de qui il n'ignoroit pas que j'étois aimé , il me quitta après un moment d'entretien , dans lequel nous n'eumes point d'autre explication. Nous étions dans une Allée du Parc. Il prit le chemin du Bâtiment. Je demurai seul , enlêveli dans mes tristes réflexions. Comme nous vivions ensemble avec beaucoup de familiarité , je ne pensai pas même à le suivre , parce qu'il me dit en me quittant , que son dessein étoit de passer la nuit chez moi.

Je le vis revenir au bout d'un quart-d'heure. Le motif qui l'avoit fait partir si brusquement , n'étoit que son inquiétude pour Cecile. Il étoit allé la trouver , pour sçavoir d'elle dans quels termes elle étoit avec moi , & pour l'avertir , qu'étant mariée , elle ne pouvoit recevoir innocemment les marques de mon affection. Cet éclaircissement produisit un effet qui le combla de joye. Je le remarquai sur son visage , en le voyant approcher. Il vint à moi les bras ouverts & m'embrassant tendrement : Je ne vous cacherai pas , me dit-il , que je n'étois pas tranquille en vous quittant. Vous êtes marié , vous me l'avez appris sans explication ; je sçavois que vous aimiez ma Fille , & qu'elle vous aime : la tendresse paternelle a prévalu peut-être un moment sur l'amitié. Mais pourquoi ne me faisiez-vous pas la confidence que vous avez faite à Cecile ?

J'aurois pu vous dire tout-d'un-coup ; que votre peine n'est pas sans remède. Je suis même surpris que vous paroissiez ignorer ce qui se pratique communément dans la situation où vous êtes. Ma Fille , qui n'est qu'un Enfant , ne l'ignore point , parce qu'elle en a vu l'exemple dans notre Famille. Elle m'a dit qu'elle vous avoit offert de vous l'apprendre , & qu'elle est étonnée de la froideur avec laquelle vous avez négligé de vous en informer davantage. Je lui répondis avec un mélange de crainte & de joye , que loin d'avoir reçu avec froideur quelques mots obscurs que j'avois entendu prononcer à Cecile , ils avoient servi de matière continuelle à mon inquiétude & à mes réflexions ; que je ne m'étois point occupé d'autre chose depuis que je les avois entendus ; mais que n'y comprenant rien , le desespoir m'avoit rendu timide , & m'avoit empêché de lui en demander l'explication. Je vous la donnerai moi-même , reprit-il : mais elle suppose deux choses nécessaires ; l'une , que vous souhaitiez véritablement d'épouser ma Fille : l'autre , que l'infidélité de votre Epouse & sa fuite avec un Amant soient avérées. Dans le cas où vous êtes , continua-t'il , vous pouvez obtenir facilement la dissolution de votre mariage , & la liberté d'en contracter un autre. La même chose est arrivée à mon Frere , & c'est là-dessus que Cecile s'est fondée pour vous parler comme elle a fait. Il est vrai que le Droit François & la loi Romaine ne vous accorderoient point le Droit de passer à de secondes nœces , même en vous séparant de votre première Epouse ; mais nos Loix sont différentes. Vous n'avez qu'à vous adresser au Consistoire de Charenton. D'ailleurs , étant né Anglois , vous n'êtes point sujet du Roi , & le pis aller seroit de re-

mettre à faire casser votre mariage en Angleterre où cette coutume est généralement établie. Il ajouta que la difficulté ne consistoit qu'à donner des preuves certaines de l'infidélité de mon Epouse.

Ici j'aurois besoin de quelque tour nouveau ; pour expliquer une des plus étranges situations où le cœur d'un homme se soit jamais trouvé. J'entre dans le recit d'un événement sans exemple , & qui fera juger avec raison que mon Caractère est unique. S'imaginera-t'on qu'avec une passion telle que je la sentois pour Cecile , après tous les desirs que j'ai représentés , après ces mortels regrets de ne pouvoir être à elle , je fusse capable de recevoir autrement l'ouverture de Mr. de R. qu'avec des transports de reconnoissance , & les plus doux mouvemens de la joye & de l'amour ? Que manquoit-il à mon cœur , lorsqu'on lui offroit tout ce qu'il avoit souhaité pour être heureux ? N'avois-je pas oublié mon Epouse ? Ne la haïssois-je pas ? N'étoit-ce pas toujours cette Perfide & cette Infâme , qui m'avoit comblé de honte & de douleur , & qui ne méritoit plus que mon mépris & ma haine ? Cependant , dès le premier mot qui me fit comprendre ce qui m'étoit proposé par Mr. de R. je sentis un frémissement douloureux qui se répandit dans tous mes membres. Chaque fois que je lui entendois prononcer , *rompre mon mariage* , il me sembloit qu'il me déchirât le cœur. C'étoit un pur sentiment , qui n'étoit accompagné d'aucune idée. Je demurai comme interdit après l'avoir entendu , & je ne lui fis point de réponse.

Il me demanda ce que je pensois de sa proposition. Cette question me réveilla. Je pris sa main , que je ferrai sans parler. Il crut que mon silence étoit l'effet de ma joye , & il continua

de m'expliquer par quels moyens nous pourrions lever les difficultés , s'il en naissoit quelque'une. J'eus le tems de faire plusieurs réflexions pendant son discours. J'admirai ce que je venois d'éprouver. Mais , quelque impression qu'il m'en restât encore , je m'efforçai de la bannir entièrement , en m'excitant à la juste horreur que méritoit la conduite de mon Epouse. Et puis , je n'eus besoin que de rapeler un moment les charmes de Cecile , pour être aussi-tôt rempli tout entier de cette délicieuse image. Je fixai toute mon attention de ce côté-là. M. de R. m'ayant répété que le principal embarras seroit à vérifier les motifs que j'avois de souhaiter le Divorce , il me demanda si je sçavois ce qu'étoit devenuë mon Infidèle , & quelles preuves je pourrois apporter de son crime ? Je lui découvris naturellement , qu'elle s'étoit retirée à Chaillot sous la protection de Madame , & que toute ma Famille pourroit rendre témoignage de sa fuite avec l'amant qu'elle m'avoit préféré. C'est un bien , me dit-il , qu'elle soit si proche de nous. Il faut que vous lui fassiez proposer à elle-même votre séparation. Elle y donnera sans doute les mains , & l'affaire s'en conclura plus facilement. Cette nouvelle idée excita encore une extrême agitation dans mon cœur. Je priai M. de R. de faire lui-même tout ce qu'il jugeroit nécessaire , sous prétexte que je n'avois nulle connoissance des Loix & des Procédures ordinaires de la Justice.

Je le pressai de retourner avec moi au Bâtiment , moins par la nécessité de me reposer d'une trop longue promenade , quoique ce fut la raison que je lui apportai , que pour éviter un entretien dont chaque mot sembloit renouveler mon trouble. Je me repose sur vous , lui dis-je en allant ; je compte sur votre amitié ; faites , je vous

prie, vos intérêts les miens. Je tâchois ainsi d'arrêter par des idées générales, la naissance de mille sentimens douloureux qui me sembloient prêts à s'élever dans mon ame. J'entrai avec précipitation dans la chambre où étoit Cecile, & j'allai me placer à son côté. Je pouffai un soupir, en m'essayant, comme si j'eusse échapé à quelque péril, & que j'eusse commencé à respirer tranquillement dans un lieu où ma crainte devoit cesser. En effet, la joye rentra dans mon cœur auprès d'elle. Son visage marquoit une ame satisfaite. Elle ne douta point en me voyant revenir avec son Pere, que je n'eusse reçu enfin l'éclaircissement qu'elle avoit souhaité si long-tems de me donner. Elle me croyoit content, & elle l'étoit aussi. Peut-être étoit-ce la même raison qui m'avoit porté, contre ma coutume, à m'aller placer si librement auprès d'elle.

M. de R. ne croyant point qu'il y eut de mesures à garder devant ma Belle-sœur & Madame Lallin, reprit la conversation où elle avoit fini dans le Parc. Après avoir déclaré à sa Fille, en leur présence, que j'avois une vive inclination pour elle, & que je pensois à rompre mon premier mariage, pour lui offrir mon cœur & ma main, il retomba sur les moyens de hâter l'affaire de mon Divorce. J'étois plus fort auprès de Cecile, je l'écoutai avec plus de tranquillité. Il me promit d'aller à Chaillot le jour même, & de proposer de sa propre bouche à mon Epouse de m'accorder le consentement volontaire que je desirois d'elle. J'approuvai tout ce qu'il parut souhaiter. Il se disposa aussi-tôt à partir. Madame Lallin & ma Sœur furent d'abord étrangement surprises d'une aventure qu'elles avoient si peu prévue. Je remarquai qu'elles me regardoient avec admiration. Elles s'étoient peut-être aperçues de ma tendresse pour Cecile;

mais elles n'eussent jamais pensé que le dénouement en fut si proche, ni tel qu'elles venoient de l'apprendre. Cependant elles en marquèrent une vive satisfaction, me croyant guéri par-là de cette longue tristesse dont elles avoient désespéré de me voir jamais revenir; & elles firent mille caresses à Cecile, à qui elles attribuèrent tout l'honneur de ce changement. Nous passâmes agréablement l'après-midi, jusqu'au retour de M. de R. J'avois le cœur si occupé du plaisir d'être avec Cecile, que je pensai peu au succès de la commission dont s'étoit chargé son Pere. Il revint. Je le vis entrer d'un air gai & satisfait. Le mien continua de l'être aussi pendant quelques momens.

Tout le monde s'empressa beaucoup pour entendre son rapport, sur-tout ma Sœur & Madame Lallin, qui avoient ignoré jusqu'à ce jour que mon Epouse fût dans le voisinage, & que je connusse le lieu de sa demeure. Il nous raconta aussi-tôt tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Il l'avoit demandée d'abord à la porte du Couvent, sous le nom de Made. Cléveland. Je lui avois appris pour la première fois au moment de son départ, que c'étoit ainsi que je me nommois. On lui avoit répondu, qu'il n'y avoit personne de ce nom à Chaillot. Elle en avoit changé effectivement, pour vivre tout-à-fait inconnue; & il se trouva par le hazard le plus singulier, que celui qu'elle avoit pris étoit presque le même que le mien, c'est-à-dire, que celui sous lequel j'étois connu à S. Cloud. Elle se faisoit nommer Ringsby, & moi Kingsby. M. de R. avoit donc eu beaucoup de peine à faire comprendre quelle Dame il souhaitoit de voir, dans une Maison, où il y a toujours quantité de Pensionnaires; & il n'avoit réussi à se faire enten-

dre , qu'en demandant à la fin une Dame Angloise qui y étoit à la recommandation de Madame la Duchesse d'Orléans. On l'avoit reconnue à cette marque. Mais lorsqu'on étoit allé l'avertir qu'on souhaitoit de lui parler à la porte , elle avoit fait répondre qu'elle ne voyoit absolument personne. M. de R. avoit eu besoin de lui faire dire plus d'une fois , qu'il étoit amené par des affaires de la dernière importance , & qu'il falloit nécessairement qu'elle parût.

Quoique ce préambule n'eut rien de fort intéressant , je ne pus l'entendre sans me sentir ému. Peut-être l'aurois-je été moins , si M. de R. en étoit venu tout-d'un-coup au principal de sa commission. Cependant , un regard que je jetai sur Cecile , me remit le cœur au même état. Je continuai d'écouter. Elle s'est laissée persuader à la fin de venir , nous dit M. de R. On m'a fait entrer dans un Cabinet , où je l'ai vû paroître un moment après à la grille. Elle étoit vêtue de noir , en grand deuil. Son air m'a paru si doux & si modeste , que je n'ai pu m'empêcher de faire quelque réflexion sur l'injustice & la trahison de la Nature , qui cache souvent une ame vicieuse , sous des dehors qui n'annoncent que de la vertu. Elle m'a demandé d'un ton timide , ce que je souhaitois d'elle ! Je lui ait dit que j'étois à Chaillot de votre part. Votre nom l'a fait rougir. Je lui ai donné le tems de se remettre , & je lui ai expliqué avec beaucoup d'honnêteté ce que je m'étois proposé de lui dire. Elle a levé les yeux vers le Ciel ; elle les a tenus ensuite long-tems fermés ; elle a poussé des soupirs & versé des larmes ; enfin , lorsque je commençois à m'ennuyer de son silence , elle m'a demandé si je connoissois celle que vous aviez dessein d'épouser. Je lui ai répondu que

je la connoissois. Et moi aussi , m'a-t'elle dit avec une nouvelle abondance de pleurs , & moi aussi , Monsieur , je la connois. Dites donc à Monsieur Cléveland , qu'il vive plus heureusement avec elle qu'il n'a fait avec moi. Dites-lui que je demanderai pour lui cette grace au Ciel , par mes plus instantes prières. Et puisqu'il ne lui manque que mon consentement pour être heureux , assurez-le que je le donne tel qu'il le desire ; & faites-le souvenir que ce n'a jamais été de ma part qu'il a trouvé de l'obstacle à ses volontés & à son bonheur. Je lui ai répondu , continua M. de R. , que vous apprendriez sans doute avec plaisir qu'elle fût entrée dans de si bons sentimens ; & que connoissant la bonté de votre caractère , je ne craignois point de l'assurer en votre nom , que vous lui pardonniez le passé. Elle paroissoit prête à me quitter. Je lui ai fait entendre que vous souhaitiez qu'elle confirmât par écrit le consentement qu'elle m'avoit donné de bouche. Elle n'a point résisté. Elle s'est fait apporter sur le champ une plume & de l'encre , & elle a écrit tout ce que j'ai jugé à propos de lui dicter. Voici son Billet , ajouta-t'il en me le présentant ; elle l'a signé de son nom ; & nous nous sommes séparés honnêtement , sans prononcer un seul mot davantage.

Je reçus le Billet. Ma main étoit tremblante en le prenant. Je ne puis dire quel étoit le sentiment qui m'agitoit ; car j'avois à peine la liberté de ma raison , & celle de voir & d'entendre. Je tournai les yeux sur Cecile. Je la distinguai encore ; mais , comme si mon cœur se fût ferré tout-d'un-coup , je ne sentis point ce charme secret que le moindre de ses regards avoit toujours eu la force d'y répondre. Un rocher m'eût paru moins pesant sur ma poitrine , que

l'humeur qui me la tenoit oppressée. Je ne pouvois respirer : je ne sçai ce que j'ai , dis-je en me tournant languissamment vers ma Belle-sœur , j'ai besoin de quelque secours. On se hâta de m'en apporter. Cecile s'y employoit elle-même. J'arrêtai une de ses mains , sur laquelle j'imprimai mes lèvres. Ah , chère Fanny ! m'écriai-je avec un profond soupir. Je voulois dire sans doute , ah , chère Cecile ! mais mon imagination troublée ne me representoit plus rien que confusément. Je n'avois ni idées , ni sentimens distincts. Je demeurai quelques momens dans cet état , & je n'en revins qu'à force de soins & d'assistance.

Toute la Compagnie gardoit le silence , & sembloit me regarder avec étonnement , Mr de R. paroissoit le plus surpris. Je le fus infiniment moi-même , lorsqu'étant revenu tout-à-fait à moi , je me rapelai tout ce qui venoit de m'arriver. Je m'imaginai sortir d'un songe ; & réfléchissant encore un moment sur ce qui m'avoit pû causer une si étrange altération , je fus obligé de confesser intérieurement , que je ne connoissois rien dans mon propre cœur. Quoique je fusse sorti de l'espèce d'évanouissement où j'avois été , il ne laissoit pas de me rester encore une partie du poid qui m'opressoit la poitrine. Cependant , je fis un effort de raison , en considérant le mauvais effet que cet accident pouvoit produire. M. de R. continuoit de se taire & de me regarder. Cecile n'étoit pas moins inquiète. J'ouvris la bouche , & ne suivant que ma franchise naturelle , je leur dis en poussant un soupir ; je ne vois pas plus clair que vous dans l'accident qui vient de m'arriver. J'ai aimé passionnément mon Infidèle. C'est sans doute un reste de douleur & d'affection , que tout ce que nous venons d'entendre a réveillé. Mais , mon cher Ami , & vous.

belle Cecile , continuai-je en m'adressant au Pe-
re & à la Fille , vous n'en connoîtrez que mieux
le cœur le plus tendre & le plus sensible que la
Nature ait formé. Vous sçavez tous deux l'em-
pire que vous avez sur lui. Voilà comme je haïs ;
vous venez de le voir. Jugez comment je suis
capable d'aimer.

Ils reçurent mes excuses avec bonté , & je ne
m'aperçus point que leur affection fût refroidie.
Je repris de mon côté mes manières ordinaires.
Je caressai Cecile , & ses beaux yeux ranimèrent
bien-tôt toute ma tendresse. Je lus en sa presen-
ce le Billet de mon Epouse. Si la vuë de son
écriture & de son nom causa encore une révo-
lution extraordinaire dans mes esprits , je me
rendis maître du moins des apparences. Nous prî-
mes de nouvelles mesures pour l'exécution de
notre projet. M. de R. se chargea de presenter
ma Requête au Consistoire de Charenton. Il me
dit qu'à juger par l'exemple de son Frere , je
trouverois si peu de difficulté dans mon entre-
prise , qu'il comptoit de se voir mon Beau-pere
en moins de quinze jours ; & si les conjonctures
du tems y faisoient naître quelque obstacle ,
nous renouvelâmes la résolution de passer prom-
ptement en Angleterre. Il étoit toujours à crain-
dre qu'on ne nous en ôtât le tems & les moyens ;
mais c'est ce que tous les efforts de notre pru-
dence ne pouvoient empêcher. On ne quitte
point un grand Royaume dans une nuit , avec
toute une Famille & un équipage considérable.
C'étoit assez pour la nécessité présente , d'avoir
ôté à mes Ennemis le seul prétexte raisonnable
qu'ils pussent faire valoir pour m'ôter la liberté.
Mon dessein étoit d'épouser Mademoiselle de R.
La preuve en étoit aisée. On ne pouvoit plus
m'accuser de lui avoir accordé une retraite chez

moi que pour favoriser l'Hérésie , contre les intentions & les ordres du Roi.

J'étois satisfait de cet arrangement. Je passai même le reste du jour avec beaucoup de tranquillité auprès de Cecile. Cependant , il y avoit dans mon cœur des obscurités que je n'osois démêler. J'y sentis naître le trouble lorsque je me fus retiré à l'heure du sommeil. L'image de Fanny & toutes les circonstances de son entretien avec M. de R. se représentèrent à ma mémoire , avec une importunité dont je ne pouvois me délivrer. J'employai une partie de la nuit à repousser ces idées fâcheuses , qui n'étoient propres qu'à ruiner mon repos. J'évitai même de porter la vuë sur le fond de mes sentimens , de peur d'y trouver quelque chose que ma raison fût obligée de condamner. J'étois si différent de ce que j'avois été , qu'au lieu de chercher à me connoître dans le tems que tout me paroissoit obscur au-dedans & autour de moi , je ne craignois rien tant que la peine & l'embarras de cet examen. S'il me revenoit quelques anciennes lumières de Philosophie , je les écartois elles-mêmes par cette seule raison , que j'en avois reconnu l'inutilité. Pour ce qui regardoit mon Epouse , j'étois surpris que son nom & son souvenir fussent capables de me causer tant d'inquiétude ; mais je m'obstinois aussi à rejeter tout ce qui pouvoit encore m'interresser pour elle. Quoi ! une infâme ? une perfide ? une ingrate ? Non , non , qu'elle n'attende plus de moi que de l'horreur & de la haine. C'est à l'aimable Cecile que toute ma tendresse est réservée. Elle a guéri mon cœur , elle a rendu la paix à mon ame : je me dois tout entier à ses charmes. Je m'endormis ainsi dans l'idée de cette fausse paix , que je ne possédois pas. Aussi mon sommeil n'en fût-il pas

plus tranquile. J'eus un songe qui demeurera gravé éternellement dans ma mémoire.

Je crus voir tout à la fois Fanny & Cecile. Fanny dans cet habit lugubre que M. de R. m'avoit représenté ; mais plus belle & plus charmante que je ne l'avois jamais vuë ; avec cet air de tristesse qu'on m'avoit assuré qu'elle avoit à Chaillot. D'un autre côté , Cecile paroissoit avec toutes ses graces & son enjouement. Je m'imaginois être assis , tandis que je les voyois debout vis-à-vis de moi. Leurs regards étoient attachés sur moi , & me tenoient comme fixés sur ma chaise , malgré l'envie que je sentoís de me lever. Mes yeux se promenoient de l'une à l'autre avec une avidité extrême , comme attirés par deux objets que mon cœur eût souhaité de réunir. Chaque coup d'œil me faisoit pourtant éprouver une agitation différente. L'air affligé & languissant de Fanny m'inspiroit de l'abattement & de la langueur. L'air fin & riant de Cecile avoit presque en même-tems la force de me faire sourire ; mais quoiqu'on ne sourie point sans un sentiment de joye , je sentoís que le mien n'étoit que superficiel , & que le fond de mon cœur étoit occupé par la tristesse. Je souffrois violemment dans cette situation. Mes desirs me portoient des deux côtés tout à la fois. L'infidélité de mon Epouse ne se presentoit pas à mon souvenir : il eût fait sans doute emporter la balance à Cecile. Je ne voyois que deux objets aimables qui s'attiroient une égale portion de ma tendresse , & qui me causoient tous deux la plus vive émotion. Enfin , je crus apercevoir mes deux Enfans qui m'amenoient leur Mere , & à mesure qu'elle s'aprochoit de moi , il me sembloit qu'elle s'étendit dans la partie de mon cœur que Cecile occupoit. Il y avoit néanmoins

quelque chose d'amer dans le plaisir que j'avois de la voir si proche. Au moment même que j'allois l'embrasser , je crus lui voir verser des larmes , & sentir que j'en versois aussi. Je m'éveillai. Je ne sentis point en m'éveillant cette douce satisfaction qui reste dans le cœur après un songe où l'on a vû ce qu'on aime. Au contraire , je ne sortis jamais du lit si triste. Je m'habillai à la hâte , & évitant même de rapeler ce jeu importun de mon imagination , j'allai chercher de l'amusement & de la joye auprès de Cecile.

Mais ces momens de trouble & de tristesse n'étoient rien , au prix de ce que je devois bientôt éprouver. Ma Belle-Sœur & Madame Lallin avoient coutume de sortir en carosse avec ma Nièce & mes Enfans pour se promener l'après-midi dans les belles Campagnes qui sont aux environs de Saint Cloud. Elles avoient interrompu cette habitude depuis que Cecile étoit chez moi , parce qu'elles lui tenoient fidèlement compagnie. Cependant , il leur prit envie de la renouveler le lendemain même du jour que M. de R. avoit vû mon Epouse. Elles ne m'apprirent point leur motif. Je crus que c'étoit l'ennui de la solitude. Elles laissèrent ma Nièce avec Cecile ; & prenant mes deux Fils , elles me dirent qu'elles alloient faire une promenade de quelques heures. Le but de cette partie étoit de satisfaire leur curiosité , & de se procurer la vûe de mon Epouse à Chaillot. Elles n'avoient pas dessein de la demander à la porte , ni de lui faire une visite ; mais Madame Lallin , qui connoissoit les usages du Cloître , avoit assuré ma Belle-Sœur qu'elles ne manqueroient point de la voir à l'Eglise à l'heure que les Religieuses chantent Vêpres ; & elles se propoisoient seulement d'observer un moment sa contenance.

Il étoit assez tard lorsqu'elles revinrent au logis. Quoique les personnes de leur sexe réussissent mieux que les hommes à déguiser leurs sentimens, je remarquai, en les voyant paroître, qu'elles n'étoient point dans leur situation naturelle. Je leur demandai s'il leur étoit arrivé quelque chose de désagréable. Elles me répondirent assez froidement, qu'il ne leur étoit rien arrivé. Cependant, ayant continué de les observer, je m'aperçus clairement qu'elles étoient toutes deux affligées. Je ne pouffai point la curiosité plus loin ; mais le hasard me fit rencontrer mes Enfans, & je fus extrêmement surpris de les voir tout en larmes. Je les interrogeai ensemble & séparément ; ils s'obstinèrent à ne rien confesser. Sans me défier encore de la vérité, je jugeai qu'il s'étoit passé quelque scène que je ne devois pas ignorer. Je pris ma Belle-Sœur en particulier. Je m'étonne, lui dis-je, que vous me fassiez mystère de ce qui vous est arrivé. Vous ne me persuaderez pas que mes Enfans pleurent sans sujet, ni même que je me sois trompé en remarquant quelque altération sur votre visage & sur celui de Madame Lallin. Je veux sçavoir absolument ce qui vous chagrine. Elle parut balancer un moment. Je la pressai. Voici l'aveu qu'elle me fit.

Vous me forcez, me dit-elle, à vous raconter ce que vous ne sçauriez entendre sans être aussi touché que nous. Hélas, ce que j'ai vu me fera présent toute ma vie. Je vous dirai donc qu'au lieu de nous promener dans la Campagne, notre curiosité nous a conduit à Chaillot. C'étoit l'heure de Vêpres. Nous sommes entrés dans l'Eglise, dans l'espérance que nous y pourrions voir votre Epouse. Nous l'avons vüe. Elle étoit à genoux sur un Prie-Dieu, vêtue de noir, comme

Comme M. de R. nous la dépeignoit hier. Je l'ai remise aussi-tôt, quoique nous ne l'avons vûe d'abord que par derrière. Mon dessein n'étoit pas qu'elle pût nous apercevoir. Je souhaitois encore moins que vos enfans pussent la reconnoître. Cependant je n'ai pû résister à l'envie de demeurer jusqu'à ce qu'elle tournât la tête, pour voir seulement son visage, & nous retirer aussi-tôt. Nous étions à la grille qui sépare le Chœur de la Nef, & par conséquent assez loin d'elle, qui étoit à l'autre bout du Chœur. Elle s'est enfin tournée. J'ai peine à croire qu'elle nous ait distingué tout-d'un-coup; car quoique j'aye remarqué quelque émotion sur son visage, elle paroissoit nous regarder d'un œil incertain. J'allois prendre vos deux Fils par la main & me retirer promptement: mais ces pauvres Enfans ont aussi-tôt reconnu leur malheureuse Mere. Je ne puis vous représenter avec quelle ardeur ils se sont élancés pour aller à elle, sans considérer que la grille les en empêchoit. Leurs cris, ou plutôt leurs gémissemens ont fait retentir toute l'Eglise. Ils passaient leurs bras au travers de la grille; ils vouloient prononcer le nom de leur Mere; ils ne pouvoient articuler leurs paroles. On n'entendoit qu'un bruit tendre & confus, qui eût touché la dureté même. Mais ce n'étoit que le commencement de la scène. Vous jugez bien que leur Mere n'a point tardé à les apercevoir. Il est impossible que vous vous figuriez l'impétuosité avec laquelle elle s'est précipitée pour venir à eux. Cela passe toute imagination. Elle accouroit les bras ouverts, sans faire attention au lieu ni aux personnes; & dans le transport où elle étoit, je craignois qu'elle ne se tuât contre la grille. Mais cette violente agitation ayant épuisé ses esprits en un moment;

elle est tombée sans connoissance au milieu du Chœur. Ce spectacle a troublé toutes les Religieuses. Elles sont venues à elles pour lui donner du secours. Je voulois faire sortir pendant ce tems-là vos deux Fils de l'Eglise. Je n'ai pû en venir à bout. Leurs larmes & leurs cris redoubloient en voyant leur Mere étendue par terre, & ils continuoient de tendre les bras, & de se presser de toutes leurs forces contre la grille. A la fin le plus jeune est tombé aussi à mes pieds, sans le moindre sentiment.

Ce recit m'émut jusqu'au fond du cœur. J'étois debout. Je suppliai ma Belle - Sœur de me laisser respirer un moment, & de me permettre de m'asseoir : elle reprit ainsi son discours. Madame Lallin s'est chargée aussi-tôt de porter cet Enfant à l'air, pour le faire revenir plus aisément. Je n'ai point quitté votre aîné, à qui je craignois qu'il n'arrivât bien-tôt la même chose. Il s'est soutenu néanmoins avec plus de force. Le secours des Religieuses ayant rapelé votre Epouse à elle-même, elle s'est fait amener à la grille. C'est-là que vous eussiez été attendri jusqu'à l'excès, de voir & d'entendre le Fils & la Mere. Ne pouvant s'embrasser, ils tenoient la bouche collée sur la grille qui les séparoit, & on les entendoit prononcer d'une manière toute passionnée les tendres noms de Mere & de Fils. Votre Epouse a pris ensuite les mains de son Enfant, & les a baisées mille fois en les arrosant de ses larmes. Comme elle ne voyoit plus l'autre, elle a demandé avec empressement ce qu'il étoit devenu. Je lui ai dit qu'il s'étoit trouvé mal, & qu'il étoit dehors pour un moment. Ma réponse lui a fait faire attention que c'étoit à moi qu'elle parloit. Ah, ma Sœur, s'est-elle écriée, est-il vrai que je vous revois ? Que

je vous ai d'obligation , de m'amener mes chers Enfans ! Est-ce l'amitié qui vous inspire encore cette compassion pour une misérable ? Voyant toutes les Religieuses autour d'elle , son trouble ne l'a pas empêché de faire réflexion qu'il pouvoit m'échaper quelque chose dont son intérêt demandoit qu'elles ne fussent pas informées ; de sorte que , sans me laisser le tems de me répondre , elle m'a prié de me laisser conduire avec ses Enfans dans une chambre , où elle alloit se rendre pour m'entretenir.

J'ai balancé , continua ma Belle - Sœur , si je devois lui accorder cette légère faveur ; non que je fusse effectivement fort touchée de l'état où je la voyois , mais il m'est venu à l'esprit que j'étois dans un Couvent ; que c'est une espèce de prison , où l'on pouvoit retenir vos deux Fils ; enfin , que j'avois quelque chose à craindre & des précautions à garder. Je lui ai répondu que j'étois obligée de partir promptement , que je n'osois m'arrêter à Chaillot sans votre permission , & que je vous demanderois celle de la venir voir une autre fois. Quoi ! a-t'elle repris avec un ruisseau de larmes , vous me refusez de me parler un moment ? Vous ne m'accorderez point la satisfaction d'embrasser mes Enfans ? C'est lui-même sans doute qui vous force à cette cruauté ; car hélas ! que vous ai-je fait , & pourquoi me haïriez-vous ? Votre Fils d'un autre côté conjuroit si instamment de consentir à ce qu'elle desiroit , que j'étois à demi ébranlée. Madame Lalin est rentrée pendant ce tems-là avec le petit *Thoms*. A peine votre Epouse a-t'elle aperçu cette Dame , qu'elle a poussé un cri douloureux , & qu'elle est retombée dans son évanouissement. Les Religieuses , considérant le desordre que cela cau-
soit dans l'Eglise , l'ont emportée sur le champ ,

pour la secourir dans un autre lieu. L'une d'elles m'a proposé d'entrer dans une chambre, où j'aurois toute la liberté de la voir. Mais la crainte de vous déplaire, & de m'exposer à l'inconvénient que je vous ai dit, m'a fait prendre le parti de remonter aussi-tôt en carosse & de revenir droit à la Maison. J'ai eu beaucoup de peine à me faire obéir de vos Enfans, qui vouloient demeurer absolument avec leur Mere. Il a fallu les menacer de votre colére, & les faire emporter de force par vos Laquais. Je leur ai promis, pour les consoler, que nous prendrions un autre jour pour retourner ensemble à Chailot, & je leur ai défendu de vous parler de tout ce qui s'étoit passé. Je ne sçai, ajouta-t-elle, ce que c'est qu'un homme que vos Laquais ont vû courir après nous. Ils l'ont aperçu qui venoit d'abord à toute bride. Lorsqu'il a été assez proche pour reconnoître le carosse, il nous a suivi doucement jusqu'ici, & il est retourné sur ses pas après nous avoir vû entrer dans la Maison.

Ma Belle-Sœur me regarda en finissant, pour sçavoir ce que je pensois de ce qu'elle venoit de m'apprendre. Je vous avouë, lui dis-je, que votre recit m'a touché autant que vous l'aviez prévu. Je ne sçai si c'est amour ou compassion; mais il est certain que je sens quelque chose au fond de mon cœur qui combat encore en faveur de ma criminelle Epouse. Hélas ! quel est mon sort ! ajoutai-je avec un profond soupir. Le commun des hommes a besoin d'efforts, dit-on, pour s'exciter à l'amour & à la constance après quelques mois d'un mariage heureux & paisible; & moi j'ai des violences continuelles à me faire pour oublier une infâme qui m'a couvert de honte, & que toutes sortes de raisons me devroient.

faire haïr ! Je ne vous croyois pas si à plaindre , me répondit ma Sœur. Je m'imaginois que nous avions plus d'obligation à la belle Cecile , & que ses charmes vous avoient fait retrouver un peu de repos. Je ne vous cacherai pas que je l'aime , interrompis-je ; & vous ne sçauriez en douter , puisque je pense sérieusement à l'épouser. Elle m'a fait même sentir pendant quelque-tems des transports , qui m'ont semblé plus vifs que tout ce que j'avois jamais éprouvé. Mais je vous confesse que je ne connois plus rien à ce que je sens , & que le desordre est égal dans mon cœur & dans ma raison. Figurez-vous un homme déplacé & comme perdu , qui cherche à se retrouver , mais qui n'en a point l'espérance , & qui s'attache par desespoir à tout ce qui amuse son inquiétude & qui flâte sa douleur. Voilà ma triste image. Je vous parle , ma Sœur , avec une ouverture que je n'ai encore eu pour personne. La nature m'a donné un cœur trop tendre. Les plus grands maux qui pussent m'arriver , étoient ceux qui m'ont fait perdre ce que j'aimois. Peut-être m'en ferois-je consolé par la même raison qui me l'a fait perdre , si j'eusse été capable d'éteindre en même-tems mon amour. Mais il m'est resté tout entier , avec le cruel tourment de n'en avoir plus l'objet. J'ai languï long-tems dans les plus violentes agitations de la tristesse. Vous n'en avez jamais connu tout l'excès. Elle devoit durer naturellement jusqu'à la fin de ma vie. Cependant , elle a diminué aussi - tôt que j'ai aimé Cecile. Vous sçavez qu'elle est charmante : je l'ai reconnu tout-d'un-coup. Mon cœur , comme je vous l'ai dit , étoit plein de sentimens : ils ont pris leur cours vers elle ; & le retour que j'ai trouvé dans son affection les a augmenté autant qu'ils pouvoient l'être. Mais

si je juge de tout ce que j'ai senti jusqu'à présent pour elle , par ce que j'éprouve au moment que je vous parle , & par le trouble où vous me vîtes hier , je dois avouer qu'elle ne m'a presque rien inspiré , & que cette passion qui me porte à l'épouser est l'ouvrage d'une autre. Oüi , je n'ai fait que lui transporter tous les sentimens que j'avois déjà : ce n'est point elle qui les fait naître. Je ne doute point que cela ne vous paroisse obscur. Ne demandez pas néanmoins que je m'explique davantage. Je ne le pourrois sans honte. J'évite moi-même avec soin de tourner mes propres yeux sur ce qui se passe au-dedans de moi. Je ne veux ni ne puis me connoître.

Ma Belle-Sœur avoit beaucoup d'esprit. Elle comprit que j'étois peut-être à la veille de retomber dans mes anciennes agitations , & que j'avois besoin d'être soutenu. C'est ce qui lui fit donner à sa réponse un tour auquel je ne m'attendois pas , après la manière dont elle m'avoit parlé de Fanny. Elle me dit , qu'elle comprenoit une partie de ce que je lui expliquois avec tant d'obscurité ; mais que dans quelque disposition que je pusse être encore à l'égard de mon Epouse , sa faute étant d'une nature à m'interdire tout espoir de conciliation , elle étoit d'avis , si je lui demandois son conseil , que je devois m'attacher plus que jamais à Cecile ; & continuer de laisser suivre à mes sentimens le cours que je leur avois fait prendre ; qu'il importoit peu quelle fût leur source , lorsque l'objet en étoit digne , & l'exercice agréable ; que c'étoit un défaut qu'elle m'avoit reconnu depuis long-tems , de raffiner trop sur la nature & le principe de mes affections ; qu'il falloit un peu plus de simplicité , & moins de raisonnement pour se rendre heureux , que de tout ce qu'elle venoit d'en-

tendre de ma bouche , elle n'aprouvoit rien tant que la résolution où j'étois de ne plus travailler avec tant de soin à me connoître ; que le trouble dont je me plaignois venoit de mes réflexions , plutôt que de la situation naturelle de mon cœur ; qu'elle ne voyoit rien après tout de si triste & de si fâcheux dans le train que prenoit ma fortune ; qu'à la vérité , j'avois perdu une Epouse que j'aimois ; mais que c'étoit un bonheur pour moi d'en être délivré , puisqu'elle ne méritoit point mon affection , que j'en retrouvais une assez aimable dans Cecile ; que je ne devois plus penser qu'à elle , & compter que les souvenirs les plus amers du passé se dissiperoient bien-tôt dans ses bras , sur-tout lorsque nous serions passés en Angleterre. Quoique je goutasse une partie de ces conseils , & que je fusse résolu de les suivre , ils ne me rendirent pas le cœur plus tranquille & l'esprit plus libre. Elle me demanda en me quittant , si je trouverois bon qu'elle retournât quelque jour à Chaillot. Je lui laissai la liberté de faire ce qu'elle jugeroit à propos.

Le lendemain vers midi , on m'annonça un Ecclésiastique , qui m'avoit demandé à la porte sous le nom de Cléveland. Quoique je fusse surpris de me voir connu de quelqu'un sous ce nom , je le fis introduire. Il m'aprit d'abord qu'il étoit Chapelain du Couvent de Chaillot , & que mon Epouse lui ayant reconnu de la probité & de la discrétion , n'avoit pas fait difficulté de lui confier toutes ses aventures & les miennes : qu'elle l'avoit chargé de me venir conjurer au nom de Dieu & de tout ce que j'avois de plus cher , de lui accorder la satisfaction de voir & d'embrasser ses Enfans : que je pouvois lui faire perdre la qualité de mon Epouse , mais que je ne pouvois lui ôter celle de Mere : qu'elle languissoit dans l'at-

tente de cette faveur ; & que depuis qu'elle les avoit vû la veille , elle avoit souffert mortellement de l'impatience de les revoir : qu'elle me fouhaitoit dans mon nouveau mariage tout le bonheur que je m'y promettois , & qu'elle donneroit encore la meilleure partie de son sang pour y contribuer : qu'elle ne me troubleroit jamais par sa presence , ni par ses reproches ; mais que pour prix de cette soumission aveugle qu'elle avoit toujours eu pour toutes mes volontés , elle me suplioit à genoux de ne pas lui refuser la vuë de ses deux Fils : qu'au reste , je ne devois pas être inquiet de ce qu'il m'avoit demandé sous le nom de Mr. Cléveland ; que mon Epouse ayant fait suivre mon carrosse après être revenuë la veille d'un fort dangereux évanouissement qui l'avoit empêché d'approcher de Madame Bridge le lieu de ma demeure , elle l'avoit scû du Domestique qu'elle avoit envoyé après elle ; mais que ne sçachant point que j'eusse changé de nom , elle n'avoit pu le deviner ; & qu'il n'avoit appris qu'à ma porte que je ne voulois point être connu pour le Fils de Cromwel , ce qu'il me promettoit de ne révéler à personne.

Lorsqu'il eut fini ce discours avec beaucoup de douceur & d'honnêteté , il prit un air plus grave ; & comme j'avois été assez frappé de l'entendre pour avoir besoin de méditer un moment ma réponse , il eut le tems de la prévenir. Voilà , Monsieur reprit-il , ce que Madame votre Epouse m'a chargé de vous dire. Je vous l'ai rapporté mot pour mot , suivant les ordres pressans qu'elle m'en a donnez. C'est elle qui vous a parlé jusqu'à présent par ma bouche. Mais vous me permettrez de m'expliquer moi-même un moment , avec la liberté que me donne mon Ministère. Est-il croyable , Monsieur , qu'avec autant de bonté & de sa-

gesse que vous en avez toujours marqué dans votre conduite , & que votre Epouse elle-même vous en attribué , vous ayez pu prendre une résolution aussi étrange que celle que vous êtes à la veille d'exécuter ? Je conçois qu'un homme raisonnable se laisse quelquefois surprendre par une passion déréglée , & qu'il peut oublier pendant quelques tems son devoir. Mais passer toutes les bornes , rompre les nœuds les plus sacrés , renoncer à toute vertu & à toute justice , c'est ce qui n'arrive point sans une prodigieuse corruption de cœur , & ce qui est par conséquent tout-à-fait incompréhensible dans une personne de votre caractère. Je ne vous connois que sur le rapport de votre Epouse. Je vois qu'avec les justes sujets que vous lui donnez de se plaindre de vous , elle rend justice à votre mérite. Je me persuade avec raison , que vous en avez infiniment : le témoignage qu'elle vous rend , fait votre éloge , & le sien. Mais quel usage en faites-vous ? Où est la bonté de votre cœur , lorsque vous abandonnez une Epouse qui vous adore , & dont l'esprit , la vertu , la douceur , joints à mille charmes naturels , auroient dû fixer éternellement votre tendresse ? Où est votre esprit & votre jugement , lorsque vous lui préférez une Femme qui n'a guères d'autre mérite que celui que votre passion lui prête ? C'est par mes propres yeux que j'en juge. Je la vis hier à Chailot. Dieu ! quelle différence entr'elle & ce que vous lui sacrifiez ! Enfin où est le soin de votre honneur , lorsqu'avec tant de lumières vous vous rendez l'esclave d'une passion honteuse , & que vous vous exposez à la raillerie de tous ceux qui connoîtront votre aventure.

Je voulois interrompre cette injurieuse harangue , où le bon sens me paroissoit aussi peu menagé que l'honnêteté. Il continua avec le même

feu. Un moment, Monsieur, me dit-il, un moment, je n'ai que deux mots à ajouter ; & comme il n'y a point d'apparence que j'aye l'honneur de vous revoir souvent , j'aurai la satisfaction d'avoir fait mon devoir , & de laisser peut-être une matière utile à vos méditations. Je ne vous ai fait encore envisager dans votre conduite , que ce qui blesse la raison & l'honnêteté morale , mais la croyez-vous plus à couvert de reproches du côté de la Conscience & de la Religion ? De quel droit & sur quel prétexte pensez-vous à rompre les saints engagements du Mariage : J'ignore quelles sont les Loix de la Religion que vous professez : mais en est-il d'assez détestables pour autoriser la violation de vos sermens , lorsque votre Epouse est fidèle à observer les siens ? Je sçai qu'elle a eu la foiblesse d'y prêter son consentement : je lui en ai fait un juste scrupule. Elle ne se défend que par la résolution où elle est , dit-elle , de vous prouver jusqu'à la fin de sa vie par son obéissance & sa soumission , qu'elle ne mérite point le tort que vous lui faites. Il est clair que cet excès de bonté ne la justifie pas. Mais vous l'êtes bien moins , vous qui vous portez au crime sans prétexte & sans raison , qui n'en sçauriez apporter d'autre qu'une passion déréglée , qui en est elle-même un très-énorme. Voilà , Monsieur , ajouta-t'il , ce que mon Ministère , & l'intérêt que tous les honnêtes gens doivent prendre à la cause de Madame votre Epouse , m'ont fait croire que je pouvois vous dire ici sans témoins. Je l'ai fait sans ménagement. Je souhaite que mon zèle produise sur vous quelque effet. Il me reste d'apprendre vos volontés par rapport à la commission principale qui m'a procuré l'honneur de vous parler.

Quoique je fusse extraordinairement choqué de ce discours , & que dans les idées où j'é-

rois , je dusse y trouver presque autant d'injures & d'absurdités que de paroles ; il y avoit néanmoins quantité de choses sur lesquelles je n'eusse pas refusé de m'expliquer , s'il m'eût été adressé par tout autre qu'un Ecclésiastique. Malgré le trouble où j'étois , j'eus assez de modération pour me contenter de répondre au Chapelain , que je lui pardonnois ses invectives ; que s'il étoit aussi bien qu'il me l'assuroit avec mon Epouse , il devoit se plaindre à elle de ce qu'elle ne s'étoit ouverte à lui qu'à demi , ce qui marquoit assurément peu d'estime & de confiance ; qu'en s'ouvrant davantage , elle pourroit lui apprendre quantité de choses qui diminueroient peut-être ce qu'il apeloit son zèle , & qui serviroient à lui faire apercevoir plus de raison , d'honneur , & de Religion qu'il n'en trouvoit dans ma conduite. Pour ce qui regardoit mes Enfans , je lui promis de les envoyer quelquefois à Chaillot , n'étant point assez injuste pour les priver toujours du plaisir de voir leur Mere. Il me demanda la permission de les voir , & de les embrasser de la part de celle qui l'envoyoit. Je ne balançai pas un moment à la lui accorder.

Il me fut impossible d'écarter les réflexions qui m'assaillirent après son départ. Je me rapelai , comme malgré moi , jusqu'aux moindres expressions de son discours & de ma réponse. L'unique point que je crus démêler clairement parmi les reproches obscurs qu'il m'avoit faits , fut le caractère de ma nouvelle Epouse. Je ne doutai point que cette Femme d'un mérite si inférieur à celui de Fanny , & dont il avoit jugé lui-même à Chaillot par ses propres yeux , ne fût Madame Tallin , que mon Epouse se figuroit apparemment que je devois épouser. Je souris de cette erreur ; mais ne comprenant rien à tout ce qu'il avoit

ajouté , je conclus seulement , que c'étoit un effet de l'adresse de Fanny , qui pour conserver sa réputation dans le Couvent , tâchoit de déguiser son infâmie , & de faire retomber sur moi tout le blâme de notre séparation. Quoique cette conduite fût assez naturelle , après celle que j'étois toujours persuadé qu'elle avoit tenuë , j'en ressentis une vive indignation. Ce sentiment servit même à diminuer le trouble qui ne me quittoit point , & qui accompagnoit toujours son idée. Voyez , disois-je , dequoi devient capable une Femme qui a une fois oublié son devoir ! Un crime entraîne presque tous les autres. Fanny étoit droite , sincère , incapable de dissimuler. La voilà fourbe & artificieuse ; elle s'est déshonorée par le plus honteux desordre , & elle veut conserver toute la gloire de l'innocence. Ah ! perfide , perfide , qui t'eût jamais soupçonné de porter un cœur si lâche , & d'y renfermer le germe de tant d'horreurs & d'infamies ! A quels signes s'assurera-t'on jamais d'avoir bien connu dans une Femme , la modestie , la pudeur , la sincérité , la tendresse conjugale , & toutes les autres vertus ? J'allai au Parc après ces réflexions , pour chercher ma consolation ordinaire dans la vuë & l'entretien de Cecile. L'impression qui me restoit de ce qui venoit d'arriver , me fit pousser encore un profond soupir en entrant dans sa chambre. Cette aimable Fille s'apercevoit fort bien de la mauvaise assiette de mon ame ; sans doute même , qu'elle en devinoit la cause , mais elle étoit convaincuë que je l'aimois , & elle avoit elle-même une tendresse infinie pour moi. Elle me recevoit comme un Amant chéri , mais malade , qui avoit besoin d'être soulagé par sa honte & son indulgence. Elle me regardoit quelquefois avec langueur &

inquiétude. Je remarquois alors dans ses yeux tous les tendres mouvemens de son ame ; & fortifié en quelque sorte par le témoignage de sa compassion , je la remerciois de ce sentiment qui convenoit si bien à mes maux.

M. de R. s'employoit pendant ce tems-là sans relâche à presser l'affaire de mon Divorce. Il l'avoit proposé au Consistoire de Charenton ; & quoique les Protestans fussent si maltraités en France , qu'ils se voyoient tous les jours enlever quelqu'un de leurs Privilèges , il avoit eu assez de crédit pour faire passer les Anciens sur leurs craintes , & les faire consentir à recevoir ma Requête. Le jour étoit déjà marqué , pour la déposition des Témoins. Ma Belle-sœur , sa Fille , Madame Lallin , & mes principaux Domestiques devoient être entendus par les Commissaires ; & la conclusion ne pouvoit traîner long-tems après des rapports si unanimes & si positifs. Ce fut sans doute le Ciel qui prit soin d'arrêter cet aveugle projet , dans un tems où il ne paroissoit plus que rien pût s'opposer à l'exécution. Je souhaitois moi même d'en voir bientôt la fin ; non que je ne fusse toujours combattu par des inquiétudes & par des craintes , qu'un esprit plus timide eût regardé peut-être comme autant de malheureux présages : mais je m'étois persuadé , suivant la réflexion de ma Belle-sœur , que mon mariage étoit l'unique moyen de les dissiper. D'ailleurs , les charmes de Cecile agissoient sur moi avec leur empire ordinaire ; ou s'il étoit vrai , comme je l'avois dit à ma Sœur , que cette belle personne ne m'eût rien inspiré , le transport que je lui avois fait de mes sentimens étoit si parfait & si sincère , qu'il produisoit tous les effets d'une véritable passion.

Quelques jours s'écoulèrent , jusqu'à celui qui

qui étoit marqué par le Consistoire pour entendre les dépositions de ma Famille. Le matin même de ce jour fatal , on vint m'avertir qu'un Chanoine de S. Cloud , nommé M. Audiger , avec lequel j'avois lié quelque connoissance , demandoit avec empressement à m'entretenir , & qu'il avoit avec lui un Inconnu qui ne marquoit pas moins d'envie de me voir. J'étois seul dans ma chambre , assis sur un lit de repos où je m'entretenois tristement de ce qui devoit s'exécuter l'après-midi ; & cette pensée ayant augmenté dès le matin ma mélancolie habituelle , j'avois déclaré à mes gens que je ne serois visible ce jour-là pour personne. Cependant , ayant quelque considération pour M. Audiger , qui étoit un homme d'esprit & de mérite , je donnai ordre qu'on me l'amenât dans le lieu même où j'étois. Il entra avec l'Inconnu qui l'accompagnait. Pardonnez mon importunité , me dit-il ; je n'aurois pas insisté après avoir appris de vos domestiques que vous étiez dans le dessein de ne voir personne aujourd'hui ; mais je me suis chargé d'introduire chez vous ce Gentilhomme , qui m'est recommandé par un ami , & qui a des affaires pressantes à vous communiquer. Je les priai tous deux de s'asseoir. L'Etranger étoit un homme dont je reconnoissois l'air & la taille. Mais son mouchoir qu'il tenoit devant sa bouche , comme si ses dents lui eussent causé quelque douleur , & une grande perruque qui lui cachoit une partie du visage , ne me permirent pas d'abord de le remettre entièrement. D'ailleurs , j'aurois eu le même embarras quand il auroit paru dans son état naturel. Je n'en aurois pas cru mes yeux. Je ne me serois pas persuadé aisément qu'un malheureux que je croyois mort , & à qui toutes sortes de raisons devoient

faire craindre ma presence , s'il étoit vivant , pût se trouver tranquillement dans ma propre maison au moment que je m'y attendois le moins.

Aussi-tôt qu'il fut assis , il me laissa voir son visage à découvert. Je me remis alors clairement les traits. Cependant , le peu de vrai-semblance que je trouvois dans mes idées , & la surprise extrême que me causoit cette aventure , me tinrent encore un moment dans l'incertitude. Mille mouvemens tumultueux s'élevoient dans mon ame , lorsqu'il se hâta lui-même de m'éclaircir. Vos yeux ne se trompent pas , me dit-il en Anglois , pour n'être pas entendu du Chanoine ; je suis Gelin. J'ai eu recours à ce déguisement , pour m'introduire chez vous sans être reconnu de votre famille. Parlons donc sans bruit ; & si vous êtes homme d'honneur , ne permettez point que je reçoive ici d'insulte. Vous me laissez , continua-t'il avec beaucoup d'assurance ; je ne m'en plains pas , je vous ai fait assez de mal pour mériter votre haine. Aussi ne suis-je point ici pour rechercher votre amitié. J'y viens combler la mesure de mes crimes. J'ai séduit votre Epouse , j'ai massacré votre Frere & mon ami. Je veux maintenant vous arracher la vie à vous-même , ou perdre la mienne par vos mains. Il faut que nous nous voyions l'épée à la main. Convenons du tems & du lieu.

Ce discours furieux arrêta les marques d'étonnement que j'aurois sans doute laissé paroître en le reconnoissant. Dans la première indignation que je ressentis , il ne s'en fallut rien , que me levant avec fureur , je ne m'efforçasse de le punir par mes mains de toutes ses perfidies. Cependant , un moment de réflexion me fit comprendre qu'étant seul & sans armes , la violence me réussiroit peut-être mal avec un homme de ce caractère. Il

n'y avoit point à délibérer non plus sur le Duel qu'il me proposoit. L'honneur & la raison me défendoient également de l'accepter. C'étoit à la Justice publique, que l'un & l'autre m'obligeoient de remettre ma vengeance. Toute la difficulté consistoit à me saisir d'un Scélérat si effronté, qui ne s'étoit pas sans doute introduit chez moi sans précautions, & que je jugeois muni de quelques pistolets, outre une longue épée dont il sembloit affecter de faire parade. Je demurai quelque-tems en silence, à chercher les moyens de m'assurer de lui, & à réfléchir sur les raisons qui pouvoient lui faire désirer ma mort. Son impatiente fureur paroissoit dans tous ses mouvemens. Il me pressa de répondre, en me conseillant avec quelques railleries amères, de ne pas refuser le combat, autant pour ma sûreté, ajouta-t'il, que pour mon honneur. Je pris enfin mon parti, & quelque aversion que j'aye toujours eue pour l'artifice, je crus qu'il m'étoit permis de l'employer dans cette occasion. Je lui dis, pour l'engager à s'expliquer davantage, que j'ignorois le motif de sa haine, & que tout autre que lui m'eût peut-être regardé d'un autre œil, après le mal qu'il m'avoit fait, & le bien qu'il avoit reçu de moi; que j'acceptois néanmoins l'occasion qu'il m'offroit de punir tous ses crimes, & que je ne la laisserois pas échaper. Mais que pour ôter à mes domestiques toute défiance de son projet & du mien, il falloit, comme il m'en avoit prié lui-même, éviter le bruit dans ma Maison, & prendre un air qui sentît moins la colère & la haine. Je lui demandai si M. Audiger sçavoit quelque chose de son dessein. Il m'assura qu'il n'en sçavoit rien. Je les invitai là-dessus l'un & l'autre à déjeuner avec moi. Ils y consentirent.

Je me levai aussi-tôt, pour apeler quelque do-

mestique. Il en vint un auquel je donnai ordre de faire préparer promptement ce qui étoit nécessaire pour déjeuner. Je m'étois avancé exprès vers la porte de ma chambre , de sorte qu'il me fut aisé de dire secrètement à mon Laquais que j'avois besoin de secours , & que ma vie étoit en danger s'il ne se hâtoit d'avertir tous mes gens de venir à moi avec des armes. Un ordre de cette nature , donné peut-être avec un air de trouble & de précipitation , ne pouvoit manquer de répandre en un moment l'alarme dans toute ma maison. Mes domestiques étoient dispersés. Le mouvement qu'on se donna pour les rassembler fit que le bruit alla jusqu'au Parc. Les Dames apprirent le danger où j'étois , & l'amitié augmentant leur frayeur , elles s'imaginèrent que j'étois déjà assassiné. Cecile fut la plus vive à s'aller armer pour ma vie. Elle oublia les raisons qui l'obligeoient à se tenir cachée. Elle devança ses compagnes , qui accoururent aussi après elle , & elle fut au pied de mon escalier avant même que mes gens y fussent avec leurs armes. Gelin s'étoit peut-être déjà défié de quelque chose , lorsqu'il m'avoit vu parler secrètement au laquais ; mais entendant quelque tumulte , & la voix de Cecile qui demandoit à grands cris où j'étois , il ne douta point que mon dessein ne fût de le faire arrêter. La rage le saisit aussi-tôt. Il tire son épée avec plus de précipitation que je ne puis dire , & se jette sur moi pour me percer. J'eus assez de bonheur pour écarter le premier coup : mais comme je me levois de ma chaise en m'efforçant de le saisir , il me fit tomber sur le lit de repos qui étoit à côté de moi , & me plongeant deux fois son épée au travers du corps. Je demeurai étendu sans force , en versant deux ruisseaux de sang. Le Chanoi-

ne , qui n'avoit pû être assez prompt pour arrêter mon Assassin , se jetta sur lui au moment qu'il me portoit un troisième coup , & lui saisit heureusement le poignet. L'épée tomba par terre , & roula même à quelque pas du lit. Le malheureux Gelin entendant mes gens qui s'aprochoient , ne s'arrêta point à la prendre. Il tira de ses poches deux pistolets , & les tenant au poing , il entreprit de se sauver par l'Escalier.

On conçoit que tout ce que je viens de raconter s'exécuta en un moment. Cecile n'étoit plus qu'à deux pas de ma porte. Elle fut poussée si rudement par Gelin , qu'elle ne put l'arrêter ; mais laissant ce soin à mes gens qui la suivoient , elle entra toute éperduë dans ma chambre. La première chose qui s'offrit à ses yeux , fut l'épée sanglante de Gelin. Elle s'en saisit , & ne doutant point que le Chanoine , qui étoit auprès du lit à me donner du secours , n'eût contribué à ma mort , ou qu'il n'achevât de m'ôter ce qui me restoit de vie , elle fondit sur lui la pointe baissée , pour le percer de mille coups. Je ne sçai par quel hazard il put éviter sa furie. Il se retourna si à propos , que le premier coup ne porta que dans sa robe. Il s'agita beaucoup pour parer ceux qu'elle continuoit de lui allonger. Comme je conservai toute ma connoissance , je la priai d'une voix foible de l'épargner. Ma prière ne parut servir qu'à l'animer davantage. Il sembloit qu'en m'entendant parler , ce témoignage qu'elle avoit de ma vie lui fit trouver de la joye dans les efforts qu'elle faisoit pour me venger. Heureusement pour le Chanoine , qu'une partie de mes gens vint le tirer d'embarras. Drink étoit à leur tête. Il avoit arrêté Gelin , malgré sa hardiesse & sa résistance. Ce perfide , voyant neuf

ou dix hommes armés au bas de l'escalier , avoit d'abord menacé de casser la tête au premier qui s'oposeroit à son passage. Mais Drink , qui étoit plein de résolution , ne lui avoit répondu qu'en s'approchant de lui le pistolet à la main , & en lui ordonnant fièrement de mettre bas les siens. Cette vigueur l'avoit tellement déconcerté , qu'il s'étoit laissé saisir au collet. Il avoit été facile ensuite de le désarmer , & quatre de mes Laquais étoient demeurés à le garder.

Drink fut surpris en entrant dans ma chambre de trouver M. Audiger aux mains avec Cecile. Me voyant blessé , & étendu sur mon lit , il s'imagina comme elle que cet honnête Chanoine étoit un de mes Assassins ; & loin de courir à son secours , je crus remarquer à son incertitude qu'il n'eût pas été fâché de le voir punir par les mains d'une Fille. J'ordonnai qu'on ôtât l'épée à Cecile. Elle la céda alors volontairement , & s'approchant de moi , elle me donna les plus tendres marques de son inquiétude & de sa douleur. Ma Belle-sœur arriva en même-tems , avec Madame Lallin & ma Nièce. Elles s'employèrent ensemble à visiter mes playes. On se hâta de faire venir un Chirurgien de S. Cloud : il les trouva toutes deux dangereuses ; mais il ne put décider tout-d'un-coup si elles étoient mortelles. Son principal motif d'espérance fut de me voir conserver toute ma liberté d'esprit , dans une si grande émotion , & malgré la perte d'une partie de mon sang.

Le voyage qu'on fit à Saint Cloud pour avertir le Chirurgien , produisit un effroi fâcheux pour mon assassin. J'avois ordonné qu'on le gardât soigneusement dans le dessein de me le faire amener à ma chambre lorsque le premier appareil seroit mis à mes playes , & de l'interroger sur les

raisons qui l'avoient porté à son horrible entreprise. Mais le Laquais qui fut envoyé à Saint Cloud n'ayant point reçu ordre de se taire , avoit publié tout ce qui s'étoit passé chez moi. L'aventure fut rapportée aux Chefs de la Justice du lieu , qui se crurent en droit de faire amener le criminel dans leurs prisons. Ils l'envoyèrent prendre chez moi par quelques Archers. J'étois alors occupé avec le Chirurgien ; & la crainte de me causer un nouveau trouble , dans le danger où j'étois , empêcha mes gens de me le faire savoir. Je n'approuvai point leur discrétion , lors qu'ayant demandé des nouvelles du prisonnier , on me répondit que la Justice de S. Cloud l'avoit fait enlever. Outre que je me sentoais assez de générosité pour lui pardonner , je perdois l'espérance d'apprendre ce qui m'avoit attiré sa haine. Monsieur Audiger , qui s'étoit réconcilié avec Cecile , & que j'avois prié de me donner quelques lumières sur ce triste accident , m'avoit protesté qu'il ne connoissoit Gelin que de ce jour , & qu'il ne me l'avoit amené qu'à la prière du Chapelain de Chaillot qui lui avoit demandé cette faveur par un mot de lettre. Cette recommandation du chapelain me faisoit bien comprendre que mon Epouse n'avoit pas rompu tout commerce avec Gelin ; mais quoique je ne pusse attribuer la profession qu'elle faisoit avec cela de mener une vie dévote & salutaire , qu'à une damnable hypocrisie , je n'osai porter mes soupçons jusqu'à me désier qu'elle eût quelque part au dessein de ma mort , ni même qu'elle en eût la moindre connoissance. Ce ne seroit plus une Femme , disois-je , ce seroit un Monstre & une furie détestable. Je tâchois d'écarter cette pensée , comme si j'eusse appréhendé.

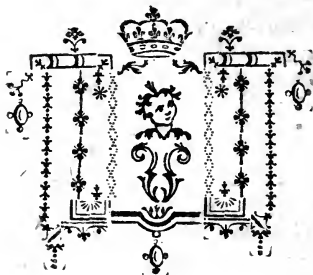
de me rendre coupable en m'y arrêtant volontairement. Elle m'avoit même causé une espèce de frémissement , en se présentant à mon esprit la première fois. Cependant elle y revenoit toujours , malgré les efforts que je faisois pour la rejeter , & elle n'y revenoit point sans me causer un des plus tristes sentimens que j'eusse encore éprouvés. Ma Belle-sœur s'aperçut que j'étois extrêmement agité. Elle me demanda de quoi mon imagination s'occupoit. Mais que pensez-vous , lui dis-je , de cette intelligence de Gelin avec le Chapelain de Chaillot ? Seroit-il possible que la misérable Fanny... Je n'osai achever. Ma Sœur comprit fort bien le reste. Elle baissa les yeux , & elle demeura sans me répondre. Je la priai de s'expliquer. Elle ne le fit qu'avec peine ; mais elle me confessa à la fin , que Madame Lallin , Cecile , & elle-même avoient les mêmes craintes que moi, depuis ce qu'elles avoient entendu de M^r Audiger. Cette cruelle confirmation d'un doute que j'avois regardé d'abord comme un crime , fit sur mon cœur une mortelle impression. Je sentis couler de mes yeux des larmes amères. O Dieu , m'écriai-je , vous mettez donc le comble à tous les malheurs dont vous m'avez accablé. Barbare Fanny , hélas , que t'ai-je fait ? Il ne manque donc plus à ton plaisir & à tes crimes , que de me percer le cœur ! Cecile étoit présente. Loin de s'offenser de mes plaintes , je voyois dans ses yeux qu'elle y étoit sensible. Ah , Cecile ! Cecile , lui dis-je en la regardant tristement , il n'y a plus que votre bonté qui puisse me consoler. Je haïrois la vie que le perfide Gelin & une Epouse encore plus cruelle n'ont pu m'ôter , si je n'avois la douce assurance d'en passer une toute heureuse avec vous.

Son Pere , qui avoit fait marquer ce jour-là pour l'assemblée des Commissaires & pour la déposition des Témoins , s'étoit rendu de bonne heure à Charenton. Il fut fort surpris de n'y pas voir ma Famille à l'heure dont on étoit convenu. Il vint chez moi vers le soir , & il trouva une trop juste excuse dans les funestes nouvelles qu'il aprit en arrivant. Son premier sentiment fut de poursuivre avec chaleur le Procès de Gelin , & de remonter jusqu'à la source de son attentat , pour en découvrir tous les Complices. Je tâchai de modérer cette ardeur. Non , lui dis-je , je craindrois trop d'apprendre ce que je veux toujours ignorer. Songez d'ailleurs que mon honneur y est intéressé. Voulez-vous que j'aie à informer le Public de ma honte , & m'exposer peut-être à voir mon infâme Epouse finir sa vie sur un Echaffaut ? Elle n'est pas digne d'un autre sort. Mais je dois le sacrifice de mon ressentiment à la mémoire de son Pere , & à mon propre honneur , & même au vôtre , puisque vous m'avez accordé votre Fille. J'approuve donc si peu votre avis , ajoutai-je , que je vous prie au contraire d'employer votre crédit & celui de vos amis , pour arrêter le cours de la Justice & pour sauver Gelin. Je vous desirois avec impatience , pour vous faire cette prière. On attend Madame au premier jour. Gagnez seulement sur les Juges de surseoir les procédures jusqu'à son retour. Je compte d'obtenir d'elle tout ce que je prendrai la liberté de lui demander. Il convint de la force de mes raisons , & s'étant rendu aussi-tôt à Saint Cloud , il n'eut pas de peine à obtenir le délai du procès jusqu'au retour de Madame. On fut plus difficile à lui accorder la permission de voir Gelin dans

sa Prison. Je l'avois prié de la demander aux Juges , & de faire ses efforts pour tirer de lui quelque éclaircissement. Il lui fut impossible de se procurer cette faveur. Je fus assez satisfait de celle qu'il avoit obtenu , & d'apprendre de lui que l'arrivée de Madame ne pouvoit être différée long-tems , puisque la meilleure partie de ses Equipages étoit déjà au Château.

En effet , elle arriva deux jours après avec toute la Cour. Nous en fumes avertis par le bruit des cloches & les autres témoignages de la joye publique ; car cette excélente Princesse étoit si tendrement aimée , que ses moindres absences étoient suportées avec peine. Les plaisirs ne renaissent qu'en sa présence. Il lui restoit alors bien peu de tems , pour en goûter , & pour en faire naître. Le cours de sa belle vie aprochoit de sa fin. Fragilité des grandeurs humaines ! Dans la fleur de sa jeunesse , si proche du Trône , au milieu des délices & dans l'abondance de tous les biens qui peuvent rendre la vie chère & précieuse , elle devoit peu de jours après se la voir ravir tout-d'un-coup , & servir de nouvel exemple à ceux qui sont trop de fond sur les avantages de la Naissance & de la Fortune. Ce ne fut pas à elle seulement , que son retour devint funeste ; Cecile étoit comprise dans le même Arrêt du Ciel qui la condamnoit à mourir ; & si cette grande Princesse servoit de leçon aux amateurs du monde & des plaisirs , la charmante Cecile en fut une aussi terrible pour tous ceux qui estiment trop les agrémens de la nature & les charmes de la beauté. Moi seul , misérable rebut de la fortune , j'étois destiné , après tant de malheurs & d'agitations douloureuses , destiné sans le prévoir & sans l'es-

pérer , à des retours de joye & de félicité , dont je ne me croyois plus capable par idée même & par imagination. Mais il devoit encore en coûter extrêmement à mon cœur , avant que de les obtenir ; & par la disposition ordinaire de mon sort , je devois les payer bien cher , après les avoir possédé quelques momens.





HISTOIRE

DE

MR CLÉVELAND.



SUITE DU LIVRE HUITIÈME.



R

Ecommencerai-je sans cesse à m'affliger, & l'image de mes anciens malheurs me fera-t'elle toujours presente ! Quelle étrange familiarité ai-je contractée avec la douleur ?

Dans la situation tranquille dont le Ciel me permet de jouir depuis quelques années, à couvert du moins de ce déluge d'infortunes, qui ont ruiné ma constance & mes forces dans la plus belle saison de ma vie, la paix ne devroit-elle pas rentrer dans mon cœur ? N'est-il pas tems que j'oublie mes peines ; & lorsque la fortune m'accorde un peu de repos, aurai-je encore à combattre mon imagination, qui a toujours été ma plus cruelle ennemie après elle ? Mais par quel charme se fait-il que le mal qu'elle me cause, & les tourmens même dont je me plains, sont devenus ma plus douce & ma plus chère occupation,

Un malade peut-il chérir le poison qui le tuë ? J'aime , je crains , j'espère , je m'afflige & je me trouble encore , dans un tems où j'ai perdu tout ce qui a ouvert l'entrée de mon cœur à ces terribles sentimens. Toute la douceur de ma vie est de les entretenir , comme le précieux reste de ce qui les a causés. Je ne me lasse donc pas de répéter mon dessein : je continuë d'écrire pour nourrir ma tristesse , & pour en inspirer à tous les cœurs sensibles qui sont capables de s'attendrir & de s'affliger avec moi.

L'impatience que j'avois d'apprendre le retour de Madame , cessa deux jours après , par l'arrivée d'un de ses Gentilshommes , qui demanda d'une manière pressante à m'entretenir un moment. Quoique les Chirurgiens m'eussent recommandé la solitude & le silence , ma sœur qui sçavoit que mes blessures n'étoient pas le plus dangereux de mes maux , crut que cette marque de bonté & d'attention , de la part d'une Princesse pour qui j'avois le dernier attachement , contribueroit plus à ma guérison que tous les remèdes. Le Gentilhomme étoit d'ailleurs un des mes amis , que la bonté de Madame lui avoit fait choisir exprès pour cette commission. Après quelques marques de l'intérêt qu'il prenoit lui-même à ma situation , il me dit en peu de mots , que me trouvant beaucoup plus mal qu'il ne se l'étoit figuré , il se croyoit obligé de changer quelque chose aux ordres dont il étoit chargé ; mais qu'il ne doutoit pas que sur le rapport de ce qu'il avoit vû , Madame ne le renvoyât chez moi , le jour même , avec d'autres explications ; qu'elle devoit arriver le soir à Saint-Cloud où elle avoit espéré que je pourrois me faire transporter , pour apprendre d'elle-même mille choses qu'il m'importoit de sçavoir & dont elle croyoit ne pouvoir trop-tôt m'infor-

mer ; qu'il ignoroit les raisons secrètes de son empressement ; mais qu'elle lui avoit recommandé plusieurs fois de me répéter que j'étois plus heureux que je ne le pensois , & qu'elle faisoit son propre soin de mon bonheur. Il ajoûta que mes blessures lui paroissant trop dangereuses pour me permettre de quitter ma maison , il alloit attendre la Princesse à Saint-Cloud , où elle seroit surprise en arrivant de ne me pas trouver moi-même.

Le soin de ma vie ne me touchoit point assez pour me la faire ménager beaucoup. Cependant comme je ne voyois dans le compliment que je venois de recevoir , qu'une marque ordinaire de l'affection dont Madame m'honoroit , je crus que le bruit de mon aventure étant allé jusqu'à elle dans le lieu où elle avoit passé la nuit , son dessein étoit de me consoler par de nouvelles assurances de sa protection. Ma réponse fut conforme à cette pensée ; & sans porter mes vûes plus loin , je priai ma sœur de se rendre sur le champ à Saint-Cloud, pour lui marquer ma vive reconnoissance à son arrivée. Je la chargeai aussi de lui expliquer les circonstances de l'entreprise de Gelin, & de la conjurer au nom de sa générosité d'employer son pouvoir en faveur de ce misérable , autant pour lui sauver la vie , qu'il devoit perdre infailliblement par le dernier supplice , que pour mettre à couvert l'honneur de Mylord Axminster & le mien. Ma sœur partit. Je demeurai avec Mr. de R.... & sa fille , qui avoient été presens à ce court entretien , & qui avoient pris dans un autre sens que moi les ordres de Madame. Ils me proposèrent leurs conjectures. Vous verrez , me dit Mr. de R.... que Madame est informée de votre inclination pour Cecile , & que le desir qu'elle a de contribuer à votre repos , l'aura portée à lever une partie des obstacles par une recomman-

dation aussi puissante que la sienne. Cecile pensoit de même sans oser s'expliquer. Je me rappelai alors tout ce que je venois d'entendre, & je trouvai en effet quelque chose d'obscur dans les dernières expressions du Gentilhomme. Cette assurance répétée d'un bonheur que j'ignorois, avoit une apparence de mystère, dont il sembloit que Madame voulut se réserver l'explication. Mais à quel bonheur pouvois-je prétendre, dans l'excès d'abattement où la tristesse me réduisoit encore plus que la douleur de mes blessures ? Je répondis à M. de R. . . . avec un profond soupir, que si son amitié ne se trompoit pas en ma faveur, c'étoit effectivement ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux.

La nuit étoit fort avancée lorsque ma sœur revint de Saint-Cloud ; mais n'ayant pû prendre encore que peu de momens d'un sommeil tranquille, je souffrois volontiers que M. de R. . . . vint dans ma chambre à toutes les heures, & qu'il me tirât par sa présence, ou par quelques mots d'entretien, d'un abîme de réflexions trop sombres. Son zèle l'auroit empêché d'en sortir, si les Chirurgiens n'eussent donné d'autres ordres. Il y étoit à l'arrivée de ma Sœur ; & l'impatience d'attendre ce qu'elle avoit à me raconter, le fit approcher de mon lit avec elle. Je remarquai que cette curiosité le chagrina. Au lieu de commencer le récit que j'attendois, elle me fit un éloge si vague de la bonté de Madame & de l'intérêt qu'elle prenoit à ma santé, que M. de R. . . . s'aperçut lui-même qu'elle usoit de quelque déguisement. Il s'imagina que c'étoit par ménagement pour l'état où j'étois ; & me voyant en effet quelques marques d'agitation, il proposa à ma sœur de se retirer. Elle le suivit sans affectation ; mais à peine l'eût elle vû tourner vers son appartement, que

revenant sur ses pas , elle s'assit auprès de moi lit , & elle me prit la main , qu'elle fera avec un mouvement passionné. Je la regardai fixement. Je vis de l'émotion sur son visage , & je la priai de parler. Mon Dieu ! me dit-elle , par où dois-je commencer , & de quels termes me servirai-je pour vous apprendre ce que vous ne devez pas ignorer un moment. La présence de Mr. de R . . . m'a gênée. Je crois que vous m'approuverez d'avoir attendu que je fusse seule avec vous. Ah ! mon Frere , ajouta-t'elle en me serrant de nouveau les mains , quel recit ai-je à vous faire ?

Je confesse que cette préparation m'altéra le sang , jusqu'à me causer une sueur froide , dont je me sentis les mains & le front tout humides. Ce n'est pas que l'air & le ton de ma Sœur eussent rien de funeste ; mais je la voyois comme pénétrée d'étonnement & de tristesse , dans un tems où je n'attendois que de la consolation , par l'arrivée & les dernières promesses de Madame. Hélas ! lui dis-je , à quoi dois-je m'attendre encore ? Achevez donc promptement , si c'est quelque nouveau malheur. Elle se hâta de me répondre que c'en étoit un , mais un malheur passé , & qu'elle avoit regret que la manière dont elle s'étoit expliquée parût me causer quelque allarme ; qu'il lui étoit impossible néanmoins de me raconter avec plus d'ordre des choses qui n'en pouvoient recevoir ; qu'elle étoit encore embarrassée où prendre le commencement de sa narration ; qu'elle ne pouvoit venir au nœud tout-d'un-coup , parce qu'il dépendoit de tant de circonstances délicates , qu'elle ne se croyoit point capable d'en juger ; qu'il falloit qu'elle les reprît l'une après l'autre , & que j'eusse la patience de les entendre , en me persuadant seulement d'avance que j'avois plus à espérer

qu'à craindre , & que Madame elle-même en portoit un jugement tout-à-fait favorable.

L'ardeur avec laquelle je l'écoutois ne me permettant point de l'interrompre , elle continua de me dire que Madame avoit couché à Chantilly la nuit précédente , qu'elle y avoit reçu le matin du même jour la visite de Fanny , & que c'étoit d'elle-même qu'elle avoit appris mon dernier malheur ; qu'ayant été d'autant plus surprise de la voir , qu'elle s'étoit fait annoncer sous un nom supposé , elle lui avoit fait connoître d'abord qu'elle étoit informée de la vérité de ses aventures ; que Fanny , dont le dessein étoit d'en venir elle-même à cette explication , s'étoit jetée aussi-tôt à ses genoux , avec une abondance de larmes & des sanglots si violens , que sa vie même avoit paru quelques momens en danger , qu'étant revenu à elle avec beaucoup de peine , elle avoit imploré de la manière la plus touchante le secours du Ciel & la compassion de Madame ; que ses plaintes , ses agitations & toutes les marques de son desespoir ne pouvoient être représentées , & que Madame confessoit elle-même qu'elle avoit peine à comprendre comment une femme d'une complexion si délicate avoit pû ressentir , sans mourir , les mouvemens d'une si impétueuse douleur.

Madame qui ignoroit encore les nouvelles raisons qu'elle avoit de s'abandonner à cet excès d'affliction , avoit voulu d'abord la consoler avec sa bonté ordinaire , par tous les motifs qu'elle pouvoit tirer des dispositions de la Providence , & s'imaginait que c'étoit le repentir qui agissoit sur son cœur avec cette violence ; elle avoit commencé à lui parler de la douceur de son caractère , comme d'une raison d'espérer que je pourrois quelque

jour oublier ses foiblesses passées. Mais c'étoit-là, me dit ma Sœur, que ses larmes avoient recommencé avec une nouvelle abondance, & que dans la confusion de mille choses que son transport lui faisoit dire, tantôt me reprochant mon injustice, tantôt vantant son innocence, tantôt rapelant notre bonheur passé, & revenant toujours avec quelque exclamation douloureuse à mon nouveau mariage & à ma blessure, Madame qui étoit véritablement touchée de cette scène, & qui ne comprenoit rien à une partie de ce qu'elle entendoit, l'avoit priée de lui expliquer plus nettement en quoi elle avoit besoin de ses bons offices, & de l'aider à comprendre ce que signifioient ma blessure, mon mariage & l'injustice qu'elle me reprochoit. Elle avoit ainsi tiré d'elle quelques éclaircissemens interrompus, qui n'avoient fait qu'augmenter sa curiosité, parce que ne s'accordant point avec la plûpart des idées que je lui avois fait prendre de ma conduite par des recits tout différens, elle se trouvoit obligée de nous soupçonner l'un ou l'autre de dissimulation & de mauvaise foi; & peut-être que l'impression présente d'un desespoir aussi vif que celui de Fanny, avoit fait pencher de son côté la balance. Quoiqu'il en soit, elle s'étoit cru intéressée à lui donner toute l'attention nécessaire pour s'éclaircir, & c'étoit cet important entretien que ma Sœur craignoit de ne pouvoir me rapporter assez fidèlement. Elle acheva néanmoins sa relation, dont je veux laisser le jugement à mes Lecteurs avant que de représenter l'effet qu'elle produisit sur moi.

Fanny se prétendoit innocente; & loin de se reconnoître au portrait que j'avois fait à Madame de sa trahison & de son infidélité, elle avoit traité de calomnies infernales toutes les accusa-

tions qu'on avoit formées contre sa vertu. Ce n'étoit pas sur moi néanmoins qu'elle en faisoit tomber le reproche. Non : elle confessoit, disoit-elle , que le Ciel m'avoit donné un cœur droit ; mais j'étois facile & crédule. Je m'étois laissé empoisonner par sa Rivale ; & c'étoit à cette femme détestée qu'elle attribuoit tous ses malheurs. Elle n'en avoit connu toute l'étendue que depuis deux jours. Accablé de douleurs dans sa retraite de Chaillot , sur-tout depuis le fatal consentement que je lui avois fait demander à notre séparation , elle y invoquoit la mort comme le seul remède d'une infortune qui ne pouvoit plus finir ; lorsque Gelin , qu'elle avoit toujours pris pour un ami honnête & fidèle , étoit venu l'avertir du noir complot qui se tramoit à Charenton. Les liaisons qu'il y avoit en qualité de Protestant , lui avoient fait découvrir que je pensois à faire dissoudre mon mariage ; & qu'ayant besoin de prétexte pour autoriser une entreprise qui bleffoit toutes les loix , je me fendois sur les plus affreuses impostures. Il lui avoit exagéré cet outrage , & la prenant par un autre intérêt , qui étoit celui de sa fureté même , dans le Couvent de Chaillot , où elle ne manqueroit point de passer bien-tôt pour une malheureuse adultère , & d'être exposée aux insultes , ou peut-être au châtiment , il l'avoit mise dans une situation de cœur & d'esprit si cruelle , qu'elle auroit préféré la mort à la Sentence du Consistoire dont elle étoit menacée. Il avoit profité adroitement de sa consternation pour lui proposer de sortir du Monastère & de se venger de moi en l'épousant ; mais n'ayant pû se faire écouter , il l'avoit quittée en affectant plus de douleur que de colère , & en lui promettant de hazarder sa vie même pour mériter la faveur qu'il lui de-

mandoit. Elle n'avoit point donné d'autre sens à cette promesse que celui qui devoit naturellement se présenter ; c'est-à-dire qu'elle attendoit des marques de zèle , des services , tels qu'elle en avoit reçus de lui dans mille occasions ; & ne prévoyant pas même qu'il fût capable de la secourir , elle n'avoit plus d'espoir que dans la bonté du Ciel ; lorsque le Chapelain de Chail-
lot, à qui elle avoit fait la confidence de ses peines , étoit venu lui donner avis que le misérable Gelin m'avoit assassiné dans ma propre maison , & qu'il s'étoit même servi de son entremise pour s'y faire introduire par un Chanoine de S. Cloud. Une nouvelle si terrible & si imprévue l'avoit réduite au même moment à l'extrémité ; mon ingratitude , ma dureté , ma perfidie n'avoient point empêché l'amour de lui faire sentir les plus mortels tourmens. C'étoit encore un de ses miracles qu'elle eût retrouvé assez de force dans sa tendresse même & dans le doute cruel où elle étoit de ma vie , pour s'informer aussi-tôt de l'état où mon assassin m'avoit laissé. Ayant appris que mes playes n'étoient pas desespérées , mais n'osant présenter à mes yeux un objet si odieux qu'elle me l'étoit devenu , elle avoit pris le parti , sur le bruit qui s'étoit répandu de l'arrivée de Madame , & dans la confiance qu'elle avoit à sa bonté , de recueillir toutes ses forces pour aller au-devant d'elle pour implorer sa pitié , pour lui redemander son Epoux , son honneur , tout ce qu'elle avoit de cher & de précieux aux yeux de Dieu & des hommes , & pour mourir à ses pieds , si elle avoit le malheur de ne pas l'obtenir.

Le caractère tendre & généreux de Madame l'avoit rendu extrêmement sensible à ce discours. Cependant comme elle n'avoit point oublié le dé-

tail de mes plaintes , qu'elle avoit pris plaisir à me faire répéter plusieurs fois , elle avoit demandé naturellement à Fanny , comment elle pouvoit être si touchée de mon accident , après m'avoir abandonné dans l'Isle de Sainte-Hélène , après les complaisances qu'elle avoit eûes pour un autre amant , après m'avoir livré sans pitié à tous les excès de la douleur & du desespoir ; car j'en suis témoin , lui avoit dit cette excellente Princesse , j'ai vû des larmes qui n'étoient pas feintes , j'ai entendu des regrets & des soupirs qui partoient d'un cœur malheureux , & qui se croyoit trahi par l'amour. Fanny avoit paru embarrassée de toutes ces questions ; & passant sur ce qui me regardoit comme si le sens en eut été obscur pour elle , elle avoit fait des plaintes amères de l'opinion que Madame avoit de sa conduite. Tout ce qu'il y a de sacré au Ciel & sur la terre avoit été attesté en faveur de son innocence. Elle avoit confessé que sa fuite de Sainte-Hélène pouvoit passer pour une démarche libre & imprudente dans l'esprit de ceux qui ignoroient le triste état où mon mépris l'avoit réduite ; mais n'ayant rien à se reprocher , & se sentant aussi sûre de son innocence que de sa misère , elle ne s'attendoit pas , avoit-elle répondu , qu'une Princesse toute généreuse , dont elle venoit solliciter la compassion & le secours , pût prendre plaisir à augmenter sa tristesse par des imputations si cruelles & si peu méritées ? L'air consterné dont elle avoit accompagné cette courte justification , avoit tellement touché Madame , que ne se sentant point la force de l'affliger davantage , & par un effet peut-être du penchant qu'elle m'avoit toujours marqué pour elle , il n'avoit plus été question que de caresses , de consolations , & de tous les témoignages de bonté dont cette aimable Princesse assaisontoit

toujours ses faveurs. Elle avoit embrassé Fanny avec une vive tendresse ; elle avoit plaint ses peines , elle l'avoit flâtée sur ses charmes ; elle l'avoit exhortée à tout espérer de l'avenir ; & formant à l'heure même du projet digne de sa générosité sur l'opinion qu'elle prenoit déjà de son innocence , & sur la certitude qu'elle avoit de la mienne , elle avoit fait apeler un de ses Gentilshommes qu'elle avoit chargé de la commission que j'avois reçue après midi , & de l'ordre de me faire transporter le soir à S. Cloud , si mes blessures me le permettoient. Son premier soin avoit été de s'informer si j'y étois à son arrivée. Ma sœur ajouta que dans l'ardeur qu'elle lui avoit marquée pour me voir & pour m'apprendre d'autres circonstances qu'elle se réservait à me communiquer elle-même , elle la croyoit capable de venir me surprendre dans ma maison.

J'étois immobile pendant ce récit. Toute l'attention de mon ame étoit fixée par la nouveauté de tant d'objets qui se presentoient en foule à mon imagination. Il ne falloit rien craindre de l'agitation de mes esprits pour ma blessure. Jamais un calme si profond n'avoit régné dans tous mes sens. Fanny innocente ! Fanny telle que je l'avois aimée ! Un tel prodige étoit-il au pouvoir du Ciel ? L'innocence peut-elle être rendue à une perfide ? Je ne l'avois pas perdue de vue un moment pendant le discours de ma sœur ; je l'avois suivie dans toutes ses attitudes & tous ses mouvemens ; à genoux aux pieds de Madame ; pâle, prête à s'évanouir , fondant en larmes & prononçant mille fois mon nom avec autant de soupirs. J'avois observé curieusement ses yeux , son visage , le son de sa voix. J'avois tiré des indices de ses moindres traits & des conjectures du plus léger changement. Enfin revenant à moi-même

après cette espèce de songe , je me tournai vers ma sœur qui attendoit impatiemment ma réponse. Non , lui dis-je avec une obstination qui la surprit , je n'ai point tant de crédulité pour de trompeuses apparences. Puis sortant malgré moi de cette fausse tranquillité qui commençoit à me peser : Ah ! m'écriai-je avec le plus amer sentiment du monde , ce n'est plus un bonheur auquel il me soit permis de penser , & j'ai honte de l'ardeur avec laquelle je le souhaite encore.

Mais si votre cœur le desiré , reprit ma sœur , pourquoi vous refusez-vous la satisfaction de l'espérer , jusqu'au nouvel éclaircissement que Madame vous promet ? C'est une douceur que vous devriez saisir avidement dans l'état où vous êtes. Je ne me suis hâtée de vous voir que dans cette vue. Je vous demande à vous-même , lui répondis-je , ce que vous pensez de votre recit au fond du cœur. Etes-vous assez aveuglé pour ne pas lire au travers de tous ces artifices ? Faut-il ici des yeux si perçans ? Il n'y a que la bonté extrême de Madame & sa prévention , qui puissent mettre un voile si épais sur les siens. Qu'aura-t-elle de plus à m'apprendre ? Encore des larmes , des plaintes , des cris de douleur : c'est un langage aussi familier à l'imposture qu'à l'innocence. Ce qu'il falloit justifier , c'étoit la trahison d'une infâme qui a pris le tems de mon sommeil pour quitter mon lit & se jeter entre les bras de l'indigne assassins qu'elle m'a préféré ; c'étoit la lâcheté qu'elle a eue de l'aimer , le crime qu'elle a commis en m'ôtant son cœur , la honte ineffaçable dont elle s'est couverte en courant volontairement le monde avec son ravisseur , l'affreux état où elle m'a jetté , & peut-être le noir dessein de ma mort , auquel elle s'efforce en vain de déguiser la part que son amant lui a fait prendre. Ce-

pendant la perfide ose encore attester le Ciel, qui ne doit plus lui réserver que des châtimens. Elle a le front de m'accuser d'injustice & de cruauté ! Moi, ma sœur ! continuai-je avec un redoublement d'indignation, moi qui n'en ai jamais eu que pour moi-même par les tristes effets d'une honteuse constance & d'une douleur insensée qui m'ont mis vingt fois au bord du tombeau. Elle se plaint que je me prépare à un nouveau mariage, lorsqu'avec un reste d'honneur elle devrait le désirer elle-même pour ensevelir éternellement la mémoire du sien ; elle crie impétueusement, elle pleure avec éclat. Ne voyez-vous pas l'orgueil & l'hypocrisie qui se prêtent la main, & qui joüent habilement le rôle de la vertu ? Femme sans pudeur ! Monstre horrible ! L'ombre de ton pere ne reviendra-t'elle pas pour t'épouventer par ses menaces, & pour t'inspirer du moins quelques remords ?

L'agitation où je retombois insensiblement porta ma sœur à rompre cet entretien pour me parler de Gelin & des mesures que Madame avoit déjà prises avec les Juges de Saint-Cloud. Sans répondre directement aux instances que je lui avois fait faire d'employer son autorité pour le sauver du suplice, elle avoit fait apeler le Chef de la Justice, & lui avoit témoigné en presence de ma sœur qu'elle souhaitoit que les procédures fussent encore suspenduës quelques jours. Après avoir tiré de lui cette assurance, elle l'avoit prié de lui envoyer le lendemain le Criminel sous une bonne garde, & d'avoir soin que ses mains fussent liées assez étroitement pour ne causer d'inquiétude à personne. Son dessein étoit non-seulement de le voir, par la curiosité que ses aventures devoient lui inspirer, mais de l'entretenir seule & de le faire raisonner sur une infinité de points.

qu'elle vouloit approfondir. Elle avoit particulièrement recommandé au Juge d'éviter l'éclat, & l'ordre étoit donné d'employer un carosse du Château : il ne faut pas douter, me dit ma sœur, que la vûe de Madame ne soit d'éclaircir bien des doutes, & que ce soin ne serve ensuite à nous procurer quelques lumières ; car malgré la force de vos raisons, ajouta-t'elle, & la crainte de vous causer trop d'agitation qui m'empêchoit tout à l'heure d'y répondre, je ne puis m'empêcher de répéter encore que j'ai le même penchant que Madame à croire aujourd'hui votre épouse moins coupable. Je laisse continua-t'elle, sa fuite avec Gelin & sa longue absence, dont j'avouë que le nœud m'embarrasse toujours ; mais quand je me rappelle le fond de son caractère, sa douceur, sa droiture, sa haine pour l'artifice, & tant d'autres qualités excellentes que je lui ai connues dans une longue familiarité ; quand je songe surtout à cette modestie scrupuleuse & timide que j'ai remarquée mille fois dans les moindres circonstances de sa conduite, & que je la compare à l'excès d'effronterie & d'impudence dont elle auroit eu besoin pour soutenir le rôle audacieux que vous lui attribuez aujourd'hui ; je ne trouve rien dans mes idées qui m'aide à rapprocher des choses si éloignées ; d'ailleurs Madame n'est pas une Princesse à qui l'on puisse reprocher de la légèreté & de la précipitation. Elle s'est entretenue long-tems avec elle, elle l'a fait parler, elle l'a écoutée ; comptez que, dans une scène de cette nature, les personnages contrefaits n'en imposent pas long-tems à un spectateur éclairé, qui connoît le vrai ressort des passions par une continuelle expérience du monde. Cependant Madame est tout-à-fait déclarée pour elle, & je ne vous ai pas dit qu'elle n'a même souffert qu'impa-

niement mes objections. J'interrompis ma sœur. Que voulez-vous conclure, lui dis-je, que Fanny est innocente, & que c'est nous qui sommes coupables? qu'elle m'a quitté par tendresse? qu'elle a suivi Gelin par un effort de fidélité conjugale? Non, répondit ma sœur, mais je cherche quelque tempéramment qui puisse concilier tant de contrariétés. Si vous ne pouvez la croire innocente, croyez-la touchée d'un repentir qui surpasse peut-être ses fautes. J'allois l'interrompre encore pour lui faire sentir que c'étoit la défendre mal, lorsque tournant la tête vers la porte de ma chambre où j'entendois quelqu'un qui s'avançoit doucement, je reconnus le P*** mon zélé Directeur. Il avoit empêché mes domestiques de m'annoncer son arrivée; & me faisant valoir cette attention, qui venoit de la crainte d'interrompre mon repos, il me protesta dans les termes les plus tendres que personne n'avoit été si touché que lui de ma funeste aventure. Il en avoit appris la nouvelle à Saint-Cloud, me dit-il, de la bouche même de Madame, qui lui avoit fait un reproche d'être informé si tard de la triste situation d'un de ses meilleurs amis; & n'ayant pas besoin d'autre aiguillon que son zèle, il venoit me rendre aussi-tôt les devoirs de l'amitié.

Quoique la sincérité de son compliment me fut aussi suspecte que sa présence m'étoit incommode, j'eus la patience de l'entendre, & de vouloir éprouver jusqu'où il étoit capable de porter la dissimulation. Sa curiosité sur la cause & les circonstances de mes blessures, n'avoit point été satisfaite à Saint Cloud, parce que le secret étoit une des principales faveurs que j'avois pris la liberté de faire demander à Madame. Aussi n'avoit-il rien épargné depuis un quart-d'heure qu'il étoit chez moi pour tirer la vérité de mes

domestiques. Toute son adresse n'ayant pu leur faire oublier mes ordres , il avoit vu Madame Lallin , qui ne s'étoit pas laissé pénétrer plus facilement. On s'étoit contenté de lui dire , suivant le bruit que j'en avois fait répandre , qu'un furieux avec qui j'avois eu quelque démêlé dans une Ville étrangère , m'avoit surpris dans ma chambre & m'avoit assassiné lâchement pour se venger. Peut-être y trouva-t'il peu de vrai-semblance ; mais remettant à s'éclaircir par d'autres voyes , il affecta de m'en parler dans le sens que je paroissais desirer , & il m'exhorta d'un ton fort chrétien à faire au Ciel le sacrifice de mon ressentiment. Ma sœur , qui haïssoit jusqu'à son nom , depuis l'aveu que M. Lallin nous avoit fait de sa malignité , prit occasion de quelque affaire domestique pour se retirer & me laisser seul avec lui.

A peine étoit-elle sortie , que paroissant se recueillir & méditer quelque chose d'importance , il cessa de m'entretenir pendant quelques momens. Dans la foiblesse où j'étois , & l'imagination remplie des dernières réflexions de ma sœur , je ne pouvois avoir beaucoup d'ardeur pour la conversation ; ainsi j'attendois patiemment qu'il lui prît envie de parler. Enfin , rompant le silence avec un air composé , il me dit que malgré la crainte de me causer un peu d'incommodité par un long discours , l'amitié dont il faisoit profession pour moi , ne lui permettoit pas de différer un moment quelques ouvertures qu'il croyoit nécessaires à ma sûreté ; que sans me recommander le secret , il se flâtoit que j'allois sentir moi-même de quelle conséquence il étoit pour lui que j'y fusse fidèle , & qu'il n'y avoit effectivement que la certitude de ma discrétion & le sincère attachement qu'il me portoit , qui pussent

faire passer un homme de sa profession sur les raisons qui l'obligeoient au silence. Vous êtes depuis quelques mois à S. Cloud, continua-t'il en baissant la voix, & dans quelque solitude que vous y ayiez vécu, vous ne devez pas douter que mille gens ne vous y aient observé. Ceux qui vous voyent de loin, sans connoître aussi parfaitement que moi l'innocence de vos mœurs & la sagesse de vos principes, ont pris de vous une opinion si peu favorable, que l'ayant communiquée à quelques personnes d'autorité, elle vous expose à tout ce qu'un honnête homme peut appréhender de plus fâcheux. Figurez-vous, poursuivit-il, que les uns vous font passer non-seulement pour un homme sans religion, mais pour le corrupteur de celle d'autrui; les autres plus particulièrement pour un Emissaire des Protestans voisins de la France, qui n'êtes ici que pour répandre ou confirmer l'erreur, & pour faciliter l'évasion des Deserteurs du Royaume. Vos accusateurs citent l'exemple de M. de R. qui se prépare, disent-ils, par vos conseils à se retirer en Angleterre. Ils citent sa Fille, qu'ils croient réfugiée chez vous, où l'on doute si son honneur est plus en sûreté que sa religion. On s'efforce ainsi d'irriter contre vous l'autorité civile & le zèle Ecclésiastique. Les plus ardens ont proposé de vous faire arrêter, pour éclaircir par le fond votre conduite & vos desseins. L'ordre en seroit déjà porté, si je n'avois eu le bonheur de le faire suspendre par le zèle avec lequel j'ai pris vos intérêts. Votre péril m'a touché jusqu'au fond du cœur, ajouta-t'il en me jettant un regard tendre, j'ai loué votre esprit & votre sçavoir, j'ai parlé de vous comme d'un homme de distinction que Madame honore de son amitié, & qui méritoit d'être respecté, sur-tout dans

l'absence de cette Princesse qu'on risqueroit d'offenser en vous maltraitant. J'ai demandé du tems pour vous observer de plus près , & j'ai promis un raport exact & fidèle. Enfin je me suis rendu votre caution pendant quelques semaines , qui m'ont été accordées pour veiller sur vos démarches ; j'aurois fait davantage , si je n'avois appréhendé de me rendre suspect par un excès de zèle.

Il ne paroissoit pas prêt à s'arrêter ; mais je l'interrompis. Le souvenir des aveux de Madame Lallin m'étoit trop présent , pour ne pas démêler tout-d'un-coup que ces protestations de service & d'amitié , étoient autant d'artifices. La persécution que j'avois à craindre étoit celle qu'il m'avoit suscitée , & tout ce détail n'étoit que l'histoire de sa propre haine , à laquelle il donnoit un autre nom. Il ne me restoit que ses motifs à pénétrer ; mais je n'eus pas besoin non plus de me consulter long-tems pour juger que ses premières démarches ayant eu peu de succès , & le retour de Madame lui faisant prévoir que j'allois être plus à couvert que jamais sous une si puissante protection , il vouloit tirer avantage de sa malignité même , soit pour se rétablir dans ma confiance par de fausses marques d'attachement , soit pour faire naître plus aisément l'occasion de me trahir à l'ombre de la familiarité & de l'amitié. Cette pensée me cauçoit assez d'indignation pour me faire rompre toutes sortes de mesures ; cependant forcé par mille raisons de garder des ménagemens , je me contentai d'interrompre un discours que je n'étois plus capable de supporter. Ma reconnoissance , lui dis-je , sera proportionnée à vos services. Je suis dans un état , ajoutai-je avec un soupir , où l'on ne peut me chagriner sans cruauté ; mais j'a

une si juste confiance dans la justice du Roi , dans la bonté de Madame , & dans la droiture de mon propre cœur , que des craintes de cette nature ne peuvent me causer le moindre trouble. Je méprise ceux qui pensent à me persécuter , parce que je n'ai donné à personne aucun sujet de me haïr. Il vouloit repliquer. Je le priaï civilement de considérer que le repos m'étoit nécessaire , & de remettre le reste de cet entretien après ma guérison. Enfin s'étant levé , je me croyois délivré de sa présence ; mais il s'arrêta encore , & se baissant vers moi : s'il est vrai que la belle Cecile soit chez vous , me dit-il affectueusement , vous m'accorderez sans doute la liberté de la voir. Quelque chagrin que cette proposition me causât , comme j'y étois à demi préparé , je me hâtai de lui répondre sans aucune marque d'embarras , que c'étoit M. de R. qu'il devoit obtenir la permission qu'il me demandoit , que Cecile étoit en effet chez moi , mais avec son pere & ma belle-sœur , & que l'innocence de mes sentimens ne demandant aucun mystère , je confessois volontiers qu'elle devoit être bien-tôt mon épouse ; il me serra la main avec un air d'approbation , il me fit entendre par un souris qu'il croyoit en lire beaucoup plus au fond de mon cœur.

L'indiscrétion de Madame Lallin m'avoit mis dans la nécessité de m'expliquer avec cette ouverture , car je ne pouvois entreprendre de faire passer ses aveux pour des imaginations , ni même de tenir plus long-tems le dessein de mon mariage & mes autres desseins cachés. Cependant un pressentiment secret sembloit m'avertir que je commettois une imprudence. M. de R... à qui je communiquai aussi-tôt ce qui venoit de m'arriver , en eût la même opinion , quoiqu'il

reconnut en même-tems que si c'étoit une faute , elle avoit été indispensable. Sa qualité de Sujet du Roi rendant ses craintes beaucoup plus vives que les miennes , il me dit naturellement qu'il croyoit désormais sa Fille aussi peu à couvert dans ma maison que dans la sienne , & que l'état de ma santé ne pouvant me permettre si-tôt de finir l'affaire de Charenton , il en revenoit au premier conseil que je lui avois donné de faire partir Cecile pour Roüen. Il avoit pris des mesures pour se défaire secrètement de son bien. Si elles réussissent , me dit-il , aussi promptement que je l'espère , je prévois que je me trouverai libre à peu près dans le même-tems que vous commencerez à vous rétablir de vos blessures. Alors notre départ ne sera pas différé d'un moment. Qui empêche même , ajouta-t'il , que vous ne fassiez partir vos Dames avec ma Fille , & que nous ne disposions ainsi de longue main tout ce qui peut hâter notre voyage ?

Je ne pouvois rien opposer de raisonnable à ce projet. La peine que devoit me causer l'éloignement de Cecile étant balancée par la vue des dangers que son pere me faisoit appréhender pour elle , je me sentis le cœur plus facile à gouverner qu'il ne l'eût été dans d'autres circonstances ; ou plutôt pour ne rien laisser d'obscur dans mes plus intimes sentimens , le trouble qui me restoit du dernier entretien de ma sœur , & l'abattement inexprimable dans lequel j'étois tombé par tant de degrés , m'avoient presque réduit à ne plus distinguer par quels mouvemens j'étois le plus agité. Dans cette confusion de cœur & d'esprit , que je ne me sentoais ni la force ni la volonté d'eclaircir , je résolus d'abandonner à un homme dont la sagesse & la discrétion m'étoient connus , des soins que je ne pouvois prendre moi-même.

Oùï , lui dis-je , faites-les partir si elles y consentent ; je remets tout à votre amitié. Il se hâta plus que je ne pensois d'exécuter cette résolution. A peine le P. fut-il retourné à S. Cloud pour se rendre au souper de Madame , qui lui avoit donné ordre de lui rapporter des nouvelles de ma santé , qu'il déclara à sa fille & à ma belle-sœur le parti que nous avions pris de concert. Il fallut se pourvoir sur le champ de tout ce qui étoit nécessaire pour la route. En moins d'une heure le carosse fut prêt & mes gens à cheval. Drink que Mylord Clarendon avoit vû à ma fuite à Orléans , fut chargé de lui expliquer les raisons de cette fuite précipitée , & de le prier de ma part au nom de l'amitié qu'il m'avoit jurée , d'accorder un asile auprès de son Epouse à ce que j'avois de plus cher. Cecile partit au milieu de la nuit , avec ma belle-sœur , ma nièce & mes deux fils. Nous avions compris aussi Madame Lallin dans cette disposition , mais elle demanda instamment la liberté de demeurer. Ses aventures passées , dont le souvenir ne pouvoit être encore effacé à Roïen , ne lui permettoient guères d'y reparoître avec bienséance ; & ma sœur avoit d'autant plus goûté cette raison , que ne s'éloignant de Saint Cloud qu'à regret dans l'incertitude de ma guérison , elle étoit bien-aise de laisser auprès de moi une personne dont le zèle pouvoit suppléer au sien.

Quoique le sommeil n'eût pas succédé un moment à toutes les agitations que j'avois essuyées , ce ne fut que le lendemain à l'heure du réveil que j'appris de M. de R. le départ de Cecile & de ma Belle-sœur. Il ne me cacha point qu'oultre l'inquiétude qui le tourmentoit pour sa fille , l'envie de m'épargner de nouvelles peines dans une séparation qui m'auroit été douloureuse ,

l'avoit porté à les faire partir sans me dire adieu. L'impatience de les revoir , me dit-il , fera un motif de plus pour vous faire hâter votre guérison. Comme il ne laissoit pas de remarquer que je recevois cette nouvelle avec de profonds soupirs , il ajouta que le dessein de ma sœur étoit de revenir dans peu de jours , ou du moins aussitôt qu'elle auroit pourvû à la sûreté de nos enfans ; quelle nous apporteroit quelques lumières , qu'il l'avoit priée de se procurer secrètement sur les moyens de faciliter notre passage en Angleterre ; que nous ne perdriens pas ensuite un moment , dût-il abandonner tout son bien : que pour les démarches qu'il avoit faites au Consistoire , il étoit d'avis de les interrompre sans retour , puisque l'état où j'étois , ne permettoit point de les pousser avec une certaine ardeur , & que toute la diligence dont on pourroit user après mon rétablissement n'égalerait point celle avec laquelle nous pourrions nous rendre à Londres , & terminer la difficulté par des voyes beaucoup plus courtes. Ainsi , conclut-il , tout dépendra du soin que vous allez prendre d'entretenir le calme dans votre cœur & votre esprit , pour ne rien opposer à l'effet des remèdes. Je ne lui répondis point. Il n'en prit pas moins une plume , pour écrire de ma part à Mylord Clarendon : & m'ayant lû sa Lettre qui n'étoit qu'une confirmation des ordres qu'il avoit donnés à Drink , il me la presenta pour la signer. Je la signai avec le même silence. Il me quitta pour faire partir un autre de mes gens qu'il avoit réservé pour la porter.

Mon dessein n'est pas de m'arrêter ici trop long-tems à faire observer ma situation ; mais je dois confesser que j'étois peut-être au dernier état où la force & la constance ayent jamais été rédui-

tes. C'en'étoit plus des mouvemens de douleur ni des agitations violentes ; le pouvoir de les sentir étoit comme éteint dans mon cœur. Ce que je voudrois représenter n'a point de ressemblance avec les sentimens connus. C'étoit une langueur qui tenoit de l'insensibilité plutôt que du desespoir , mais dont l'effet étoit mille fois plus terrible que tout ce que j'avois jamais ressenti de plus funeste , puisqu'il sembloit tendre à l'obscurcissement de toutes mes facultés naturelles , & me conduire par degrés à l'anéantissement. J'avois tous mes malheurs presens , & cette vûë ne me causoit plus d'émotion. Je n'étois plus capable ni de les distinguer , ni de les comparer , ni de faire deux réflexions suivies sur leur nombre & leur force. Leur aspect n'en étoit pas moins horrible , mais ils étoient vis-à-vis de moi comme une troupe d'assassins cruels , qui se reposeroient tranquillement près d'un malheureux sur lequel ils auroient exercé toute leur rage ; & moi sans épouvante & sans mouvement près d'eux , comme si je n'eusse plus rien eu à attendre de leur fureur après tout ce que j'en avois essuyé. Affreuse extrémité , que je ne puis me rapeler encore sans trouver un reste de consternation dans mon âme ! Il est vrai que la perte de mon sang & l'épuisement de mes esprits causé par ma blessure , pouvoit contribuer beaucoup à cette espèce d'égarement. La nouvelle imprévue du départ de Cecile & de ma famille avoit achevé d'affoiblir ma raison en m'ôtant l'unique soutien qui me restoit. Je ne tenois plus à rien ; tout sembloit se dérober autour de moi. J'étendois la main par intervalles , comme pour saisir les seules choses auxquelles je croyois pouvoir m'attacher ; & la tenant étendue sans pouvoir même la serrer , il n'y avoit point d'instant où je ne me crusse prêt

à tomber dans un vuide immense, qui me cau-
soit comme j'ai dit, la même horreur que l'a-
proche du néant. Les Chirurgiens me rapelèrent
un peu à moi-même par divers secours qu'ils me
forcèrent d'accepter avant que de visiter mes
playes. Ils assurèrent après les avoir pansées, qu'el-
les étoient moins dangereuses qu'ils ne l'avoient
cru les deux jours précédens. Mais qu'auroit-ce
été si la prudence & l'amitié de M. de R.... ne
m'eussent caché ce qu'il aprit avant la fin du jour ?

Les Dames étoient parties sous l'escorte de
cinq hommes, assez résolus & assez bien armés
pour les défendre contre toutes sortes d'accidens
pendant une marche qui ne pouvoit durer plus
de vingt-quatre heures. Cependant à la pointe
du jour, qui commença à les éclairer vers Saint-
Germain, l'équipage fut arrêté par une com-
pagnie de Gardes à cheval, qui imposèrent res-
pect à mes gens en leur faisant voir un ordre
du Roi. Drink ne manquoit pas plus d'esprit que
de résolution. Il conçut que la résistance ne pou-
voit être d'aucun avantage, & se persuadant d'a-
bord qu'il étoit uniquement question de Cecile,
il pria l'Officier de lui expliquer plus particulié-
rement ses intentions. Aprenant que l'ordre re-
gardeoit indifféremment les Dames & les Enfans
qui étoient dans la voiture, il se réduisit à de-
mander dans quel lieu on se proposoit de les
conduire, & à obtenir la liberté de les suivre.
On refusa de le satisfaire d'abord pour le lieu,
mais le reste lui fût accordé, & l'Officier qui
paroissoit exécuter à regret sa commission, lui per-
mit au même moment de détacher un homme
de l'équipage, pour apporter cette fâcheuse nou-
velle à Saint-Cloud. Le Messager ne trouvant
point chez moi M. de R.... qui s'étoit rendu
au Château pour recevoir les ordres de Ma-
dame,

dame , & s'informer de ce qui s'étoit passé au sujet de Gelin , eut la discrétion de passer sans s'ouvrir à personne ; & n'ayant point tardé à le joindre , il eut encore la prudence de lui communiquer si secretement le malheur qu'il venoit lui annoncer , qu'il le rendit absolument maître de le cacher ou de le découvrir à son gré. M. de R.... étoit un homme d'esprit & d'expérience , que le ressentiment le plus vif & le plus imprévu n'étoit point capable d'engager dans une fausse démarche. Quoique les circonstances fussent si claires , qu'il ne pouvoit douter un moment du sort de sa Fille , & qu'il ne fût pas moins aisé de juger de quelle main le coup étoit parti , il vit le *** qui étoit encore à Saint-Colud , sans laisser paroître la moindre altération. Mais s'étant procuré l'honneur d'entretenir secretement Madame , il lui ouvrit son cœur en lui demandant sa protection. Ce n'étoit pas une chose extraordinaire qu'une Protestante de l'âge de Cecile fût enlevée à son Père , pour être instruite dans un Couvent ; & comme il n'étoit point à craindre qu'elle y fut maltraitée , Madame ne trouva point le mal aussi terrible que M. de R... se le figuroit. Cependant elle regarda d'un autre œil ce qui étoit arrivé à ma Belle-sœur & à mes enfans , qui étans étrangers & se disposans à quitter un País où ils ne s'étoient rendus coupables de rien , ne pouvoient être arrêtés avec aucune aparence de justice. Ce tour qu'elle donna d'abord à sa réponse auroit moins chagriné M. de R... s'il eût conçu que c'étoit la seule envie de l'obliger qui lui faisoit déguiser une partie de ses sentimens ; car prévoyant bien qu'elle auroit peine à faire excepter Cecile d'un usage qui s'observoit dans toutes les parties du Royaume à l'égard des Protestans Sujets du Roi , elle pensoit à lui rendre service indirectement , en portant ses plaintes à

le Cour au nom de ma Belle-sœur , & en demandant la liberté non-seulement pour elle , mais pour toutes les personnes qui l'accompagnoient , & qu'il étoit aisé avec un peu de faveur , de faire passer pour autant d'Etrangers. Madame , qui formoit sur le champ ce projet , ne s'expliqua point assez ouvertement pour calmer les alarmes de M. de R.... Il crut remarquer de la froideur sur mon visage : & n'insistant pas plus long-tems , il se retira pour chercher quelque remède plus convenable à son impatience.

Il revint néanmoins chez moi ; mais affectant de me cacher sa peine , il ne me parla que de Gelin , & de la curiosité que Madame avoit eue de l'entretenir. Elle avoit passé près d'une heure avec lui. On ignoroit encore le sujet d'une conversation si extraordinaire , & Gelin avoit été reserré ensuite dans la même prison , mais le Géolier avoit reçu ordre de le traiter avec plus de douceur , sans cesser de le garder étroitement. Avec quelques précautions qu'il eût été conduit au Château , il avoit été difficile de le dérober aux yeux de tout le monde. Quelques femmes de Madame qui s'étoient efforcées de prêter l'oreille à l'entretien secret , croyoient l'avoir entendu parler de repentir & d'espérance de grace. Ce qui augmentoit l'obscurité du mystère , c'est qu'immédiatement après l'avoir renvoyé , Madame avoit fait partir un Officier de confiance , pour une commission secrète. On raisonnoit beaucoup sur cette démarche , dont personne ne pénétoit la cause. Mr. de R. . . lui-même que j'avois prié de s'expliquer avec la Princesse sur le ton d'un homme qui avoit toute ma confiance , n'avoit reçu d'elle pour toute réponse que des souhaits ardens pour ma guérison , & de nouvelles assurances du soin qu'elle prenoit de mon bonheur. Il me dit après ce recit , que les

Chirurgiens ayant meilleure opinion de mes blessures , & l'assurant que ma vie n'étoit point en danger , il alloit me quitter jusqu'au jour suivant , & me remettre au zèle de Madame Lallin. L'envie de disposer ses affaires pour notre départ fut le seul motif qu'il m'aporta.

Son absence dura moins qu'il n'avoit pû se l'imaginer. En sortant de ma chambre , il trouva Drink qui arrivoit avec toute la vîtesse de son cheval , & qui lui épargna des soins qu'il alloit prendre inutilement. Pour suivre la loi que je me suis imposée jusqu'ici de m'attacher à l'ordre des événemens , je ne dois pas remettre plus loin des explications que je n'obtins moi-même qu'à la longue & par degrés. Il étoit vrai , comme je me le figurois , que le P. cherchoit aussi ardemment l'occasion de me chagriner , qu'il avoit désiré auparavant celle de me servir & de me plaire ; mais beaucoup plus avancé que je ne m'en étois défié , la visite qu'il m'avoit renduë la veille , & que j'avois regardée comme un voile dont il vouloit couvrir ses desseins , en étoit déjà l'exécution. Si l'espérance qu'il avoit euë de me perdre moi-même avoit été refroidie par le refus qu'on avoit fait de suivre ses instigations , & s'étoit peut-être évanouïe tout-à fait par le retour de Madame , il avoit résolu de me causer du moins le plus mortel déplaisir , dont il me crût capable , en m'ôtant Cecile , & en me privant d'un bien que je ne voulois plus tenir de lui. Cette entreprise lui avoit peu coûté. Rien ne paroissoit si louable dans un Etat Catholique , que le soin de faire instruire les jeunes Protestans , & ce prétexte étoit employé à toute heure pour enlever du sein de leur famille des enfans de toutes sortes de conditions. C'étoit le coup que Mr. de R. . . avoit toujours appréhendé , Mais il devint bien plus

infaillible , plus facile , lorsque le P. ayant représenté que Cecile étoit perduë entre mes mains , parce que je me proposois de l'épouser & de la conduire en Angleterre , il eut fait voir en même-tems que dans l'état où me réduisoient mes blessures , elle pouvoit m'être enlevée sans bruit , & peut-être sans que personne de ma maison s'en aperçût. Il se chargea lui-même de servir de guide aux Gardes , & de lever tous les obstacles. C'étoit dans cette vuë qu'il étoit venu chez moi ; les ouvertures qu'il m'avoit faites étoient moins pour se rétablir dans mon amitié , dont il sentoit bien qu'il n'avoit plus rien à se promettre , que pour s'assurer par tant de civilités la permission de voir Cecile , & s'il eut été nécessaire , celle de passer la nuit dans ma maison , que je ne pouvois lui refuser avec bienséance , même en le croyant perfide. Il avoit voulu reconnoître l'appartement qu'elle occupoit , & si c'étoit encore celui du Parc , où rien n'auroit été plus facile que de la surprendre.

En effet après m'avoir demandé la liberté de la voir , & s'en être servi pour tirer adroitement d'elle & des autres Dames toutes les lumières qu'il desiroit , il n'avoit plus pensé qu'à joindre les Gardes , avec lesquels il étoit convenu d'un rendez-vous. Mais avant que de sortir , sa curieuse malignité avoit encore trouvé plus heureusement de quoi se satisfaire. En quittant les Dames , il avoit vû rentrer dans leur appartement Mr. de R. . . . qui sortoit du mien. Il avoit évité sa rencontre , & ne doutant point qu'il ne dût leur parler de sa visite , il étoit retourné sans bruit à leur porte , où il n'avoit pas perdu un seul mot de l'ordre qu'il leur portoit de partir , & des circonstances de leur marche. C'en étoit plus qu'il n'eût osé prétendre , s'il eût eu lui-

même la disposition des événemens. Il se hâta de paroître au souper de Madame , pour couvrir jusqu'au bout l'imposture ; ses Gardes l'attendoient aux environs de Saint Cloud , & la trahison pouvoit être exécutée à vingt pas de mes murs ; mais un autre projet , que sa haine lui inspira dans cet intervalle , lui fit différer son dessein de quelques heures. Il crut que le moyen de m'accabler encore plus cruellement , étoit de faire arrêter en même-tems ma Sœur avec sa Fille & mes enfans. Comme il falloit un nouvel ordre , il dépêcha un de ses Gardes avec quelques lignes de sa main , par lesquels il avertissoit M. D. L. que Cecile partoît cette même nuit pour l'Angleterre , accompagnée de plusieurs Enfans de la Religion qui se salvoient comme elle hors du Royaume , & qu'il étoit facile de se saisir d'une si belle proie. Le Garde revint avec l'Expédition , que le reste de l'Escouade attendoit , & faisant la dernière diligence , ils joignirent l'équipage près de Saint Germain. L'ordre portoit que les Filles fussent conduites au Couvent le plus proche du lieu où elles seroient arrêtées , & les garçons chez les PP. Jésuites au Collège de Louis le Grand.

L'Officier qui commandoit les Gardes n'avoit point eu d'autre raison pour refuser d'abord de s'expliquer sur le lieu , que la crainte de trouver quelque résistance ; mais ne voyant que de la douceur & de la tristesse dans les captifs , il confessa à ma Sœur qu'il avoit la liberté du choix , & il fut assez civil pour le faire dépendre d'elle-même. Quoiqu'elle dût regarder du même œil toute demeure dont on prétendoit lui faire une prison , un mouvement d'inclination pour Fanny lui fit demander Chaillot. Elle y fut menée à l'instant avec Cecile & sa Fille ; mes deux Fils furent conduits le même jour au Collège des

Jésuites. Drink ayant vû ses services inutiles ; étoit revenu aussi-tôt avec le reste de mes gens , pour rendre compte de son malheur à M. de R ; & le premier ordre qu'il reçut de lui & de Madame Lallin , fut de ne se pas presenter devant moi de quatre jours , qui étoient à peu près le tems qu'il auroit employé au voyage de Roüen.

Ce fut du moins un sujet de consolation pour M. de R. que de sçavoir sa Fille si proche de lui. Il se flâta que la satisfaction de la voir ne lui seroit pas refusée , & cette espérance le fit rentrer dans ma chambre avec un air de contentement que je remarquai. Il n'y fut qu'un moment ; la raison qu'il m'aporta de son retour fut prononcée d'une manière si vague & si distraite , que j'y soupçonnai du déguisement. Cependant , comme elle n'en étoit pas moins accompagnée de cette effusion de joye qui m'avoit frappé d'abord , & qu'un cœur satisfait n'a jamais l'art de déguiser entièrement , je ne sentis point naître de nouvelle inquiétude dans le mien. Il me dit que venant d'apprendre par un Exprès , que ses affaires prenoient un cours assez favorable , il ne seroit pas si long-tems à me revoir qu'il l'avoit cru , & qu'il comptoit de venir passer la nuit chez moi. Il m'embrassa avec une ardeur qui confirmoit encore ce que j'avois pensé. Mais quelque intérêt que je prisse à tout ce qui le touchoit , je ne lui fis point de question incommode , & j'attribuai sa joye à la tranquillité d'esprit où je le croyois désormais pour sa Fille.

Il s'en falloit bien qu'il m'eût communiqué la moindre partie d'un sentiment si doux. Je demurai au contraire plus triste & plus languissant que jamais après son départ , & la comparaison que je fis malgré moi de son état au mien , servit à me replonger tout-d'un-coup

dans la plus sombre & la plus mortelle mélancolie. Je me sentis néanmoins plus de force que je n'en avois eu depuis trois jours , pour réfléchir & pour raisonner , soit que l'appareil qu'on venoit de renouveler sur mes blessures eût un peu rafraîchi mon sang , soit que la pitié du Ciel , qui prévoyoit la nouvelle scène de tourmens & de douleurs à laquelle je touchois , voulût ranimer ce qui me restoit de vie & de chaleur pour me rendre capable de la supporter. Mais je ne me sentis pas plus porté à juger de mon sort & à me servir de cette lueur de raison pour pénétrer dans les obscurités qui m'environnoient. C'étoit désormais l'affaire du Ciel. J'écartois toutes les idées dont la présence pouvoit me forcer à l'examen de ma condition , & à celui même de mes desirs ou de mes craintes. A quoi m'eût-il servi de me fatiguer sans espérance ? Je ne m'arrêtois qu'à des considérations générales , qui n'avoient aucun pouvoir pour me soutenir , mais qui n'ajoutoient rien non-plus au poid qui m'accabloit , & qui nourrissoient mes peines sans les aigrir.

J'étois dans cet état lorsqu'on vint m'avertir que Madame étoit dans son carrosse à la porte de ma maison , & qu'elle demandoit si ma santé me permettoit de la recevoir un moment. Madame Lallin n'ayant osé se présenter pour lui répondre , & mes Domestiques Anglois se conformant à l'intention de M. de R. . . . qui leur avoit défendu de paroître devant moi jusqu'à son retour , c'étoit mon Maître d'Hôtel , qui , s'étant trouvé heureusement à la porte , avoit reçu ordre de m'annoncer cette honorable visite. J'essayai mes forces ; le danger de ma vie ne m'auroit pas empêché de quitter mon lit pour courir moi-même au-devant d'une telle faveur , si mes jambes épuisées ne se fussent refusées à

mes desirs. Je répondis, qu'autant qu'il étoit triste pour moi de ne pouvoir marquer autrement mon respect à une si grande Princesse, autant je recevrois de joye & de consolation de sa presence. Elle eut la bonté de se faire introduire. J'entendis qu'elle s'aprochoit de mon appartement, & qu'elle n'étoit pas seule. Mon cœur étoit extraordinairement agité, & j'attribuois ce mouvement à la surprise que devoit me causer une si rare condescendance. Mais pourquoi tant d'art pour conduire mes Lecteurs au recit que je leur prépare? Veux-je leur ménager le plaisir d'une situation imprévue, & faire un spectacle amusant de ma douleur? Ah! je brise ma plume, & j'ensevelis pour jamais au fond de mon cœur le souvenir de mes infortunes & de mes larmes, si j'ai besoin de secours & d'ornemens pour les retracer. Reprenons plutôt les choses dans leur simple origine, & laissons à démêler dans la suite de ma narration comment j'ai été informé de mille circonstances, que je place dans un tems où je les ignorois.

Le penchant que Madame avoit toujours eu pour Fanny, s'étoit tellement fortifié dans l'entretien qu'elle avoit eu avec elle à Chantilly, qu'elle n'étoit occupée depuis ce tems-là que de sa compassion pour ses peines, & du soin de rétablir sa fortune & son honneur. C'étoit dans cette vûe qu'elle avoit souhaité de voir Gelin, & de l'interroger rigoureusement sur tout ce qu'elle avoit trouvé d'obscur & d'incertain dans les détails qu'elle avoit entendus de ma bouche ou de celle de Fanny. Elle avoit pris soin d'obtenir un ordre du Roi, qui assujétissoit le Bailli de S. Cloud à tous les siens. Mais comme il pouvoit arriver qu'un malheureux, qui n'avoit plus qu'un pas jusqu'au suplice, s'efforçât d'al-

térer la vérité pour déguiser ses crimes , elle avoit jugé nécessaire que Fanny fût présente elle même à cette explication, ou du moins qu'elle fût assez près du coupable pour être à portée de l'entendre. Après avoir pris de justes mesures avec les Officiers de la Justice , elle l'avoit fait prier de se rendre au Château , où elle avoit eu soin de la faire arriver secrètement ; & l'ayant placée dans un endroit favorable de son cabinet , elle n'avoit point eu de repos jusqu'au moment que Gelin y fut amené. Enfin , le Chef de la Justice , qui s'étoit chargé lui-même de le conduire , fit annoncer son arrivée à l'heure marquée. Il tenoit son prisonnier par le bout d'une chaîne pesante , qui le serroit au milieu du corps , & d'où partoît une autre chaîne qui lui prenoit les mains. Madame parut d'abord un peu effrayée de ce spectacle ; mais s'étant assurée qu'il n'étoit capable de rien entreprendre dans cette situation , elle le retint seul , & elle commença avec lui un entretien dont elle avoit médité le sujet. Elle lui déclara que son sort dépendoit de sa sincérité dans les réponses qu'il alloit faire à ses demandes , & lui représentant d'un côté toute l'horreur du supplice qu'il ne pouvoit éviter , elle lui fit voir de l'autre , qu'avec les mesures qu'elle avoit déjà prises , elle pouvoit rompre ses chaînes & lui sauver la vie au même moment.

Il branla tête avec un souris fier & dédaigneux , comme s'il eût affecté de paroître également insensible aux promesses & aux menaces. Ensuite prenant un ton doux & civil , il répondit qu'une si grande Princesse n'avoit pas besoin d'employer la violence pour tirer de lui ce qu'il étoit porté à confesser volontairement , & par le seul respect qu'il avoit pour elle. Malgré cette affectation de constance il parut un peu déconcerté , lorsqu'an

lieu de l'interroger simplement sur les motifs de son assassinat , Madame lui parla de ma famille , de l'Isle de Cube , de l'Isle de Sainte-Hélène , & de la Corogne , avec un détail de faits & de circonstances qui lui fit connoître qu'elle étoit informée de tous nos secrets. Cependant il s'expliqua avec beaucoup de presence d'esprit , & toutes ses réponses furent nettes & précises. Il distingua les lieux & les tems , il apporta des preuves , il nomma des témoins & mêlant chaque article quelque sentiment tendre ou quelque soupir qui marquoit la violence de sa passion pour Fanny , il revint à l'indigne action qu'il avoit commise , & il ne se fit pas presser pour convenir qu'il s'étoit couvert de la plus honteuse infamie. Mais de quoi n'est-on pas capable , ajouta-t'il , en baissant les yeux , avec une vivacité naturelle & la funeste passion qui me devore ? J'aurois massacré mon pere dans les mêmes circonstances ! Il continua de raconter qu'après avoir quitté Fanny à Chaillot de la manière que je l'ai rapporté , il avoit rencontré le Chapelain du Couvent , & que le connoissant pour un homme vertueux à qui elle avoit donné sa confiance , il lui avoit communiqué la proposition qu'il venoit de lui faire de l'épouser , la dureté qu'elle avoit eue de rejeter ses offres après tant de services & d'amour , & le desespoir où ce refus étoit capable de le jeter ; que le Chapelain touché de sa douleur avoit entrepris de le consoler , en lui représentant que Fanny qui avoit embrassé la Religion Catholique depuis son séjour à Chaillot , ne pouvoit disposer de son cœur ni de sa main aussi long-tems que je serois au monde ; & que suivant les loix de l'Eglise Romaine , la séparation d'un mari n'autorisoit point une femme à former d'autres engagements ; que cette confirmation de la ruine irréparable de ses espérances avoit fait monter sa

fureur au comble ; qu'il ne m'avoit point haï jusqu'alors ; mais que ne voyant plus en moi qu'un tyran détestable , qui peu satisfait de mépriser une femme digne d'adoration , avoit encore l'injustice de ravir au reste du monde un si précieux trésor , il avoit juré intérieurement , ou de se délivrer de ses maux en perdant la vie par mes mains , ou de m'ôter la mienne , pour rendre à Fanny la liberté de disposer d'elle-même ; qu'il avoit caché néanmoins sa rage au Chapelain ; qu'ayant feint seulement de vouloir employer aussi ses efforts pour me faire abandonner mon dessein , il l'avoit consulté sur le moyen de s'introduire chez moi , & qu'apprenant de lui qu'il étoit lié d'amitié avec un Chanoine de Saint-Cloud , que je voyois familièrement , il l'avoit engagé à lui ouvrir cette voye par une Lettre de recommandation ; qu'à la vérité son dessein étoit de me faire mettre secrètement l'épée à la main & de me tuer s'il étoit le plus heureux , mais en fuyant toutes les loix de l'honneur ; & que n'ayant été déterminé à prendre ses avantages que par un mouvement de fureur , qu'il n'avoit pu vaincre en voyant que je pensois à le faire arrêter , il frémissait encore de honte d'avoir été capable d'une si horrible bassesse.

Madame , toujours facile à s'attendrir , ne put s'empêcher de plaindre son malheur en continuant de lui reprocher son crime. Elle lui répétait que sa grace étoit certaine s'il avoit été sincère ; mais qu'il devoit renoncer à toute espérance de pardon s'il avoit prétendu lui en imposer par le moindre artifice. Et pour l'embarrasser par une crainte présente , elle lui dit qu'il se trompoit s'il croyoit avoir parlé sans témoin ; que ses réponses , jusqu'au moindre mot , avoient été entendues de la personne du monde , qui y devoit prendre le plus d'intérêt , qu'elle alloit paroître , & le démen-

tir sur tout ce qui bleffoit la vérité. Peut-être se figura-t'il que c'étoit moi-même qu'il alloit voir. Sa contenance en fut un peu altérée. Mais la Princesse qui s'étoit avancée vers l'endroit où elle avoit placé Fanny, leva le rideau sous lequel elle étoit cachée. Paroissez, Madame, lui dit-elle, couvrez-le de la confusion qu'il mérite, & prononcez vous-même sa sentence, s'il a eu le front de m'accuser ici par des impostures. Fanny s'attendoit peu à se voir mêlée dans cette scène. L'embarras qu'elle en eut lui fit garder le silence. Lui, comme frappé de la foudre se jetta à genoux devant elle, & n'osant lever les yeux sur son visage, il prononçoit quelques mots entrecoupés. Il voulut baiser ses pieds, elle se retira en poussant un cri de frayeur. Enfin Madame, touchée de la contrainte où elle la voyoit, fit signe au criminel de se retirer, & donna ordre au Bailly de le reconduire à sa prison.

Sa bonté lui faisant tout interpréter favorablement, elle demeura plus persuadée que jamais de l'innocence de Fanny. L'horreur même qu'elle avoit d'abord eue pour Gelin étant fort adoucie par les témoignages de son repentir, & parce qu'elle avoit remarqué de prévenant dans sa phisionomie, elle voulut qu'il fut traité moins rigoureusement, jusqu'après l'exécution d'un nouveau dessein qu'elle méditoit. Sur les circonstances qu'il avoit racontées de son départ de l'Isle de Sainte-Hélène & de son séjour à la Corogne, elle lui avoit demandé le nom du Capitaine, accordé le passage & celui de plusieurs personnes de distinction qu'il avoit attestées. Reünissant toutes ces connoissances avec celles qu'elle avoit tirées de Fanny & de moi-même, elle prit la résolution de faire partir un de ses Officiers pour les aller vérifier dans les lieux, & par les personnes, dont on citoit les noms, l'éloignement de Bayonne, où le Capitaine faisoit

sa demeure , & celui même de la Corogne , n'arrêterent point la passion qu'elle avoit de se satisfaire. L'Officier partit , chargé de toutes les instructions qu'elle jugea nécessaires.

Cependant , au milieu des caresses & des félicitations qu'elle prodiguoit à Fanny , un doute important l'embarassoit encore. Si Fanny étoit telle que son inclination , & les apparences même la portoient à le croire , j'étois donc coupable ; car son innocence ne se fondeoit que sur mon infidélité ; & quoiqu'elle eut affecté de la douceur & de la modération dans ses plaintes , Gelin , soit pour soutenir ses anciennes insinuations , soit qu'effectivement il eût pris de moi cette idée , venoit de représenter mon inconstance avec les plus odieuses couleurs. Ainsi d'accusateur , je devenois le criminel & l'accusé. Madame , qui n'avoit jamais vu d'autre femme avec moi que ma Belle-sœur , avoit d'abord eu peine à se persuader que je tinsse cachée dans ma maison une Dame qu'on lui nommoit Lallin , & dont on lui disoit que je voulois faire mon épouse ; car l'ancien préjugé de Fanny subsistoit toujours , & Gelin même en apprenant la première nouvelle du mariage que je méditois , & pour lequel je sollicitois la permission du Consistoire , n'avoit pas poussé ses questions plus loin , dans l'opinion qu'elle ne pouvoit regarder que Madame Lallin. Tout ce qu'ils avoient raconté l'un & l'autre de cette passion prétendue , avoit donc paru si peu vraisemblable à Madame , qu'elle avoit eu besoin de leur témoignage réuni pour le croire , & c'étoit une des plus fortes raisons qui lui avoient fait souhaiter d'entretenir Gelin. Cependant comme elle ne pouvoit résister à deux preuves , telles que le consentement que j'avois fait demander à Fanny pour notre séparation , & l'assurance que Gelin en avoit reçue d'un Ancien du

Consistoire ; elle étoit comme forcée malgré elle de rabattre quelque chose de l'estime qu'elle m'avoit accordée, & de me croire en effet d'autant plus coupable, que je paroissais avoir employé plus d'efforts pour le déguiser. Mais comment accorder tant d'artifice avec les sentimens d'un cœur où elle n'avoit reconnu que de la droiture ? dans l'incertitude où la jettoient ces réflexions, elle prit le parti pour ne laisser rien à éclaircir, de faire demander de sa part à Charenton, s'il étoit vrai qu'un Gentilhomme Anglois dût épouser une Dame Françoisé qui se nommoit Madame Lallin. L'Ancien auquel on s'adressa, fit quelque difficulté de s'expliquer ; cependant le respect qu'il devoit à Madame ne lui permettant point de s'excuser absolument, il répondit en général qu'il s'étoit fait quelques propositions de mariage entre le Gentilhomme qu'on lui nommoit, & une jeune personne du voisinage, mais qu'il n'étoit point question de Madame Lallin, dont il n'avoit même jamais entendu le nom.

Ce raport causa une joye extrême à Madame. Elle crut saisir tout-d'un-coup le nœud d'une intrigue si embarrassante, & pouvoir concilier toutes ses idées avec ce qu'elle avoit appris de Fanny & de Gelin. Elle n'avoit point oublié que le P. s'étoit chargé, par ses ordres, de travailler à ma consolation, & lui-même s'étoit fait honneur auprès d'elle d'un succès qu'il attribuoit à ses soins. Il n'avoit pas manqué de faire valoir la liaison qu'il avoit formée entre M. de R... & moi. Madame qui connoissoit ce Gentilhomme, & qui sçavoit que sa fille étoit aimable, ne douta point que je n'eusse pris de l'inclination pour elle, & que pour retrouver la tranquillité que j'avois perdue, je n'eusse pû former le dessein de l'épouser. Mais suposant Fanny innocente, & n'ignorant pas que mon désespoir étoit de la

croire coupable , elle conclut qu'une passion de si nouvelle datte ne tiendrait pas un moment dans mon cœur contre ses anciens & légitimes sentimens. Elle se hâta de communiquer toutes ces pensées à Fanny. Elle ajouta même , pour fortifier tout-d'un-coup ses espérances , que sa Rivale étoit absente par un malheur qu'elle ne pouvoit lui révéler sans indiscretion ; mais qu'elle le sçavoit de son pere même , & qu'il la tiendrait peut-être éloignée fort long-tems. Enfin lui donnant à peine la liberté de répondre , elle l'assura que je n'aimois qu'elle , que je l'adorois , que je ne pouvois être heureux sans la voir , & qu'elle n'avoit qu'à paroître pour reprendre tout l'empire qu'elle avoit eu sur mon cœur.

Fanny ne se livra pas aisément à des promesses qu'elle croyoit démenties par des objections insurmontables. Mais Madame ne s'arrêtant qu'à ses premières idées , la pressa avec tant d'instances de se fier à son amitié , & de consentir à ce qu'elle vouloit faire pour elle , qu'elle l'engagea à suivre aveuglément toutes ses volontés. Elle la prit dans son carrosse , sans lui expliquer autrement son dessein ; & se faisant mener chez moi presque sans aucune suite , ce ne fut qu'à vingt pas de ma porte qu'elle lui déclara le lieu où elle étoit. La surprise & l'effroi lui causèrent une si furieuse révolution , qu'elle faillit de tomber sans connoissance. Cependant le carrosse étant arrivé aussi-tôt , elle l'exhorta à se remettre & à tout espérer d'une entreprise dont elle prenoit le succès sur elle-même.

Je ne prétens point faire un reproche à Madame de cette démarche , dont je reconnois que la source n'étoit qu'une ardeur excessive de se rendre utile à mon bonheur. Mais dans l'état où j'étois , accablé d'inquiétudes & de douleurs , combattu par mille soins cruels , épuisé de sang

& de forces , quelle aparence de me trouver disposé aux éclairciffemens qu'elle me préparoit ; & quand elle eut assez connu mon caractère pour ne se pas défier de ma force d'esprit , comment se promettre que les agitations qu'elle m'alloit causer volontairement , n'acheveroit point de ruiner ma santé & d'envenimer mes blessures ? Les grands ne connoissent point l'effet des passions violentes. Soit que la facilité qu'ils ont à les satisfaire , les empêche d'en ressentir jamais toute la force , soit que leur dissipation continuelle serve bien-tôt à l'adoucir , ils ignorent ces tempêtes de l'ame , qui ébranlent la raison jusques dans ses fondemens , & qui agissent quelquefois sur le corps avec plus de furie que tous les maux extérieurs auxquels on attribué les plus redoutables effets. Madame , quoiqu'exercée par divers chagrins domestiques , n'avoit pas une juste idée des miens , & jugeant peut-être de moi par elle-même , elle me croyoit capable de toutes les consolations qu'elle auroit goûtées.

C'étoit donc Fanny qui s'aprochoit de mon appartement avec elle , & dont j'avois même entendu la voix sans distinguer ; car qui m'auroit aidé à la reconnoître ? Je me ferois imaginé plus aisément la chute du Ciel , que la hardiesse d'une femme que j'avois toujours connue timide , & dans qui je me figurois que la honte commençoit à réveiller quelques sentimens de vertu. L'idée la plus favorable que j'eusse pû prendre de tous les recits qu'on m'avoit faits , étoit celle de son repentir ; mais une Infidèle , qui n'a que ce sentiment à faire valoir , se présente-t'elle avec tant de confiance aux yeux d'un homme outragé ? C'étoit elle néanmoins ; mes yeux furent bien-tôt forcés de la voir , quoiqu'à l'entrée de ma chambre elle suivit Madame , en tâchant de se cacher derrière elle.

Ayant porté mes premiers regards sur la Princesse , je m'efforçois de lui témoigner par ma posture & par mes gestes beaucoup plus que par mes discours , la reconnoissance immortelle dont j'étois pénétré. Vous me paroissez affoibli , me dit-elle en s'afféyant. Elle alloit continuer , mais j'avois aperçu Fanny. Un mortel évanouissement avoit déjà fermé mes yeux. Madame fut embarrassée , & Fanny s'empressoit pour me secourir , lorsqu'étant revenu à moi , & m'apercevant qu'elle me soutenoit la tête , je la repoussai de la main : cruelle ennemie de mon repos , m'écriai-je d'un ton plus lugubre que je ne puis le représenter , viens-tu m'arracher le peu de vie qui me reste ? Un mouvement aveugle dont je rougis encore , me fit faire cette brutale exclamation. C'étoit comme la première exhalaison de ces noires vapeurs qui obsédoient depuis si long-tems mon ame , & qui avoient commencé à corrompre la douceur naturelle de mon caractère. Je remarquai le chagrin qu'un accueil si peu attendu caufoit à Madame , & je m'efforçai de le réparer en me baissant vers elle en silence , avec un mouvement qui marquoit mon trouble & ma confusion. Fanny qui sentit bien plus vivement ma dureté , se laissa tomber à genoux contre mon lit , & se mit à verser un torrent de larmes en tenant sa tête apuyée sur ses deux mains.

Que prétendez-vous donc , reprit Madame , qui me regardoit d'un air étonné , & que signifie le desordre où je vous vois ? Desirez-vous autre chose que ce que je vous amène ; une femme tendre & innocente , que vos caprices n'ont renduë que trop long-tems malheureuse , & dont la seule presence devoit vous rendre tout-d'un-coup la santé , si vous avez jamais eû pour elle la moitié de cette tendresse que vous m'avez tant

de fois vantée ? Je vous ai fait dire , continua-t'elle , que j'étois persuadée de son innocence , la démarche que je fais de vous l'amener moi-même , n'en est-elle pas une confirmation qui devroit guérir absolument tous vos doutes ? Me croyez-vous capable d'être venue au hazard ? Est-ce-là répondre à l'amitié que je vous marque & à l'opinion que j'ai de vous ? Elle en auroit dit beaucoup davantage ; mais dans le terrible combat que j'essuyoïis , entre mille mouvemens impétueux qui cherchoient à éclater , & la crainte d'avoir manqué de respect pour une si grande Princesse , je recuëillis toutes mes forces pour l'interrompre : daignez m'entendre , lui dis-je en respirant à peine ; ah ! Madame , rappelez votre incomparable bonté pour m'écouter. Les marques que j'en ai reçues sont gravées au fond de mon cœur. Elles y vivront jusqu'au tombeau. Mais qu'elle ne vous aveugle pas en faveur d'une Infidèle. Qu'elle ne vous fasse pas oublier mes intérêts pour les siens. Songez qu'elle m'a trahi ; qu'elle m'a réduit à l'extrémité mortelle où vous me voyez ; qu'elle n'a pas plaint peut-être un moment les maux qu'elle m'a causés. Vous voulez donc que je lui rende un cœur qu'elle a dédaigné , & que je me précipite sans réflexion dans un nouveau genre d'infâmie ? La nommer innocente ? Juste Ciel ! Est-ce un nom fait pour elle ? Mais supposez ses remords sincères , répareront-ils tout ce que j'ai souffert , & me rendront-ils tout ce que j'ai perdu ? O perte fatale ! m'écriai-je en joignant les mains ; ô malheur ! ô desespoir éternel ! Qui me consolera ? qui apaisera les tourmens de mon cœur ? qui prendra pitié d'un misérable à qui tout est odieux & funeste , & qui se plaint à deux pas de la mort qu'elle est encore trop éloignée ? J'achevai ces derniers mots d'une voix si foible & si basse ,

qu'il étoit aisé de s'apercevoir de l'altération qui se faisoit dans mes forces. Madame , surprise de la violence avec laquelle je paroissais m'agiter , avoit tâché plusieurs fois de couper mon discours ; & comme emportée elle-même par l'impétuosité de mes sentimens , elle me faisoit signe de la main de modérer mon transport. Fanny dans la posture qu'elle n'avoit point quittée , continuoit de tenir son visage serré contre mes draps , & ne se faisoit entendre que par les sanglots dont elle accompagnoit ses larmes. A peine avois-je osé lever les yeux sur elle. J'avois tourné plusieurs fois la tête & presque ouvert la bouche pour lui adresser directement mes reproches : un pouvoir supérieur à moi m'avoit arrêté , & mes mouvemens avoient pris un autre cours. Je ne sçai qui des trois eut pris la parole ; mais le spectacle qui frapa les yeux de Madame , lui fit jetter un cri perçant. C'étoit mon sang qui couloit à grands flots sur mon lit , & qui avoit déjà humecté tout ce qui étoit autour de moi. Mes blessures étoient rouvertes. J'avois senti depuis quelques momens une chaleur humide , qui auroit dû m'avertir de cet accident ; mais l'agitation où j'étois ne m'avoit pas permis d'y faire attention , ni de m'apercevoir même que les linges dont j'étois lié , s'étoient écartés de leur place.

Je remarquai enfin ce qui allarmoit Madame. Laissez-moi mourir , lui dis-je avec une morne indifférence , il en est tems. J'emporterai la satisfaction d'avoir eu cette infidèle pour témoin des derniers effets de sa cruauté. Ah ! barbare , ajoutai-je en m'adressant cette fois à elle-même , n'est-ce pas-là ce que tu attendois , & ce que tu es peut-être venue chercher ici ? Elle s'étoit levée au premier cri de Madame , & le visage baigné de pleurs , elle s'agitoit pour me

donner quelque secours. Mais je la repoussai encore avec d'autres marques de dédain, qui n'étoient pas moins amères. Son cœur n'y put résister. Elle leva les mains vers le Ciel en poussant un profond soupir : Justice, qui protéges la vertu, s'écria-t-elle ! ô toi qui as compté mes douleurs, & qui me réservois encore tous ces outrages, abreges-donc ma vie si tu ne veux pas soulager mes peines ! Puis se tournant vers la Princesse : ah ! Madame, lui dit-elle, est-ce-là ce que vous m'aviez promis, & ne voyez-vous pas que son cœur m'est fermé pour jamais ? Hélas ! ajouta-t-elle, une absence à laquelle il m'a forcée par ses mépris, mérite-t-elle les honteux reproches dont il prend plaisir à m'accabler ?

Je l'avouërai, à la honte de cette fausse & violente insensibilité que j'affectois, le ton de cette voix naturellement tendre & touchante autrefois, & si long-tems les délices de mes oreilles & le charme de tous mes sens, ces douces inflexions qui avoient réveillé si souvent dans mon cœur la complaisance & l'amour, firent plus d'impression sur moi que toutes les instances de Madame, & que mes propres raisonnemens. Un baume précieux, versé dans mes playes, n'y auroit pas répandu tant de fraîcheur. Cependant toutes ces circonstances s'étans passées dans l'espace d'un moment, on étoit accouru au bruit que Madame avoit fait d'abord, & l'un de mes Chirurgiens qui se trouvoit heureusement dans ma maison, eut bien-tôt rétabli l'appareil qui s'étoit dérangé sur mes blessures ; mais dans l'inquiète ardeur avec laquelle on avoit cherché les secours nécessaires, quelqu'un s'imaginant le péril beaucoup plus pressant, on avoit parlé à Madame Lallin, comme d'une extrémité qui faisoit tout craindre pour ma vie. Elle ne

crut point qu'il y eut de ménagemens qui dussent l'empêcher de paroître. D'ailleurs , n'étant point connue de Madame , elle ne pouvoit prévoir les fâcheux effets qu'alloit produire sa présence. Elle entra dans l'antichambre au moment que la Princesse , qui se retiroit pour laisser le Chirurgien libre , la traversoit en s'appuyant sur les bras de Fanny. L'approche d'un affreux serpent causeroit moins d'épouvante à un enfant timide , que cette rencontre imprévûe n'inspira d'horreur à la malheureuse Fanny. La voilà , dit-elle à Madame , voilà le tison infernal qui a mis le feu dans ma maison , & qui a réduit tout mon bonheur en poudre. Croirai-je à présent que ce n'est pas elle qu'il est résolu d'épouser ? Ah perfide ! continua-t'elle en s'adressant à elle-même , as-tu le front de te présenter devant moi.

Ce discours injurieux , que Madame Lallin ne put entendre qu'à demi dans l'embarras où cette seule rencontre l'avoit jettée , ne laissa point de la piquer assez pour la porter à se défendre avec quelques marques de ressentiment. L'opinion qu'elle avoit toujours de la mauvaise conduite de mon Epouse , lui fit répondre qu'elle s'étonnoit beaucoup de lui voir oublier sans raison toutes les bienféances , devant une si grande Princesse ; mais que ce n'étoit pas apparemment la première fois qu'elle y eût manqué. Cette réponse étoit piquante , mais que dût-elle paroître à Fanny , & même à Madame , qui recommença peut-être sur de si fortes apparences à se défier de ma droiture ? Toute autre femme , dans le transport où étoit Fanny , auroit fait une insulte éclatante à sa Rivale ; & l'intérêt que Madame prenoit à sa douleur , auroit peut-être empêché cette bonne Princesse de s'en trouver offensée. Cependant Fanny , déjà comme épuisée de l'effort qu'elle venoit de faire sur son carac-

tère, toute sa colère retomba sur elle-même par un long évanouissement dont on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Madame, qui s'étoit contentée de jeter un regard d'indignation sur Madame Lallin, donna ordre à un de mes gens de m'avertir de son départ, & des nouveaux souhaits qu'elle faisoit pour ma guérison. Elle eut la bonté de secourir Fanny de ses propres mains; & lorsqu'elle la vit en état de partir, elle la força de retourner avec elle au Château, d'où elle la fit reconduire le soir à Chaillot.

J'ignorai si absolument la triste scène qui s'étoit passée dans mon antichambre, qu'apprenant le départ de Madame, & toujours persuadé du généreux penchant qui la portoit à souhaiter la fin de mes peines, je ne m'occupai que de la tendresse & de la bonté de son naturel. Elle s'est laissée toucher, dis-je, par le repentir de mon Infidelle. Elle me connoît bon & sensible. Elle s'est persuadée qu'il me suffiroit de voir couler ses larmes pour lui tendre les bras. Mais si elle se souvenoit de toutes les raisons que j'ai de la détester, il est impossible qu'elle voulût la souffrir, & qu'elle prît parti pour elle. Me rapelant ensuite jusqu'au moindre terme de la funeste conversation que je venois d'essuyer, j'admirois que sur des assurances vagues & sans preuves, on eût pû me proposer d'oublier mes ressentimens, & d'accepter des soumissions qui n'avoient pas même été accompagnées d'un mot d'éclaircissement & d'excuse. Mais ai-je dû attendre l'impossible, ajoutois-je, & qu'auroit-elle pû dire pour se justifier? Il est clair que ce n'est pas sur son innocence, ni peut-être même sur son repentir, qu'elle fondoit l'espoir de se faire écouter. C'est sur ses charmes, c'est sur ce dehors trompeur qui m'en a imposé si long-tems, & qu'elle croyoit capable de réveil-

ler toute ma foiblesse. J'avouë qu'elle n'a rien perdu de ce perfide éclat qui m'avoit ébloui. Ce sont les mêmes yeux , les mêmes traits , le même air , hélas ! cet air tendre & modeste , ce port noble & intéressant que j'ai adoré. O Dieu ! que n'a-t'elle encore le même cœur !

Madame Lallin qui vint interrompre plusieurs fois mes réflexions , ne me parla point du chagrin qu'elle avoit reçu , & ne me fit pas même connoître qu'elle eût vû Madame & Fanny. Elle n'avoit point eu de peine à juger que l'accident qui m'étoit arrivé , avoit été l'effet de cette visite. M. de R. eut la même discrétion à son retour ; & ne craignant pas moins de me causer quelque nouvelle altération par tout ce qui étoit arrivé à sa Fille & à mes Enfans , il me laissa ignorer pendant quelques jours ce nouveau malheur. Cependant il revenoit de Chaillot , où on ne lui avoit point refusé la liberté de voir ma Belle-sœur & Cecile. Malgré la première chaleur de son ressentiment , il avoit compris qu'un ordre de la Cour ne seroit pas révoqué tout d'un-coup , & remettant les sollicitations après mon rétablissement , il avoit résolu de se faire pendant quelque tems un mérite de sa patience. C'étoit beaucoup qu'on eût laissé à ma Sœur le choix du Couvent , & qu'elle se fût heureusement déterminée pour celui qui étoit le moins éloigné. Madame de R. à qui il avoit fait sçavoir aussi-tôt leur infortune commune , n'avoit pas différé non plus un moment à se rendre à Chaillot , & de concert avec lui , elle avoit pris la résolution d'y demeurer avec sa Fille. Quoique la présence d'une Protestante de son âge dût être incommode & suspecte dans un Couvent , les Religieuses qui n'avoient point eu d'ordre de s'y opposer , ne purent refuser l'entrée de leur maison à une Dame de sa naissance. Cet arrangement avoit tellement consolé M. de R. qu'il

continua de demeurer chez moi sans aucune marque d'inquiétude.

Ma Sœur, qui n'avoit pas d'abord porté ses vûes si loin , n'avoit pas eu d'autre motif pour préférer Chaillot, que l'envie de voir & d'entretenir Fanny. Aussi demanda-t'elle cette faveur en arrivant ; & l'on ne fit pas difficulté de la lui promettre aussi-tôt que Fanny feroit de retour. Les bruits qui s'étoient sourdement répandus depuis ma blessure , ne permettoient pas aux Religieuses d'ignorer tout-à-fait qu'elle étoit mêlée pour quelque chose dans mon aventure ; mais c'étoient des soupçons d'autant plus confus , que le Chapelain même, cachant soigneusement la part qu'il y avoit eüe, elles n'avoient pû recevoir d'autres informations de personne ; & c'est une des faveurs dont j'ai le plus d'obligation à Madame , que le silence avec lequel cette affaire fut conduite. Ainsi personne ne sçavoit au Couvent que Fanny fut mon Epouse , & l'on se défioit encore moins de la raison qui l'avoit obligée jusqu'alors de demeurer volontairement dans la retraite. D'ailleurs toute la maison charmée de son esprit & de sa douceur , avoit conçu pour elle autant d'amitié que d'estime ; & dans les chagrins , dont on voyoit assez qu'elle étoit accablée , elle avoit toujours quelque Religieuse auprès d'elle qui s'efforçoit de la consoler par son entretien & ses caresses.

Celle qui se croyoit le mieux dans mon esprit , ne sçut pas plutôt que Madame Bridge avoit parlé d'elle & demandoit à la voir , qu'elle s'empressa de lui faire mille civilités , qui firent juger à ma Belle-sœur que cette bonne Religieuse avoit plus de part qu'une autre à la confiance de mon Epouse. Elle fut ravie de trouver cette occasion d'avance , pour s'informer sans affectation de la conduite qu'elle tenoit , & de l'idée qu'elle avoit
fait

fait prendre d'elle. Il lui fut aisé de se satisfaire ; car la Religieuse , comme enchantée de Fanny , dont elle ne parloit qu'avec admiration , se mit à raconter d'elle-même de quelle manière elle avoit vécu depuis sa retraite , & les nouveaux sujets qu'elle donnoit tous les jours de la regarder comme une des premières femmes du monde. C'est une douceur , répétoit cent fois cette bonne fille , une complaisance , une attention à obliger , qui lui gagne ici le cœur de tout le monde. Son amitié a fait naître parmi nous des jalousies , comme s'il étoit question de la faveur d'une Reine. J'ai été assez heureuse , ajouta-t-elle , pour lui rendre mes soins agréables , & je ne changerois pas son estime pour bien des choses précieuses.

Ces éloges n'étonnèrent point ma Sœur , qui connoissoit assez les excellentes qualités de Fanny. Mais profitant de la chaleur avec laquelle elle voyoit parler la Religieuse , elle lui demanda comment son amie suportoit la solitude , & si elle ne s'étoit jamais expliquée sur les motifs qu'elle avoit eus pour se dérober au monde. Vous voulez sçavoir , lui répondit-elle , ce que nous avons cherché long-tems à pénétrer , & ce que je lui ai demandé cent fois inutilement dans les tendres entretiens que j'ai sans cesse avec elle. Il est certain qu'elle a le cœur & l'esprit fort agités. Elle convient même que la fortune l'a traitée avec la dernière rigueur ; & quand elle refuseroit de nous faire cet aveu , sa tristesse & son abattement la trahiroient malgré elle. Il m'arrive tous les jours de la surprendre dans des momens où elle se croit seule & où elle n'attend personne. Je la trouve abîmée dans ses larmes , la tête panchée ordinairement sur une table , & si remplie du sujet de ses peines , qu'elle ne s'aperçoit pas tout-d'un-coup qu'elle a quelqu'un près d'elle. Aussi-tôt qu'elle m'entend , elle se hâte d'essuyer ses pleurs , & je remarque l'effort qu'elle se fait pour composer ses

yeux & son visage ; mais elle n'en a pas toujours la force , & elle me prie quelquefois de la laisser pleurer en liberté. Souvent au milieu d'une conversation que je crois propre à l'amuser , une distraction lui fait perdre le plaisir qu'elle paroïssoit trouver à m'entendre ; son cœur se charge , & ses yeux recommencent leur triste office. Enfin si vous me demandez tout ce que je pense d'elle , je ne connois point de femme si aimable & si malheureuse.

Mais , reprit ma Sœur , qui s'est fait cent fois un plaisir de me répéter tout ce détail , est-il possible qu'il ne lui soit rien échappé qui puisse faire soupçonner la cause de ses chagrins ? Ne se plaint-elle de rien ? N'accuse-t'elle personne ? Demeure-t'on si long-tems avec une femme affligée , sans pénétrer les secrets de son cœur ? Non , repartit la Religieuse , rien n'est sorti de sa bouche. Cependant depuis une aventure fort extraordinaire qui lui arriva la semaine passée dans notre Eglise , la plupart de nos Dames sont persuadées qu'elle est la victime de quelque soupçons jaloux , soit qu'ils soient tout-à-fait injustes , soit qu'elle les ait fait naître malheureusement par quelque imprudence ; car sa modestie , ajouta-t'elle ; & l'intérêt que Madame prend à ses affaires & à sa santé , répondent assez de sa vertu. Elle raconta là-dessus ce qui s'étoit passé dans l'Eglise du Monastère , & tout ce que ma Belle sœur sçavoit beaucoup mieux qu'elle-même. Nous ne sçaurions douter , poursuivit-elle , que les deux Enfans qu'elle a vûs , ne soient les siens , & qu'elle n'en soit séparée contre son gré. C'est apparemment son mari qui lui fait cette violence. Et je sçais , dit-elle encore en baissant la voix , qu'il s'est répandu depuis peu quelques bruits qu'on a pû mal interpréter ; mais je suis sûre qu'ils s'éclairciront à l'avantage de Madame de Ringsby. Ce nom , comme je l'ai dit plusieurs fois , étoit celui que Fanny portoit à Chaillot.

Il n'est pas surprenant que la Religieuse ne reconnût point ma sœur. Quelques momens passés à la grille du Chœur & pendant l'Office n'avoient pû faire remarquer son visage. D'ailleurs elle parloit si exactement la Langue Françoisse, qu'il n'étoit pas aisé de la reconnoître pour une Etrangère, & l'ordre qu'on avoit obtenu pour l'arrêter, & qu'il avoit fallu communiquer à la Supérieure du Couvent, regardant en général trois Dames Protestantes, & deux Enfans de la même Religion, qui étoient en chemin pour se sauver du Royaume, elle passoit, comme sa Fille & comme Cecile, pour une Dame Françoisse qu'on vouloit faire instruire. Rien n'étant donc si éloigné de l'opinion des Religieuses, que de la croire Belle-Sœur de Fanny, elle continua librement de s'informer de tout ce qui m'intéressoit, en affectant de paroître extrêmement prévenue en faveur de mon Epouse. Mais, soit que la vérité les forçât de lui rendre des témoignages si glorieux, soit que la discrétion leur fit cacher une partie de leurs conjectures, elles ne changèrent point de langage.

Fanny étant revenuë le soir de S. Cloud, sa confidente n'eut rien de si pressant à lui raconter, que l'arrivée de trois Dames, dont l'une paroissoit la connoître, & marquoit une extrême envie de la voir. Quoique la douleur occupât trop la place dans son ame pour en laisser beaucoup à la curiosité, elle consentit à recevoir la visite qu'on lui proposoit, & dès le soir même elle fit prier ma sœur de se laisser conduire secrètement chez elle. Ce n'étoit point un motif ordinaire qui leur faisoit souhaiter mutuellement cette entrevue. Elles m'ont dit vingt fois que sans autre aparence de raison, que celle qu'on peut s'imaginer de mon recit, elles s'étoient senti le cœur si ému à l'approche de l'heure marquée pour se voir, qu'expliquans mal ce pres-

sentiment, par l'habitude où elles étoient de voir tous les événemens tourner à notre perte, elles avoient été tentées l'une & l'autre de la différer. Fanny, depuis la réponse qu'elle avoit reçu chez moi, croyoit ma Belle-sœur & mes Enfans en Angleterre ; & ne connoissant personne en France, elle ne pouvoit attacher d'idée bien importante à la curiosité qu'une Dame marquoit de lui parler. Ma sœur avoit peut-être sujet d'être un peu moins tranquille, parce que l'ouverture d'une scène où elle ne prévoyoit que de la tristesse, pouvoit lui causer quelque embarras ; mais cette raison devoit servir au contraire à lui faire craindre ce qu'elle desiroit. Cependant elles étoient toutes deux tremblantes d'impatience & d'ardeur en s'abordans, & la surprise même de Fanny, en reconnoissant ma sœur, n'ajouta presque rien à ce qui se passoit déjà dans son cœur.

Elle se jetta à son col. Elle la serra entre ses bras. Elle la tint long-tems embrassée. Etes-vous ici volontairement, lui dit-elle d'un ton mêlé de joye & de douleur, est-ce un reste d'amitié & de compassion qui vous amène ? Je vous ai cruë à Londres. Où sont mes Enfans ? Hélas ! venez-vous me rendre la vie ou m'aider à mourir ; car il n'y a plus de tempéramment à espérer pour moi ; je sçai tout, j'ai tout appris, je ne puis vivre sans honneur, sans Epoux, sans mes chers Enfans. O ma Sœur ! continuait-elle en la regardant tendrement, est-il possible que vous m'ayez laissée accabler sans défense ? Quoi ! vous n'avez pas pris parti pour moi. Vous avez souffert qu'une indigne Rivale ait ravi ma place, mes titres, mon nom ; qu'elle ait tout acquis par le sacrifice de mon honneur & de mon innocence ? Eh ! qu'est devenu la foi & la justice ? Mais non, reprit-elle en voyant ma Sœur qui baisoit affectueusement ses mains, je vois que

vous m'aimez encore. Dites-moi donc pourquoi le barbare Cléveland me déteste. Il me l'a prononcé lui-même. Il n'a daigné ni me regarder ni m'entendre. Dites-moi pourquoi son infâme Lallin ose m'insulter. Juste Ciel ! vous n'avez pas pris aussi-tôt ma vie pour finir à jamais ma honte ! ah ! ma Sœur , dites-moi pourquoi je suis réduite au dernier degré de l'opprobre & de l'infortune ?

Ses larmes l'interrompirent. Madame Bridge , qui n'étoit pas moins attendrie , la pria de s'asseoir , pour le dessein qu'elle avoit de lui ouvrir naturellement son cœur , & de ne lui rien déguiser de ses sentimens. Ainsi , sans s'arrêter à des marques inutiles de tendresse & de pitié , elle entra tout-d'un-coup dans l'explication qu'elle s'étoit proposée. Ma Sœur , lui dit-elle , il me sera aisé de justifier les dispositions de mon cœur ; mais permettez que mes premiers soins tombent sur vous , & que je commence par ce qui me cause le plus d'embarras. Vous ne sçauriez vous dissimuler à vous-même que les apparences passées ne vous sont pas favorables. Je laisse tout ce qui pourroit sentir le reproche ; mais il me semble que la justice de vos plaintes n'est pas claire. Vous accusez ceux qui se plaignent de vous. Vous reprochez vos peines à ceux que vous avez rendus misérables. Vous criez qu'on maltraite votre innocence , & ceux à qui vous imputez cet outrage , donneroient tout leur sang pour vous la rendre , ou l'auroient donné pour empêcher que vous ne l'eussiez perdue ; au nom du Ciel faites-moi voir quelque jour dans ces obscurités. N'est-il donc pas vrai (pardonnez ces instances à une Sœur qui vous aime) n'est-il pas vrai que vous avez ôté à M. Cléveland un cœur qui faisoit tout le bonheur de sa vie ; que vous l'avez donné à Gelin , que vous nous avez abandonné à Sainte Hé-

lène pour suivre ce perfide ; que vous êtes partis ensemble ; que vous avez mais je ne veux parler que de ce qui est certain pour moi-même , n'est-il pas vrai que vous avez sacrifié à cette passion votre Mari & vos Enfans , votre réputation , & que vous avez paru long-tems insensible à toutes nos peines ?

A la vérité , continua ma Sœur , M. Cléveland , après avoir souffert tout ce que l'honneur , la bonté de son caractère & la tendresse incroyable qu'il avoit pour vous , peuvent vous faire imaginer , s'est laissé persuader depuis peu , par le seul besoin qu'il a de faire quelque diversion à sa tristesse , de s'engager dans un nouveau mariage ; non , comme vous semblez le croire avec l'innocente Madame Lallin , pour laquelle il n'a jamais eu que de l'estime & de l'amitié ; mais avec une jeune Françoisse de son voisinage , qui est après vous ce qu'il pouvoit espérer de plus aimable. Je n'ai pu condamner son dessein , & je vous confesse que dans le triste état où je l'ai vu depuis votre absence , j'ai cru moi-même ce remède nécessaire à son repos. Je ne vous dissimulerai pas non-plus que lorsqu'on a pensé à faire casser votre mariage , il a fallu que j'aie prêté une espèce de consentement aux dépositions que le Consistoire a exigées de tous les témoins de votre fuite. Mais rendez-moi justice ; ai-je pû démentir le rapport de mes yeux , & refuser l'aveu d'une vérité si cruelle ? Hélas ! au prix de mon sang j'aurois voulu me le cacher à moi-même. Cléveland , tout enchanté qu'il est de la jeune personne qu'on le presse d'épouser , adore encore votre idée , & n'emploie ses jours & ses forces qu'à déplorer votre changement ; car vous étiez faite pour lui. Il n'y avoit que la possession de votre cœur qui pût satisfaire le sien.

Dites-moi donc maintenant vous-même , ajou-

ta-t'elle , pourquoi vous vous troublez jusqu'à cet excès , d'un malheur où vous vous êtes précitée volontairement ? D'où viennent ces regrets & ces larmes , qui ne me paroissent plus de saison après la malheureuse résolution que vous avez exécutée ? Cependant je conçois que le repentir peut succéder à une passion violente. Je vous plains , je n'ai pas cessé de vous aimer , & je suis portée à vous offrir encore un zèle à toutes sortes d'épreuves , mais si vous ne m'éclairez pas vous-même , j'ignore à quoi je puis l'employer.

Ce discours , commencé d'un air grave & soutenu d'un ton que la vérité animoit autant que la tendresse , rendit d'abord Fanny fort attentive. Elle tenoit les yeux fixement attachés sur ma Sœur ; & comme frappée de plusieurs images nouvelles qu'elle paroissoit admirer successivement à chaque mot qui sortoit de sa bouche , il y en eut quelques unes qui la firent reculer de surprise & de saisissement. L'agitation qu'elle en ressentit , arrêta tout d'un-coup ses pleurs. Elle écouta ainsi jusqu'à la fin , avec un mélange d'avidité pour entendre , & de réflexion sur elle-même , pour comparer ce qu'elle trouvoit dans son cœur & dans sa mémoire , avec ce qu'elle paroissoit apercevoir pour la première fois. Quand ma Sœur fut arrivée sur-tout à l'éclaircissement de mon nouveau mariage , son attention redoubla avec un mouvement sensible de curiosité & d'ardeur. Puis lorsqu'elle l'entendit parler du fond de constance & d'amour qui me rapeloit encore vers elle dans le projet même d'un nouvel engagement , elle rougit ; son impatience étoit marquée par le changement continuel de ses attitudes. A peine pouvoit-elle se contenir sur sa chaise. Enfin ma Sœur n'eût pas plutôt fini , que se levant pour l'embrasser avec transport , vous n'êtes pas capable de me tromper , lui dit-elle ten-

drement, je vous connois, vous êtes la bonté même ; ah ! que de voiles se lèvent ! oh ! ma Sœur, qu'entrevois je ? Que de sujets d'horreur & de pitié ! Mais si vous ne vous trompez pas, reprit-elle en s'interrompant elle-même, hâtez-vous d'avertir Cléveland. Allez de ce pas rompre son mariage. Allez lui dire qu'il commettrait un crime affreux, que je l'aime, que je l'adore, continuoit-elle en ferrant les mains de ma Sœur, que je n'ai jamais aimé que lui, hélas ! je le vois clairement, nous avons été trompez tous deux. O malheur terrible ! ô cruelle perfidie ! Mais partez donc, répétoit-elle encore, qu'il rompe son mariage, qu'il ne diffère pas un moment.

Quelque obscurité que ce tendre empressement pût avoir pour ma Sœur, elle y répondit par des caresses ; & sans retarder les explications qu'elle attendoit, par celle des raisons qui la retenoient malgré elle à Chaillot, elle fit souvenir Fanny que de long-tems mes blessures ne me permettoient guères de penser à des Nôces. Ensuite elle la pressa de ne pas suspendre un moment la satisfaction qu'elle avoit paru lui annoncer. Oüi, lui répondit-elle, chaque instant qu'elle seroit différée, deviendrait un supplice pour moi-même. Mais je ne puis mieux nous satisfaire l'une & l'autre qu'en reprenant mes tristes aventures dans leur origine, pour vous mettre en état de les comparer avec les funestes impressions dont je vois trop que vous êtes prévenue contre ma fidélité, & peut-être contre mon honneur. Elle entreprit aussi-tôt cette intéressante narration, dont on ne sera pas surpris dans la suite que j'aie pu répéter ici jusqu'au moindre mot.

JOSEPH HAAS

BOURG L.B.

LE

PHILOSOPHE

ANGLAIS,

OU

HISTOIRE

DE MONSIEUR

CLEVELAND,

FILS NATUREL

DE CROMWEL,

Ecritte par lui-même, & traduite de l'Anglois par
l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité,

TOME SIXIÈME.



A AMSTERDAM,

Chez J. RYCKHOFF, 1757.

11

11 11 11 11 11

11 11 11 11 11

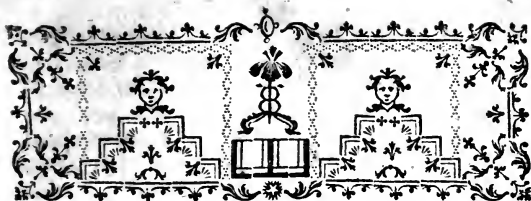
11 11 11 11 11

11 11 11 11 11



11 11 11 11 11

11



LE PHILOSOPHE

ANGLOIS,

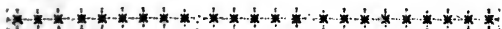
O U

HISTOIRE

DE

M^R. CLÉVELAND,

FILS NATUREL DE CROMWEL.



LIVRE NEUVIÈME.



E respire , commença-t'elle avec un profond soupir , & je me sens déjà le cœur plus libre. Ne jugez pas mal des pleurs que vous me voyez répandre encore. S'il est vrai que Cléveland n'ait pas cessé de m'aimer , & que je me sois trompée dans le mortel sujet de mes douleurs , je ne puis plus pleurer que de joye.

Tome VI.

A

Ce que j'ai à me reprocher n'est pas un crime. Ah ! non , ce n'en est pas un , & si Cléveland m'aime encore , il distinguera bien les malheureux excès d'une tendresse insensée , des hon-teux dérèglemens d'une femme coupable. S'il m'aime , je ne veux que lui pour mon Juge. N'importe , qu'il me condamne ou qu'il m'approuve. S'il m'aime , il pardonnera tout à l'amour.

Concevez-vous , ma Sœur , poursuivit-elle , que le tour de votre discours ait eu plus de force pour me faire ouvrir les yeux , que la longueur insupportable de mes peines , que les instances de Madame , que le dernier crime de Gelin , & que les reproches même que j'ai reçus aujourd'hui de Cléveland ? Mais , ma chère Sœur , écoutez-moi. J'ai des choses incroyables à vous raconter. J'en suis effrayée moi-même à mesure que je les raproche de mon imagination pour les mettre en ordre ; & si je suis assez heureuse pour ne pas me tromper dans la manière dont je les conçois depuis un moment , je vais vous découvrir la plus horrible scène de malice & de cruauté dont on ait jamais eu d'exemple. O Ciel ! par où ai-je mérité d'en être le déplorable sujet ?

Suposez que Cléveland n'ait eu qu'une estime innocente pour Madame Lallin. Mais long-tems même avant mon mariage , j'ai eu les plus fortes raisons de lui croire d'autres sentimens. Je ne vous rapellerai point tout ce qui n'est pas nécessaire au recit que vous attendez. Elle l'avoit aimé au premier moment qu'elle l'avoit vû. Elle lui avoit fait des avances qui ne sont pas ordinaires à une femme d'honneur. Elle avoit employé l'artifice pour le faire consentir à l'épouser. Je suis témoin de ce que je retrace ici , & dès ce tems-là mes inquiétudes n'auroient pu

paroître étranges à personne. Elle quitta ensuite sa Famille & sa Patrie pour le suivre en Amérique. Je veux croire que ce voyage n'eut point d'autre motif que ceux qu'il s'efforça de me faire approuver ; cependant il me le déguisa long-tems , je n'en dûs même la connoissance qu'au hazard ; & lorsque je l'appris contre son espérance , je ne remarquai que trop combien cette découverte lui caufoit d'embarras. Enfin nos tristes aventures prennent leur cours , & finissent après mille malheurs , par la perte du meilleur de tous les Peres. Ma tendresse comme divisée jusqu'alors par les sentimens de la nature , se réunit dans un seul objet. Je sentis que mon Mari m'étoit devenu plus cher que jamais ; plus cher ; je ne dis pas seulement par les circonstances de ma fortune , qui ne me laissoit plus d'autre soutien que lui dans le monde , mais par l'augmentation réelle d'une passion que je croyois depuis long-tems à son excès & qui prit un nouvel ascendant sur mon cœur & sur ma raison. En effet je ne l'avois jamais trouvé si aimable. J'étois charmée de sa constance & de ses soins. Par quelles épreuves n'avois-je pas vû son amour confirmé ? Je le regardois comme un modèle de bonté & de vertu. Nous vécumes quelque-tems à la Havana dans un bonheur digne d'envie. Et n'avois-je pas raison de le croire inébranlable , lorsque sous des prétextes assez foibles , & que je combattis inutilement par mes pleurs , il entreprit un voyage dont l'unique fruit fut de me ramener Madame Lallin. Jugez quelle fut ma surprise , & avec quelle douleur je la vis entrer dans ma maison. Ce n'étoient , si vous voulez , que les allarmes d'un cœur passionné. C'étoit délicatesse , embarras , scrupule de tendresse ; mais quand ce n'auroit été que

le pressentiment d'un avenir funeste où je ne pouvois lire , les malheurs qui sont venus à la suite , ne l'ont que trop justifié.

Vous arrivâtes vers le même-tems de Sainte-Hélène avec mon Frere & Gelin. La presence & l'amitié d'une Sœur si chère suspendirent mes inquiétudes jusqu'à la résolution qui fut prise en commun de se faire régulièrement quelque occupation amusante , pour varier les agrémens de notre commerce. Nous prîmes vous & moi le parti qui convenoit à notre sexe. Mon Frere & Cléveland choisirent l'étude. Gelin eut dès-lors ses raisons sans doute pour souhaiter d'être souffert auprès de nous : mais je fus frappée du choix de Madame Lallin. Quelle aparence , disois-je , qu'une femme d'un mérite ordinaire se fasse un plaisir si touchant de passer toutes les heures du jour au milieu des Livres ? Vous la priâtes de nous associer à ses lectures , en les faisant quelquefois devant nous. Elle répondit que son dessein étant d'apprendre les Langues Grecque & Latine , nous avions peu de satisfaction à espérer de notre demande. Vous vous souvenez que nous rîmes ensemble de cette affectation d'esprit & de doctrine. J'écartois encore des soupçons trop funestes pour mon repos. Mais un intérêt si sensible me forçoit néanmoins d'avoir les yeux ouverts sur toutes les circonstances. Attribuez cette conduite à la jalousie , accusez-moi d'avoir contribué moi-même à ma ruine ; je n'ai pour me justifier que la droiture de mon cœur , & l'ardeur d'une malheureuse tendresse.

Je ne vous dirai point par quels degrés je parvins à l'ivresse de cette fatale passion ; mais le poison s'étoit déjà glissé dans toutes mes veines , lorsque Gelin m'ayant suivie au Jardin , me demanda la liberté de m'entretenir. L'air

chagrin avec lequel il me fit cette proposition , le cas que je faisois de son esprit , & l'attachement qu'il marquoit pour notre famille , me disposèrent facilement à l'écouter. Après quelques détours , qui me firent attendre un secret d'importance , il me déclara qu'il se croyoit également obligé par l'amitié & par l'honneur de m'apprendre l'indigne abus que Madame Lallin faisoit de ma confiance. Le détail dans lequel il s'engagea aussi-tôt , s'accordoit tellement avec mes propres observations , que je crus l'examen aussi inutile que les objections & les doutes. Je ne répondis que par mes pleurs. Il me plaignit ; il m'offrit ses services. Il releva l'injustice de mon Mari & l'odieuse impudence de ma Rivale ; enfin il me persuada de tous les maux dont je cherchois encore à douter.

Cependant je conservai assez de présence d'esprit , pour balancer d'abord si je devois lui découvrir le rapport de mes idées avec les siennes. Mais ce qu'il ajouta , me permit si peu de me défier de sa prudence & du desintéressement de son amitié , que je remerciai le Ciel dans mon malheur de m'avoir procuré le secours d'un ami si sage & si généreux. Il me dit que la nécessité de m'avertir lui avoit paru d'autant plus pressante , que le mal n'étant point encore désespéré , il dépendroit de moi d'y apporter les remèdes que ma sagesse & ma douceur ne manqueroient pas de m'inspirer ; qu'une femme vertueuse avoit mille ressources pour rappeler le cœur d'un mari ; que c'étoit cette raison qui l'avoit empêché de faire remarquer le désordre à mon frere Bridge , dans la crainte qu'il ne fût pas aussi capable que moi de garder certains ménagemens. Il me promit un secret inviolable , & il m'offrit de nouveau un zèle sans réserve.

Si vous vous rappelez d'ailleurs l'estime que mon frere & Cléveland même marquoient pour Gelin , m'accuserez-vous d'avoir accepté trop légèrement ses offres ? Je ne fis donc plus difficulté de lui répondre , que je connoissois toute l'étendue du malheur qu'il croyoit m'apprendre , ni de lui laisser voir la profondeur de mes playes. Vous méritez ma confiance , ajoutai-je , & par la pitié que mes maux vous inspirent , & par le secours que vous avez la générosité de m'offrir pour les soulager ; mais de quelle espérance me flâtez-vous ? Hélas ! quel remède , quel secours avez-vous à me proposer ? Il se hâta de m'assurer qu'il chercheroit les moyens qu'il n'avoit point encore , & qu'il me promettoit d'avance que je serois fidèlement informée de toutes les démarches de ma Rivale & du progrès de ses perfides amours. Cette promesse flâta ma douleur. Je le pressai d'être fidèle à la remplir ; comme si la connoissance de ce que je redoutois le plus , eût pû servir à diminuer les tourmens que le seul soupçon étoit capable de me causer. Nous convinmes qu'il me rendroit chaque jour un compte exact de ce que le hazard ou son adresse lui feroit découvrir. Je lui confiai même la clef de plusieurs cabinets qui touchoient à celui de Cléveland , & sur-tout à sa Bibliothèque , où vous sçavez que Madame. Lallin passoit quelquefois avec lui une partie du jour. L'heure de ces funestes éclaircissemens fut réglée ; & dès le lendemain je l'attendis comme celle de ma mort.

Seroit-il donc vrai que toutes les horreurs qui reviennent en foule à ma mémoire , eussent été autant d'artifices & d'inventions de Gelin ? O ! ma sœur , aidez-moi à le croire. Mon cœur s'est livré avidement à cette espérance , mais à mesure que les traces du passé recommencent à s'ou-

vrir , mon esprit chancelle , & je sens renaître toutes mes agitations & toutes mes craintes. Il ne manqua point de me communiquer le lendemain ses observations. Ce n'étoit encore que des remarques vagues , & qui n'ajoutoient rien aux préventions où il m'avoit laissée ; car en me rappelant l'ordre de ses découvertes , il me semble , que soit pour ménager ma douleur , soit pour garder plus de vrai semblance , il me conduisit habilement par tous les degrés. Sa crainte paroissoit être de m'affliger trop. Il se faisoit presser pour répondre nettement à toutes mes questions. Dès cette première fois , en me racontant qu'il avoit passé plus de deux heures à observer mon infidèle , & en me protestant que malgré la situation favorable où il s'étoit mis pour l'apercevoir , il n'avoit rien découvert qui dût absolument me chagriner ; une aparence de contrainte que je croyois démêler malgré lui dans ses expressions & dans ses yeux , me fit soupçonner qu'il affectoit des ménagemens. Vous me déguisez quelque chose , lui dis-je , sans pouvoir retenir mes larmes ; vous craignez de m'apprendre tout mon malheur. Et voyant qu'il se défendoit du même air : quoi ? insistai-je avec une fureste curiosité , vous n'avez aperçu ni regards , ni souris , ni marques d'intelligence ? Vous n'avez rien entendu qui vous ait fait juger de leurs sentimens ? Dieux ! ajoutai je , j'expliquerois jusqu'à leur silence. Il me répondit d'un ton naïf , & comme surpris de mes doutes , que ce n'étoit point à des circonstances si légères qu'il s'arrêtoit , que je sçavois comme lui que ce badinage leur étoit familier depuis long-tems ; qu'après tout , un mari qui se tiendrait dans des bornes si innocentes , ne mériteroit pas qu'on lui en fit rigoureusement un crime , & qu'il se seroit bien gardé de

me faire la moindre ouverture , s'il n'avoit eu des raisons bien plus fortes d'accuser le mien de manquer à ce qu'il me devoit. Il me fit même entendre que s'il ne s'étoit pas expliqué d'avantage , c'est que dans des accusations de cette nature , le témoignage le plus certain doit être confirmé par des preuves ; & me renouvelant les assurances de son zèle & de ses soins , il me pria d'en attendre toutes les lumières que je desirois. Hélas ! m'écriai-je , de quoi donc suis-je menacé , si ce qui m'accable déjà mortellement , ne mérite que le nom de badinage ?

Il me laissa avec ce trait dans le cœur , & d'autant plus sensible à la reconnoissance dont je me croyois redevable à son amitié , que je le voyois affligé de ma peine & chargé comme à regret de la triste commission qu'il acceptoit pour m'obliger. Quelques jours se passèrent , pendant lesquels il n'eut encore à me rapporter que les signes ordinaires d'un amour qui se déguise en public , & que le remords ou la honte empêche de se satisfaire pleinement ; dans le secret même d'un cabinet ; car il étoit assidu à tous les postes dont je lui avois abandonné la clef. Enfin je crus remarquer , un jour qu'il étoit plus rêveur & plus chagrin qu'il ne me l'avoit encore paru. Les regards qu'il me jettoit à la dérobée , pendant que votre présence & celle des autres l'empêchoit de me parler , furent un langage que je crus trop bien entendre. Je suis perdue , disois-je intérieurement ! Ma Rivale a triomphé ; il l'a vû ; il en gémit ; il cherche quelques détours pour m'annoncer cette fatale nouvelle. Le desespoir étoit prêt de s'emparer de mon cœur , & je ne sçai ce qui empêcha mes transports éclater. Tous les momens , jusqu'à l'heure ordinaire de l'explication , furent pour moi des siècles de douleur. Mais loin de

lui voir l'empressement qu'il avoit toujours eu pour me prévenir , je me trouvai seule au jardin , qui étoit le lieu marqué pour nos entretiens. Je le fis apeler. Il tarda encore à paroître. Mon impatience ne me permettant plus de garder aucune mesure, je le cherchai moi-même, & je m'aperçus qu'il s'efforçoit de m'éviter. Ce fut alors que ne me possédant plus , & succombant aux mouvemens qui m'étouffoient le cœur , je m'arrêtai dans une salle , par la seule impossibilité de faire un pas plus loin. Je m'assis , croyant n'être observée de personne. Je me livrai aux larmes & à toutes les plaintes qu'un desespoir aussi amer que le mien pouvoit m'inspirer. Cependant il m'avoit suivie aparemment dans toutes mes démarches ; car il parut après quelques momens , & prévenant les reproches auxquels il devoit s'attendre , il me demanda pardon d'une lenteur dont le motif me dit-il , étoit la répugnance qu'il avoit à s'acquitter désormais de ses promesses. Voulez-vous ma vie , continua-t'il ? Elle sera employée sans regret à vous prouver mon obéissance & mon zèle : mais permettez que je commence d'aujourd'hui à garder un silence éternel sur tout ce qui a fait jusqu'ici le sujet de nos entretiens. J'en ai trop dit. Je me suis engagé trop loin ; & pour mon repos autant que pour le vôtre , je dois fermer désormais la bouche & les yeux sur tout ce qui se passe dans cette maison. Non , ajouta-t'il , je ne me sens point capable de voir pousser si loin l'injustice & la cruauté.

Il ne me parut pas douteux que tous mes soupçons ne fussent vérifiés. Cependant la crainte qu'il ne s'obstinât à se taire s'il me voyoit trop touchée du malheur qu'il me faisoit pressentir , me fit prendre un visage plus tranquille pour le presser de parler ouvertement. Vous ne m'aban-

donnerez pas , lui dis-je , après avoir commencé de si bonne grace à me servir. Je vois ce qui vous refroidit : vous craignez , ou de vous exposer au ressentiment de mon Mari , ou de me causer trop de chagrin par quelque recit qui surpasse toutes les horreurs passées. Mais rassurez-vous contre la première de ces deux craintes par le serment que je fais de ne laisser rien échapper qui puisse vous commettre. Pour la seconde , comptez , ajoutai-je , que je n'ai pas le cœur si insensible au mépris , que je sois disposée à m'abîmer plus long-tems dans le desespoir & dans les larmes , si je perds l'espérance de ramener un perfide , ou si j'apprends qu'il porte l'infidélité jusqu'au dernier outrage. Cette réponse parut le satisfaire doublement. Ne doutez pas , reprit-il , que je ne sois fort sensible à deux motifs , dont l'honneur & l'amitié me font une loi presque égale. L'honneur de M. Cléveland m'est cher ; & je ne voudrois pas qu'il pût me reprocher de l'avoir exposé par une indiscretion. Votre repos ne m'est pas moins précieux , & je ne me pardonnerois pas d'avoir contribué à vous rendre inutilement malheureuse. Mais si vous continuez , ajouta-t'il , de me croire digne d'un peu d'estime & de confiance , je pense qu'en effet le seul parti qui vous reste , est de chercher votre bonheur dans vous-même , ou du moins de ne le plus faire dépendre d'un mari ingrat , qui n'a même jamais rendu justice à vos sentimens.

Je l'écoutois avec une ardeur qui devoit lui rendre l'indifférence que j'affectois , suspecte. Cependant l'ayant pressé avec de nouvelles instances , de me révéler tout ce qui lui paroissoit assez puissant pour me donner la force de suivre son conseil ; vous me l'ordonnez donc , me dit-il ? hé bien , vous allez connoître jusqu'où l'ingrat

titude & la dureté peuvent être portées par des hommes ; car l'indignation que j'en ai s'étend à tout mon sexe , & c'est rendre service en effet à une femme aimable & vertueuse que de la détromper sur les fausses vertus de tant d'hypocrites. Ce matin , continua-t'il , dans le tems que vous étiez livrée au sommeil , ou peut-être occupée à pleurer votre infortune , l'ardeur de vous servir me rendant attentif à tout ce qui se passoit dans la maison , j'ai vû votre Rivale sortir de sa chambre dans un deshabillé si galant , que je me suis défié de ses intentions. M. Cléveland étoit déjà sorti de la vôtre à l'heure qu'il s'en est fait une habitude , & j'avois remarqué qu'au lieu d'aller à la Bibliothèque , il étoit descendu au jardin. Je n'ai pu douter que ce ne fût une partie concertée. J'ai pris un détour , pour chercher une situation propre à les observer. Ils ont facilité mon dessein ; car Madame Lallin , après avoir suivi les pas de votre Mari jusqu'à l'entrée du jardin , s'est engagée dans l'allée couverte qui régne à gauche au long du mur , & m'a laissé la liberté de gagner comme elle le bout du parterre en prenant l'autre allée. Je m'attendois à la voir entrer dans le bois , mais ayant passé quelque-tems sans l'apercevoir , j'ai compris qu'elle s'étoit arrêtée dans le cabinet qui est de ce côté-là , & je n'ai pas balancé à m'avancer à la faveur du treillage. Mon excuse étoit facile s'ils m'avoient découvert. Je me suis placé proche d'une fenêtre assez favorablement pour tout voir & tout entendre. Dispensez-moi , ajouta-t'il , de la nécessité où vous me réduisez de vous percer le cœur. Je n'acheverai point un recit qui n'est propre qu'à mettre le comble à vos peines.

Ma curiosité me faisant que s'enflammer , je le

pressai si vivement de finir , qu'il m'accorda cette triste satisfaction. J'acheverai , reprit-il , vous l'exigez , mais n'accusez que vous-même des nouvelles douleurs que je vais vous causer. J'ai vû ce que j'aurois refusé de croire sur tout autre témoignage que celui de mes yeux. Il me raconta là-dessus ce que j'ai honte de répéter ; des infâmies , des horreurs , les plus lâches transports ?... hélas ! plus d'ardeur & de tendresse que je n'aurois osé prétendre , & que je n'avois jamais obtenu. Mais je passe à un cœur inconstant , reprit-il , je pardonne à un ingrat de se livrer à de nouvelles amours. C'est l'oubli de l'honneur & de la bonne foi qui m'épouvante. Et continuant de m'accabler par d'horribles préparations , il me porta enfin dans la dernière partie de son discours le coup qui m'ôta l'espérance , & qui m'a rendu depuis ce fatal moment le jouët d'un aveugle desespoir. Vous n'êtes point mariée , me dit-il en me regardant d'un œil timide. Quel doute ! interrompis-je en rougissant. De quoi osez-vous me soupçonner ? Ne vous offensez point , repliqua-t'il aussi-tôt , je répète ce que j'ai honte d'avoir entendu. On prétend que votre mariage n'est qu'une vaine cérémonie , parce que vous n'êtes liée que par la main d'un Prêtre Catholique , dont vous ne reconnoissez point la Religion , ni par conséquent l'autorité. Sur ce fondement , on a promis à Madame Lallin de le rompre , & d'en former un plus durable avec elle , aussi-tôt qu'on pourra secouer le joug de la bienséance. On s'est plaint de votre humeur mélancolique & de vos caprices. C'est la reconnaissance dont on se croyoit redevable à Mylord Axminster , qui vous a rendu l'épouse de M. Cléveland. Enfin , votre tendresse est incommode , votre présence importune ; on continuera

de se voir au même cabinet , pour se consoler du chagrin d'être à vous , en attendant qu'on puisse se délivrer tout-à-fait d'une chaîne si pesante , & pour jouir l'un de l'autre avec une liberté qu'on n'a pas à la Bibliothèque , où l'on appréhende à tous momens d'être surpris par Mr. Bridge , ou par vous-même.

J'arrêtai Gelin. C'est assez , lui dis-je en détournant la tête , comme si ma propre confusion m'eût fait craindre ses regards ; après ce que je viens d'entendre , je n'ai plus d'éclaircissemens à demander. Ma ruine est consommée. Ma funeste curiosité est remplie. Qu'il me méprise. Qu'il me déteste. Qu'il se satisfasse. Il n'aura besoin ni de violence ni d'artifice. Ma mort prévient son impatience , & lui épargnera des calomnies & des parjures. Je ne suis point mariée ! O Dieu , m'écriai-je en ouvrant le passage à mes larmes ! n'as-tu pas été témoin de ses sermens ? Ton Saint Nom n'est-il pas également respectable dans toutes les Religions qui reconnoissent ta puissance ? O mon pere ! à qui m'avez-vous confiée ? à qui livriez-vous ma jeunesse & mon innocence ? Pere tendre & infortuné ! votre bonté vous aveugloit. C'est votre crédulité qui m'a perduë. Qu'avez-vous fait de votre fille ? Hélas ! plus heureux qu'elle , la mort vous rend insensible à sa douleur & à sa honte. Elle est restée seule avec le poid de vos malheurs & des siens. Quoi ! vous n'entendez pas ses plaintes ? Votre cœur ne prend plus d'intérêt à ce qui vous étoit si cher ? Ah ! si la mort éteint les sentimens , c'est un bonheur que j'envie , & je le demande au Ciel comme mon unique remède. Je m'épuisai ainsi en exclamations douloureuses , que Gelin écouta long-tems sans m'interrompre. Enfin , reprenant la parole pour

me consoler , il m'exhorta à punir , me dit-il , par mon indifférence , ceux qui m'offensoient par leur mépris. Il me représenta avec tant de force tout ce qu'il y avoit d'outrageant pour moi dans la conduite de mon mari , qu'il me mit en effet pendant quelques momens , dans la disposition de faire tous mes efforts pour l'arracher à jamais de mon cœur. Le mortel ressentiment qui m'agitoit , me fit croire cette entreprise facile.

Ce fut aparemment pour fortifier ma résolution , qu'il me proposa d'aller surprendre dès le lendemain les deux amans au milieu de leurs plaisirs , & de leur faire connoître moi-même , ajouta-t'il , le parti que je prenois de les mépriser. Il n'ignoroit pas que j'étois peu capable d'une démarche si hardie. Aussi n'entendit-il point que j'eusse rejeté sa proposition pour convenir que l'exécution en étoit difficile , & pour m'en faire apercevoir tous les dangers. Mais il faut du moins , me dit-il , que vous vous assuriez de l'état de leurs amours par vos propres yeux. Il pourroit vous rester des doutes sur mon seul témoignage. Je vous conduirai demain au même lieu d'où je les ai observés , & d'où vous aurez le même spectacle , si vous avez le courage de le supporter. Je ne lui marquai pas moins d'éloignement pour ce dernier parti , quelque facilité qu'il me fit voir à le suivre. Quelle autre preuve ai-je à desirer , lui dis-je , que le souvenir du passé , & la vuë continuelle de ce qui se passe à mes yeux ? Je ne serois pas maîtresse de mes transports au spectacle odieux que vous m'offrez. Pourquoi voulez-vous que je m'expose à dévoiler ma honte , & que je redouble peut-être le triomphe de ma Rivale , en lui faisant connoître que j'en suis informée , & que j'ai la

foiblesse d'y être trop sensible ? Peut-être s'attendoit-il encore à ces difficultés ; mais confessant qu'elles lui paroissent fortes , il me pressa de me rendre du moins dans le cabinet qui faisoit face à celui du rendez-vous , pour observer tout ce que je pourrois découvrir à cette distance.

J'y consentis. Le reste de ce malheureux jour fut encore plus triste pour moi par l'affreuse contrainte où je le passai. J'évitai l'entretien , & les regards de mon Mari , comme si j'eusse appréhendé qu'il n'eût découvert , au fond de mon cœur , les effets de sa trahison. Le soir , au lieu de me retirer avec lui , je fis naître des prétextes pour demeurer auprès de mon Grand-Pere ; & sous l'ombre d'une légère incommodité qui le retenoit au lit depuis quelques jours , je passai toute la nuit dans son appartement. Jamais le repos ne m'avoit été si nécessaire ; cependant , j'eus les yeux ouverts dès le matin , & sans sçavoir précisément le motif qui me conduisoit , j'errai long-tems dans toutes les parties de la maison. Je rencontrai Gelin. Ecoutez , lui dis-je en le prévenant , j'ai changé de dessein ; je veux me placer contre cette fenêtre , d'où l'on peut voir tout ce qui se passe dans le cabinet. Il parut surpris ; mais se remettant avec un peu de réflexion , il me rapela toutes les raisons que je lui avois opposées moi-même ; & il les fortifia par de nouvelles difficultés. J'avois pensé d'abord , ajouta-t'il , que cette place pouvoit être occupée sans danger , je m'y exposai hier témérairement ; mais l'ayant examinée depuis , j'ai remarqué qu'il n'y a qu'un bonheur extrême , où l'étrange sécurité des deux amans qui les aient empêché de m'apercevoir. Vous n'y seriez pas un moment sans être aperçue. Eh ! qu'importe , repris-je , quelles mesures ai-je à

garder avec deux perfides ? N'est-il pas juste que je les couvre de honte ? C'est ma résolution. Je veux que leur infamie éclate. Comme l'ardeur de ces instances ne venoit que de mon agitation , il n'eût pas de peine à me faire rentrer dans ses idées , sur-tout lorsque me représentant que j'allois l'exposer au reproche d'avoir semé la dissention dans ma famille , il m'eut menacé d'interrompre ses services si je refusois d'avoir pour lui quelques ménagemens.

Nous ne tardâmes point à gagner le cabinet. Il étoit environ sept heures , c'est-à-dire , à peu près le tems auquel mon Mari retournoit à ses livres. Nous avions pris notre chemin avec beaucoup de précautions , par une des allées couvertes. En entrant dans le cabinet , Gelin me dit qu'il n'osoit y demeurer avec moi , non-seulement par le respect dont il vouloit que son zèle fut toujours accompagné , mais par la crainte de nous exposer nous-mêmes aux soupçons de la médisance , dans le tems que nous avions les yeux si attentifs sur la conduite d'autrui. J'approuvai ce sentiment , & je me contentai de lui demander quelques explications qui pouvoient servir à mes espérances. Les deux cabinets étans aux deux angles du parterre , on pouvoit apercevoir de l'un , par l'allée de communication , tout ce qui entroît dans l'autre , & je ne doutai point que malgré la largeur du jardin , je ne pusse distinguer parfaitement mon infidèle. Gelin me quitta ; mais à peine étoit-il sorti que revenant sur ses pas , il me témoigna un nouveau scrupule. Dans le trouble où vous êtes , me dit-il , j'appréhende quelque transport , qui vous feroit peut-être aussi pernicieux qu'à moi. Vos ressentimens sont justes , mais la prudence vous oblige de les dissimuler. Permettez ,

tez , ajouta-t'il , que je vous enferme ici , seulement pour une heure , & que cette clef me réponde de votre modération. Je ne m'oposai point à son dessein , l'impatience & la crainte m'ôtoient déjà la respiration , & je le vis emporter la clef sans lui dire un seul mot.

Étant seule , je tins le visage collé plus d'un quart-d'heure sur la fenêtre , du côté du cabinet. J'accoutumois mes yeux à tous les objets qui étoient au bout de l'allée , & aux environs de la porte , pour disposer mon imagination à ne rien confondre. Enfin j'aperçus mon Mari. Il étoit en robe de chambre. Il avoit un mouchoir à la main , dont il se couvroit la bouche. Son air étoit inquiet , du moins si j'en pouvois juger par sa démarche ; car il tourna deux fois la tête , & lorsqu'il fut proche du cabinet , il acheva les quatre pas qui lui restoit à faire avec beaucoup de précipitation. De quels mouvemens n'étoit-je point agitée ! Je m'attendois de voir paroître aussi-tôt ma Rivale. Elle ne parut point. Mon cœur en fut soulagé quelques momens. Je me flâtai que leurs mesures étoient rompuës par quelque événement , que la bonté du Ciel pourroit faire tourner en ma faveur. Je conjurai toutes les Puissances célestes de confirmer cet augure. Je soupirai d'espérance , & je trouvai de la douceur dans une si foible ressource. Mais une autre pensée fit évanouir tout-d'un-coup cette chimère. Hélas ! je la crois éloignée , me dis-je à moi-même , j'ose me flâter qu'elle ne paroîtra point ; mais qui m'assure qu'elle n'étoit point la première au rendez-vous , & qu'elle ne fut pas descendue au jardin lorsque j'y suis entrée ? N'en ai-je pas dû juger par l'ardeur avec laquelle mon Mari s'est élancé dans le cabinet ? Ah ! je ne m'abuse point. Ils y sont

ensemble. Elle est dans ses bras. Ils s'enyvrent de délices. Ils insultent à mon desespoir. O Dieu ! vous ne les punissez pas. Dans le transport qui s'empara de tous mes sens , ce fut un bonheur en effet que Gelin eut pris la clef à son départ. Peut-être ma foiblesse ne m'auroit-elle pas permis de faire deux pas sans perdre la connoissance & même la vie ; mais je serois sortie du cabinet , j'aurois poussé des cris lorsque les forces m'auroient abandonné pour marcher , & j'aurois porté la terreur & la honte au milieu de leurs criminels plaisirs.

Je passai dans cette déplorable situation tout le tems qu'ils demeurèrent ensemble ; car de quelque manière que je doive interpréter aujourd'hui leurs rendez-vous ; il est certain que je n'ai pas été trompée par des fantômes, & que je les vis sortir avec des marques extraordinaires de joye & de bonne intelligence. Mon mari portoit la robe de chambre que je lui avois vuë deux jours auparavant. Elle avoit le bras apuyé sur le sien , & quoique je ne pusse la distinguer si aisément , parce qu'elle marchoit entre le mur & lui , il étoit clair qu'une femme avec laquelle il venoit de passer une demie heure à l'écart , & qu'il caressoit encore avec tous les empressements d'amour , ne pouvoit être que ma Rivale. Aussi la nouvelle agitation que je ressentis à cette vûë , me fit-elle tomber évanouïe , sans aucun reste de sentiment.

Ma Sœur qui avoit écouté tout ce récit avec un profond silence , ne put entendre ces dernières circonstances sans jeter un cri qui obligea Fanny de s'interrompre. Arrêtez , chère Fanny , lui dit-elle avec saisissement , écoutez-moi. Ah ! ma Sœur , plaignez plus que jamais vos disgraces ; ou plutôt bénissez le Ciel , car je ne puis décider

C'est de la douleur & de la joie que vous devez ressentir. Mais, ô malignité détestable ! ô perfide Gelin. Ciel ! des hommes si méchans font-ils l'ouvrage de tes mains ? Ecoutez-moi continua-t-elle, malheureuse victime de l'amour & de la jalousie, apprenez que si toutes les causes de vos peines, & celles de toutes les injustices que vous avez faites au meilleur de tous les hommes, n'ont jamais eu plus de réalité que votre dernier recit, vous êtes coupable de tous vos malheurs & de tous les siens. Jugez de tout ce qui vous reste à dire, par ce que j'ai moi-même à vous raconter. Rendez-vous mystérieux de votre mari & de Madame Lallin, ces horreurs, ces infamies, ces projets de séparation, & tout ce noir commerce dont les images vous troublent encore l'esprit, sont autant d'inventions d'un scélérat qui s'est joué de votre tendresse & de votre crédulité. Vous m'apprendrez sans doute à quoi des impostures si affreuses ont abouti. Hélas ! plutôt au Ciel que les effets n'en fussent pas plus réels que les causes ! Mais voici le témoignage que je me hâte de vous rendre, en attendant ceux que je vous prépare encore. Elle lui aprit ensuite que c'étoit elle-même & Gelin, qu'elle avoit pris pour Madame Lallin & pour moi dans le cabinet du Jardin, & que la robe dont Gelin lui avoit paru couvert, étoit en effet une des miennes qu'il portoit ce jour-là. Je me rappelle en un moment, poursuivit-elle, des circonstances auxquelles je n'aurois jamais crû le moindre rapport avec votre histoire. En les comparant avec celle de votre recit, je trouve que ce fut trois jours avant l'aventure du jardin, que Gelin vint me demander sous quelque prétexte une des robes de mon mari ou de celles du vôtre. Les siennes, si je ne me trompe, avoient be-

soin de quelque réparation. Je lui en fis porter une de M. Cléveland, parce qu'elle convenoit mieux à sa taille. La chaleur incommode de la saison, & quelques raisons de santé m'obligeoient dans le même-tems de me lever à la pointe du jour, & d'aller prendre la fraîcheur du Bois. Je revenois ensuite au cabinet, où je me proposois en faisant quelque lecture. Il ne faut pas douter que Gelin n'eût fait toutes ces observations, & qu'il n'eût formé là-dessus son damnable artifice. En effet je fus fort étonnée de le voir entrer dans le cabinet, tandis que j'étois à lire. Il contrefit lui-même de la surprise en m'apercevant, & je me souviens qu'il affecta, comme vous dites, d'entrer d'un air peu mesuré, pour me faire croire aparemment qu'il ne s'attendoit point de m'y trouver. Je n'ai pas oublié non plus qu'il avoit la robe de mon frere, & qu'il tenoit son mouchoir à la main. Il me dit quelque chose de civil sur la hardiesse qu'il avoit de m'interrompre; & ne manquant jamais de matières pour engager la conversation, il trouva insensiblement le moyen de m'arrêter près d'une demie heure. Enfin je fis réflexion qu'il ne me convenoit point d'être si long-tems seule avec lui. Je lui proposai de nous retirer. Il badina sur mes scrupules, & m'ayant offert la main, il me conduisit à mon appartement avec des galanteries affectées, & placé comme vous venez de le représenter. Il me quitta aussitôt, en me disant qu'il alloit prendre un habit plus décent.

Une explication si nette & si précise produisit des effets surprenans sur mon épouse. Après l'avoir entendu avec une attention qui ne lui laissoit pas un moment pour respirer, elle baissa la tête sur les genoux de ma Sœur avec le même silence, & tenant son visage collé sur se masia

qu'elle mouïloit de ses larmes , elle demeura long-tems dans cette posture , sans faire entendre autre chose que des soupirs. Ma Sœur qui n'osoit encore interpréter ces apparences de douleur , lui demanda , si elle trouvoit quelque difficulté dans son recit , ou quelque chose de douteux dans son témoignage. Ah ! répondit-elle , pourquoi soupçonnerois-je une Sœur que j'aime , & qui m'a toujours aimée ? Comment trouverois-je de l'obscurité dans des circonstances qui ne parlent que trop clairement contre moi ? Il est vrai , continua-t'elle , qu'avec tout le penchant que j'avois à vous croire , j'étois arrêtée malgré moi par le nœud fatal que vous venez d'expliquer. Hélas ! pouvois-je en démentir mes yeux ? pouvois-je penser que la jalousie eût altéré jusqu'à mes sens , & changé pour moi l'ordre de la nature ? Ah ! je respire enfin. Quel service vous m'avez rendu ! Plus j'envisage à présent les suites d'un transport insensé , plus mes lumières redoublent avec ma douleur & ma confusion. Mais qu'ai-je fait ? ajouta t'elle ; quelle espérance que Cléveland me pardonne , & qu'il oublie jamais mes injustices ? A quels tourmens ne l'ai-je pas peut-être exposé ? Mais hélas ! il est impossible qu'ils aient surpassé les miens. Etes-vous sûre , reprit-elle , qu'il ait souffert quelque chose de mon absence , & que tout le reste s'accorde avec le témoignage que vous me rendez ? Vous me faites tant de questions ensemble , lui dit ma Sœur , qu'il m'est impossible de vous satisfaire tout à la fois. Mais revenons plutôt à notre narration , & comptez que toutes vos allarmes doivent finir , si c'est de notre tendresse que vous avez douté.

Que vous me consoliez ! répondit-elle ; & se rappelant l'endroit de son discours où ma Sœur l'avoit interrompue , elle le continua ainsi. Mon

évanouissement dura jusqu'au retour de mon perfide Confident , qui fut sans doute fort surpris de me trouver étendue au milieu du cabinet. Cependant le bruit qu'il fit en ouvrant la porte , & l'air qui vint me fraper le visage , ayant servi à rappeler mes esprits , il n'eut point d'autre embarras que celui de me tendre la main pour me relever. Il me témoigna un égal regret , & du spectacle que j'avois eu , & de l'impression trop évidente qu'il lui paroissoit faire sur moi. C'étoit néanmoins , me dit-il , un remède qu'il avoit cru nécessaire , & sans lequel j'étois peut-être condamnée à traîner languissamment le reste de mes jours , misérablement partagée entre les soupçons , les craintes , & les autres tourmens de l'inquiétude. Il ne doutoit point , ajouta-t'il , qu'un si noir exemple d'inconstance & d'infidélité ne me fit prendre le seul parti qui convenoit à une femme d'esprit & d'honneur , & trop heureux de m'avoir prouvé son attachement par un service si essentiel , il me promettoit d'exécuter aveuglément toutes mes résolutions.

J'étois tellement possédée de mes funestes imaginations , que je crus devoir des remerciemens à ce monstre. Je les fis tels qu'une reconnoissance si mal conçue pouvoit me les inspirer dans le desordre & la foiblesse où j'étois ; & sans m'expliquer sur des résolutions qui étoient encore fort obscures pour moi-même , je le priai de me remettre , non dans l'appartement de mon mari , où rien n'auroit été capable de me faire rentrer , mais dans celui qui étoit le plus voisin du vôtre. Je vous fis prier aussi-tôt d'y venir , & vous eûtes pour moi cette complaisance , je vous confessai que j'étois dangereusement malade ; que la crainte d'être incommode à mon mari , me faisoit prendre un autre lit que le sien : & que n'espérant

fortir de celui où j'allois entrer que pour être porté au tombeau , je n'avois rien de si cher à desirer que votre présence & vos consolations. Ce langage parut vous causer autant d'étonnement que de douleur. Vous vous efforçates de me faire prendre d'autres idées de mon mal ; & je remarquai aisément dans vos discours & dans vos regards que si vous n'en connoissiez pas la véritable source , vous ne le regardiez pas non plus comme une infirmité ordinaire. Mais j'étois résoluë de dévorer éternellement mes peines ; & si je n'avois pas assez de force pour les vaincre , d'y succomber du moins sans faire éclater ma honte.

L'ardeur avec laquelle je vis accourir M. Cléveland à la première nouvelle de ma maladie , ne me parut qu'un nouvel artifice , & toutes ses caresses autant de trahisons. Je le repoussai même , comme si mon abattement ne m'eût fait desirer que la solitude & le repos , & je me fis un effort pour lui représenter avec douceur que les aproches de la mort n'étoient pas faites pour la tendresse. Il parut fort sensible à ce discours ; mais je ne répondis à ses plaintes que par des soupirs. Pour Madame Lallin , qui s'empressa aussi de me rendre des services & des soins , je lui déclarai honnêtement que la vuë de tant de spectateurs m'étoit importune , & que j'avois besoin de tranquillité & de silence. Aussi , soit fierté , soit complaisance , elle me délivra du chagrin de la voir trop souvent. Je ne voyois volontiers que vous & mon Frere ; vous fûtes tous deux ma plus fidèle & ma plus douce compagnie. Les assiduités de Gelin même m'auroient déplû , & je le pressai plusieurs fois de suivre moins son zèle que la bienféance , qui ne lui permettoit point d'être sans cesse auprès de mon lit , comme il

sembloit le souhaiter. Ce n'est pas que j'eusse la moindre défiance de l'indigne passion qu'il avoit déjà conçue pour moi , & dont la connoissance , que je ne dois que depuis deux jours à la bonté de Madame , a commencé dès le premier moment à me faire ouvrir les yeux sur mon malheur & sur ses crimes. Mais quelque prix que mon aveuglement me fit attacher au service qu'il m'avoit rendu , je ne pouvois voir sans frémir celui qui m'avoit fait sentir toute ma misère , en m'en découvrant de si noires circonstances. Sa présence rapprochoit de mon imagination tous les détails qu'il m'avoit racontés. En le voyant je croyois voir tous mes malheurs à la fois. Ainsi , quoique je le regardasse sur le pied d'un homme à qui je devois de la reconnoissance , & qui pouvoit encore m'être utile , je ne sentoispas même pour lui le penchant de l'amitié , & je l'écoutois plus par intérêt que par inclination.

Avec quelque précaution que j'expliquasse les soins & les discours passionnés de mon mari , je ne laissois pas de lui remarquer dans plusieurs occasions un air de sincérité que je ne le croyois pas capable de contrefaire. La constance avec laquelle il passoit auprès de moi les jours & les nuits , étoit un autre sujet d'embarras , car il falloit pour demeurer assiduëment dans ma chambre , qu'il se privât de la satisfaction de voir Madame Lalin. C'étoit du moins une violence qu'il paroïssoit se faire en ma faveur , & ce sacrifice me dispoïoit quelquefois à croire qu'il conservoit encore pour moi un reste d'affection , que le triste état où j'étois réduite , avoit pû réveiller. Pourquoi ne me ferois-je pas flâtée de le ramener tout-à-fait par ma douceur , par ma tristesse & ma soumission ? Mon cœur se repaissoit quelquefois de cette espérance. Mais Gelin qui sembloit deviner

toutes mes pensées , ou qui avoit l'adresse de me les faire expliquer , ne manquoit pas d'étouffer aussi-tôt ces mouvemens favorables par quelque nouvelle imposture qui me replongeoit dans toutes mes agitations. C'étoit un rendez-vous accordé pendant mon sommeil , une faveur prise à la dérobée , un mot qu'il avoit entendu , & qui marquoit ou l'ennui qu'on avoit auprès de moi , ou l'impatience avec laquelle on souhaitoit la fin de cette contrainte. J'avois honte , après l'avoir écouté un moment , de m'être laissée tenter par le moindre desir , ou par le moindre espoir.

Cependant je dois confesser que c'est à cette complaisance , dont mon mari ne se relâcha point pendant cinq ou six semaines , que je fus redevable de mon rétablissement. Malgré ma douleur & souvent malgré mon imagination , je ne pouvois me croire tout-à-fait malheureuse , lorsque je le voyois attentif à tous mes besoins , sensible en apparence à mes moindres inégalités , & prompt à m'offrir toutes sortes de secours. Il me procura divers amusemens , qui servirent encore à me distraire un peu le cœur & l'esprit , quoique Gelin s'efforçât avec sa malignité ordinaire de me les faire regarder comme autant de voiles qu'on employoit pour me tromper.

Enfin ma santé s'étant rétablie , je vécus quelque-tems , sinon avec plus de douceur , du moins avec plus de constance , parce que je m'étois accoutumée sur la fin de ma maladie à me contenter des marques extérieures de civilité & d'estime qu'un honnête homme ne sçauroit refuser à une femme sans reproche. D'ailleurs Gelin qui vouloit sans doute ménager ma vie , ou qui craignoit peut-être que je ne découvrisse son imposture à la longue , m'avertit que les rendez-vous du cabinet étoient interrompus , & qu'on ne se

voyoit plus qu'avec beaucoup de ménagemens. Il affecta même de me répéter qu'il admiroit la retenue des deux Amans, & qu'avec un fond de tendresse qui étoit toujours le même, ils gardassent si bien les dehors, qu'il ne fissent naître de défiance à personne. Je m'imagine qu'espérant d'éteindre peu-à-peu l'amour dans mon cœur, il croyoit avoir assez fait en me persuadant de l'infidélité habituelle de mon mari, & que dans les vûes qu'il avoit peut-être déjà pour l'avenir, il se promettoit d'achever dans un autre tems ce qu'il avoit si heureusement commencé. Il est vrai aussi que faisant réflexion sur le passé auquel je ne voyois plus de remède, & n'attendant le retour d'un cœur égaré, que de la persévérance de ma soumission & de ma tendresse, je ne recevois plus ses avis & ses confidences avec la même ardeur, & j'évitois même fort souvent des entretiens dont le seul fruit étoit d'irriter mes peines.

Vous n'avez pas oublié que Cléveland entreprit un long voyage pour les intérêts de mon Grand-pere, ou plutôt pour les nôtres, puisque nous en recueillîmes tout l'avantage par l'immense succession que sa mort nous laissa bien-tôt. Je menai dans cet intervalle une vie d'autant plus tranquille, que la présence de ma rivale me répondant de la fidélité de mon mari, je ne m'occupai pendant son absence qu'à chercher les moyens de regagner sa tendresse à son retour. Il revint, & la vivacité de ses caresses me fit espérer que je n'aurois pas besoin d'art pour lui plaire. Gelin, qui m'avoit promis d'observer ses premières démarches, me félicita lui-même de l'empire que je reprenois, disoit-il, sur le cœur d'un Infidelle. Mais c'étoit une nouvelle trahison; car je vois clairement que le perfide ne cherchoit

qu'à confirmer son propre empire sur ma crédulité & ma confiance. Dès le lendemain il m'aborda d'un air triste, & plaignant mon sort, il me dit avec un soupir, que mon triomphe avoit été court; que si j'avois reçu les premières caresses, ma Rivale avoit eû les faveurs secretes; que mon Mari sortoit avec elle d'un rendez-vous qui avoit duré fort long-tems, qu'avec toute son adresse & ses efforts il n'avoit pû les entendre, mais que dans l'indignation qu'il en ressentoit, son dessein étoit de les surprendre lui-même une autre fois & de les couvrir de honte.

L'impression d'espérance & de joye qui me restoit encore, ne put résister à cette triste déclaration. Ma première ressource fut les larmes. Mais de quel usage pouvoient-elles être pour toucher un cœur endurci? Hélas! loin d'y avoir recours, je me cachois ordinairement pour en répandre. Cependant en réfléchissant sur un malheur qui me paroissoit sans exemple, il me vint à l'esprit que Cléveland, dont je n'avois jamais reconnu que le caractère fût porté à la perfidie, pouvoit aimer Madame Lallin & moi peut-être, tout à la fois. Il me sembloit incroyable qu'un Mari qui m'avoit accablé la veille des témoignages de la plus vive tendresse, eût pû porter si loin la dissimulation, s'il n'avoit eu pour moi, que du mépris, & s'il n'avoit eû de l'amour que pour ma Rivale. Cette pensée diminua quelque chose de l'amertume de mes sentimens. Il m'aime, disois-je: puis-je m'y tromper après une si longue expérience de sa conduite & de son caractère? Mais une femme sans honneur a trouvé l'art de le séduire. Elle m'a dérobé depuis long-tems une partie de son affection. Hé bien: c'est un cœur à disputer. Voyons qui de Madame Lallin ou de moi dépossédera sa Rivale. Je communiquai cette

réolution à Gelin. Il marqua de l'admiration pour ma bonté. Mais vous vous faites illusion, me dit-il, si vous croyez que le partage soit égal, & qu'un homme puisse tenir la balance si juste entre le devoir & une passion déréglée. Essayez néanmoins, ajouta-t'il, & faites voir jusqu'où une femme vertueuse peut quelquefois s'abaisser par grandeur d'ame. Il me promit même de contribuer par ses soins à ma victoire.

Si vous me demandez quelles armes j'avois dessein d'employer, hélas ! ma Sœur ne savez-vous pas qu'un cœur plein de sa tendresse présume tout de l'ardeur de ses sentimens ? J'aurois fait comprendre à mon mari qu'il se trompoit malheureusement dans l'objet de ses desirs ; que s'il étoit sensible au plaisir d'être aimé, j'étois la seule femme au monde qui fût capable de rassasier son cœur par les transports du mien : je le connoissois je l'aurois forcé de confesser qu'il ne trouvoit dans ma Rivale ni la constance de mes attentions, ni l'ardeur de mes soins, ni mes délicatesses, ni mes tendres allarmes & mes inquiétudes passionnées ; enfin laissant à d'autres les ressources de l'esprit & de l'artifice, j'aurois tout attendu de la force d'une passion que mes douleurs mêmes ne faisoient qu'irriter. Ces détails vous intéressent peu. Quel besoin en effet de vous rapeler les égaremens d'un tems d'yvresse & de délire ? Mais je ne sçai comment je trouve encore de la douceur dans ces bizarres témoignages de ma fidélité & de ma tendresse. D'ailleurs je veux vous faire observer par quel enchaînement mon erreur m'a conduite jusqu'au fond du précipice.

Le tems n'en étoit guères éloigné. Gelin, avec une adresse à laquelle je ne puis donner de nom assez horrible dès que je dois la regarder comme une imposture, ne fut pas deux

jours à détruire mes nouvelles résolutions ; & soit que le hazard lui présentât les occasions qu'il cherchoit ; soit que sa malignité se fit une étude continuelle de les faire naître , il ne se passa presque rien jusqu'à la mort de mon Grand-Pere , qui ne servit comme d'instrument au succès de ses malheureux desseins. Un jeune homme de l'Isle prit de l'inclination pour Madame Lallin , & lui offrit sa main avec une fortune considérable. Elle rejetta ses offres. Tout le monde la pressa de se rendre , & vous devez vous souvenir des efforts que vous fîtes vous-même pour lui faire goûter un parti qui étoit fort au-dessus de son mérite : mon Mari fut le seul qui ne lui fit point d'instances ; & lorsqu'elle parut absolument résolue de préférer l'étude & le repos , comme elle le disoit avec affectation , à toute autre sorte d'avantages & d'établissmens , il la félicita publiquement de ce choix , avec des marques de satisfaction si ouvertes , que Gelin n'eut pas besoin de me les faire remarquer. Il est vrai que pendant le cours de cette affaire , il n'avoit pas manqué de réveiller mon attention sur leurs moindres mouvemens. Il m'avoit fait observer entr'eux un redoublement de mystère & plus d'ardeur que jamais à se chercher & à s'entretenir. L'air distrait & rêveur que Cléveland rapportoit quelquefois de l'étude , il me le faisoit prendre pour l'effet de son inquiétude & de sa crainte. Il me le représentoit uniquement rempli de la perte qui le menaçoit , ou occupé à retenir un cœur qu'il croyoit prêt à lui échaper ; de sorte que de quelque manière que cette intrigue pût finir , j'étois disposée à l'expliquer dans le sens le plus funeste à mon repos. Mais l'avertion que ma Rivale fit éclater pour le mariage , dans une situation où son bonheur & sa fortune l'obli-

geoient également de le souhaiter, ou lui faisoient du moins comme une loi d'y consentir, étoit effectivement ce qui pouvoit arriver de plus malheureux pour moi. Il me parut si manifeste, que le projet de mon Mari étoit de se la réserver, que j'épargnai la peine à Gelin de faire tourner mes réflexions de ce côté-là. J'allai au-devant de ses inspirations; & lui qui s'étoit sans doute aperçu que cette chimère étoit le plus puissant de ses artifices, s'attacha entièrement à redoubler mes terreurs, & à triompher de ma crédulité par cette voye.

Je passe sur mille circonstances, qui vous fatigueront sans vous éclaircir davantage. Mais lorsqu'après la mort de mon Grand-Pere, le dessein fut pris de retourner en Europe, Gelin, qui ne laissoit plus passer un jour sans m'empoisonner de quelque nouveau conseil, me proposa de sonder moi-même les dispositions de mon Mari par quelque épreuve innocente; & ne me trouvant que trop d'ardeur pour ce qui pouvoit me délivrer d'un doute insupportable, il me suggéra non seulement ce que son zèle, disoit-il, lui faisoit imaginer pour m'éclaircir, mais jusqu'aux termes dans lesquels je devois m'expliquer. Il falloit pour s'engager avec tant de hardiesse qu'il eût déjà pressenti Cléveland sur la démarche qu'il me proposoit. C'étoit de le faire souvenir que notre mariage s'étant fait sans aucune formalité civile, parce que nous n'avions eu ni intérêts ni droits à régler, nous ne devions pas quitter l'Amérique sans prendre du moins une attestation du Prêtre qui avoit fait la cérémonie. Pressez-le instamment, me dit-il, de vous accorder une satisfaction si juste. Ne vous rendez point à ses premières objections. Comme il est impossible qu'il écoute volontiers

vosre demande, s'il est résolu de vous sacrifier quelque jour à vosre Rivale, vous connoîtrez ses intentions par sa réponse; & vous examinerez, ajouta-t'il négligemment, si l'intérêt de vosre honneur & de vosre repos vous permet de le suivre en Europe, pour y souffrir une insulte éclatante, & pour servir au triomphe d'une femme que vous devez haïr, ou s'il ne demande pas plutôt que vous passiez le reste de vosre vie dans cette Île, avec la certitude que vous avez d'y être aimée & honorée de tout le monde.

Ce dernier trait, placé sans affectation, fut la plus pernicieuse partie de son conseil. Je n'y répondis point, mais il demeura au fond de mon cœur; & il m'engagea bien-tôt dans des délibérations qui ne m'étoient point encore entrées dans l'esprit. Cependant la proposition de sonder mon Mari m'ayant paru facile & naturelle, j'en cherchai l'occasion dès le même jour. Il étoit fort occupé des préparatifs de notre départ. Je l'abordai avec plus d'embarras que je ne devois en avoir, après y avoir prévu si peu de difficulté. J'étois tremblante, & je m'étonne qu'il ne s'aperçut point de mon émotion. Enfin, m'étant expliquée avec beaucoup de timidité, il me répondit, d'un air riant, que je me troublais d'un soin fort inutile, que ni lui ni moi n'étans catholiques, & devant tous deux nous rendre à Londres, le témoignage d'un Prêtre Espagnol ne pourroit être d'aucune utilité, que s'il manquoit quelque chose à notre mariage, tous les défauts seroient aisément réparés en Angleterre, & qu'il me conseilloit de m'occuper uniquement de vosre voyage, pour ne pas le retarder par mille difficultés qui troublent toujours les femmes à l'heure d'un départ. Il me quitta sous divers prétextes qui pouvoient être

sincères dans l'accablement de soins où il étoit , mais que je pris pour les artifices d'un homme coupable qui cherche à se tirer d'embarras. J'aurois pu l'arrêter malgré lui , & redoubler ma demande avec de nouvelles instances. Quel fruit en aurois-je espéré ? Je demeurai confonduë de sa réponse , & ne la trouvant que trop conforme à mes idées , je la regardai comme ma dernière sentence. Il partira seul , m'écriai-je en voyant Gelin , qui se presenta aussi-tôt pour savoir mes résolutions ; j'irois au fond de l'Amérique , je retournerois dans les plus affreux deserts que j'aye parcourus pour y vivre seule , triste , abandonnée , sans espoir & sans consolation , plutôt que de partir pour le suivre. Croit-il donc , repris-je en pleurant amèrement , que la patience & la bonté n'ayent pas leurs bornes , & le barbare se figurera-t'il qu'il ait le droit d'outrager une femme , parce qu'elle a eu le malheur de lui marquer trop de tendresse & de soumission ? Gelin ne fit plus difficulté de louer ouvertement le parti auquel jeparoissois m'arrêter. Il me pressa même au nom de mon honneur de ne pas m'exposer à des humiliations qu'il croyoit inévitables pour moi dans tout autre lieu du monde que l'Isle de Cube. Ici , me dit-il , la mémoire de votre Grand-Pere vous assure du respect & de l'affection de tous les habitans. Vous y oublierez l'infidélité de votre Mari , l'Europe & toutes vos douleurs. Comme il lui étoit indifférent , me dit-il encore , en quel endroit du monde il fixât sa demeure , il m'offroit de s'arrêter aussi à la Havana , pour continuer de me rendre les devoirs d'une fidèle amitié. Je lui remarquai de la reconnoissance , mais sans accepter son offre. J'écoutai néanmoins les moyens qu'il me proposa pour me dérober à mon Mari.

Quelques jours avant celui du départ, il devoit me conduire dans une Isle voisine chez une Dame de ses amies, à laquelle il me confessa qu'il avoit communiqué une partie de mes peines pour la disposer à m'accorder un asile, si cette ressource me devenoit nécessaire. Vous y ferez, me dit-il, dans une sûreté parfaite, & vous devez peu craindre d'ailleurs qu'un mari qui ne pense qu'à vous éloigner, vous cause de l'inquiétude par des recherches trop longues & trop ardentes. Ce plan me sembla facile. Si je ne m'engagai point encore à la fuite par une promesse absolue, j'avoüai du moins à mon séducteur que c'étoit le seul parti qui convint à mon infortune, & je suis persuadée que dès ce moment il se crut certain de sa victoire.

Cependant, par l'effet ordinaire de mes irrésolutions, cette idée fit place ensuite à des réflexions plus modérées. Je me souvins que ma Rivale avoit toujours marqué de l'aversion pour l'Angleterre, & Cléveland au contraire ne souhaitoit rien avec tant d'ardeur que de se revoir à Londres. Je me flâtai que lorsqu'il seroit tems de s'expliquer d'une manière ferme sur le choix de l'un ou l'autre païs, cette opposition de goût pourroit faire naître entr'eux quelque refroidissement. Foible sujet d'espérance, mais qui étant le seul auquel j'étois réduite, eut encore la force de me faire rejeter toutes les persuasions de Gelin, & de me déterminer à suivre le cours de ma misérable fortune, jusqu'au dernier instant du moins où ma raison & l'honneur me permettroient de m'aveugler. Nous partîmes, au mortel regret de mon séducteur, qui me reprocha avec amertume l'imprudence qui me faisoit courir à ma perte, ou plutôt qui bien loin de la craindre, s'affligeoit que l'assistance du Ciel

me la fit éviter. Car c'est à ce moment, ma Sœur, que mes yeux s'ouvrent mieux que jamais, & que je conçois tout le plan de sa malignité. En me rapelant ses regrets & même ses larmes, je ne doute plus que sa première vûë n'eût été de me retenir en Amérique, & que ce ne fût le dépit de l'avoir manquée qui lui arrachoit ces témoignages de douleur. Hélas ! je les prenois pour l'effet du zèle qui l'attachoit à mes intérêts. Grands Dieux ! que je vous dois de reconnoissance ! Par quel miracle m'avez-vous sauvée ? Je serois donc au pouvoir d'un perfide, & sans espérance de revoir tout ce que j'ai de cher au monde ! Ah ! ma Sœur, éloignons un souvenir qui est capable de troubler mes sens & ma raison.

Mais c'est pour en rapeler d'autres, que je ne pourrai supporter avec moins de trouble & d'horreur. Vous m'attendez sans doute à ce terrible endroit de ma narration. Votre impatience vous a fait écouter avec ennui tout ce qui a retardé le dénouement auquel je suis parvenue. Hélas ! vous allez l'entendre. Je ne vous préviendrai point par des justifications & des excuses. L'innocence de mon cœur est assez prouvée par ses propres peines & par les effets mêmes de son desespoir. O Ciel ! faut-il que je t'atteste, & ne prendras-tu pas soin toi-même de disposer l'esprit de ma Sœur à me croire ? Je sens à combien d'interprétations funestes mon aveugle résolution m'a exposée. A mesure que les traces du passé renaissent dans ma mémoire, je vois, ma chère Sœur, que chaque pas qui me reste à vous décrire, est une affreuse chute, chaque circonstance un crime, & que tout parle hautement contre moi. Dieux ! où est Cleveland ? Ne m'écoute-t'il pas ? Oserai-je soute-

nir sa présence & les reproches que je le lis déjà dans ses yeux ? Mais je me jette dans son sein à bras ouverts. Qu'il se venge, qu'il me punisse, je ne résiste à rien s'il me rend son cœur. Ma droiture fait ma confiance, & je sens qu'elle est du moins égale à ma honte. Achevez donc de m'écouter, & voyez dans le récit du plus horrible de tous les malheurs si vous y reconnoissez une femme coupable.

Des raisons que vous n'avez pas oubliées, nous ayant fait prendre notre route par l'Isle de Sainte Héléne, le monstre que l'enfer avoit choisi pour me perdre, eut encore le tems de renouveler ses impostures, & de me préparer l'esprit par degrés pour quelque occasion qu'il espéroit apparemment de faire renaître dans un si long voyage. Je lui avois confié l'espérance où j'étois, que Madame Lallin ne consentiroit pas volontiers à passer en Angleterre. Il avoit senti sans doute la foiblesse de cette imagination ; mais pendant tout le tems que nous fûmes en mer, il affecta d'en paroître plus persuadé que moi, & il me félicitoit quelquefois d'avance du changement que cet incident pourroit mettre dans ma situation. Je ne puis attribuer cette conduite qu'à la pensée où il étoit peut-être qu'en fortifiant mon erreur, il augmentoit le chagrin que je ne pouvois manquer de ressentir au moment que je serois détrompée, & que dans le premier feu de mon ressentiment, il en auroit plus de facilité à me faire suivre toutes ses impressions. En effet, nous ne fûmes pas plutôt à Sainte Héléne, qu'il me tint un langage tout différent. Il ne se contenta pas même de m'assurer en particulier que la résolution de Madame Lallin étoit de surmonter toutes ses aversions, pour suivre constamment la fortune de mon mari, il eut encore

l'adresse de les engager tous deux dans une explication qui se fit en ma présence, & dont ma jalousie interpréta tous les termes. Ce fut pour moi autant de blessures mortelles, que rien n'étoit plus capable de fermer.

Le vaisseau François arriva le même jour. Nous fîmes d'abord quelque liaison avec le Capitaine & son Epouse, qui étoient deux personnes de naissance & d'honneur. Dès la première promenade que je fis sur le port, Gelin me montra leur Bâtiment qu'on réparoit avec beaucoup de diligence. Le Ciel, me dit-il secrètement, est du moins dans vos intérêts; il vous offre une ressource, je compris sa pensée. Un tremblement soudain, qui se répandit dans tous mes membres, m'obligea de m'appuyer sur lui pour me soutenir. Je demurai quelque-tems à considérer le Vaisseau, avec une palpitation si violente, & des distractions si tumultueuses, qu'étant effrayée moi-même de la situation où je me surpris, je me fis reconduire aussi-tôt à la Ville. Gelin continuoit de me donner la main. Il feignit de ne pas s'apercevoir de mon altération, & reprenant froidement son discours, comme s'il n'eût pas douté qu'il ne fit le sujet de ma rêverie; je souhaite, me dit-il, que le parti que vous choisirez, soit le plus convenable à votre repos; mais n'oubliez pas que l'occasion que le Ciel vous présente, ne se retrouvera plus, & qu'une fois rentrée dans le Vaisseau de votre mari, vous n'en sortirez qu'à Londres. La crainte d'être entenduë de ceux qui nous accompagnoient, ne me permit pas de lui répondre. Peut-être s'allarma-t'il de mon silence; car ayant trouvé le moyen de me rejoindre avant la nuit, il vint armé d'un nouvel artifice, & il le fit valoir si habilement, qu'il acheva de vaincre toutes les difficultés qui m'arrêtoient.

Je ne me rapellerois pas aisément quelles étoient mes pensées , lorsque je le vis paroître. Tout étoit en confusion dans mon esprit comme dans mon cœur. Mais il est certain qu'en le voyant aprocher seul , je sentis le même frémissement que j'avois éprouvé à la vuë du vaisseau. Il s'y mêla même un mouvement d'horreur , comme si j'eusse eu quelque chose de funeste à redouter de sa présence. Cependant ne pensant guères à démêler la cause de ce sentiment , je n'en eus pas moins d'ardeur à l'écouter , lorsqu'il m'eût dit d'un air empressé , qu'il m'aportoît de quoi finir toutes mes incertitudes , & que dans le peu de jours qui me restoit pour me déterminer , il dépendroit de moi de connoître si clairement mon sort , que je ne me plaindrois pas de manquer de lumières. Je m'imaginais , me dit-il , que vos irrésolutions viennent du doute où vous êtes toujours , que votre mari soit capable de porter la trahison jusqu'à rompre votre mariage ; l'espérance qui est le soutien ordinaire des malheureux , est le poison qui vous perd ; car si vous étiez sûre du sort qui vous menace , je ne puis douter qu'avec les sentimens de fierté & de vertu que je vous connois , vous ne prissiez plutôt tout autre parti , que celui d'aller servir de témoin à la cérémonie qui doit vous deshonor. Tout dépend donc , continua-t'il , de vous assurer de la disposition de votre mari. Et ne le pouvez-vous pas facilement ? Vous avez ici une Société protestante , un Temple , des Ministres , qui peuvent réparer en un moment tout ce qui manque à la célébration de votre mariage. La bienséance demande même que ce devoir soit rempli avant que vous parissiez à Londres. Proposez à Mr. Cléveland de vous délivrer ici d'un em-

barras dans lequel il vous a jettée lui-même , par la réponse qu'il vous a faite à la Havana. S'il rejette votre demande , ajouta-t'il en branlant tristement la tête , s'il cherche des excuses , des prétextes , des délais , votre malheur est clair ; vous êtes perduë , & je ne connois point d'autre ressource pour vous , que de mettre du moins votre honneur à couvert par une généreuse fuite.

Un monstre capable de donner un tour si imposant au plus pernicieux & au plus fatal de tous les conseils , l'avoit été aussi sans doute de prévenir l'esprit de mon Mari avec le même artifice , & de le disposer à traiter ma proposition de contre-tems & de folie. Ce fut en effet la seule réponse que je reçus de Cléveland. J'avois embrassé cette nouvelle ouverture avec un ardeur proportionnée à mes craintes. J'attachois ma vie ou ma mort à cette explication. Jugez dans quel desespoir un refus si cruel & si décifif me précipita. Tous mes mouvemens ne furent plus qu'une alternative de dépit , de honte & de douleur. Avant la fin du jour , je m'engageai par un horrible serment à faire voile en France & à porter mon infortune dans quelque solitude ignorée du genre humain. Gelin m'assura qu'il me serviroit de guide , & que ne pensant qu'à retourner dans sa patrie , il étoit charmé que ma résolution le mit en état de me continuer ses services en exécutant la sienne. Je regardai ces offres comme une faveur du Ciel. Oüi , lui dis-je , votre compassion & votre secours sont le seul bien qui me reste. Si vous connoissez quelque asile écarté , quelque autre sauvage , ou quelque tombeau , dont l'entrée ne soit pas interdite à la douleur & à la vertu , conduisez une malheureuse , & ne la quittez pas qu'elle n'y soit

enfévelie. Il me fit redoubler mon serment , de peur , me dit-il , que si je venois à changer de résolution , les mesures qu'il alloit prendre , ne m'exposassent à quelque chose de plus fâcheux de tout ce que je voulois éviter. Il se chargea de ménager le Capitaine François & son Epouse , qui m'avoit déjà donné des marques particulières d'estime & d'affection. J'ai sçu d'elle dans la suite , que lui ayant appris mes peines , il avoit ajouté pour l'engager à m'accorder son assistance avec plus de zèle , que je pensois à quitter la Religion Protestante , & qu'avec le motif de fuir l'opprobre dont j'étois menacée , j'avois celui d'embrasser la Religion Catholique.

Madame des Ogères , c'étoit le nom de cette Dame , me rendit dès le lendemain une visite particulière , dans laquelle je ne me fis pas presser long-tems pour lui confesser que j'étois déterminée à partir. Gelin qui étoit avec elle , lui répéta mes raisons avec tant de force & d'adresse , qu'il confirma ma résolution en échauffant de plus en plus mon ressentiment. Nous réglâmes les circonstances du départ. Ce devoit être la nuit , au premier vent qui seroit assez favorable pour nous éloigner de l'Isle avant le jour. Madame des Ogères me jura une amitié inviolable , & paroissant touchée jusqu'au fond du cœur de ma misérable situation , elle me promit non-seulement de ne jamais rien relâcher de ses sentimens & de ses soins , mais de ne me pas quitter même un moment , jusqu'à ce que le Ciel m'eut ouvert quelque lieu de retraite où mon repos & mon honneur fussent en sûreté. J'eus peu d'inquiétude pour les préparatifs qui ne regardoient que les commodités de la route , ou celles mêmes de mon établissement en France , sur lequel je n'avois encore que des vûes vagues

& mal éclaircies. Gelin entra dans toutes ces précautions , & je n'ai jamais eu l'esprit assez libre pour souhaiter d'en apprendre le détail.

O ma Sœur ! que l'aveu qui me reste à vous faire , est pénible ! qu'il en coûte à mon cœur pour me retracer un souvenir si triste & si humiliant ! que de playes sont prêtes à se rouvrir ! Hélas ! quelle scène sanglante ! Pourrez-vous jamais vous persuader que le vent étant devenu tel qu'on l'attendoit , je consentis à quitter ma chambre au milieu de la nuit , c'est-à-dire , aussitôt que je verrois mon Mari dans le premier assoupissement du sommeil , à me laisser conduire au Vaisseau par Gelin & le Capitaine , qui devoient m'attendre à ma porte ; & à quitter aussitôt le rivage où je laissois Cléveland , mes enfans , vous mon frere , tout ce que j'aimois après le Ciel. Quoi ! j'y consentis ! Ce que je vous raconte est donc certain ? Ce n'est pas un songe , une malheureuse illusion qui trompe encore mes sens & ma mémoire , comme les artifices d'un perfide séducteur avoient trompé depuis long-tems ma raison. Ciel ! que la vertu est à plaindre d'être exposée à servir de jouet à l'imposture ! Quel est donc le refuge de l'innocence ? Où la droiture & la candeur ont-elles quelque défense à espérer sur la terre ? Hélas ! il n'appartient point sans doute à une femme sans force & sans lumières , d'aprofondir les vûes d'une Justice éternelle ; mais , ma Sœur , qu'elles sont terribles dans mon exemple !

Je me levai à l'heure marquée , sans avoir besoin d'autre avertissement que la crainte mortelle qui chassoit bien loin le repos de mon cœur & le sommeil de mes yeux. Mon Mari paroissoit dormir dans une paix & une sécurité profondes. Sa respiration étoit aussi tranquille que

que son visage. Je le considérai long-tems dans cet état. Quoi ! disois-je en moi-même , les douceurs du repos sont-elles pour des cœurs coupables ! Infidèle ! s'il te restoit le moindre sentiment de la tendresse que tu me dois , tout ton sang ne se ressentiroit-il pas de la cruelle agitation du mien ? Tu reposes dans un profond sommeil. Ton imagination est remplie de tes nouvelles amours , & livrée à des songes aussi criminels que tes plaisirs. Ma Rivale goûte d'un autre côté les mêmes délices. Et moi , je meurs de ta cruauté & de tes mépris ! Mes larmes couloient pendant ce tems-là comme un ruisseau. Malgré ces réflexions qui devoient irriter mon ressentiment & me faire précipiter mon départ , je ne pouvois ni détourner mes yeux de son visage , ni m'éloigner de son lit. J'aurois volontiers saisi ses mains. Je les aurois serrées avec transport. La crainte de l'éveiller ne pouvoit couper passage aux sanglots qui m'échapoient avec violence. O cœur inconstant ! répétois-je par intervalles ; ô cœur foible & parjure ! que je t'ai mal connu ! Que mon erreur va me coûter d'infortunes & de larmes ! Mais toi , qui me connoissois si bien , devois-tu me choisir pour l'objet de ta perfidie ? Pourquoi tromper la bonté & l'innocence ? Par quel art funeste m'as-tu inspiré de l'amour en me trahissant ? car je t'aime encore , je t'adore toujours. Je te suis & je vais vivre malheureuse , ou mourir bien , tôt de la cruelle nécessité où tu me réduits. Pendant que je m'abandonnois à tous ces mouvemens , je crus entendre du bruit à la porte , & ne doutant pas que ce ne fut Gelin avec le Capitaine , j'y courus pour leur recommander de ne me pas perdre par quelque indiscretion. Mais ne les entendant plus , j'oubliai que mon

retardement m'exposoit beaucoup davantage. Je retournai sur mes pas , sans avoir même ouvert la porte , comme forcée par une main invisible , qui me repoussoit encore vers mon devoir. Je repris ma situation ; mes pleurs recommencèrent avec les mêmes plaintes & les mêmes soupirs. La chambre étoit éclairée par la lumière d'une bougie , de sorte que le moindre mouvement pouvoit me trahir. Cependant lorsqu'un nouveau signal ne me permit plus de douter qu'on ne m'appelât impatiemment , mon transport redoubla jusqu'à me faire mépriser tout-à-fait le péril. Je me jettai à genoux , en tendant les bras vers le Ciel. Je le pris à témoin de l'excès de mes peines. Je lui adressai les prières les plus touchantes. Je souhaitai que mon Mari pût s'éveiller , me voir dans cet état , se laisser toucher par mes pleurs , ou me donner la mort. Je ne sçai si dans un trouble si affreux , il ne m'échappa point quelques paroles assez articulées pour être entendues : Mais Gelin , à qui son entreprise causoit sans doute un autre trouble , ouvrit la porte , vit la posture où j'étois ; & remarquant que mon Mari n'en dormoit pas moins tranquillement , il eut la hardiesse d'entrer , de me prendre par la main & de m'entraîner de toute sa force après lui. M'ayant laissée un moment avec le Capitaine , il poussa encore l'effronterie jusqu'à retourner dans la chambre pour éteindre la lumière , & il ne nous rejoignit qu'après avoir fermé soigneusement toutes les portes.

La nuit étoit fort obscure : mon imagination aussi échauffée que mes sentimens par toutes les circonstances d'une scène si violente , me fit regarder la rue où je me trouvai aussi-tôt avec mes guides , comme un affreux abîme dans lequel je m'étois précipitée aveuglément. Je me crus

au fond , pour n'en sortir jamais , & l'appartement de mon Mari que je venois de quitter me parut dès ce moment à une hauteur inaccessible , où nuls efforts n'étoient plus capables de me faire parvenir. Gelin me pressoit de marcher , pour gagner un endroit commode où j'étois attendue par quelques domestiques du Capitaine , avec un fauteuil qu'ils avoient disposé pour me porter jusqu'au rivage. J'avançois , sans répondre à ses exhortations , aussi indifférente pour tout ce que le Ciel pouvoit me préparer , que si j'eusse cru toucher au dernier moment de ma vie. Cependant à peine eûmes-nous fait vingt pas , que le souvenir de mes enfans vint se présenter à ma mémoire. Croiriez-vous qu'avec tant de douleurs présentes , quelque autre sentiment pût se faire écouter ? Je jetai un cri lamentable , qui fit arrêter tout-d'un-coup les domestiques qui me portoient. Ah ! dis-je au Capitaine avec un serrement de cœur qui se communiquoit jusqu'au son de ma voix , n'allons pas plus loin , je veux embrasser mes enfans , je ne partirai point sans avoir obtenu cette consolation. Hélas ! qu'allois-je faire ? O ! fatale entreprise , ajoutai-je en me soulageant par un profond soupir , qui a déjà ruiné ma mémoire & ma raison. En effet , je ne puis comparer mieux la consternation où j'étois , qu'à celle d'un Criminel condamné à mourir , & déjà dans le chemin du supplice , qui ne voit plus ce qu'il regarde , qui ne comprend plus ce qu'il entend , & dont tous les sens troublés par l'image de la mort , ont déjà comme abandonné l'office de la nature.

Gelin rapela toute son adresse & ses tours les plus insinuans , pour me représenter à quel péril nous nous exposions par les moindres délais ; & le Capitaine me fit craindre que le vent ne

fut pas long-tems assez favorable pour nous conduire hors du Port. Mon obstination n'en fut pas moins difficile à vaincre ; & ce combat auroit duré fort long-tems , s'ils n'eussent pris une autre voie pour me calmer , en me faisant souvenir que non-seulement la tendresse de mon Mari n'avoit jamais paru diminuer pour mes enfans , mais que vous étiez avec eux pour leur servir de mere , jusqu'à ce qu'il plût au Ciel de les ramener entre mes bras. Cette dernière espérance ne m'étoit pas proposée pour la première fois. Gelin ayant toujours cherché à prévenir mes difficultés & mes objections , n'avoit pas manqué d'éloigner par des promesses chimériques toutes les inquiétudes que ma tendresse pour des enfans si chers étoit capable de me causer. Il m'avoit promis cent fois qu'après m'avoir procuré une situation tranquille , il employeroit tous ses soins & sa vie même pour me rendre du moins mon second fils , & il m'avoit exposé ses vûes avec tant de vraisemblance , qu'il étoit parvenu à me rassurer. C'étoit donc moins la crainte de les perdre , que le mouvement naturel de mon affection qui me jettoit dans ce nouveau trouble ; & quoique forcée de me rendre aux instances de mes guides , mon cœur y résista jusqu'à l'entrée du vaisseau.

J'y trouvai Madame des Ogères qui étoit à m'attendre , & qui entreprit dès le premier moment d'arrêter le cours de mes pleurs par un entretien plein de charmes. Mais quelles consolations étois-je en état de goûter ? Je lui demandai pour unique faveur la liberté d'être seule. Dans l'abattement où elle me vit , elle se crut obligée de me la refuser. Ainsi je fus contrainte d'essuyer ses discours & ses caresses , dont l'agrément même étoit un tourment pour moi ,

par les efforts que j'étois obligée de faire continuellement pour y répondre. Je n'étois pas d'humeur à fatiguer de mes plaintes ceux qui n'y pouvoient prendre d'autre intérêt que celui de la compassion , ni même à m'ouvrir tout-d'un-coup sur aucune circonstance de mon malheur , du moins avec ce détail qui n'excepte rien , & sans lequel néanmoins le cœur tire peu de soulagement de ses confidences. Gelin , dans l'erreur profonde où j'étois , auroit peut-être été plus capable de me faire trouver quelque douceur à l'entretenir , ou à lui voir écouter mes plaintes avec les marques ordinaires de son amitié & de sa complaisance ; mais la première loi que je m'imposai dans l'absence de mon Mari , fut d'éviter toute ombre de liaison secrète avec les hommes , & les murmures de Gelin , non plus que ses services , ne me le firent pas excepter. Aussi la violence que je me faisois à tous les momens du jour , devint-elle bien-tôt funeste à ma santé. Les vapeurs du poison qui me dévorait , ne se dissipans point par aucune voye , s'élevèrent au cerveau , & s'épaissirent jusqu'au point d'arrêter souvent le cours de mes esprits. C'est ainsi que les Médecins ont expliqué en France les évanouïssemens auxquels je devins sujette , & qui duroient quelquefois des heures entières. Cependant si ces vapeurs mélancoliques cherchoient un passage , il est étonnant qu'elles n'en trouvassent point avec mes larmes ; car je passois toutes les nuits à pleurer.

Pendant ce tems-là nous avançons à pleines voiles , & le secours du Ciel paroïssoit aussi favorable à notre navigation , que s'il n'avoit eu à récompenser que des vertus. En passant devant la pointe d'Afrique , Gelin qui voyoit le vaisseau fort mal armé , & qui craignoit peut-être

que nous fussions poursuivis , proposa au Capitaine de relâcher au Cap de Bonne-Espérance , pour y attendre la Flotte Hollandoise qui croisoit dans ces mers ; & retourner en Europe avec cette escorte. On me communiqua ce dessein. Je m'y oposai , sans en apporter aucune raison. Le Capitaine n'en ayant point d'autre que l'envie de m'obliger , n'insista pas un moment. Mais Gelin parut fort sensible à mon refus , & me reprocha pendant plusieurs jours de négliger également mes intérêts & les siens. Qui sçait quel étoit encore son projet ? car je me souviens qu'en parlant du Cap , il me le représentoit comme un des plus agréables séjours du monde , & comme un azile certain contre toutes sortes de craintes. Il renouvella la même proposition , lorsque nous passâmes à la vûe des Isles Canaries , & ses instances furent si pressantes , que n'ayant point d'autre objection à lui faire que le penchant qui me faisoit souhaiter de vivre en Europe , apparemment par l'espérance secrète d'être moins éloignée de mon Mari & de mes enfans , je regarde aujourd'hui la force que j'eus de lui résister , comme une nouvelle marque de la protection du Ciel. Plus j'avance , plus je crois découvrir dans toute sa conduite qu'il ne cherchoit qu'à se dérober avec moi aux yeux de tout ce qui pouvoit nous connoître & nous observer. J'ignore quelles étoient ces véritables vûes ; mais je me rapelle particulièrement avec frayeur ce qui m'arriva dans l'Isle de Madère.

Un vent impétueux nous ayant fait changer notre route , nous fûmes surpris de nous trouver , après une nuit obscure , vis-à-vis d'une Côte agréable , dont nous n'étions guères plus éloignés qu'à la portée du canon. La connois-

ance que le Capitaine avoit de ces mers , lui fit juger aisément que c'étoit l'Isle de Madère. Il nous en parla comme d'un fort bon établissement des Portugais , où quantité d'honnêtes gens se retiroient , par goût pour la pureté de l'air , & pour l'excélence des alimens. Gelin sans nous proposer d'y faire aucun séjour , marqua seulement une forte envie d'y descendre. Il nous invita , Madame des Ogères & moi , à profiter d'une si belle occasion de nous remettre un peu des fatigues de la mer , & il me proposa en particulier comme une diversion qui pourroit adoucir ma tristesse. Je me fis presser longtemps , & je ne me rendis qu'à condition de ne pas entrer dans la Ville , dont on voyoit le clocher s'élever au-dessus d'une colline , qui nous cachoit les maisons. On me promit de faire tout dépendre de ma volonté. Le Capitaine ayant fait mouiller l'ancre , envoya quelques-uns de ses gens dans l'esquif pour reconnoître la Côte , & s'assurer si nous pourrions éviter l'entrée du Port. Nous quittâmes le vaisseau sur leur rapport , & nous gagnâmes heureusement une pointe charmante , où nous avions remarqué quelques maisons qui paroissoient être autant de lieux de plaisir.

Ce nom leur convenoit d'autant mieux , que la nature n'y devoit rien à l'art , & qu'elle sembloit s'y faire une étude de l'embellir de ses propres mains. Les maisons , qui nous avoient paru extrêmement bornées dans l'éloignement , ne l'étoient que par la beauté même de la pierre , qui ébloüissoit les yeux par sa blancheur. Une carrière voisine la fournissoit abondamment. Ce n'étoit d'ailleurs que les habitations de quelques gens simples , qui cultivoient la terre aux environs , & qui étoient assez riches de leur tra-

vail , pour être sensibles aux agrémens de la propreté. Aussi n'en avoient-ils point d'autres à rechercher dans un lieu où toutes les beautés de la nature étoient réunies. La disposition des collines , la verdure des arbres , l'abondance des fruits les plus délicieux , la multitude des fontaines & la fraîcheur des eaux ; enfin la douceur merveilleuse de l'air , qui paroissoit composé des parfums que les fleurs & les fruits exhaloient continuellement , formoient tous ensemble un séjour si délicieux , que toute ma tristesse ne pût me défendre d'un sentiment de plaisir. Quittant la mer après une tempête violente qui avoit duré toute la nuit , le passage de l'agitation du vaisseau au calme où je me trouvois tout-d'un-coup , pouvoit contribuer seul à mettre mon cœur dans cette disposition ; mais il est vrai qu'en respirant un air si doux , je me sentis extrêmement soulagée. Je m'assis sur le premier gazon qui se presenta. Madame des Ogères , charmée de me voir goûter quelque chose , s'empressa d'augmenter ma satisfaction par tous les agrémens qu'elle put tirer de ce lieu champêtre. Elle fit avertir quelques Habitans de nous apporter tout ce qu'ils avoient de plus délicieux. Ils se hâtèrent de paroître avec des fruits , & ils nous offrirent un repas mieux ordonné dans leurs maisons. Nous ne fimes pas difficulté de les suivre ; mais comme ils étoient plusieurs qui nous faisoient ardemment les mêmes offres , nous demeurions incertains à qui donner la préférence. Enfin je fus déterminée par la douceur & la politesse d'une jeune femme , qui sans faire paroître un ardeur aussi tumultueuse que les autres , nous invitoit avec un air de modestie dont je fus touchée.

Je lui demandai en chemin si elle étoit née dans l'Isle. Elle me répondit qu'elle étoit Espagnole ,

& nouvellement arrivée de son País pour passer le reste de ses jours auprès d'un oncle que j'allois voir dans sa maison. Nous y trouvâmes effectivement un homme assez âgé, qui confirma avec beaucoup de civilité toutes les offres qu'elle nous avoit faites, & qui nous remercia de les avoir acceptées. Je considérai attentivement ces deux personnes, dont la physionomie me paroissoit supérieure à leur condition. Madame des Ogères, à qui je fis connoître ce que je pensois, entra aussi-tôt dans mon sentiment. Nous continuâmes de recevoir des marques de leur politesse jusqu'à la fin d'un dîner qui fut servi avec beaucoup de propreté. La jeune femme qui paroissoit fort sensible aux caresses que je lui faisois continuellement, se leva vers la fin du repas; & s'étant absentée un moment, elle revint avec un enfant de l'âge des miens, qu'elle me presenta. Il est juste, me dit-elle, que tout ce qui compose notre petite famille ait part à l'honneur que nous recevons. Cet enfant étoit d'une figure aimable. Je l'embrassai, & le souvenir des miens me fit verser quelques larmes. Mais en le rendant à sa mere, je m'aperçus qu'elle en verfoit aussi. Ma curiosité fut trop émue, pour ne pas lui demander ce qui l'affligeoit. Voici sa réponse. Voyez si elle vous paroîtra moins surprenante qu'à moi, & à tous ceux qui me connoissoient, & qui furent témoins de cette aventure.

Hélas, me dit elle, nul intérêt ne m'oblige à cacher mes peines, & je trouve de la douceur dans les témoignages que je reçois de votre compassion. J'étois née pour vivre heureuse. J'ai cru l'être, & mon malheur ne vient que de m'être livrée avec une folle confiance à des apparences de bonheur qui m'ont trompées. Elle me raconta qu'étant fille d'un Gentilhomme fort riche & qui

l'aimoit uniquement , elle avoit cherché par son conseil , à se procurer tout le bonheur qu'elle pouvoit espérer de ses richesses & de sa beauté. Avec un cœur fort tendre , elle avoit voulu devoir cette félicité à l'amour. De concert avec son pere, elle avoit employé long-tems tous ses soins à découvrir un homme tel qu'elle le desiroit pour en faire l'objet des plus vifs sentimens du monde. Elle l'avoit trouvé. C'étoit la figure , l'esprit , le caractère qu'elle auroit choisis entre mille ; & qu'elle auroit demandé au Ciel , s'il l'avoit fait dépendre de ses desirs. Tout conspirant à la séduire , elle avoit cru lui trouver pour elle autant de tendresse , qu'elle s'en étoit sentie pour lui dès la première vuë. Enfin le jugement de son pere s'accordant avec le sien , elle n'avoit pas balancé à le rendre maître de sa personne & de sa fortune. Rien n'avoit troublé son bonheur pendant plusieurs années, c'est-à-dire , aussi long-tems que son pere avoit vécu ; mais ce frein , le seul aparemment qui étoit capable de retenir un perfide , étant venu à manquer , elle avoit bientôt reconnu que tout ce qu'elle avoit pris jusqu'alors pour tendresse & pour fidélité dans son mari, n'avoit été que l'effet d'une horrible dissimulation. N'ayant plus la force de se contraindre , il avoit levé le masque sans honte & sans ménagement, pour s'attacher à une femme qu'elle le soupçonnoit même d'avoir aimée avant son mariage, & de n'avoir jamais cessé de voir en secret. Quel outrage pour une épouse tendre & fidèle ! Cependant loin de l'irriter par des reproches & des plaintes , elle n'avoit eu recours qu'aux larmes. Elle avoit redoublé ses efforts pour lui plaire. Elle avoit mis en usage tout ce que l'amour & la vertu peuvent employer , jusqu'à ce que perdant l'espérance , & n'étant plus capable de résister au

mépris , elle avoit pris le parti de quitter un ingrat , dont le retour même ne la consoleroit jamais d'une si noire infidélité. Le Maître de la maison où je la voyois étoit son oncle , qui s'étoit fait depuis long-tems une retraite agréable dans l'Isle de Madère. Elle s'étoit déterminée à venir lui demander un azile , & malgré tout ce qu'il en avoit coûté à son cœur , elle avoit abandonné secrètement l'Espagne avec l'enfant que je voyois dans ses bras , & qui étoit le fruit de son mariage.

Son recit fut beaucoup plus long ; mais je m'imagine que ç'en est assez pour vous causer un juste étonnement , & pour vous faire comprendre quel dut être le mien. Dans une Isle moins éloignée que celle de Cube & de Sainte-Hélène , j'aurois crû l'Espagnole informée de mon histoire , & je l'aurois soupçonnée d'employer ce détour pour me faire connoître honnêtement qu'elle y étoit sensible. Mais quelle aparence que mon nom & mes malheurs pussent être connus dans un lieu où le seul hazard nous avoit fait relâcher ? Aujourd'hui que je découvre toutes les perfidies de Gelin , & que je crois voir le raport de cette aventure avec son projet , je la regarderois encore comme un de ses artifices , si je pouvois m'imaginer qu'il eût trouvé quelque inoyen de parler à l'Espagnole avant moi , & de la préparer au rôle qu'elle jouoit si naturellement. Mais je ne me rapelle aucune circonstance qui puisse justifier ce soupçon. Je ne m'étois pas même aperçue qu'il eût quitté le vaisseau. Quoiqu'il en soit , vous allez voir de quel danger le Ciel m'a délivrée. Gelin , comme effrayé de la ressemblance de mon aventure avec ce qu'il venoit d'entendre , leva les yeux avec le transport d'un homme qui ne se possède point ; & s'emportant contre l'ingratitude & les trahisons , qui sont , disoit-

il, aussi communes en amitié qu'en amour, il protesta que pour rompre absolument avec la race perfide des hommes, il vouloit s'arrêter dans l'Isle de Madère, & passer le reste de ses jours dans la solitude. Ensuite s'adressant à moi sans laisser à personne le tems de lui répondre; mon exemple n'est pas une règle pour vous, me dit-il; mais du caractère dont vous êtes, & déjà si cruellement trompée par un infidèle, qu'allez-vous faire en Europe, où tous les vices régneront & sont à leur comble! Seule, continua-t'il, sans guide, sans protection, sans secours, à quel sort devez-vous vous attendre parmi des loups devorans, qui n'en veulent qu'à l'innocence & à la vertu? Votre perte est certaine, répéta-t'il vingt fois avec quantité de nouveaux raisonnemens pour me le persuader; & se tournant vers l'Espagnole sans se donner le tems de reprendre haleine, il lui demanda si elle n'étoit pas bien surprise que mon infortune fut tout-à-fait semblable à la sienne, & si elle ne se joindroit pas à elle pour me conseiller d'y apporter le même remède. Elle eut le tems de me dire mille choses tendres sur la ressemblance de nos aventures, avant que le trouble où j'étois me permit d'ouvrir la bouche. Enfin touchée, ou plutôt épouventée des menaces de Gelin, qu'il avoit prononcées avec plus de force que je n'ai pu les répéter, & laissant tomber quelques larmes que la tristesse de mes réflexions m'arrachoit; oui, m'écriai-je, je veux m'ensévelir dans cette Isle; je ne puis choisir d'azile assez écarté, ni m'éloigner trop des ennemis de l'honneur & de la bonne foi; & puisque vous avez éprouvé les mêmes malheurs, ajoutai-je, en parlant à la Dame Espagnole, peut-être ne ferez-vous pas insensible aux miens.

Elle se leva avec empressement pour m'embras-

fer ; & me prenant affectueusement par la main , elle me conduisit au jardin en me vantant beaucoup les charmes de sa solitude. Gelin demeura avec Monsieur & Madame des Ogères , qui furent extrêmement surpris de ma résolution ; mais le respect qu'ils avoient conçu pour moi , sur ce qu'ils avoient appris à Sainte-Hélène de ma naissance & du rang de mon grand pere , les retenoit toujours dans une certaine contrainte. Ils me laissèrent sortir sans m'expliquer leur pensée. L'Espagnole avec qui je me trouvois seule , remercia beaucoup le Ciel du dessein qu'il m'inspiroit. Elle me parla moins du sujet de ses peines , que de la satisfaction qu'elle goûtoit dans un pays dont elle me faisoit admirer toutes les beautés. En effet tout ce que j'avois vû dans l'éloignement , n'approchoit pas de ce que je découvrois autour de moi. Avec l'impression qui me restoit encore des terribles prédictions de Gelin , je crus sentir pendant quelques momens que la paix & l'innocence qui me sembloient être le partage d'un si beau séjour , pourroient me dédommager de tout ce que j'avois perdu. Mais l'effort même dont j'avois besoin pour entretenir cette espérance dans mon cœur , me fit bien-tôt connoître que ce n'étoit qu'une illusion. Les objets qui m'avoient paru amusans au premier coup d'œil , ne soutinrent pas deux fois mes regards. Il sembloit qu'ils changeassent de forme , & qu'ils perdissent leurs charmes à mesure que le sentiment de la nouveauté se dissipoit. Je n'y retrouvais plus au second moment ce que j'avois cru voir au premier. Enfin revenant à des considérations moins capables de s'affoiblir , je parlai de mes douleurs , & je témoignai à ma Compagne que je n'avois point d'autre consolation à desirer que cet entretien. Elle me fit une réponse tendre & civile ; mais

ayant continué de lui parler avec le même sentiment de tristesse , je ne remarquai point que ses discours partissent d'un cœur aussi touché que le mien. Elle est guérie , disois-je en moi-même. Les larmes qu'elle a répandues en me racontant son histoire , n'étoient que les restes d'une passion éteinte & d'un souvenir presque effacé. Qu'elle est heureuse ! Mais je ne trouverai point avec elle la satisfaction que je me promettois. Elle ne sera point sensible à mes peines , puisqu'elle n'est plus touchée des siennes.

Pendant que je me livrois à ces distractions , je vis Gelin qui entroit dans le jardin , en se tournant vers M. des Ogères qui étoit à la porte , & qu'il paroissoit prier autant que j'en pouvois juger par divers signes , d'attendre son retour , & de ne pas le suivre. Il fut à moi dans un moment , son visage étoit agité par quelque mouvement extraordinaire ; cependant il prit un ton doux & riant pour me demander si la vue d'une si belle solitude ne me confirmoit pas le dessein que j'avois marqué d'y passer le reste de ma vie ? Le Ciel vous aime , continua-t'il. C'est sa bonté plutôt que le hasard , qui a conduit ici notre vaisseau. Il vous offre tout ce que vous auriez pû lui demander ; si vous aviez consulté l'état de votre fortune & vos inclinations ; une retraite qui égale tout ce qu'on raconte de l'âge d'or , une Compagne qui a les mêmes malheurs que vous à pleurer , & qui cherche les mêmes consolations , la tranquillité , la solitude ; enfin qu'espérez-vous dans le reste de l'Univers que vous ne soyez pas sûre de trouver ici ? & l'êtes-vous de même d'éviter mille malheurs qui vous attendent peut-être au premier pas que vous ferez en Europe ? il auroit continué plus long-tems ; mais je l'interrompis , & le Ciel qui ne vouloit

pas ma perte , me rapela la seule pensée qui étoit capable de m'en garantir. Je ne me ferois pas presser , lui dis-je tranquillement , pour suivre un conseil que j'ai goûté dès la première vûë , s'il pouvoit s'accorder avec d'autres idées que je ne puis perdre , & que je ne veux pas même vous cacher. Un mouvement de crainte & d'horreur a pu les obscurcir , lorsque vous m'avez fait envisager de nouveaux malheurs dans l'avenir ; mais elles n'en subsistent pas moins , & je les trouve si justes , que les plus affreuses craintes ne doivent pas être capables de me les faire oublier. M'arrêter dans cette Isle & dans tout autre lieu du monde où je serois sans espérance d'apprendre le sort de mon Mari & de lui faire connoître le mien , c'est justifier son infidélité , en lui ôtant le pouvoir de la reconnoître & de la réparer. Je veux qu'il n'ignore jamais ni le lieu de ma retraite , ni la conduite que j'y aurai tenue , ni les voies que j'aurai prises pour m'y rendre , depuis le moment que j'ai quitté Sainte-Hélène. Je n'aurois pas embrassé autrement ce fatal parti , & vous ne me verriez pas tant de force pour résister à mes peines. D'ailleurs , ajoutai-je , que deviendroît le serment par lequel vous vous êtes engagé à me restituer du moins l'un de mes deux fils ? Je renoncerois donc pour jamais au plaisir de les revoir ? Eh ! quel bonheur m'offrez vous dans cette Isle qui pût me tenir lieu de ce que vous m'auriez ravi ? Comme ces dernières réflexions commençoient à me faire lever la voix avec chaleur , Gelin conçut sans doute que tous ses artifices étoient détruits , s'il laissoit le tems à cette pensée d'agir avec toute sa force. Il se hâta de me remettre devant les yeux ce qu'il avoit éprouvé de plus propre à me troubler l'imagination , & m'interrom-

pant d'un air encore plus animé que le mien, il me fit une si horrible peinture du précipice où il m'assuroit que j'étois prête à tomber, qu'à force d'exagération, son discours cessa de me paroître vrai-semblable. Rien n'étant néanmoins si éloigné de mes soupçons, que le dessein qu'il avoit de me tromper, je ne lui témoignai point de défiance, & je ne m'en crus pas moins redevable à son zèle. Vous partiriez seule, reprit-il avec le même feu. Après vous avoir servi sans intérêt, & vous avoir ouvert un chemin qui conduisoit infailliblement au repos, je me croyois dégagé de tous les liens que l'honneur & l'amitié m'avoient imposés. Ma résolution est inébranlable; & je ne quitte point cette Isle. Je lui répondis avec douceur qu'il étoit le maître de ses volontés; & me trouvant un peu piquée de l'air tyrannique avec lequel il s'expliquoit, j'ajoutai que j'étois maîtresse aussi des miennes. Je lui promis d'ailleurs une reconnoissance proportionnée à ses services, car mon aveuglement m'y faisoit toujours mettre un prix incroyable; & pour les dangers dont il me croyoit menacée, je lui dis que la probité de M. & de Madame des Ogères, à qui je remettois le soin de mon honneur & de ma conduite, me rassuroit contre toutes sortes de craintes.

Il étoit impossible qu'une conversation si animée ne fût pas entendue de M. des Ogères, qui étoit toujours à la porte du jardin. Sa discrétion l'empêcha d'abord de s'approcher, mais lorsqu'il fut assuré de mes intentions par ma dernière réponse, il accourut à moi avec son épouse, tandis que Gelin qui les voyoit venir, s'éloigna d'un air chagrin. Ces honnêtes gens, qui se défioient peut-être de ses vûes, sans oser m'expliquer leurs soupçons, me marquèrent leur joye par mille

témoignages. Celle de Madame des Ogères paroïssoit aller jusqu'au transport. Elle me baisa cent fois les mains.

Hélas ! répétoit-elle à son mari , ne vous le disois-je pas bien ? J'en aurois répondu sur ma vie. Hélas ! disoit-elle encore , j'en serois morte de douleur. Je voulus sçavoir ce qui lui causoit cette agitation. Elle m'aprit qu'au moment que j'étois entrée dans le jardin avec l'Espagnole , Gelin l'avoit engagée , elle & son mari , à sortir de la maison du côté qui regardoit la mer ; & qu'à mesure qu'il s'avançoit avec eux vers le rivage , il leur avoit déclaré que son dessein étant des'arrêter dans l'Isle de Madère , & le mien , comme ils venoient de l'entendre , étant aussi de ne pas remonter sur leur vaisseau , ils ne pouvoient mieux faire que de retourner à bord , sans m'exposer au chagrin qu'ils me causeroient infailliblement par leurs adieux. Il leur avoit offert de rentrer avec eux dans la chaloupe , pour faire apporter du vaisseau tout ce qui m'appartenoit , sur une barque qu'il vouloit prendre au rivage , & qui épargneroit ainsi à leurs gens la peine d'y revenir. M. des Ogères leur avoit répondu qu'il ne prenoit point un discours de table pour une résolution sérieuse , & dans quelque sens d'ailleurs qu'il fallût le prendre , il n'étoit point capable de m'abandonner dans un país où je n'étois connuë de personne , sans apprendre du moins mes intentions de moi-même , & sans avoir reçu plus particulièrement mes ordres. Cette résistance avoit irrité Gelin. Dans son emportement il auroit sans doute été capable de quelque violence , s'il eût espéré de la dérober à ma connoissance , ou de me la faire approuver. Mais prévoyant encore moins de succès par cette voye , il avoit été obligé de retourner sur ses pas avec le Capitaine ,

qui avoit voulu sur le champ s'expliquer avec moi ; & tout ce qu'il en avoit pû obtenir , avoit été la liberté d'entrer avant lui dans le jardin , & de me parler seul un moment. Madame des Ogères recommença avec beaucoup de chaleur à me presser de regagner le vaisseau , & de ne rien préférer à la France , où elle me promettoit des douceurs & des avantages dont je ne pouvois espérer que l'ombre à Madère.

La pensée de demeurer dans une Isle inconnue , & le danger où je venois d'être de m'y trouver forcée sans le sçavoir , me frappèrent assez pour me causer une vive allarme ; mais n'en accusant que ma propre imprudence , qui m'avoit fait parler sans réflexion , & me croyant même obligée à Gelin , dont je m'imaginai qu'effectivement l'intention n'avoit pû être que de m'épargner la peine & l'embarras des adieux , je le rapelai , & je lui fis quelque reproche d'avoir pris trop sérieusement des plaintes qui m'étoient échappées dans la douleur. Il m'écouta d'un air timide : cependant lorsqu'il eut remarqué apparemment que je ne lui faisois pas un crime de son dessein , & que sa perfidie étoit à couvert , il me demanda un moment d'entretien particulier. Nous nous retirâmes dans l'allée voisine.

Là , m'ayant regardée d'un œil fixe , & paroissant pénétré de ce qu'il alloit dire , il me demanda si je comprenois ses vûes dans le parti qu'il me proposoit , de quitter le vaisseau & de m'arrêter à Madère. Comme je marquois quelque embarras à lui répondre , vous ne les comprenez point , reprit-il impatiemment , & la délicatesse d'une fatale amitié qui me fait craindre de vous causer le moindre chagrin , m'empêche de vous les expliquer ouvertement. Nous allons en France , continua-t'il , en affectant un air en-

core plus touché , & je conviens qu'avec votre esprit & votre sagesse on peut se défendre de mille dangers. Mais songez-vous que dans l'opinion du monde , l'honneur d'une femme dépend moins du fond que des apparences , c'est-à-dire beaucoup moins de la vertu que du fantôme qui s'en attire le nom ? Toute la sagesse de votre conduite empêchera-t'elle que des Ogères , sa femme & leurs gens , qui n'ignorent point que vous avez laissé un Mari à Sainte Hélène , ne racontent ce qu'ils sçavent & ce qu'ils ont vû ; & que la vérité s'altérant dans leurs bouches , vous ne passiez pour une fugitive d'un caractère fort différent de ce qu'elle veut paroître ? J'adoucis mes expressions , dans la crainte de vous offrir des images trop choquantes ; mais connoissant vos principes , j'avois pensé , ajouta-t'il , que le seul moyen de prévenir des chagrins que vous auriez peine à supporter , étoit d'éloigner de vous tout ce qui peut servir à faire connoître votre malheur & votre nom. C'est dans cette pensée que je vous ai proposé de nous arrêter au Cap ; & vos refus n'ayant point été capables de me refroidir , le même motif m'a fait renouveler ici mes efforts. Mon dessein seroit donc de laisser partir des Ogères , sous prétexte que les agrémens de cette solitude ont sçu vous plaire , & si vous n'y trouviez point en effet dequoi vous fixer , il nous seroit facile en tout tems de choisir dans le Port un vaisseau Portugais , qui nous transporterait en Europe. Vous suivrez votre penchant dans le choix de votre demeure , & n'étant connue que de moi , vous auriez la liberté d'y établir votre caractère & votre réputation , sans craindre que personne osât vous contredire.

Si quelque chose a jamais fait une prompte im-

pression sur moi , ce fut un discours si captieux. L'idée de la honte à laquelle j'allois être exposée par de mauvaises interprétations dans la première Ville de France où j'aborderois avec M. des Ogères , me saisit tellement l'esprit & l'imagination , que cette difficulté me parut d'abord invincible. Il ne me vint pas même une seule objection contre une crainte si puissante , & je fis quelques tours d'allée dans un silence que Gelin dût expliquer à son avantage. La confusion de changer si facilement de dessein , fut pendant quelques momens la seule raison qui m'arrêta. Cependant lorsque je commençai à revenir de ce premier mouvement , & que tous les motifs que j'avois déjà fait valoir pour souhaiter de me voir promptement en Europe , reprirent la force qu'une menace frivole m'avoit semblé leur ôter , je n'eus pas beaucoup d'effort à faire pour trouver ma réponse. Je dis à Gelin , qui avoit sans doute d'autres espérances : je vous fais trop attendre ; mais le tems que j'ai pris pour réfléchir , vous marque que ma résolution est ferme. Je veux partir ; je prie le Ciel de me faire arriver en Europe aussi-tôt que mon mari. Il apprendra quelque jour ma conduite , & dès le moment de mon arrivée , je veux être informée de la sienne. Le mal que vous craignez est incertain , & mon devoir ne l'est pas. Ne m'en parlez plus , ajoutai-je , & ne pensons qu'à poursuivre notre route. Je le quittai pour rejoindre le Capitaine : voyant qu'il me pressoit inutilement de l'écouter , il me suivit en poussant quelques soupirs , & il me dit d'un ton assez brusque qu'il étoit bien malheureux pour lui , que son honneur & ses promesses l'attachassent à mes pas comme un esclave.

La présence de M. & Madame des Ogères ,

qui s'étoient avancés au-devant de moi , m'empêcha de lui répondre , que je ne prétendois point gêner sa liberté. Mais un moment de conversation avec Madame des Ogères ayant servi à confirmer ma résolution , j'entendis avec joye son Mari qui se louoit du vent , & qui donnoit ordre à ses gens de se rendre à la chaloupe. Il me restoit néanmoins une dernière attaque à soutenir. La jeune Espagnole me voyant reprendre le chemin du rivage , se mit à verser des larmes plus touchantes , en se plaignant de la rigueur du Ciel qui lui ravissoit la seule consolation qu'elle eût reçüe depuis son infortune. Elle s'adressoit tantôt à moi , qu'elle accusoit de l'avoir trompée par une fausse espérance , tantôt au Capitaine & à son épouse , à qui elle reprochoit de prendre parti contr'elle , & de m'entraîner par leurs conseils. Ses pleurs & ses cris durèrent avec cette violence jusqu'à l'entrée de la Chaloupe. J'en fus attendrie , & je tâchai de la consoler par quelques petits presens qu'elle accepta avec transport. Cependant à peine eûmes-nous quitté la terre , que ces grands mouvemens de douleur parurent se ralentir. Elle nous regarda d'un œil sec , & Madame des Ogères nous fit même observer de loin qu'elle éclatoit de rire en parlant à quelques femmes qui nous avoient suivis jusqu'à la mer.

Quelque jugement que vous puissiez porter d'une si bizarre aventure , ce qui vous surprend le plus sans doute , est que dans tous ces artifices de Gelin , je n'aye jamais rien observé qui m'ait fait soupçonner ses véritables sentimens. Attribuez mon aveuglement , s'il le faut , à la simplicité de mon caractère , ou à la malignité du sien ; mais j'atteste le Ciel , dont j'ai tant d'intérêt à ménager la protection , que je ne me

suis jamais défiée du poison qu'il cachoit dans son cœur , & dont j'attribuois les effets à la plus vertueuse amitié.

Ce n'est pas qu'à mesure que les circonstances de mon recit se présentent à ma mémoire , je ne m'en rapelle plus d'une qui devoient peut-être m'ouvrir les yeux. Dans les premiers entretiens qui suivirent notre départ , je me souviens qu'en s'efforçant d'adoucir la tristesse mortelle dont il me voyoit accablée , il me parla un jour d'un remède infailible que l'amour offre lui-même , me dit-il , à ceux qu'il a rendus malheureux. C'étoit un nouvel engagement. Il est de la nature du plaisir , ajouta-t'il , de faire oublier les peines ; le goût des plaisirs de l'amour se réveille aisément dans un cœur sensible. Je lui répondis avec douceur , & sans faire attention à quoi ce discours pouvoit tendre , que le goût & le desir du plaisir étoient également éteints dans le mien. Vous ne m'entendez-pas , reprit-il. Peut-être ignorez-vous que la vertu & le devoir même , peuvent quelquefois le ranimer. Abandonnée & trahie comme vous êtes , vous n'aurez jamais d'ami sage & sincère qui ne vous conseille de profiter de la liberté que notre Religion vous donne de disposer plus heureusement de vous-même. Je l'interrompis avec chaleur , mais sans voir autre chose dans ses paroles qu'un conseil qu'il auroit pû donner à toute autre femme que moi ; ce fut aussi le sens de ma réponse : vous qui me connoissez , lui dis-je , pouvez-vous me proposer des consolations aussi insupportables que mes peines ? Qu'il y a de cruauté à me tenir ce langage ! Non , l'infidélité d'autrui ne servira jamais de prétexte à la mienne. Hélas ! cette lâcheté me seroit impossible , quand j'aurois celle d'y vouloir forcer mes desirs. Je

ne pleure pas plus mon malheur & ma honte, que le caractère de mon propre cœur, qui n'est capable de goûter aucune consolation. Je ne sçais, ajoutai-je, quel conseil un ami sage doit me donner; mais soit foiblesse ou vertu, je regarderois comme le plus odieux de mes ennemis celui qui me répéteroit deux fois ce que je viens d'entendre. Peut-être se figura-t'il que j'avois compris ses vûes; & que ce reproche vague étoit une manière de les rejeter; mais jusqu'à la proposition de mariage qu'il a eu la hardiesse de me faire ici depuis quelques jours, il n'a jamais renouvelé cet entretien.

Cependant il est vrai que ses regards étoient souvent passionnés. Je l'ai surpris quelquefois les yeux attachés sur moi, avec un air de langueur & d'intérêt, qui auroit été capable de me causer de l'étonnement, s'il n'avoit eu l'adresse aussi-tôt de prévenir mes soupçons, en m'interrogeant sur ma santé, ou sur quelque autre circonstance de ma situation, à laquelle le zèle de l'amitié l'obligeoit d'être sensible. Ainsi j'attribuois cette ardeur à sa compassion. Quelquefois en revenant de mes longs évanouissemens, je me suis trouvé la main dans les siennes, & ma foiblesse ne m'empêchoit pas de remarquer qu'il la ferroit avec une espèce de transport; mais la présence de Madame des Ogères qui ne me quitoit pas, & les soins que tout le monde s'empressoit de me rendre dans ces tristes momens, me faisoient regarder cette liberté comme un effet de l'inquiétude commune. Je retirois la main sans lui témoigner que je m'en fusse aperçue. Un jour néanmoins qu'au lieu de la trouver entre les siennes, je me la sentis presser par ses lèvres, je lui en fis un reproche fort vif aussi-tôt que j'eus repris mes sens, & je priai Ma-

dame des Ogères de me garantir à l'avenir de ces indécences. Elle me dit naturellement qu'il n'avoit pas dépendu d'elle de me les épargner , & qu'elle l'avoit menacé plusieurs fois de m'en avertir. Cette réponse me faisant juger qu'il étoit tombé souvent dans la même faute , je lui parlai d'un ton si ferme qu'il en fut déconcerté. Il s'excusa sur la tendresse de son amitié , qui le faisoit souffrir mortellement de me voir dans cette langueur. Je sçavois bien , disoit-il , s'il avoit jamais manqué au respect & à l'attachement qu'il m'avoit jurés , & je devois pardonner à l'honnêteté de ses sentimens des marques si innocentes de son inquiétude pour ma santé & de sa pitié pour mes peines. Il me promit d'éviter tout ce qui pourroit me déplaire , & cette promesse fut exécutée fidèlement ; car je ne puis attribuer qu'au hazard une aventure qui le couvrit de confusion.

Le Capitaine n'ayant que deux lits commodes , j'occupois l'un avec son épouse , & Gelin occupoit l'autre avec lui. Quoique nos chambres fussent séparées par une légère cloison , on entendoit aisément tout ce qui se passoit de l'une à l'autre ; & lorsque le retour fréquent de mes foiblesses fit craindre qu'elles ne me prissent pendant la nuit , Gelin & le Capitaine avoient la complaisance de se lever au moindre bruit pour m'offrir leur secours. Il arriva effectivement qu'après avoir employé quelques heures à réfléchir sur mes peines & à les pleurer , je me trouvai si épuisée par ce triste exercice , que la force & la connoissance m'abandonnèrent tout-d'un-coup. J'étois peut être depuis long-tems dans cet état , lorsque Madame des Ogères s'en aperçut & le fit connoître par un cri. On se hâta d'accourir. Je revins à force de soins & d'assistance ,

sistance ; mais il me resta tant de foiblesse , que la crainte de quelque nouveau danger fit demeurer Gelin & le Capitaine auprès de moi. Gelin se plaça sur une chaise au bas du lit , & pressé aparemment du sommeil , il pencha la tête pour se reposer. Mes pieds se trouvèrent justement sous son visage , & soit que s'en étant aperçu , il prît plaisir à demeurer dans cette situation , soit qu'il ne distinguât rien dans son assoupissement , il y passa presque une heure. J'étois si accablée & de mes douleurs & de ma foiblesse , que je n'étois capable d'aucune attention ; ou si je crus sentir quelque fardeau sur mes pieds , je ne m'en trouvai point assez fatiguée pour changer de posture. Mais insensiblement le hazard fit que ma Compagne me les mit à découvert en se tournant , à moins que vous ne crussiez pouvoir accuser Gelin d'une si étrange indiscretion ; & dans le même moment , je sentis deux lèvres ardentes qui s'attachoient sur l'une de mes jambes , & qui me causèrent une véritable frayeur. Je ne sçais lequel partit le plutôt , ou d'un cri perçant que je poussai , ou d'un coup de pied que je donnai à l'aventure , & qui fût si malheureux pour Gelin , que lui ayant ferré la tête contre le pillier du lit , il s'y trouva un cloud qui lui déchira le visage. Son sang coula aussi-tôt en abondance. Le Capitaine & son épouse , étonnez d'abord du bruit que j'avois fait , le furent encore plus de voir Gelin tout sanglant , dans une distance où il paroissoit que personne n'avoit pû lui faire de blessure. Il demouroit lui-même comme immobile , & sans ouvrir la bouche. Enfin j'expliquai le sujet de cette scène , en l'accablant de reproches qu'il méritoit , & en lui défendant d'approcher de ma chambre sans mes ordres. Sa justification fut prise du hazard , qui lui avoit of-

fert , me dit-il , cette occasion de me marquer son respect sans l'avoir cherchée , & j'eus encore assez d'indulgence pour le croire sincère.

Mais ce détail m'écarte de ce que vous brûlez d'entendre. Le vent n'ayant plus cessé de nous être favorable , nous eumes bien-tôt doublé la pointe d'Espagne. M. des Ogères m'avertit civilement qu'étant en société avec quelques particuliers de la Corogne , ses engagemens l'obligeoient de relâcher pour quelques jours dans ce Port , en m'offrant néanmoins d'exécuter toutes mes volontés si j'en avois de plus pressantes. La reconnoissance m'obligeoit de suivre les siennes. Je le priai de ne se pas contraindre ; & quoique résoluë de m'aprocher incessamment de l'Angleterre , je ne regardai point comme un retardement tout ce qui pouvoit le délivrer de ses affaires , & le mettre en état de me rendre les services qu'il m'avoit promis. Nous fûmes en peu de jours à la vuë du Port. La guerre duroit encore entre l'Espagne & la France , & par une faveur spéciale , notre vaisseau étoit muni d'un passe-port des deux Couronnes. Cependant les formalités nécessaires pour les vérifier , nous retinrent assez long-tems à l'ancre , nous fumes exposés dans cet intervalle à la curiosité de plusieurs Officiers Espagnols , qui venoient souvent nous visiter. Je parlois leur langue. La complaisance que je devois au Capitaine me força de souffrir leur entretien , pour les interresser au succès de ses affaires. Ils prirent pour moi quelques sentimens d'estime , & ma réputation étoit établie à la Corogne avant que nous y fussions arrivez.

Mais hélas ! si cet avantage me devint utile , ce fut par de nouvelles infortunes. La part que vous y avez eüe ne me permet pas de commencer ce recit sans renouveler mes pleurs : car je ne doute pas ma sœur , que le sentiment de

voire perte ne dure encore. Si l'on pleure si amèrement un perfide , se console-t-on jamais d'avoir perdu un mari tendre & fidèle ? C'est par les tourmens de mon propre cœur que j'ai trop appris à juger des vôtres. Et peut-être m'avez-vous quelquefois accusée dans vos transports d'en avoir été la malheureuse cause. Ah ! m'auriez-vous fait cet outrage ? Vengez-vous donc sur moi-même , & si vous ne croyez pas l'être assez par les larmes que j'ai versées. Mais non : vous ne m'avez pas chargée des rigueurs du sort. Vous avez dû plaindre au contraire l'affreuse extrémité où votre malheur & le mien m'ont réduite ; & si votre compassion n'est pas épuisée , vous en aurez encore pour ce qui me reste à vous raconter.

Loin d'accepter les plaisirs & les amusemens qui me furent offerts à la Corogne , je me renfermai avec Madame des Ogères dans une maison retirée , où je la fis consentir à ne recevoir la compagnie de personne. Mon imagination qui avoit été un peu dissipée dans le voyage par la variété des lieux & des objets , se recueillit dans cette solitude , & se trouva comme livrée aux tristes images dont elle étoit remplie. Que mon mari & mes enfans s'y présentèrent avec des traits terribles ! O Dieu ! quelle fut ma consternation , lorsque me les étant représentés à Sainte-Hélène , dans le premier étonnement de mon départ , n'en pouvant croire le rapport d'autrui ni leurs propres yeux , occupés peut-être , l'un à chercher sa femme , les autres à demander tristement leur mere , enfin plus prompts à se forger mille fantômes sans aparence de fondement & de raison , qu'à s'imaginer la vérité , je vins ensuite à tourner les yeux sur moi , sur ma fuite , sur mon voyage ; à me considérer dans une Auberge d'Espagne , seule , tremblante , incertaine , avec la honte sur

le front & le desespoir dans le cœur ! Car il faut ma Sœur , que je vous l'avouë : toutes ces raisons de jalousie & de ressentiment qui m'avoient causé de si mortelles agitations dans l'Isle de Cube & de Sainte-Hélène , sembloient perdre leur force dans l'éloignement. Je ne voyois plus dans mon mari que le plus sage & le plus aimable de tous les hommes. Je me rapelois tous les témoignages que j'avois reçus de sa tendresse , sa constance dans nos anciens malheurs , son invincible attachement au milieu des plus horribles dangers. La misère & la présence même de la mort avoient-elles pû refroidir un moment ses soins ? Quelles preuves peut-on desirer de l'amour d'un homme , que je n'eusse pas reçues du sien ? Il m'aime donc , dis-fois-je , hélas ! il m'a toujours aimée. Mais s'il est vrai qu'il t'aime , reprenois-je en tremblant de crainte & de douleur , quelle affreuse sentence es-tu forcée de prononcer contre toi-même ? Qu'as-tu fait ? toi qui t'es livrée à des soupçons détestables , & qui ne connois plus depuis long-tems que la fureur & la haine ! Tu t'es cruë trahie. La fierté de ton cœur n'a pû souffrir une indigne rivale. Ah ! le témoignage de tes yeux mêmes suffisoit-il pour justifier tes fureurs ? Et quand il auroit suffi , ajoutai-je en tâchant d'éloigner cette fatale idée , as-tu connu tes forces ? Te croyois-tu capable d'une entreprise aussi horrible que ta fuite ? Ne va-t'elle pas causer ta mort ou te plonger dans une infortune éternelle ; le souvenir de mes enfans , qui ne manquoit pas de se joindre à ces funestes méditations , achevoit de mettre tous mes sens dans un trouble inexprimable. Je les voyois devant moi. J'entendois leurs pleurs. J'ouvris les bras pour les embrasser ; & des mouvemens de cette violence épuisans bien-tôt mes esprits , je retombois plusieurs fois le jour

dans des évanouïssemens plus longs & plus dangereux que tout ce que j'avois éprouvé sur le Vaisseau. Le zèle de Gelin étoit toujours le même pour m'offrir du secours & de la consolation ; mais dans les momens où ma tendresse & mon estime pour mon mari prévaloit ainsi sur l'opinion de son infidélité , je repoussois ce monstre avec horreur ; & ma seule fierté , qui ne me permettoit pas de lui laisser sentir que je me croyois trompée , m'empêchoit de l'accabler d'injures & de reproches. Il s'aperçut néanmoins de cette variation de mes sentimens , & son esprit artificieux lui fit aussi-tôt découvrir de quel côté j'avois besoin d'être soutenuë. Il recommença sans affectation à m'entretenir de Madame Lallin & des plaisirs qu'elle goûtoit dans mon absence , tandis que je me consumois dans les pleurs , & que je regrettois peut-être un ingrat , qui n'avoit commencé à se croire heureux , disoit-il , que le jour de mon départ ; ces discours faisoient sur moi pour quelques momens toute l'impression qu'il se promettoit , mais la nature & l'amour pesoient sans cesse de l'autre côté de la balance , & redevenoient bien-tôt les plus forts.

Je passai près de quinze jours dans ces tourmens , si obstinée à ne souffrir la vuë de personne , que Gelin même qui dans les sentimens que je lui suppose pour moi , ne devoit pas voir volontiers l'empressement des Espagnols à se présenter à ma porte , me conseilla plusieurs fois de les recevoir plus civilement , & de me faire un amusement de leur entretien. Je rejettai son conseil. Si ma raison trouvoit quelques momens pour se faire entendre , je les employois à chercher les moyens de m'aprocher de l'Angleterre , & de me faire une retraite sûre & tranquile , où mon honneur fut non-seulement à couvert , mais inaccessible

aux soupçons ; & je cherchois sur-tout à me délivrer de Gelin , en lui marquant toute la reconnaissance qu'il pouvoit attendre honnêtement pour ses services. La probité que j'avois reconnue dans Monsieur & Madame des Ogères , me répondoit qu'avec les sentimens qu'ils avoient conçus pour moi , ils ne me refuseroient jamais ce qu'ils pourroient m'accorder. L'Aumônier de leur Vaisseau m'avoit parlé de quelques Couvens sur le bord du Canal d'Angleterre , où l'on ne faisoit pas difficulté de recevoir les Dames Protestantes , & je ne voyois point de lieu plus commode pour suivre mes intérêts à l'œil , & pour me conserver une réputation d'honneur que je ne voulois jamais exposer.

Mon esprit s'occupoit tristement de ce mélange d'idées , lorsqu'un jour vers le soir j'entendis dans l'appartement qui étoit au-dessus du mien , un bruit lugubre qui me causa de l'épouvante , & que mon inquiétude me fit prendre pour le présage de quelque nouveau malheur. Je ne me trompois pas. C'étoit Gelin qu'on raportoît percé de coups , & mourant de la perte de son sang & de la profondeur de ses blessures. Quelque part que notre liaison m'obligeât de prendre à cet accident , je desirai d'être mieux instruite avant que de le voir & de lui offrir mon secours. On m'apprit qu'il avoit été trouvé sur le Port dans cet état , & que deux Matelots , qu'il l'avoient découvert heureusement , l'avoient crû mort ; mais qu'un peu d'agitation & l'assistance qu'il avoit reçue d'un Chirurgien voisin lui ayant rapelé la connoissance , il ne l'avoit d'abord employée , avec le peu de forces qui lui restoient , qu'à redemander un ami qu'il s'accusoit d'avoir tué cruellement , & qu'à conjurer tous ceux qui l'assistoient , de lui laisser finir une vie qu'il ne vou-

loit plus conſerver. On avoit attribué ſes gémiſſemens & ſes plaintes au deſordre de ſon eſprit , & le Chirurgien avoit été obligé pendant l'opération de le faire tenir par quelques perſonnes robuſtes , comme un furieux qui étoit capable d'attenter à ſa propre vie. Enfin cédant aux efforts qu'on faiſoit pour panſer ſes playes , il s'étoit réduit à demander d'être tranſporté auffi-tôt chez lui , malgré le nouveau péril auquel le mouvement pouvoit l'expoſer ; & s'étant fait obéïr , il avoit marqué une ſi preſſante envie de me voir , que ſes Porteurs l'euffent conduit droit à ma chambre , ſi mes gens ne s'y fuſſent opoſés.

Dans le tems qu'on m'achevoit ce recit, & que ſans y rien comprendre , j'y trouvois le ſujet d'une vive inquiétude , M. des Ogères entra chez moi d'un air affligé , & me demanda ſi j'aurois la complaiſance de ſatisfaire Gelin , qui ſouhaitoit ardemment de m'entretenir. Il prévint les queſtions que j'allois lui faire : Vous ſçavez ſon malheur , me dit-il ; mais en ſçavez-vous la cauſe ? Je l'ai preſſé de me l'apprendre , il ne me répond que par des ſoupirs & des plaintes ſi vagues , que je ne ſçai quelle explication leur donner. Perſonne n'a été témoin de ſon aventure. On a vû quelques Etrangers dans une Chaloupe , qui a diſparu preſqu'au même moment. Le brouillard n'a pas permis de découvrir le Bâtiment auquel elle appartient. Mais il me naît des ſoupons , ajouta-t'il , qu'il eſt important d'éclaircir , & je vous conſeille de voir promptement Gelin. Je le verrai , répondis-je avec un ſaiſiſſement mortel , je ne veux pas différer un moment : & me faiſant conduire auffi-tôt à ſa chambre , je le trouvai ſi pâle & ſi foible , que ce ſpectacle augmenta encore ma frayeur.

A peine m'eut-il aperçue, qu'étendant ses bras, qu'il n'avoit plus la force de lever, & marquant sa douleur par un frémissement plutôt que par un soupir, il me pria de faire écarter tout ce qu'il y avoit de personnes avec moi, sans excepter Monsieur & Madame des Ogères. Lorsqu'il me vit assise & disposée à l'écouter, je remarquai qu'il paroissoit chercher des expressions, & que la violence des mouvemens qu'il s'efforçoit de vaincre, lui arrachoit des larmes, quoiqu'il fermât les yeux pour les arrêter. Madame, me dit-il enfin d'une voix basse & forcée, le respect a tant d'empire sur moi, qu'il me fait surmonter devant vous les transports de la plus furieuse douleur. Peut-être aurois-je le pouvoir même de vous le cacher, s'il n'importoit à votre sûreté d'en sçavoir la cause. Nous sommes poursuivis; on en veut sans doute & à vous qui vous êtes dérobée à la tyrannie, & à moi qui ai facilité votre fuite; on nous cherche. Ne vous imaginez pas, continua-t'il, que cette persécution vienne de votre Mari. Ah! plutôt au Ciel! Mais un ressentiment mal conçu a fait prendre sa vengeance à mon cher Bridge. Il est venu.... épargnez-moi un détail qui m'accable, ajouta-t'il, après s'être interrompu par un grand nombre de soupirs. Mon ami est mort, & nous devons songer à nous mettre à couvert.

Il s'arrêta. Je l'avois écouté avec une ardeur qui m'avoit coupé la respiration; & quoique je la reprisse en le voyant cesser de parler, l'obscurité de son discours & la crainte d'un éclaircissement trop funeste, m'empêchoit d'ouvrir la bouche pour lui répondre. Il s'aperçut de mon trouble. Peut-être se flâta-t'il qu'il pourroit éviter d'autres explications: Dans l'état où je suis, reprit-il, je ne puis vous défendre. Ainsi je

vous exhorte à fuir. Mais si mon zèle & mon attachement n'ont pas mérité votre haine, il est impossible que vous puissiez penser à la fuite sans trouver quelque moyen d'assurer la mienne avec vous. Vous ne m'abandonnez pas seul ici, poursuivit-il, & comme je ne puis espérer que mes forces me permettent si-tôt d'entreprendre un voyage, je ne vois qu'une ressource, pour laquelle vous ne sçauriez avoir de répugnance. Il continua de me dire qu'appartenant à l'Espagne par ma Mere, je devois être sûre d'y trouver de la protection dès que j'aurois pris le parti de me faire connoître du Gouverneur; qu'il falloit charger Mr des Ogères de ce soin, & demander ou des Gardes dans ma maison, pour me garantir des insultes auxquelles il craignoit de me voir bien-tôt exposée dans un lieu aussi ouvert que la Corogne, ou quelque'autre azile dans lequel nous pussions vivre tranquillement jusqu'à sa guérison.

Ayant eu le tems de me remettre assez pour démêler tout le sens de ce discours, je ne doutai point que le Vaisseau de mon Mari ne fût à deux pas du Port, qu'il n'y fût pour me chercher, que les Etrangers qu'on avoit vûs dans une Chaloupe n'eussent été mon frere avec quelques-uns de ses gens, & que les blessures de Gelin ne vinssent de quelque imprudence qui l'avoit fait tomber entre leurs mains. Mais il parloit d'un ami mort, & je n'osois encore lui demander la confirmation de mes tristes conjectures, lorsque ne se souvenant plus lui-même du soin qu'il avoit eu de ne le pas nommer, il recommença ses regrets & ses pleurs avec si peu de ménagement, qu'il ne me laissa plus le moindre doute.

Je ne pense point ici, ma Sœur, à me faire

un mérite auprès de vous de la force de ma douleur. Je craindrois au contraire qu'une peinture si lugubre ne renouvelât trop vivement la vôtre. Mais si vous vous souvenez de la tendresse & du respect que j'avois nourris si long-tems pour cet aimable Frere , si vous songez seulement aux raisons que j'avois de le chérir & de le respecter , je n'ai pas besoin d'autres garants de la sincérité de mes pleurs. Vous dirai-je que perdant de vuë jusqu'au danger dont j'étois menacée , & ne voyant plus dans moi-même qu'un misérable objet de la haine du Ciel , à qui il ne restoit plus ni d'espoir , ni de consolation sur la terre , je conçus l'horrible pensée de finir toutes mes peines par la mort ? Qu'avois-je à prétendre ? Où devois-je me promettre un azile , lorsque je ne pouvois demeurer quinze jours cachée , dans un Port des plus écartés de l'Espagne ? Et pour qui voulois-je vivre , si mon Mari , mon Frere , les seuls hommes du monde dont la tendresse étoit capable de me toucher , me haïssoient jusqu'à prodiguer leur vie pour ravir apparemment la mienne. Comme ce n'étoit point par des transports ni par des cris que ces tristes sentimens se déclaroient , & que mon desespoir me tenoit au contraire dans une immobilité qui m'auroit fait croire insensible , Gelin se défians de ce qui se passoit dans mon cœur , & peut-être intéressé par son indigne passion à me sacrifier sa douleur même & l'honneur de son ami , me pria d'entendre ce qu'il ne m'avoit expliqué , me dit-il , qu'imparfaitement. Ensuite au lieu de plaindre mon Frere , & de recommencer à gémir de son sort , il me fit un détail de leur rencontre & de leur querelle , qui étoit plus propre à piquer mon ressentiment , qu'à exciter ma tendresse & mes regrets. Je l'ai pressé , continua-

t'il , de prendre pour vous des sentimens plus fraternels & d'en inspirer à votre Mari de moins déréglés ; mais loin d'être sensible à votre malheur & favorable à votre innocence , il n'a parlé que de vengeance & de punition ; il m'a traité avec les dernières marques de mépris , & dans son emportement , il seroit venu jusqu'à vous , sans paroître disposé à vous épargner , si je n'eusse mis l'épée à la main , au risque de périr mille fois , pour vous servir , dans un combat si inégal , que j'étois seul contre quatre. Je pleure ma victoire , ajouta-t'il , & vous me voyez ému jusqu'au fond du cœur ; mais la résistance étoit nécessaire pour sauver notre liberté , & peut-être notre vie. Là-dessus il me pressa encore de penser à ma sûreté , & de ne pas différer plus long-tems à demander la protection du Gouverneur.

Pardonnez ma franchise , & n'en doutez pas plus dans les protestations de mon innocence , que dans les aveux de ma foiblesse. L'heureux éclaircissement des vuës de ce perfide me fait connoître de plus en plus que je n'ai pas fait un pas sans être le jouet de sa malignité ; mais qu'auriez-vous objecté au témoignage d'un homme mourant , & de quelle constance de résolution croyez-vous qu'une femme soit capable dans les mouvemens douloureux qui m'agitoient ! Sans renoncer ni consentir à rien , & comme poussée par le son de sa voix , plutôt que par la force de ses raisons , je priai Mr des Ogères d'aller sur le champ chez le Gouverneur , qui se nommoit Dom Pedro Taleyra , & de lui expliquer le besoin que j'avois de son secours. Gelin me conseilla de lui découvrir que j'étois Petite-fille de Dom Francisco d'Arpez , ancien Gouverneur de l'île de Cuba , mais de

lui cacher le nom de mon Mari , & le fond de mes infortunes. Il prétendit même qu'il étoit inutile de lui parler de mon mariage , & que ses services feroient beaucoup plus ardens pour une Fille de distinction, nouvellement arrivée d'Amérique , qui étoit sans apui depuis la mort de son Grand-pere , & qui ne connoissoit point encore sa Famille en Espagne. Pour les craintes qui me faisoient demander un azile , il fut d'avis de les attribuer à la connoissance que j'avois du dessein de quelques amans méprisés qui avoient donné la chasse à notre Vaisseau , & qui en vouloient plus à ma personne qu'à mes richesses.

Je m'arrêtai peu à examiner ce projet. Mr des Ogères qui avoit ses raisons d'éviter la rencontre de mon Mari , ne se fit pas presser pour suivre mes volontez. Il fut bien-tôt de retour avec des nouvelles qui auroient dû me causer de la joye , si j'avois pû faire trêve un moment avec mes peines. Dom Taleyra ne l'avoit pas entendu parler de mon Grand-Pere , sans reconnoître un nom qui lui étoit cher , & dont il conservoit religieusement la mémoire. Ayant commandé long-tems un Vaisseau de guerre , il avoit fait plusieurs fois le voyage des Isles Espagnoles , & dans les occasions qu'il avoit eûes de s'arrêter quelquefois dans l'Isle de Cuba , il s'étoit fait un ami si zélé du Gouverneur , qu'il en avoit obtenu des témoignages & des recommandations auxquelles il étoit redevable du Gouvernement de la Corogne. Sa satisfaction fut extrême de pouvoir marquer quelque reconnoissance à la Fille de son Bienfaiteur. Il avoit été prévenu fort avantageusement en ma faveur par les flâteries des Officiers qui m'avoient vûe sur le Vaisseau , & la curiosité lui faisoit déjà souhaiter de me con-

noître ; mais lorsqu'apprenant qui j'étois , il sçut que je me croyois menacée de quelque danger , il répondit à M. des Ogères qu'il seroit aussitôt que lui chez moi , & qu'il ne vouloit point d'autre interprète de ses sentimens que lui-même.

En effet son carosse se fit entendre au même moment. Je ne lui sçus pas bon gré de s'être fait accompagner de son Fils , & d'un grand nombre d'Officiers qui entrèrent dans ma chambre à sa suite. Je fus même tenté , lorsqu'il se fit annoncer avec eux , de lui faire dire qu'une compagnie si nombreuse convenoit mal à ma situation , & je me serois épargné de nouvelles douleurs si j'avois suivi ce mouvement. Mais il avoit pris occasion de la crainte que je lui avois fait marquer par M. des Ogères , pour paroître avec un cortège qu'il croyoit capable de me rassurer. Son premier compliment me le fit comprendre , & ce fut encore un chagrin pour moi de voir tant de personnes informées de mes inquiétudes & de ma frayeur. Après m'avoir exprimé ce qu'il croyoit devoir au sang de Dom Francisco d'Arpez , & m'avoir offert ses services avec beaucoup de politesse & de générosité , il me proposa d'accepter un logement chez lui , où je serois en sûreté contre toutes sortes de périls , & où la compagnie de son Epouse & de ses Filles serviroit à me faire passer le tems avec moins d'ennui. Je ne lui fis point d'autre objection que la peine que j'aurois à me séparer de Madame des Ogères & à laisser sans secours un homme à qui j'avois obligation. Il y répondit sans balancer , en me présentant de prendre avec moi ma Compagne , & en me promettant de faire observer Gelin.

Je fus menée comme en triomphe. Mais que je souffrois impatiemment tout ce qui n'étoit propre qu'à interrompre ma tristesse , & qu'à m'é-

loigner de la solitude où j'aurois souhaité de pouvoir me livrer ? Les Officiers de la suite du Gouverneur & son Fils à leur tête formoient un cercle du carosse. Ils paroissoient observer avec affectation tout ce qui s'en aprochoit , pour marquer l'ardeur qu'ils vouloient avoir à me défendre. Les regards curieux & empressés qu'ils jettoient sur moi m'auroient inspiré quelque défiance , si la pâleur de mon visage & l'impression de douleur que je portois dans les yeux , ne m'eussent persuadée que la seule pitié m'attiroit cette attention. Dom Taleyra m'entretint du sujet de mes craintes , & paroissoit souhaiter de l'apprendre de moi-même. J'ouvris plus d'une fois la bouche pour répéter ce que Gelin avoit concerté avec M. des Ogères ; mais la vérité plus forte que toutes les raisons que j'avois de la déguiser , se presentoit sans cesse à mon imagination , & je sentoie que malgré toute ma résistance , elle m'arrachoit continuellement des larmes. Le Gouverneur s'en aperçut. Comme il joignoit beaucoup d'esprit à l'expérience du monde , il cessa de m'embarrasser par des questions importunes. Cependant il me demanda honnêtement en sortant du carosse , si avant de m'engager avec sa Femme & ses Filles , je n'avois rien de secret à lui prescrire , & il me promit dans tous les termes de l'honneur une infidélité inviolable. Je fus frappée de ce discours ; mais étant fort éloignée d'en comprendre le sens ; je n'y répondis qu'en général , par des prières qui s'accordoient avec les demandes de M. des Ogères.

La Gouvernante , qui étoit déjà prévenue sur mon arrivée , m'attendoit avec ses Filles & m'auroit proposé , dès le premier moment , des amusemens & des plaisirs , si j'avois été disposé à les goûter. Mais le poids de ma douleur n'ayant fait

que s'aggraver par une si longue contrainte , je me défendis sur divers prétextes , & je demandai en grâce la liberté d'être seule. On me conduisit à l'appartement qui m'étoit destiné. Il me plut à la première vuë , parce qu'étant sombre & profond , je le trouvai propre à nourrir les sentimens que j'y apportoïs. C'étoit l'aîle entière d'un ancien édifice , où tout se ressentoit encore des vieux usages de la Nation. La chambre que je devois habiter n'avoit qu'une fenêtre étroite & grillée , qui donnoit sur la ruë , mais elle en avoit d'autres qui donnoient dans les chambres voisines , pour la communication de la lumière. Deux alcoves , dont l'une étoit la place du lit , & l'autre celle d'un grand Prie-Dieu , formoient comme deux Chapelles qui étoient vis-à-vis l'une de l'autre , & dont l'entrée étoit défendue par un grillage de cuivre. L'ameublement , jusqu'aux chaises & aux rideaux des alcoves , étoit de velours noir , bordé d'un large galon d'or ; mais dont la vielleffe avoit presque effacé la couleur. Au milieu de la chambre pendoit un lustre à quatre branches qui répondoient à quatre girandoles placées aux quatre coins. Comme la nuit qui s'avançoit , redoubloit l'obscurité naturelle d'un lieu fort large & fort élevé , je crus entrer dans un vaste tombeau , où j'aurois le tems & la liberté de pleurer.

Ce n'est pas inutilement que je me suis arrêtée à cette description. Quoique le recit qui me reste à vous faire n'apporte aucun éclaircissement au fond de mon Histoire , & que je sois moi-même impatiente de ma longueur , je ne puis vous cacher une des plus tristes aventures de ma vie. Que le seul souvenir me cause encore d'émotion ! J'étois accompagnée de Madame des Ogères & de Rein , la seule femme que j'ai emmenée de

Sainte-Hélène , & qui m'est encore fidèlement attachée. On leur avoit marqué leurs chambres auprès de la mienne , Elles y entrèrent pour les reconnoître. Je demurai seule un moment , sans autre lumière que celle de deux flambeaux qui étoient sur une table auprès de moi. A peine avois-je eu le tems de rapeler une partie de mes nouveaux malheurs , & de m'attendrir en particulier sur le misérable sort de mon Frere , que venant à lever les yeux vers l'alcove oposée à celle du lit , je crus apercevoir la figure d'un homme , qui disparut au même instant. L'imagination remplie de la mort de mon Frere , & portée par une triste habitude à me figurer tout ce qui pouvoit ajouter quelque chose à mes frayeurs ou à mes peines , je ne doutai point que ce ne fût sa malheureuse ombre , qui venoit elle-même me confirmer son infortune , & peut-être me reprocher d'en avoir été la première cause. Une idée de cette nature venant se joindre à celles qui troubloient déjà tous mes sens , j'éprouvai ce que je n'avois point encore senti , des convulsions & des douleurs qui m'ôtèrent jusqu'à la force de crier. Heureusement que l'inquiétude de Rem la fit rentrer dans ma chambre. Elle me trouva sans connoissance & sans chaleur. Mes fréquentes foiblesses l'avoient accoutumée à me voir dans cet état , sans s'allarmer beaucoup ; cependant la longueur de cet accès & le froid mortel qui m'avoit glacé tous les membres , lui firent croire le danger plus pressant. Elle me mit au lit , après avoir employé inutilement toutes sortes de soins.

Enfin l'on vint à bout de me faire reprendre mes esprits. Mais ce fut pour retomber dans une situation si déplorable , qu'elle devoit me faire regretter l'état d'insensibilité d'où j'étois sortie. L'ob-

jet qui m'avoit frappé les yeux ne pouvoit s'éloigner de ma mémoire. Il y étoit présent sans cesse, avec des circonstances si touchantes, que je frémissais à tous momens d'horreur & de pitié. J'eus d'abord la force de ne faire cette confidence à personne, mais je n'avois pas celle d'arrêter des marques d'effroi involontaires, dont je ne m'apercevois que par l'étonnement de Madame des Ogères & de Rem. Elles me pressèrent en vain de leur apprendre ce qui me causoit une si vive augmentation de trouble & de douleur. Je ne leur répondois pas; ou si j'ouvrais la bouche, c'étoit pour me plaindre de ce qu'elles entroient mal dans mes peines, puisqu'elles paroissoient en admirer l'excès.

Cependant une fièvre violente dont je fus saisie la même nuit, alarma sérieusement tous ceux qui prenoient quelque intérêt à ma santé. La Gouvernante étant venue me voir le lendemain avec ses filles, me proposa de recevoir les secours de la Médecine. Je les refusai. Mon mal, lui dis-je, est au-dessus des forces de l'art; & me repentant aussi-tôt de m'être trop expliquée, je lui parlai de mon incommodité comme d'une suite naturelle de mon voyage, qui ne devoit causer d'alarme à personne. Je rejettai de même toutes les offres qu'elle me fit de demeurer avec ses filles auprès de mon lit. Je voulois être seule; & pour ne vous rien déguiser, l'impression terrible qui me restoit de ce que j'avois cru voir, ne m'empêchoit pas de souhaiter le retour de ce qui m'avoit effrayée.

Qui sçait, me disois-je à moi-même, en méditant sur ce prodige, si ce n'est pas la compassion & l'amitié plutôt que la haine, qui portent mon Frere à revenir du séjour des morts? Il connoît à présent mon malheur & mon innocence; il me plaint; car la dureté & l'injustice ne peut

vent s'étendre au delà du tombeau. Il m'a condamnée , lorsqu'il m'a crue coupable ; hélas ! comment l'a-t'il pû croire ? Mais il l'a cru puisqu'il a prodigué sa vie pour me punir. Et qui m'assure que ce n'est pas une réparation qu'il vient faire à mon infortune & à ma vertu ? S'il est dans le sein d'un Dieu qui est la justice & la bonté même , qui m'empêche d'espérer que le repentir d'un transport aveugle , qui lui a fait augmenter mes peines par une injuste persécution , le rappelle volontairement pour les soulager ou pour les finir ? Jugez , ma Sœur , quel devoit être le trouble de ma raison pour me faire trouver de la vrai semblance dans un espoir si chimérique. Aussi dois-je vous confesser que venant à réfléchir par intervalle sur ce qui se passoit ainsi dans mon esprit & dans mon cœur , j'étois quelquefois effrayée du desordre où je me surprenois. L'ardeur de la fièvre contribuoit sans doute à m'échauffer l'imagination. Mes larmes couloient avec moins d'abondance ; mais je m'apercevois qu'elles étoient brûlantes , & que le sillon en demouroit sur mon visage. Mes lèvres, mes mains , tout se ressentait du même feu. Le plus cruel de ces Sauvages dont j'ai redouté autrefois la barbarie , ne m'auroit pas vû sans pitié.

Dans cette étrange idée j'attendois la nuit avec autant d'impatience que de frayeur , toujours persuadée que mon Frere , ne pouvant me haïr depuis qu'il connoissoit mon innocence par les lumières d'une vie plus heureuse , reparoitroit à la même heure , pour me consoler de sa présence , & m'ouvrir quelque voye de salut. Je ne manquai point à la fin du jour de jeter curieusement les yeux vers l'alcove. D'abord ma timidité ne me permit point de les y tenir fixés & le moindre mouvement d'un rideau , ou la moind-

dre différence que je remarquois dans les couleurs , me sembloit annoncer ce que j'attendois. Ensuite ma hardiesse croissant à mesure que le retardement augmentoit , je ne fis plus de difficulté de tourner entièrement le visage du même côté ; & mon impatience devint si forte , que j'allai enfin jusqu'à reprocher sa lenteur à mon Frere , & jusqu'à lui en faire tendrement des plaintes.

Cependant si je perdis l'espérance d'être consolée le même soir par cette chere ombre, je n'en demeurai pas moins persuadée que je l'avois vuë la veille, & que la faveur qu'elle me refusoit ce jour-là, pouvoit m'être réservée un autre jour. L'accablement où j'étois ne m'empêchoit pas même de raisonner sur la possibilité de ces sortes d'aparitions , & de me fortifier par diverses réflexions contre les premières craintes dont je n'avois pû me défendre ; car le plus grand mal disois-je , dont je sois menacée , n'est pas la perte d'une vie qui m'est odieuse ? Qu'elle me soit ravie ta vie tout-d'un-coup par la violence, ou qu'elle s'éteigne peu-à-peu par tous les degrés de la douleur , qu'importe ? Et quand on est réduite à regarder la mort comme son unique bien , la plus prompte n'est elle pas la plus heureuse ? Ainsi que mon Frere abrege mes tristes jours , si c'est la haine & la vengeance qui l'aménent ; ou qu'il adoucisse la rigueur de mon sort , s'il cherche à me voir par un sentiment de pitié ; je le recevrai avec la même satisfaction , lorsqu'il m'aportera l'un ou l'autre de ces deux remèdes. Pendant que je m'entretenois de ces rêveries fantastiques , je fus interrompuë tout-d'un-coup par le bruit de plusieurs instrumens qui commencèrent aussi-tôt un Concert réglé. Ils me parurent si près de ma fenêtre , que je ne pus douter que cette fête ne me

fût adressée , Hélas ! m'écriai-je , la joye ose-t'elle donc éclater si proche de moi ! j'aurois fait écarter sur le champ ce bruit importun , si j'avois eû quelque autorité pour me faire obéir. Mais étant forcé de l'entendre , je resolus de m'en faire un amusement , pour soulager mes peines par un moment d'interruption. Espérance inutile. En vain m'efforçai-je de recueillir mon attention , & d'exciter mon goût pour un divertissement que j'avois toujours aimé. Mon ame rejettoit comme d'elle-même , tout ce qui se presentoit sous l'aparence du plaisir. Mes oreilles mêmes paroissent s'y refuser ; & la force de ma tristesse se renouvelant bientôt toute entière , des sons qui partoient d'un lieu si proche venoient insensiblement à me paroître éloignés. Je m'y rapelois néanmoins avec effort. Je changeois de posture pour me prêter à l'impression que j'aurois voulu ressentir. Quoi donc ? disois-je en soupirant ; tout est sensible aux charmes de la Musique ; les bêtes sauvages , dit-on , les pierres , les arbres se laissent émouvoir par la douceur des sons & des accords. Hélas ! comment suis-je plus dure & plus insensible qu'eux ? Mais au moment que je faisois ces plaintes à Madame des Ogères ; un tumulte qui s'éleva dans la rue , & qui fit cesser les instrumens , ne nous permit pas de douter qu'il n'y fût survenu quelque querelle.

J'envoyai Rem aussi-tôt , pour s'informer si mon mauvais sort ne m'avoit pas encore mêlée dans cet accident. J'appris par des cris qui se firent entendre dans la maison , aussi-tôt que par son retour , qu'il étoit arrivé quelque chose de funeste à la famille du Gouverneur. Rem n'ayant point tardé à revenir , m'expliqua ce qu'on n'avoit pû cacher à personne. Quelques-uns des Officiers qui m'avoient vuë sur le Vaisseau , avoient conçu pour moi une folle passion , dont ils avoient

même eu l'imprudence de se vanter. Le Fils du Gouverneur , qui conservoit à l'âge de plus de trente ans , & veuf depuis plusieurs années , tout le feu de la première jeunesse , étoit devenu amoureux & jaloux sur leur recit. M'ayant vuë la veille , sa fureur amoureuse & jalouse s'étoit tellement augmentée , qu'au premier bruit des instrumens qu'il avoit entendus sous mes fenêtres , il y étoit accouru avec transport ; & prenant pour prétexte l'insulte qu'il prétendoit recevoir par une sérénade qui se donnoit chez lui sans la permission de son pere , il étoit tombé l'épée à la main sur les Acteurs & sur ceux qui les conduisoient. Mais ayant à faire à plusieurs personnes de résolution , il avoit été dangereusement blessé avant que la Garde eût pû le secourir. On l'avoit raporté dans cet état à son pere , qu'un tel spectacle avoit mortellement affligé , & qui étoit encore incertain de ce qu'il devoit espérer de sa vie.

Quoiqu'on ne pût me reprocher ce malheur sans injustice , je ne doutai pas qu'il ne me préparât quelques nouveaux chagrins , & j'en marquai ma crainte d'avance à Madame des Ogères. Elle m'exhorta à ne rien appréhender d'un homme aussi généreux que le Gouverneur ; mais n'étant pas plus tranquile que moi du côté de son Fils , & des Officiers qui avoient gardé si peu de ménagemens , elle me fit valoir ses craintes & les miennes comme une raison de prendre plus de soin de ma santé , pour me trouver promptement en état de quitter la Corogne , & de ne plus dépendre de personne. Ce motif eut plus de pouvoir sur moi que le desir de vivre. N'ayant rien entendu depuis deux jours du Vaisseau de mon Mari , je jugeai , quel qu'eût été son dessein , qu'il avoit continué sa route vers l'Angleterre , & que nous pouvions reprendre avec sû-

reté celle de Bayonne. Cette idée , à la suite de mes projets , dont je m'occupai toute la nuit , me la firent passer plus tranquillement. Je ne vis le jour d'après ni le Gouverneur ni son Epouse ; mais ayant reçu la visite de M. des Ogères , je le pressai de finir les affaires qui l'arrêtoient encore , & de ne pas croire que mon incommodité fût capable de retarder notre départ. En effet , plus alarmée que je ne le faisois connoître des sentimens que tant de jeunes insensés avoient conçus pour moi , j'aurois négligé le soin de ma vie pour me délivrer de cette inquiétude.

M^r des Ogères ne me quitta point sans m'avoir parlé de Gelin. Le Gouverneur avoit donné quelques ordres pour sa sûreté & pour la guérison de ses blessures ; mais il l'avoit fait avec si peu de marques d'estime & de considération , que je fus surprise de cette conduite en la comparant avec celle qu'il avoit tenue avec moi. Eloignée comme j'étois d'en pénétrer la raison , je me contentai de le recommander à M. des Ogères , à qui je ne cachai point d'ailleurs que je ne serois pas fâchée de partir avant son rétablissement. Mon dessein étoit de ne lui refuser aucuns des soins que je croyois devoir à la reconnaissance ; mais je me sentoís plus portée que jamais à saisir cette occasion de nous séparer sans l'en avertir , remettant à délibérer dans la suite s'il me conviendrait de l'informer du lieu de ma retraite , lorsque j'aurois fait un choix conforme à mon inclination.

Une partie du jour s'étant passée dans un entretien si important , je me trouvai moins agitée vers le soir , & plus disposée au sommeil ; comme si le souvenir de ce que je devois à mon honneur eût rafraîchi mon sang , & rendu un peu de vigueur à mes esprits. Je congédiai de

bonne heure les Domestiques que Dom Taleyra avoit nommés pour me servir. Madame des Ogères , ravie de m'entendre parler de repos , se retira aussi , & je demurai seule avec Rem , qui devoit passer la nuit près de moi sur quelques carreaux , suivant l'usage de l'Espagne. Je commençois moi-même à me promettre quelques momens de sommeil , lorsque l'idée de mon Frere m'étant revenue à l'esprit , mon premier mouvement fut de jeter les yeux vers l'alcove. Les Lits d'Espagne sont sans rideaux , & ceux des alcoves étant ouverts , mes regards n'étoient arrêtés que par les deux grilles de cuivre qui n'étoient point capables de me cacher entièrement les objets. D'ailleurs deux bougies éclairaient encore la chambre , & jettoient de ce côté-là un faux jour , qui s'étendoit jusqu'au fond de l'alcove. Enfin que vous dirai-je ! j'aperçus distinctement la même figure que j'y avois vuë ; avec cette seule différence qu'elle me parut beaucoup plus grande , & qu'au lieu d'un habit ordinaire , je crus remarquer qu'elle étoit couverte de la triste parure qu'on emporte au tombeau. Je fis ces observations d'un seul regard ; car toute la force dont je m'étois armée le jour d'auparavant , me servit mal au besoin. Une sueur froide se répandit sur tout mon corps , comme la première fois. J'étois couchée ; à peine osai-je respirer & remuer la tête. Je n'eus pas même le courage de r'ouvrir les yeux , parce que dans la situation où j'étois , & dont je n'osois sortir , ils seroient tombés nécessairement sur le même objet. Rem , dis-je d'une voix basse à cette fille , qui étoit couchée dans ma ruelle ; levez la tête , & voyez si vous n'apercevez rien dans l'autre alcove. Le ton dont je lui parlai étoit si tremblant qu'il lui communiqua d'abord une par-

tie de ma frayeur. O ! Dieu que vois-je , me répondit-elle avec le même tremblement ! Sa réponse confirmant toutes mes imaginations , parle bas , lui dis-je , c'est mon frere , tu ne sçais pas qu'il est mort. Hélas ! c'est mon malheureux frere. Ne le connois-tu pas ?

Rem plus immobile que moi après ce discours , perdit aussi la force & la voix. Nous demeurâmes dans ce saisissement pendant quelques minutes , doutant l'une & l'autre si nous n'avions pas perdu la connoissance , & n'osant même nous le demander. Cependant ayant eu le tems de rapeler toutes les idées dans lesquelles je m'étois fortifié la veille , & mon imagination s'échauffant de plus en plus par de nouvelles réflexions , je résolus de vaincre la timidité qui m'arrêtoit. Le premier effet de ce nouveau courage fut de me faire ouvrir les yeux. Je remarquai assez clairement la figure d'un homme , pour m'assurer que mes sens ne m'avoient pas fait d'illusion. C'étoit un grand visage pâle , creux & défiguré. L'habit étoit blanc comme je l'avois d'abord observé , & tomboit jusqu'à terre. A la vérité je ne démêlois pas les traits de mon frere , mais j'attribuois cette altération à la mort. Je voyois d'ailleurs deux yeux étincelans qui étoient directement fixés sur mon lit , & je concevois que mon alcove étant plus éclairée que l'autre , parce que les bougies en étoient moins éloignées , le fantôme devoit distinguer jusqu'au moindre de mes mouvemens. Toute son attitude me paroissoit passionnée. Ce spectacle dont je me repaissois avec une curiosité avide , me pénétoit jusqu'au fond du cœur. Ma crainte continuoit toujours d'être assez forte pour m'empêcher de lever la voix , mais elle agissoit déjà sans se faire sentir. Que veux-tu de moi ,

moi , cher Frere , étois-je prête à m'écrier à tous momens ; quel dessein t'amène ? Parle , qu'attens-tu de ta triste Sœur ? Viens-tu me consoler de mes peines , ou m'aider à mourir. Ce fut dans un de ces transports , qu'oubliant toutes mes frayeurs , j'étendis les bras vers l'alcove avec un mouvement si vif , que je crus mon ame prête à m'abandonner. Ah ! chère ombre , allois-je m'écrier mais la force de mon action avoit déjà produit d'étranges effets. J'entendis un bruit sourd, tel que celui d'une masse qui tombe pesamment : Rem qui l'entendit comme moi , jettâ un cri de frayeur. La mienne fut assez forte pour m'en faire donner aussi des marques. Cependant ayant jetté aussi-tôt les yeux sur l'alcove , non-seulement je n'aperçus plus rien , mais je remarquai que les rideaux avoient été tirés ; & la vue ne pouvoit les pénétrer.

Madame des Ogères éveillée par le cri de Rem , se hâta d'entrer dans ma chambre & de me demander si je me trouvois plus mal. Sa presence nous ayant un peu rassurées , je ne balançai point à lui raconter ce qui m'étoit arrivé. Elle me répondit d'abord par toutes les objections qui viennent à l'esprit d'une personne sensée contre des événemens de cette nature ; mais deux témoignages qui s'accordoient sur l'aventure de cette nuit , & le recit de celle qui m'étoit arrivée deux jours auparavant , firent une juste impression sur elle. Nous passâmes toutes trois le reste de la nuit dans mon alcove , sans nous sentir assez de résolution pour lever les rideaux de l'autre , & pour examiner s'il y restoit quelques traces d'une scène si extraordinaire. L'accablement du sommeil nous ayant forcés d'y succomber vers le jour , nous en passâmes une partie à dormir.

A mon réveil , le Gouverneur me fit deman-

der la permission de m'entretenir quelques momens. Je ne l'avois pas vû depuis la blessure de son fils , & je regardai cette visite comme une suite de ses premières civilités. Il entra d'un air rêveur , que j'attribuai au chagrin qu'il devoit ressentir du malheur d'un fils si cher. S'étant assis après m'avoir salué en silence , il demeura encore quelque-tems à chercher ses expressions. Enfin me saluant de nouveau avec des témoignages extraordinaires de respect , il me pria de recevoir , sans m'offenser , le discours qu'il m'alloit faire. Vous n'ignorez pas , me dit-il , le funeste accident qui va me ravir un fils unique dont je faisois toute la consolation de ma vieillesse. Vous en sçavez même la cause , car on ne me persuadera jamais , qu'après s'être fait blesser mortellement pour vous , il soit venu vous voir cette nuit dans l'état où ses blessures le réduisent , sans y avoir été encouragé par vos bontés. Je l'interrompis avec chaleur , aussi irritée que surprise de ce que je croyois déjà comprendre. Ah ! Madame , interrompit-il à son tour , excusez un malheureux pere , & ne me faites pas un crime de manquer à quelque ménagement dans les termes. Il n'est que trop vrai que mon fils est mourant , & que s'il me reste quelque espérance pour sa vie , elle dépend de vous , qui l'exposez au danger de la perdre. Il n'a que votre nom à la bouche , il ne peut vivre que pour vous , il me conjure de sçavoir de vous-même , s'il peut se flâter de vous plaire un jour , & de vous faire accepter l'offre de son cœur & de sa main , sans quoi sa résolution est de rejeter tous les remèdes , & de songer moins à vivre qu'à précipiter sa mort. Ecoutez-moi sans colère , continua-t'il , & n'expliquez pas mal ma liberté ; je sçais la situation de votre fortune. Vous avez pris

la fuite avec un Amant ; mais il n'est pas digne de vous. Vous avez abandonné un Mari , mais il est Protestant. Je vous regarde comme une femme libre , qui joint une naissance illustre à beaucoup de charmes naturels , & qui peut faire encore le bonheur d'un honnête homme en rentrant dans les bornes , dont quelque passion violente l'a peut-être écartée. J'ai eu soin que le bruit de vos aventures ne fit point ici d'éclat. Vous pouvez retrouver ici tout à la fois un père , un titre , un Mari , dont le nom n'est pas indigne du vôtre , une fortune assez bien établie pour réparer toutes vos disgrâces , enfin vous pouvez faire votre bonheur & celui d'un homme qui vous adore. A quoi tiendrait-il que votre cœur ne se rendit pas à ces offres ? Si vous les trouvez trop précipitées , songez que c'est le langage de l'honneur & de la bonne foi. Je n'ai pu les différer. Le péril qui menace mon fils est pressant , & n'étant point capable de les faire sans être résolu de les remplir , j'ai dû vous faire connoître que je n'ignore point votre situation , pour bannir toutes les craintes qui pourroient vous arrêter , si vous ne me suposiez pas bien informé de vos aventures. Enfin , s'apercevant que je m'agitois impatiemment , & que je me faisois violence pour l'écouter : vous vous offensez de mes instances , ajouta-t'il d'un air encore plus triste , vous n'entrez pas dans le sens de mes prières , vous ne me pardonnez rien ? Ah ! du moins , rendez-moi mon fils. Ne lui donnez pas le coup de la mort en lui ôtant l'espérance. Je vous demande sa vie. L'avenir nous fera naître d'autres ressources ; mais consentez que je lui porte de votre part un mot favorable , un signe de bonté & de pitié. Il me pressa longtemps avec la même ardeur , & je voyois des

larmes qui s'entresuivoient au long de son visage :

Que pourrois-je penser d'un discours où non-seulement je ne comprenois rien , mais où je me trouvois insultée presque à chaque mot ? J'étois seule à l'entendre. Soit qu'il vint d'une envie formée de m'outrager , ou de quelque égarement d'esprit causé par la douleur , je craignis qu'une réponse telle que la devois à mon honneur & à ma juste indignation , ne m'attirât peut-être de nouvelles injures. Je me hâtai d'appeler Madame des Ogères. Quoique sa présence me rendit plus hardie , je me contentai de dire au Gouverneur , en jettant les yeux sur lui avec un air de défiance , que tant de choses surprenantes me jettoient dans un extrême étonnement , & que je le suppliois instamment de me laisser seule pour y réfléchir. Je me levai. Il se retira , en me conjurant de ne pas différer trop long-tems ma réponse.

La perte d'un moment m'eût coûté plus qu'à lui. Sans prêter l'oreille aux questions de Madame des Ogères , je la pressai de faire chercher aussi-tôt son mari. On ne tarda point à le trouver. Ah ! venez , lui dis-je , les larmes aux yeux ; vous êtes le seul homme du monde pour lequel il puisse me rester de la confiance. Mes malheurs vont en augmentant. Au nom du Ciel ! secourez-moi. Je lui répétai le discours du Gouverneur ; & ne m'arrêtant point à lui demander des éclaircissémens sur ce qui devoit lui paroître aussi obscur qu'à moi , je le conjurai de voir sur le champ , soit le Gouverneur , soit son Epouse , ou leur Fils. Sachez d'eux , lui dis-je , pourquoi ils m'insultent. Est-ce folie ou malignité ? Déclarez-leur nettement tout ce que vous sçavez de mes infortunes. Ajoutez-y que je ne leur demande rien ; que si j'ai accepté la retraite qu'ils m'ont offerte chez eux , c'est que l'opinion que j'avois de leur vertu , me

Ta fait regarder comme un asile assuré pour la mienne ; s'ils me croient d'autres sentimens , je les quitte avant la fin du jour. M. des Ogères aussi curieux que moi de découvrir le fond de cette aventure , m'aprit ce qu'il en avoit pû recueillir dans la ville. Sur la manière dont il s'étoit expliqué au Gouverneur , en lui découvrant mon nom , on me croyoit sans engagement , & l'un des Officiers qui avoient pris de l'inclination pour moi sur le Vaisseau , homme riche & considéré , avoit déclaré , pour refroidir ses Rivaux , que son dessein étoit de m'épouser. C'étoit lui dont le fils du Gouverneur avoit troublé le Concert , mais on ignoroit par quel motif celui-ci pouvoit être animé , & tout ce qui s'étoit passé dans l'intérieur de la maison , étoit encore un secret pour le public. Cette explication me laissant mille choses à désirer , je pressai M. des Ogères de me satisfaire. Il eut beaucoup de peine à se procurer un moment d'entretien avec Dom Taleyra , qui étoit attaché au lit de son fils. Enfin , je l'entendis revenir , & l'impatience me fit aller au-devant de lui.

Il est fâcheux , me dit-il en m'abordant , que nous n'ayions pû nous délier du malheur qui nous est arrivé. Je vous aurois conseillé de ne pas chercher d'autre asile que mon Vaisseau , où j'aurois été capable du moins de vous défendre. Mais je vous aprens que vous êtes ici prisonnière , aussi long-tems que Dom Taleyra jugera votre présence nécessaire au rétablissement de son fils. Ne vous allarmez pas , continua-t'il , on promet de vous respecter ; & venant au détail que j'attendois , il m'aprit que le Vaisseau de mon mari s'étant approché du Port , il en étoit sorti deux Gentilshommes Espagnols , qui s'étoient arrêtés quelques heures dans la Ville , où ils avoient pris la poste pour Madrid. Voilà le fondement , me dit-il , de toutes

les fausses idées du Gouverneur, & de tous les chagrins qu'il peut encore vous causer. En effet, ces deux Gentilshommes dont j'aurois peine à me rapeler le nom, ayans été obligés de se presenter à Dom Taleyra, il n'avoit pas manqué de les interroger sur leur voyage; & comme ils n'avoient rien de plus extraordinaire à lui raconter que mon départ de Sainte-Hélène, dont ils avoient sçu toutes les circonstances en s'embarquant avec mon mari, ils avoient suivi le préjugé, où tout le monde étoit aparemment de ma conduite. Gelin avoit passé dans leur esprit pour un Amant, & moi pour une femme à qui la tendresse qu'ils me suposoient pour ce misérable, avoit fait oublier ce que je devois à mon honneur. A la vérité m'ayant vuë pendant quelques jours à Sainte-Hélène, ils avoient cru me connoître assez pour devoir faire l'éloge de mon caractère; & suivant les principes de la galanterie Espagnole, ils m'avoient excusée avec plus de civilité que de raison. Mais Dom Taleyra n'en étoit pas moins fondé à me regarder comme infidèle, & telle étoit l'opinion qu'il avoit de moi lorsqu'il étoit venu m'offrir sa maison & ses services.

Sa surprise avoit été extrême en aprenant que j'étois à la Corogne; car quoiqu'il ne pût ignorer que M. des Ogères avoit une Dame Espagnole avec lui, le recit même des deux Gentilshommes n'avoit pû lui faire soupçonner que ce fût moi. Mais ouvrant les yeux lorsque je lui avois fait demander sa protection, & comparant la crainte que je marquois d'un vaisseau étranger & les blessures de Gelin, avec le discours des deux Espagnols qui étoient arrivés & partis le même jour, il n'avoit pû douter que tout ce qu'il avoit entendu quelques heures auparavant, ne fût mon histoire. La nouveauté de cette aventure & le

nom de mon Grand-pere qu'il avoit appris de M. des Ogères , l'avoient peut-être engagé plus que l'estime à me témoigner tout le zèle qui me l'avoit fait regarder comme un ami. Il m'avoit caché néanmoins les lumières qu'il avoit déjà reçues sur la véritable cause de mes craintes ; & les seules marques qui eussent pû m'inspirer quelque défiance , si j'eusse été capable d'y faire attention , étoient les discours qu'il m'avoit tenus en arrivant à sa maison , & l'espèce de mépris qu'il avoit affecté pour Gelin.

Comme il ignoroit encore la passion de son fils , il n'avoit point eu d'autre vûe dans ses civilités que de me rendre ce qu'il croyoit devoir à la petite fille de Dom Francisco d'Arpez. Cependant dès le premier jour il s'étoit aperçu que Dom Thadeo (c'étoit le nom de son fils) ne parloit pas de moi avec indifférence ; & le connoissant d'un caractère ardent , il l'avoit exhorté à ne se pas rendre malheureux par des desirs inutiles. Sa querelle & ses blessures avoit achevé de lui ouvrir les yeux ; mais dans l'état où il le voyoit , la tendresse paternelle l'avoit empêché de lui faire sur le champ des reproches hors de saison. Enfin s'étant éveillé la nuit au bruit de ses domestiques , & son inquiétude l'ayant fait courir à l'appartement de son fils , il l'avoit trouvé entre les bras de deux valets-de-chambre , qui le raportoient dans son lit sans connoissance & sans sentiment. Il avoit voulu sçavoir d'eux la cause de ce desordre. Ils lui avoient confessé que leur Maître ayant trouvé le moyen avant ses blessures de s'introduire dans une de mes alcoves , où il passoit une partie de la nuit à me considérer , il avoit exigé d'eux qu'ils l'y transportassent cette nuit même , malgré le triste état où il étoit. Ils y avoient réussi avec assez de bonheur ; mais soit

que sa foiblesse ne lui permit point de se tenir debout, soit quelque raison qu'ils ignoroient, il avoit perdu subitement tout ce qui lui restoit de force; & étant tombé de toute sa hauteur, ils avoient été dans le dernier embarras pour l'aporter à sa chambre. Dom Taleyra touché jusqu'au fond du cœur de l'extrémité où il voyoit un fils si cher, n'avoit pu s'empêcher, après lui avoir un peu rapelé la connoissance, de lui reprocher tendrement une démarche si téméraire. Mais la réponse qu'il en avoit reçue, l'avoit forcé aussitôt de changer de langage. Ne m'accablez pas, lui avoit dit Thadeo. Je meurs. Il ne me reste de vie que pour vous demander une faveur dont j'espère encore ma guérison, mais votre refus ou celui de Donna d'Arpez, est aussitôt suivi de ma mort. Je vous demande la liberté de l'épouser; & à elle de me préférer à Dom Lucéscar. M. des Ogères me dit qu'on nommoit ainsi son Rival, pour moi l'on ne me connoissoit que sous le nom de mon Grand-Pere.

Le Gouverneur, quoiqu'extrêmement embarrassé d'une proposition si peu attendue, n'avoit pas cru que les circonstances lui permissent de la combattre. Il avoit promis à son fils de ne rien épargner pour le satisfaire: & voulant sçavoir seulement par quels degrés sa passion étoit montée à cet excès, il lui avoit demandé s'il me connoissoit assez pour s'assurer que mon cœur & ma main fussent libres. Thadeo n'avoit plus fait difficulté de lui confesser, que sur ce qu'il avoit entendu dire de moi à divers Officiers qui m'avoient vuë sur le vaisseau, il s'étoit déguisé pour satisfaire d'abord sa curiosité, & qu'ayant conçu pour moi des sentimens aussi vifs qu'il lui plut de les représenter, il avoit continué de recourir au déguisement pour me voir plusieurs fois le jour, de-

puis que j'étois dans la ville ; que sa passion croissant sans mesure , il avoit gagné à force de libéralités un domestique de M. des Ogères , qu'il avoit cru propre à lui donner quelque lumière sur ma conduite ; qu'il avoit appris que je ne recevois la visite de personne , & par conséquent toutes les espérances de ses Rivaux n'étoient pas mieux fondées que les siennes ; qu'il avoit sçu à la vérité du même domestique que j'avois été au pouvoir d'un mari , mais d'un mari Protestant , qui m'avoit donné de justes sujets de haine ; & que pensant à m'attacher à la Religion de Rome , j'acquerois le droit de rompre un mariage si mal assorti ; (en effet j'ai sçu que Gelin s'étoit fait une étude de répandre ces fausses idées dans le vaisseau ;) que me croyant donc libre , il pensoit sérieusement à me faire des propositions qui pussent m'arrêter à la Corogne , lorsque les discours présomptueux de Dom Lucascar avoient excité sa jalousie ; que son Concert l'avoit moins irrité que la profession qu'il faisoit hautement de penser à m'épouser ; qu'ayant eu le malheur de tomber sous les coups d'un Rival si vain , il étoit d'autant plus à plaindre que ses blessures lui ôtoient le pouvoir de se défendre de ses artifices ; que la crainte d'être prévenu étoit pour lui un tourment mortel ; que dans la violence de sa jalousie il s'étoit fait porter dans un lieu d'où il pouvoit m'observer , & que l'ayant sans doute aperçu , j'avois donné quelques marques de compassion qu'il croyoit pouvoir expliquer en sa faveur ; qu'il n'avoit pu résister à l'impression d'une si fâcheuse espérance ; qu'il étoit tems d'agir sans me donner le tems de me refroidir , & que non-seulement on bonheur , mais sa vie même dépendoit de ce que son pere alloit entreprendre pour lui. Il avoit ajouté des choses si pressantes , qu'el-

les avoient porté ce bon vieillard à étouffer ses propres objections , & même à dissimuler les fâcheuses idées que les deux Espagnols lui avoient laissées de Gelin. Vous avez remarqué que dans le discours qu'il m'avoit adressé , il avoit cru se faire auprès de moi un mérite de ce silence.

Après avoir tiré de lui toutes ces explications , M. des Ogères avoit tâché de le détromper d'une partie de ces idées , & de ruiner sans exception toutes ses espérances. En lui avouant que j'avois quitté mon Mari , il m'avoit justifiée avec feu sur l'accusation qui concernoit Gelin ; & pour ne laisser aucun doute de mes sentimens , il lui avoit déclaré que je me croyois si offensée , & de ses propositions , & des termes injurieux dans lesquels il s'étoit expliqué , & plus encore de la hardiesse de son fils , qui s'étoit non-seulement introduit dans ma chambre , mais qui s'imaginait follement que je l'avois aperçu sans indignation , que j'étois résoluë de quitter sa maison dès le même jour & peut-être la Corogne , où je laisserois & son fils & Luce scar & Gelin , & tous ceux dont la présence ou le voisinage pouvoit porter quelque atteinte à la délicatesse de ma vertu. Cette déclaration , prononcée d'un ton vif par un homme aussi ferme que M. des Ogères , avoit d'abord un peu déconcerté le Gouverneur. Cependant après de légères excuses , pendant lesquelles il paroissoit méditer sur le parti qu'il devoit prendre , il étoit revenu à le supplier d'obtenir de moi quelque indulgence pour la triste situation de son fils , & à lui demander si je trouverois mauvais qu'il retournât lui-même à ma chambre , pour me conjurer encore d'entrer dans ses sentimens. M. des Ogères étoit vertueux. Je lui avois répété mille fois , que m'étant livrée avec tant de confiance entre ses mains ,

je le chargeois devant le Ciel & devant les hommes de la garde de mon honneur. Il ne crut point que dans le péril où j'étois il y eut aucune composition qui pût être acceptée avec bienfaisance. Se souvenant d'ailleurs des alarmes où il venoit de me laisser, il répondit vivement & peut-être avec trop de hauteur, que n'étant pas plus responsable de la santé que de la folie de Dom Thadeo, je devois prendre peu de part à son sort, & chercher ma sûreté à l'instant même, loin d'une maison où la vertu étoit si peu respectée.

Une réponse si vive avoit tellement piqué le Gouverneur, qu'il s'étoit oublié à son tour ; & me reprochant d'affecter pour son fils une vertu qui n'étoit pas toujours si sévère, il avoit juré que je ne sortirois pas de sa maison que sa vie ne fût tout-à-fait hors de danger, & qu'il me forceroit d'avoir autant de complaisance pour lui que j'en avois eu volontairement pour un autre. Il s'étoit retiré d'un pas si brusque après ce serment, que ne le connoissant point assez pour sçavoir si l'honneur étoit capable de le retenir dans de certaines bornes, M. des Ogères me confessa qu'il n'étoit point sans inquiétudes. Mais à moins qu'on ne prenne le parti de vous donner des Gardes, ajouta-t'il, il sera difficile qu'on vous ôte le moyen de vous évader dès cette nuit & de regagner mon Vaisseau, qui sera prêt à sortir aussi-tôt du Port. Il me recommanda, tandis qu'il alloit donner les ordres nécessaires, de ne laisser rien échaper qui pût me faire soupçonner de ce dessein, & sur-tout de ne pas aigrir l'esprit du Gouverneur par un excès de fierté.

Oh ! ma Sœur, à quelles réflexions demeurai-je en proie pendant le reste du jour ! Ce ne fut ni la menace du Gouverneur, ni l'inquiétude

de mon sort qui me tourmenta l'imagination, ni la crainte d'un péril dont je sçavois bien qu'une femme d'honneur est toujours capable de se défendre. Mais quelle affreuse idée se formoit-on de ma vertu ? J'étois donc soupçonnée d'aimer Gelin, accusée d'avoir fui pour le suivre, traitée comme une infâme à qui l'on faisoit grace en jettant un voile sur sa conduite, & en lui offrant le pardon de ses fautes à condition de se rendre utile au bonheur d'un inconnu. Malheureux jouet de mes propres fureurs & des injustices d'autrui, à quoi étois-je réduite ? J'ai quitté mon Mari, disois-je à Madame des Ogères, pour m'épargner la honte de ses mépris ; c'est le ressentiment de l'honneur outragé autant que les transports de l'amour irrité, qui m'a fait faire violence à mon caractère, pour sauver du moins ma gloire, l'unique bien qui me restoit à conserver ; & je retombe aussi-tôt dans une confusion plus insupportable que celle dont j'ai prétendu me délivrer ! Quel est donc le sort d'une femme ? Infortunée, coupable, au gré du caprice des hommes, où doit-elle prendre la règle de son devoir, & chercher de la sûreté pour son repos ? Il falloit aparemment, continuai-je avec un retour amer sur le passé, il falloit souffrir les rebuts d'un Mari perfide & les dédains d'une Rivale. Il falloit vivre auprès d'eux dans le desespoir & dans les larmes, être témoin de leur bonheur, servir par ma présence à ranimer leur tendresse, veiller peut-être à la sûreté de leurs rendez-vous & à la tranquillité de leurs caresses. O Dieu ! m'écriai-je en sentant bouillonner mon sang à ce fatal souvenir, la terre & la mer ont-elles des abîmes si profonds où je ne fusse pas plutôt prête à m'ensevelir, qu'à supporter un si odieux spectacle ! Mais ne devois-je pas :

m'arrêter dans l'Isle de Madère, & me rendre aux conseils de Gelin, qui ne m'a prédit que trop juste le cruel châtement de mon obstination? Hélas ! j'y aurois vécu loin des hommes, loin de ces ingrats & de ces perfides, dont je prévois que la malignité ne cessera jamais de me poursuivre. Mais il falloit donc y chercher quelque antre écarté, d'où Gelin, qui m'accompagnoit, n'eut jamais aproché ; car les cruels qui m'insultent, en eussent encore moins épargné ma vertu. Un antre ! oüi, ajoutai-je, le plus profond, le plus obscur, le plus conforme à l'état de ma fortune & aux tristes sentimens de mon ame ! voilà le seul asile qui me convienne. Et c'est le seul aussi que je suis résoluë de chercher, repris-je, en regardant fixement Madame des Ogères : hélas ! aprenez-moi si j'en puis trouver un dans les montagnes dont cette côte m'a paru bordée.

Je m'arrêtai un moment pour attendre sa réponse. Mais cette vertueuse Dame, qui n'avoit tardé si long-tems à m'interrompre, que pour se livrer à la pitié que lui causoient mes agitations, saisit cet instant pour les calmer par ses conseils. Elle convint de la justice de mes plaintes & du malheur de notre sexe, qui malgré tous les avantages que la flâterie des hommes lui attribue, est continuellement la victime de leur injustice & le jouet de leurs passions les plus déréglées. Mais dans le cas où je me trouvois malheureusement engagée, elle m'assura que toute leur malignité n'étoit pas capable de nuire à ma réputation, puisqu'elle & son Mari, qui ne m'avoient pas perdu de vûë depuis notre départ de Sainte Hélène, se feroient toujours un devoir de rendre témoignage à ma conduite, & qu'ils se flâtoient l'un & l'autre d'être écoutés de toutes les personnes d'honneur. Elle prit cette occa-

sion pour m'apprendre ce que sa modestie m'avoit laissé ignorer jusqu'alors ; qu'elle étoit Fille d'un Gentilhomme des plus illustres de sa Province , & que son Mari n'étoit pas non-plus d'une naissance commune ; mais qu'ayant essuyé des pertes considérables , qui avoient beaucoup altéré leur fortune , ils avoient obtenu de la Cour , sous prétexte d'une Commission secrète , la permission d'équiper un Vaisseau ; & que pour déguiser mieux leur entreprise dans une Province où la Noblesse exclut toute sorte de commerce , ils s'étoient associés avec quelques riches particuliers de la Corogne ; qui avoient pris soin de le charger sous leur nom , & qui avoient obtenu de leur côté un passe-port avantageux de la Cour d'Espagne. Sa tendresse pour son Mari lui avoit fait entreprendre le voyage avec lui. Ils revenoient avec tout le succès qu'ils avoient espéré , & qu'ils n'avoient pû manquer d'obtenir sous le pavillon de deux Couronnes. Ce détail , continua-t'elle , est moins pour nous relever à vos yeux , que pour vous faire comprendre ce que vous pouvez vous promettre de notre témoignage & de nos services. Ne regrettez point ; me dit elle encore , d'avoir laissé derrière vous l'Isle de Madère. Il se trouve des antres obscurs en Espagne & en France ; mais l'honneur peut-être en sûreté sans ce secours ; & moi qui connois la générosité de la Noblesse Espagnole , je suis moins allarmée que mon mari des menaces du Gouverneur. Quand il nous forceroit d'attendre le rétablissement de son fils , ne doutez pas qu'il n'en use civilement avec nous , & qu'il ne revienne bien-tôt de la chaleur indiscrete avec laquelle un peu de ressentiment l'a fait parler.

En effet , son discours fut interrompu par l'ar-

rivée d'un domestique qui m'étoit envoyé par le Gouverneur , & qui me pria de sa part , dans les termes les plus respectueux , de recevoir sa visite. J'avois de la répugnance à le voir. Madame des Ogères me pressa d'y consentir. Il parut d'un air aussi triste qu'il l'avoit eu deux heures auparavant. Je ne doute pas , Madame , me dit-il en tenant la vuë baissée , qu'on ne vous ait déjà fait un recit qui ne sçauroit être honorable pour moi. Mais n'avez-vous jamais tremblé pour la vie de ce que vous avez de plus cher ? Avez-vous un fils que vous aimiez uniquement , & que vous ayez été menacée de perdre par un accident cruel ? Ah ! si vous connoissez jusqu'à quel point la nature nous interesse pour un fils , ne donnez point le nom d'offense au mouvement d'une chaleur involontaire , & pardonnez au plus infortuné de tous les peres. Il voulut mettre un genouïl à terre en prononçant ces derniers mots , & ses larmes couloient en abondance. Je l'arrêtai.

Mon fils expire , reprit-il avec la même douleur. Je ne viens point vous demander pour lui des faveurs dont il n'est plus capable de sentir le prix. Il est au bord du tombeau. Cependant , si c'est à l'excès de sa passion qu'il faut attribuer sa mort ; si ses blessures du moins n'ont pas eu d'autre cause , & si sa jalouse & les autres tourmens d'un malheureux amour sont le poison qui les rend mortelles , votre cœur ne vous dit-il pas que vous devez quelque chose à la pitié ? Hélas ! les marques en seroient à present bien tardives. Mais qui sçait ce qu'un moment peut produire ? On a vu faire mille fois de ces miracles à l'amour. Un instant de votre presence feroit peut-être plus que tous les remèdes. Au nom du Ciel , ajouta-t'il ; que le ressentiment qui peut vous rester de mon indiscretion , ne s'opose point à votre générosité.

te ; faut-il que j'embrasse vos genoux ? Il voulut de nouveau se jeter à mes pieds. Je le retins encore. Malgré le sujet de mes plaintes , je me sentoís touchée de sa douleur , & pendant qu'il l'exprimoit si vivement , il me vint à l'esprit que s'il étoit lui-même capable de cette générosité qu'il souhaitoit de trouver dans mes sentimens , je ne pouvois desirer une meilleure occasion pour lui faire prendre de moi l'opinion que je croyois mériter. Je m'aplaudis de cette pensée , & l'interrompant sans autre précaution : oui , lui dis-je , je suis sensible au malheur de votre famille , & je m'afflige d'en être innocemment la cause. J'oublie en faveur de vos peines l'outrage que vous m'avez fait. Venez ; je ne refuse point de donner à votre fils toutes les consolations que l'honneur permet , & que l'humanité demande. Un cœur ferme dans son devoir , ajoutai-je , est au-dessus des soupçons téméraires , & ne prend la loi que de ses propres sentimens. Je lui demandai la main pour me conduire. Il reçut la mienne avec transport , & ne cessa point de m'exprimer sa reconnoissance jusqu'à l'apartement de son Fils.

Nous le trouvâmes dans un état aussi triste qu'il me l'avoit représenté. La pâleur de la mort étoit déjà répandue sur son visage. Il avoit la tête panchée & les yeux fermés. Sa respiration , qui se faisoit encore entendre , étoit presque le seul signe de vie qui lui restât , car les Médecins ne lui trouvoient plus de pouls , & il paroissoit sourd & insensible à tout ce qui se passoit autour de lui. Ce spectacle me pénétra de compassion. Vous le voyez , me dit tristement son Pere , hélas ! qui me rendra mon cher fils ? Il continuoît de me tenir la main , & baissant la tête vers le malade , il l'avertit à voix haute que Donna d'Ar-

pez étoit auprès de lui , pour lui marquer l'intérêt qu'elle prenoit à sa situation. Donnez , ma Sœur , le nom que vous voudrez à cet étrange accident ; mais à peine le Gouverneur eut-il prononcé le mien , que Thadeo poussa un profond soupir ; & le Médecin qui lui tenoit les bras , & qui ignoroit le sujet de ma visite , nous avertit qu'il recommençoit à sentir le mouvement de l'artère. Je profitai de ce moment pour adresser moi-même quelques civilités au malade. Le son de ma voix acheva de le réveiller de sa léthargie. Il ouvrit les yeux. Ses premiers regards me parurent foibles & troublés ; mais les ayant fixés sur moi , je remarquai qu'ils s'éclaircissoient par degrés , & que bien-tôt même ils s'animèrent jusqu'à me paroître vifs & pleins de feu. La même chaleur se répandit insensiblement sur son visage. J'admiroistous ces changemens , & je ne pouvois douter que ce qui arrêtoit encore sa langue , ne fut l'excès de sa joye. Le Gouverneur , à qui il n'étoit point échappé un seul de ses mouvemens , donna ordre aux Médecins de se retirer à quelque distance ; & s'aprochant de mon oreille , il me conjura de me reposer sur son respect , & de me laisser tirer tout le fruit qu'il pourroit de cette heureuse visite. Mon Fils, dit-il à Thadeo , vous avez refusé de me croire lorsque je vous ai répondu de l'indifférence de Donna d'Arpez pour Dom Lucascar , & vos inquiétudes vous ont été aussi funestes que vos blessures. Rassurez-vous , lorsque vous pouvez apprendre d'elle-même qu'elle ne connoît votre ennemi que de nom , & qu'elle ne lui donnera jamais de préférence qui doive vous chagriner. Aimez la vie , puisqu'elle s'interresse à votre santé , & hâtez-vous de vous rétablir , pour chercher les occasions de mériter son estime. Il se tourna vers moi en me priant

de confirmer l'explication qu'il osoit donner à mes sentimens. J'entrai volontiers dans ses vûes ; & m'expliquai assez civilement pour guérir la jalousie de Dom Thadeo. Dispensez-moi, ma Sœur, de vous représenter la confusion de ses transports & les excès de sa reconnoissance.

La satisfaction de son pere ne cédant guères à la sienne , ce bon vieillard s'y livra sans mesure en me reconduisant à ma chambre , & la plus modérée de ses offres fut celle de tout son crédit & de toutes ses richesses. Je pris cette occasion pour lui expliquer mes derniers sentimens. Je ne vous demande , lui dis-je , que votre estime ; & du côté par lequel une femme peut y prétendre , je me flâte de la mériter. Un préjugé cruel vous a fait prendre les plus injustes idées de ma conduite. Revenez-en s'il est possible ; & sans exiger que je me justifie par l'exposition de mes malheurs , persuadez-vous de moi ce qu'on peut penser du moins à l'avantage d'une femme d'honneur. Si vous me refusez cette justice , je tirerai ce fruit de vos soupçons qu'ils m'ont fait ouvrir les yeux sur la nécessité dont il est pour moi de fuir promptement le commerce des hommes dont l'expérience m'apprend que je n'ai ni justice ni faveur à espérer. Aussi mon départ ne sera-t'il différé qu'aussi long-tems que la force & la violence s'obstineront à le retarder. Je me destine à une éternelle retraite. Je la souhaite , je la demande au Ciel comme le seul port où je puisse trouver l'un des deux biens qui me restent à prétendre au monde ; celui de vivre tranquille , ou de m'affliger en liberté.

Il m'interrompit pour m'exprimer par de nouveaux regrets & de nouvelles excuses la honte qu'il ressentoit encore de son dernier procédé ; & s'il ne renonçoit pas me dit-il , au dessein de

me retenir aussi long-tems qu'il lui seroit possible à la Corogne, ce n'étoit plus par la violence qu'il pensoit à m'arrêter, mais par tous les honneurs & par toutes les caresses qui pourroient me faire oublier son emportement. Des complimens si vagues m'auroient peu satisfaite, s'il n'eût ajouté que dans la douleur qu'il avoit de son offense, il vouloit me faire un aveu qui augmenteroit sa honte, & par conséquent sa punition, en me le faisant trouver encore plus coupable. C'étoit, me dit-il, une espèce de réparation qu'il étoit porté à me faire volontairement, ou du moins une preuve qui ne me permettoit pas de douter de l'opinion qu'il avoit réellement de ma vertu. Je vous confesse, poursuivit-il, que le jour même que vous êtes arrivée chez moi, non-seulement les deux Gentilhommes que j'avois vus ne m'avoient parlé de vous qu'avec des marques extraordinaires d'estime, & n'avoient pas mêlé Gelin dans votre aventure en me racontant l'histoire de votre fuite; mais j'avois eu d'autres lumières, après leur départ, qui devoient fixer encore plus mon opinion. Sur l'avis que je reçus de l'accident de Gelin, j'envoyai aussi tôt ma Garde pour s'éclaircir du desordre & pour arrêter les coupables. Elle y arriva trop tard. Mais l'Officier s'étant informé des circonstances qu'on avoit pû découvrir, il aprit de quelques Commis qui avoient passé l'après midi sur le Port, que tandis que Gelin s'étoit écarté avec un Etranger qu'il paroissoit connoître familièrement ils avoient eu quelques momens d'entretien avec trois hommes, qu'ils avoient pris à leur discours pour les Domestiques de l'autre. Leur ayant demandé qui il étoit, & s'il connoissoit effectivement Gelin, ils ne s'étoient pas fait presser, dirent-ils à mon Officier pour leur apren-

dire son nom & pour leur raconter l'Histoire d'une Dame qui ne devoit pas être bien éloignée , puisque Gelin avec qui elle étoit partie , se trouvoit si proche. En raisonnant sur votre fuite , continua le Gouverneur , ils avoient parlé de vous si respectueusement , & ils avoient paru si embarrassés à expliquer vos motifs , qu'on ne pouvoit vous soupçonner raisonnablement , disoient-ils , d'être capable de certaines faiblesses ; que mon Officier qui se fit répéter tous leurs discours , & qui vous ayant déjà vûe sur le Vaisseau de votre Capitaine , n'ignoroit pas que vous étiez à la Corogne avec lui , fut le premier à prendre parti pour votre vertu après m'avoir fait ce recit. Il est impossible , me dit-il , qu'une femme dont la médisance même respecte la sagesse , soit coupable d'un honteux desordre , & j'en croirois plutôt ce témoignage que toutes les apparences opposées. Ce seroit un mélange sans exemple de libertinage & de vertu.

Il est vrai , ajouta le Gouverneur , que cet Officier , qui se nomme Dom Oforio , étoit un de ceux qui avoient conçu une ardente passion pour vous. Mais il n'en devoit être que plus facile à s'allarmer sur tout ce qui pouvoit lui disputer votre cœur. Tous ceux d'ailleurs qui vous avoient vuë comme lui sur le vaisseau , rendoient témoignage à votre modestie ; & vous devez croire que malgré la reconnoissance que je conserve pour votre pere , je ne vous aurois pas offert ma maison , si je m'étois défié de l'honnêteté de vos mœurs. Je me confirmai encore dans l'opinion que j'en avois , par la conviction que j'en tirai moi-même après vous avoir entretenu quelques momens ; car les caractères de la droiture & de l'innocence percent au travers de tous

les voiles. Cependant lorsque j'ai vu mon fils mortellement blessé , & plus maltraité encore par les traits de l'amour que par l'épée de son rival : lorsque je l'ai vu jaloux , furieux , désespéré , enfin prêt à déchirer les linges qui bandaient ses playes ; si je refusois , disoit-il , de vous offrir son cœur , sa main , & d'aprofondir vos sentimens sur les prétentions de Dom Lucascar , je ne puis vous dissimuler que , malgré le respect dont je me sentoie rempli pour votre personne & pour votre nom , un excès de délicatesse ne m'ait jeté dans de violentes agitations. Je ne vous ai pas cruë plus coupable , mais j'ai senti qu'il m'étoit plus nécessaire d'éclaircir votre innocence. Le tems pressoit. J'ai pris le parti que je vous avouë en rougissant de m'expliquer dans des termes qui pouvoient vous paroître offensans , pour faire éclater la vérité par vos réponses , ou pour vous faire connoître que je ne me livrois pas sans prudence & sans précaution. Quelque impression que votre étonnement & votre douleur eussent fait sur moi , j'ai cru devoir soutenir le même personnage avec M. des Ogères ; & je ne sçais comment il m'est arrivé de me ressentir assez de quelques menaces qui lui sont échappées , pour lui faire une reponse dont le souvenir me couvre de confusion. Voilà , me dit-il , l'aveu de mon crime. C'étoit un fardeau pour moi , depuis qu'un généreux oubli de mes offenses , & votre compassion pour mon fils m'ont fait trop connoître la noblesse de votre caractère & la pureté de vos sentimens. Demeurez , s'il se peut à la Corogne , pour y conserver un empire absolu sur moi , sur mon fils , & sur tout ce qui m'appartient ; disposez de nos biens & d'une vie que vous nous avez renduë ; ou si votre devoir & votre inclination vous appellent plus loin , comme

M. des Ogères me l'a déclaré par vos ordres ; exigez de moi tout ce qui peut être utile à vos desseins , & comptez de tout obtenir de mon respect & de mon obéissance.

Je ne sçaima chère Sœur , si ce fut une fausse gloire qui me fit entendre ce long discours avec plaisir , & si ç'en est une encore qui me fait trouver de la douceur à vous le répéter ; mais il me rendit plus tranquile que je ne l'avois été depuis long-tems. Je crus reconnoître de l'honneur & de la sincérité dans le Gouverneur ; & n'appréhendant plus mêmequ'il s'oposât au dessein que j'avois de partir la nuit suivante , je lui déclarai que c'étoit ma résolution. Votre fils , lui dis-je , dans l'état où nous l'avons laissé , me paroît à couvert de ce que vous avez appréhendé pour lui ; & comme il ne peut exiger que je le voye à tous momens , vous serez le maître d'entretenir ou d'augmenter ses espérances autant que vous les croirez nécessaires à sa guérison. C'est un soin dans lequel il ne me convient plus d'entrer autrement que par la liberté de flâter sa foiblesse , que mon absence va vous laisser. Je pars : Cependant, ajoutai-je , je vous demande deux preuves de cette estime & de cette considération dont vous m'assurez. Rendez la liberté à Dom Lucascar , que le desir de venger votre fils vous fait retenir dans une étroite prison ; & si vous attachez quelque prix à ma générosité , ne me laissez point partir sans me donner ce témoignage de la vôtre. J'avois sçu effectivement de M. des Ogères , que ce Gentilhomme ayant négligé de prendre la fuite , avoit été chargé de chaînes , & qu'on instruisoit son procès avec la dernière rigueur. En second lieu , lui dis-je , supérieure comme je crois l'être à tous les soupçons , je ne fais pas difficulté de vous demander pour Gelin les secours qu'il

peut recevoir de vous jusqu'à son rétablissement. Je renonce à le voir , puisque la reconnoissance que je lui dois est interprétée si mal ; mais il seroit honteux de l'abandonner ici sans ressource. Tels étoient en effet l'attention & les soins dont je me croyois redevable à ce monstre.

Dom Taleyra marqua de l'admiration pour des sentimens si desintéressés , & m'oposant plus que les instances de l'amitié & les regrets de l'estime & de la reconnoissance , il consentit enfin à mon départ. J'exigeai de lui qu'il tint ma résolution si secrète , que sa maison même n'en fut pas informée , & qu'il reçût sur le champ mes adieux. Il m'offrit des presens considérables que je m'obstinai à refuser ; mais touchée néanmoins de son amitié & du souvenir de mon Grand-pere , qu'il me rapela tendrement en me pressant d'accepter un diamant qui lui avoit appartenu , je reçus ce bijou , & je le conserve encore. Ainsi ne m'occupant plus que de mon départ , & rapelant toutes les raisons qui m'obligeoient de le hâter , j'attendis impatiemment le retour de M. des Ogères. Que je me retrouvai d'amertume dans le cœur au souvenir de la mort de mon frere , & que cette pensée , qui avoit été interrompue par tant d'autres peines , revint cruellement m'affliger ! D'ailleurs si j'avois été satisfaite un moment de l'espèce de réparation que j'avois reçue du Gouverneur , je ne pouvois me déguiser à moi-même , que les malheureuses lumières que le hazard lui avoit données sur mon aventure , avoient dû naturellement lui faire naître l'opinion qu'il avoit marquée de ma conduite. Eh ! qui me répondra , disois-je , qu'elle soit bien effacée ? qui sait si la confession même qu'il m'a faite de son artifice , n'en est pas un nouveau que la com-

plaisance lui vient d'inspirer pour soulager ma honte ? Et puis m'exposerois-je plus long-tems à servir d'objet aux folles passions d'une multitude de téméraires ? Partons , pour fuir une terre arrosée du sang de mon frere , pour me délivrer des regards du Gouverneur , que je ne dois plus supporter sans confusion , & pour combattre jusques dans le cœur d'autrui une passion fatale que je ne veux plus inspirer ni ressentir.

Chère sœur ! hélas ! vous révélerai-je ici les secrets du mien ? Aurez-vous pitié des peines dont cette dernière idée rouvrit la source , & qui ne m'ont plus donné un moment de relâche depuis que j'ai recommencé à les sentir ; trop heureuse si les précieuses assurances que je reçois aujourd'hui de vous , peuvent les finir ! Je n'ai plus d'aventures extraordinaires à vous raconter , car effrayée de celles que je venois desfuyer en Espagne , & rebutée du commerce du monde par l'expérience d'un moment , je ne songeai qu'à me dérober aux yeux des hommes , & j'ai mis depuis ce tems-là tous mes soins à me cacher. Mais que j'aurois de réflexions & de sentimens à vous retracer , si je ne vous avois moins promis cette triste peinture , que le recit de ma conduite & de mes actions !

Vous avez dû comprendre que le trouble de la jalousie , la honte de me croire méprisée , & la force du desespoir qui m'avoit déterminée à la fuite , ne m'avoient guères disposée à m'entretenir des douceurs de l'amour. N'en connoissant plus que les tourmens , j'étois bien plus portée à le détester , & toute mon étude devoit être de m'en délivrer pour jamais. Cependant , ma Sœur , en protestant que je ne voulois plus ni le ressentir , ni l'inspirer , je m'aper-

çus

cus que cette résolution étoit puissamment combattue dans mon cœur , ou plutôt désavouée par tous mes sentimens. Et cette révolte imprévue n'étoit pas le premier mouvement qui m'en eût averti. Vous ai-je fait remarquer qu'étant à secourir Dom Thadéo , j'avois admiré tous les changemens que la violence de sa passion produisoit devant mes yeux ? Je ne m'étois pas livrée à cette réflexion , sans rapeler secrètement combien de fois l'amour m'avoit fait ressentir le même pouvoir. J'avois soupiré de regret & de douleur à la seule image d'un bien dont rien ne pouvoit me faire réparer la perte. Car pourquoi vous le dissimulerois-je ? L'amour est pour moi le bien suprême. Soit par le caractère de mon cœur , ou par la disposition des événemens de ma vie , je n'ai jamais eu ni le goût , ni même l'idée d'un autre bonheur ; & si je me forme une autre opinion de la félicité qu'on nous promet dans une meilleure vie , c'est qu'on y doit aimer toujours.

M'arrêtant donc à cette réflexion , & forcée , comme malgré moi , d'examiner des sentimens que je trouvois opposés à toutes mes idées présentes , je serois tombée dès ce moment dans l'état où je me vis bien-tôt réduite , & qui a duré jusqu'aujourd'hui , si le retour de Monsieur des Ogères n'en eût différé le premier accès , en interrompant les méditations où je trouvois déjà de la douceur à m'ensevelir. Il me fit sortir de cette rêverie , pour m'avertir que les ordres étoient donnés sur son vaisseau , & qu'il seroit prêt dans moins d'une heure à mettre à la voile. Quoique je n'eusse plus besoin de précautions , avec l'aveu du Gouverneur , je persistai dans le dessein d'attendre que la nuit fût plus avancée. M. des Ogères me demanda s'il

devoit donner avis de notre départ à Gelin ; qu'il avoit vû le même jour , me dit-il , & qui n'étoit point en état de supporter le mouvement de la mer ; mais à qui il n'avoit osé communiquer la résolution où j'étois de partir. Je le priai de la lui laisser ignorer , & de prendre soin seulement qu'il restât auprès de lui quelque domestique fidèle.

Il nous fut aisé de sortir de mon appartement , & de gagner le Port , à l'heure où l'obscurité cachoit notre marche. Cependant Dom Taleyra, qui avoit eu soin de faire retirer tous ses domestiques , à la réserve de ceux qui m'avoient servi & qu'il avoit chargés de me conduire jusqu'au vaisseau , veilloit lui-même à la porte de sa maison pour me renouveler ses civilités & ses adieux. Le vent se trouvoit favorable. Nous fûmes loin de la côte avant la pointe du jour. M. des Ogères & son Epouse ayans remarqué que je paroissais desirer ardemment d'être seule , affectèrent au contraire de ne pas s'éloigner de moi pendant toute la route. L'amitié leur faisoit craindre que ma santé , qui s'étoit affoiblie de plus en plus par les chagrins que j'avois essuyés à la Corogne , ne se soutint pas autant que mon indifférence pour la vie me le faisoit croire , contre l'agitation du vaisseau , & contre les tristes réflexions dont ils jugeoient bien que je ne pourrais me défendre dans la solitude. Ils ne me quittoient qu'après s'être assurés que le sommeil avoit fermé mes yeux , & j'étois surprise en m'éveillant d'apercevoir toujours l'un ou l'autre auprès de mon lit. Je ne pus refuser toute ma confiance à des témoignages d'affection si constants. Ils sçavoient les motifs de ma fuite & mes projets de retraite , dont je les avois entretenus mille fois , en les consul-

tant même sur les lieux qui convenoient à mes vûes & à mon sort ; mais dans mes ouvertures précédentes , j'avois toujours supposé que Gelin devoit continuer de me servir de guide , & le parti que j'avois pris de le quitter , faisoit prendre une face toute nouvelle à ma situation.

M. des Ogères n'attendit point que je lui eusse expliqué tout-à-fait mon embarras , pour me faire connoître qu'il l'avoit prévu , & que sa réponse étoit déjà préparée. Si vous avez pour nous , me dit-il tendrement , la confiance que vous devez à des gens d'honneur , & l'amitié que nous croyons mériter par l'ardeur de la nôtre , vous serez sans inquiétude jusqu'à Bayonne ; & vous en aurez encore moins , lorsqu'étant arrivée dans notre patrie , vous y ferez la maîtresse absolue de vos desirs & des nôtres. Il ajouta que pour le dessein même que j'avois de suivre à l'œil la route & les démarches de mon Mari , je trouverois dans cette Ville cent commodités que le commerce m'offriroit tous les jours ; qu'il étoit lié lui-même avec plusieurs personnes qui entretenoient une correspondance réglée avec l'Angleterre , & qu'il me garantissoit qu'en moins de trois semaines , je recevrais de Londres les informations que je desirois.

Je me rendis à ces instances ; mais à condition que me laissant la liberté de vivre dans la retraite , il ne me proposât jamais de me livrer à la dissipation ni au plaisir. Dans les idées que j'avois de la Nation Françoisë , j'appréhendois de retrouver en France les mêmes dangers dont je ne faisois que sortir en Espagne , ou si le caractère des Espagnols m'avoit exposée à des accidens plus tragiques , je ne craignois pas moins d'embarras & d'importunité de la galanterie des

François. Je veux être à Bayonne , dis-je à M. des Ogères , comme si j'étois seule au monde. L'estime que j'ai pour vous est bien prouvée par ma confiance , & mon amitié par la tendresse naturelle de mon cœur ; mais pour acquérir des droits immortels sur ma reconnoissance , il faut vous prêter un peu à mes foiblesses , souffrir mes inégalités , & flâter avec indulgence ma mélancolie & mes caprices. Vous connoissez mes malheurs , continuai-je , mais vous ne vous ferez jamais une juste idée de l'impression qu'ils font sur moi. Vous ne voyez que l'extérieur. Le trouble même que vous remarquez quelquefois dans mes discours , l'agitation de mes desirs , l'inconstance de mes résolutions , sont des signes trop communs à la douleur , pour vous faire bien juger de la mienne. Enfin je crois les sentimens de mes peines au-dessus de vos idées & de mes expressions. Tous les remèdes ordinaires ne serviroient donc qu'à les aigrir. Laissez-moi à moi-même , ajoutai-je , & que l'autorité vous fasse simplement supporter ce qu'elle entreprendroit inutilement de guérir. Traitez-moi comme un malade desespéré , à qui l'on ne propose plus les secours de l'art , mais qu'on voit souffrir avec compassion , & languir sans impatience , jusqu'à ce que la force du mal l'emporte , ou qu'un miracle du Ciel vienne le soulager. Il me promit de suivre aveuglément toutes mes volontés ; mais cette promesse n'étoit pas sincère ; persuadé au contraire que le commerce du monde , & les amusemens de la société étoient nécessaires à ma guérison , il se proposoit de m'y engager malgré moi.

Ainsi j'arrivai en France sans autre résolution formée que le projet vague d'aprofondir la conquête de mon Mari , & de me cacher dans la

solitude. Nous fûmes reçus à Bayonne avec des marques de considération qui me firent connoître tout-d'un-coup l'estime où Monsieur & Madame des Ogères étoient dans leur Province. Ils avoient une fort belle maison dans la Ville ; & l'appartement qu'ils m'accordèrent étoit disposé assez favorablement pour mes vûes de retraite & de silence. Mais dès le premier jour il me fut impossible d'éviter la visite & les civilités de toute leur famille , qu'ils avoient priée sans doute en arrivans de ne pas me laisser un moment sans compagnie. Je ne fus pas plus libre les jours suivans ; & sous prétexte de satisfaire aux bienféances , & aux usages du Païs , je me vis environnée du matin au soir de tout ce que la Ville avoit d'aimable dans l'un & l'autre sexe. J'en fis des plaintes fort vives à M. des Ogères. Mais en me renouvelant ses promesses , il ne pensoit qu'à les éluder par de nouvelles raisons qu'il faisoit renaitre tous les jours. Bien-tôt les civilités se changèrent en galanterie. J'essuyai dans l'espace d'un après-midi sept déclarations d'amour. Peut-être aurois-je essuyé successive-ment celles de tous les jeunes gens de la Ville ; car ma qualité d'Etrangère étoit un attrait pour cette jeunesse folâtre , & je ne m'apercevois pas que ma tristesse leur ôtât l'espérance ; lorsque fatiguée d'une si affreuse contrainte , & désespérant de faire entrer M. des Ogères dans mes vûes , je pris un parti qui le chagrina , mais le seul que ma situation me laissoit à choisir.

Des fenêtres de mon appartement , j'avois la vûe d'un jardin dont la grandeur & la beauté attiroient souvent mes regards. Quelques allées composées d'arbres épais , qui paroissoient y entretenir une fraîcheur continuelle , m'avoient fait desirer mille fois de pouvoir me dérober aux

importuns qui m'assiégeoient , pour aller rêver en liberté dans une si belle solitude. J'ignorois encore que ce fût le jardin d'un Couvent , parce que n'étant jamais seule , il ne m'étoit point arrivé d'y jeter les yeux dans le tems que les Religieuses avoient la liberté de s'y promener. Mais l'ayant appris par hazard , & me souvenant de tout ce que l'Aumônier du vaisseau m'avoit dit à l'avantage de ces Sociétés , je me sentis naître une forte envie d'y chercher le repos qu'on s'obstinoit à me ravir. Ce fut à l'Aumônier même que je m'adressai. Ma seule crainte regardoit la Religion. Je ne voulois pas troubler celle d'autrui ; mais je souhaitois qu'on me laissât libre dans la mienne. Il s'étoit efforcé pendant le voyage de m'inspirer du goût pour l'Eglise Romaine , & soit qu'il crût son Ouvrage avancé , soit qu'il espérât que le séjour d'un Couvent le faciliteroit beaucoup , il aplaudit à mon dessein , & s'engagea aussi-tôt à lever tous les obstacles. Il augmenta même mon envie en me vantant les douceurs de cette maison , & le mérite de plusieurs personnes de considération qui s'y étoient retirées.

Je trouverai donc une retraite tranquile , lui dis-je en me soulageant par un profond soupir ! Allez , dites à M. des Ogères , que sans rien diminuer de la reconnoissance & de l'attachement que je lui dois , je vais chercher un repos que je desespère de trouver dans sa maison. Il alla sur le champ l'avertir de mon dessein , & lui laissant le tems de venir recevoir mes excuses & mes adieux , il employa d'un autre côté tous ses soins à me faire ouvrir l'entrée du Couvent dès le même jour , avec la permission de l'Evêque. M. des Ogères accourut chez moi tout alarmé. Mais je répondis d'une manière si fer-

mé à ses reproches , & à ceux de sa femme , qu'admirans enfin mes résolutions , ils me confessèrent eux-mêmes que jusqu'au tems du moins , où suivant les mesures qu'ils avoient déjà prises , nous recevriens des assurances du nouvel engagement de mon Mari , le parti que je prenois de m'éloigner du monde , devoit être approuvé de tous les honnêtes gens. Ah ! dis-je à Madame des Ogères en l'embrassant , si je suis libre aujourd'hui de me cacher dans un Cloître , soyez sûre qu'après les fatales assurances dont je suis menacée , j'aurai bien tôt fait serment de n'en sortir jamais.

Remplie de ces idées en prenant le chemin du Couvent , je m'arrêtai peu à observer ce qui pouvoit mériter ma curiosité dans un lieu si nouveau pour moi. Je demandai pour unique grâce la liberté d'être seule , & malgré le soin avec lequel ils recommandèrent à la Supérieure de ne pas me l'accorder un moment , je l'obtins bien-tôt de cette bonne Religieuse , qui n'avoit point encore assez de familiarité avec moi pour résister long-tems à mes instances. Cette envie d'être seule me pressoit comme une passion violente. Le retardement & les obstacles n'avoient servi qu'à l'enflammer. Je ne découvrois pas clairement ce qui se passoit dans mon cœur , mais j'y sentois depuis la Corogne des agitations qui ne ressembloient point à celles que j'avois éprouvées. Je voulois les démêler sans être interrompuë. Je portois dans mon propre sein un secret qui m'étoit comme inconnu à moi-même , & qu'il me sembloit important d'aprofondir.

Mais cette entreprise me coûta peu , & je vous tiens trop suspenduë. Que croyez-vous, ma Sœur, que je trouvai dans ce cœur si long-tems inconsol-

lable, à la place de la jalousie, de la fureur, & de toutes les mortelles passions qui l'avoient déchiré ? J'y trouvai l'amour, avec toutes ses tendresses & ses plus ardens transports. Vous marquez de l'étonnement ? Hélas ! que n'en fus-je quitte pour un sentiment si tranquille !

Mais je ne tardai guères à tomber dans un état d'autant plus triste, que prenant plaisir à mes maux, & n'en desirant pas même le remède, j'ai nourri depuis si long-tems avec complaisance le poison qui m'a consumée.

Vous ne comprendriez jamais cette étrange révolution, si je ne vous faisois le portrait de mon cœur.

A ce que je vous ai dit de sa tendresse, joignez le mépris de tout ce que le commun des hommes estime. Mépris de la fortune & des richesses, mépris des vains amusemens & des plaisirs frivoles ; enfin nul goût pour tout ce qui ne flâte les hommes que par leur orgueil, leur vanité, & d'autres passions que je n'ai jamais connues. Mais la place qu'elles occupent dans le cœur des autres, est remplie dans le mien par un desir insatiable d'aimer & d'être aimée. Tout y prend naissance de cette source. Inclinations, plaisirs, amusemens, dégoûts, aversions ; figurez-vous, ma Sœur, que tous mes sentimens n'ont d'autre mesure ni d'autre règle que le droit de chaque chose à se faire aimer. Avec des inclinations si tendres, il me falloit un objet pour les remplir. Et j'ai fait mille fois réflexion combien j'aurois toujours été malheureuse, si le Ciel en me faisant telle que je suis par le cœur, ne m'eut pas accordé quelques-unes de ces qualités extérieures qui servent à toucher celui des autres, & à inspirer ce qu'on ressent. Si je me suis jamais réjoûie de quel-

ques foibles charmes qu'on m'attribuë, ce service qu'ils pouvoient me rendre, est le seul prix que j'y ai attaché : car je m'imagine qu'il est horrible de n'être pas aimable , & d'avoir un penchant invincible pour l'amour. Il me falloit donc un objet. Mon bonheur me l'avoit fait trouver dans un mari dont le mérite & la tendresse étoient capables de m'occuper toute entière. O sort digne d'envie, s'il m'eût été accordé d'en jouir un seul moment sans trouble ! Mais des soupçons plus anciens que tout ce que je vous ai raconté , ont empoisonné , dès le premier instant , mon mariage & mon repos.

Cependant si l'excès de ma délicatesse m'a fait nourrir long-tems de cruelles défiances, j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour les sacrifier d'abord à d'autres considérations ; & la longueur des années ayant diminué peu-à-peu mes allarmes , je n'en étois pas moins parvenue à me croire heureuse. Mon cœur se livroit de bonne foi à toute la force de son penchant , & se rendoit de plus en plus son bonheur nécessaire par celle du devoir & de l'habitude lorsque Mais ne rapelons que ce qui peut servir à expliquer ma situation. Pendant les transports qui ont causé ma ruine , il est certain que le tumulte de tant de passions impétueuses qui régnoient tout à la fois dans mon ame , avoit comme suspendu ma tendresse , & que sans être capable de la détruire , elles avoient interrompu des sentimens dont elles corrompoient toute la douceur. La fierté , le dépit , la honte , la fureur même étoient autant de tyrans qui s'étoient saisis de mon cœur , & qui s'y faisoient écouter seuls. Mais lorsque l'éloignement , joint à toutes les réflexions que je vous ai déjà retracées , eut affoibli à mes propres yeux les fantômes qui

m'avoient troublé l'imagination , je sentis renaître un feu qu'ils n'avoient pas eu la force d'éteindre. En vain résistant à ses premières ardeurs , je me condamnai moi-même d'être si peu fidèle à mes ressentimens , & je m'accusai de lâcheté autant que de foiblesse , & d'inconstance. Un invincible ascendant triompha bien-tôt de tous mes efforts. Que fut-cé , lorsqu'à la vuë du languissant Thadéo , je conçûs par l'effet d'une passion presque naissante , avec quelle puissance l'amour décide du repos d'un cœur ? Quel sujet de regret pour le mien ! Quelle félicité perdue ! J'emportai en quittant la Corogne cette nouvelle source de méditations tendres & de desirs passionnés. Elle ne fit que se fortifier sur la route , comme un ruisseau grossit en s'éloignant de la fienne ; & dans la solitude du Couvent de Bayonne , elle devint une mer de tourmens & d'ennuis , où je me fis un funeste plaisir de m'abîmer.

Voilà , ma chere Sœur , l'image fidèle de la vie que j'ai menée pendant plusieurs mois à Bayonne , noyée sans cesse dans mes larmes , & sans espérance de voir la fin de tant de douleurs , lorsqu'une Dame Angloise , veuve d'un Ecuyer Catholique du Roi Charles , qui s'étoit retirée dans le même Couvent depuis la mort de son mari , entreprit de se rendre à la Cour pour solliciter quelques faveurs auprès de Madame. J'avois eu peu de liaison avec elle. Mais m'ayant fait offrir ses services , l'occasion me parut favorable pour m'avancer vers l'Angleterre , & pour presser des recherches dont la lenteur commençoit à me désespérer. Je communiquai cette pensée à Mr des Ogères , qui ne s'étant jamais relâché de son zèle , forma aussitôt la résolution de m'accompagner avec son épou-

se. Des obstacles imprévûs s'oposèrent ensuite à leur dessein. Mais le mien n'en fut pas refroidi. Je les priai seulement de me procurer toutes les sûretés qui pouvoient me rendre tranquille sur la route ; & les quittant avec mille promesses de ne les oublier jamais , je pris le chemin de Paris dans une voiture bien escortée.

J'avois d'abord en vûe de choisir une nouvelle retraite dans quelque Couvent voisin de l'Angleterre. Une personne de confiance que M. des Ogères m'avoit donnée pour guide , avoit pris même avant notre départ toutes les mesures nécessaires pour m'en faire ouvrir l'entrée. Cependant je me laissai persuader sans peine , en arrivant à Paris , qu'il pouvoit m'être utile de me faire présenter à Madame , & de me ménager une si puissante protection. Sa bonté m'assuroit d'un accueil favorable ; & quoique je ne pensasse point à lui confier le secret de mes infortunes , je prévoyois milles circonstances où le seul honneur de l'avoir vûe me seroit d'un extrême avantage. Je ne cherchai point d'autre voye pour aller jusqu'à elle , que la Dame Angloise avec qui j'étois venuë de Bayonne , & qui étoit connue depuis long-tems à sa Cour. Nous y fûmes reçues avec l'air de familiarité & de douceur que vous connoissez à cette excélente Princesse. Mais malgré la résolution où j'étois de lui cacher mon sort , je ne pus répondre à diverses questions qu'elle me fit sur les motifs qui m'avoient amenée en France , sans me trahir par mes larmes. L'intérêt qu'elle y paroissoit prendre les augmentant encore , elle me pressa de lui déclarer en quoi elle pouvoit se rendre propre à soulager ma peine. Hélas ! Madame , lui dis-je en renouvelant mes pleurs , je ne demande ni

aux Puissances du Ciel, ni à celles de la terre ; des miracles qui surpassent leur pouvoir. Ce que je cherche est un asile, & peut-être n'en ai-je à espérer qu'au tombeau. Elle me répondit, après avoir médité quelques momens, que si je ne voulois pas m'éloigner de Paris, je pouvois trouver une retraite fort douce à Chaillot, & qu'il dépendroit de moi, lorsque je voudrois m'ouvrir davantage, de mettre à l'épreuve le penchant qu'elle avoit à secourir les malheureux. Elle me regarda beaucoup, tandis que je réfléchissois en silence sur sa proposition. Enfin n'y trouvant que de l'honneur pour moi & de l'utilité pour mes vûës, je l'acceptai avec reconnoissance, & la Princesse donna ordre à l'un de ses Officiers de me présenter de sa part à la Supérieure comme une personne qu'elle honoroit particulièrement de sa protection.

J'entre donc à Chaillot. Mais si c'est moins la curiosité qui vous rend attentive à mon recit, qu'un ancien sentiment d'amitié & le desir de me retrouver innocente, n'exigez pas que je m'arrête à des détails superflus. Je vous ai raconté ce que j'ai cru nécessaire à l'éclaircissement de mon voyage, & la force d'un souvenir trop tendre ou trop triste m'a quelquefois emportée trop loin dans mes réflexions. Deformais qu'une grille armée de pointes & de murs impénétrables vous répondent de ma conduite, souffrez que je passe sur tout ce qui est moins pressant que mon impatience. Eh ! qu'aurois-je d'ailleurs à vous retracer que mes agitations ordinaires, de la douleur, des larmes, tout ce que vous êtes déjà fatiguée d'entendre ? J'ai vécu à Chaillot dans la même langueur qu'à Bayonne, dévorée par le poison réuni de l'amour & de la tristesse. Je me suis don-

né mille soins inutiles pour découvrir les traces de mon mari & de mes enfans. - J'ai écrit Lettre sur Lettre à Londres , & dans tous les Ports d'Angleterre. J'y ai envoyé plusieurs personnes de confiance ; & puis-je vous le dire sans honte ? J'y ai fait passer jusqu'à Gelin. Tel a toujours été mon aveuglement. Ce perfide après avoir lutté long-tems contre la mort , s'étoit heureusement rétabli de ses blessures : & quoique piqué sans doute d'avoir été abandonné à la Corogne , il n'avoit d'abord pensé qu'à me suivre. J'avois déjà quitté Bayonne lorsqu'il y arriva. M. des Ogères le reçut avec froideur ; & jugeant qu'après avoir pris le parti de le laisser derrière moi , je n'étois pas disposée à le recevoir , il se dispensa de lui apprendre le lieu où j'étois , en feignant de l'ignorer. Cependant comme il ne put lui cacher que j'avois pris la route de Paris , j'eus bien-tôt cette peste sur mes traces. Il ne découvrit pas tout-d'un-coup ma retraite , & le soin que j'avois eu de prendre un nom différent du mien , rendit encore ses recherches plus difficiles. Mais s'étant enfin adressé à Saint-Cloud , parce qu'il s'imagina que tous les Anglois devoient y avoir quelque relation , il reçut des lumières qui ne lui permirent plus de s'y méprendre.

Sa visite me surprit d'autant plus que dans une solitude si ignorée , je croyois n'en pouvoir attendre que de la part de Madame ou de Monsieur des Ogères. Je demurai interdite en le voyant , & je fus prête à me retirer sans lui répondre. Cependant l'espérance d'apprendre quelques nouvelles de mon Mari , ou de le faire servir tôt ou tard à m'en procurer , fut un motif assez fort pour m'arrêter. Après quelques témoi-

gnages confus de l'attachement qu'il conservoit pour moi , il se plaignit de la dureté que j'avois eu de l'abandonner dans un malheur où il s'étoit précipité pour me servir. J'étois persuadée en effet qu'en suivant rigoureusement la loi de l'honneur , j'avois blessé celle de la reconnoissance. Cette pensée me servit encore à me faire supporter moins impatiemment son entretien. Il fut le premier à me parler de mon Mari & de mes Enfans. J'ignore dans quelle vûe ; & peut-être n'avoit-il dessein que de sonder la disposition de mon cœur ; mais m'ayant vû verser quelques larmes que cette idée m'arrachoit toujours , il me reprocha avec son ancienne chaleur d'être trop sensible au souvenir d'un ingrat qui ne méritoit plus que ma haine. Ah ! m'écriai-je , que ne puis-je me le persuader ! Que ne m'est-il possible du moins de sçavoir toutes les raisons que j'ai peut-être de le haïr ? Il me répondit avec un air d'étonnement , qu'il étoit étrange que j'en pusse encore douter ; & me pressant davantage , il aprit de moi-même les efforts inutiles que j'avois fait depuis mon départ de la Corogne pour découvrir les progrès de ma Rivale.

Il ne parut point balancer après cet aveu ; vous serez satisfaite , me dit-il ardemment , je vous promets toutes les lumières que vous desirez. Qui sçait de quelle espérance il osoit se flâter ? Mais sans s'expliquer d'avantage , il s'engagea , en me quittant , à ne se présenter devant moi qu'avec des éclaircissemens qui établiroient mon repos , & qui me rendroient la liberté de disposer de moi-même. La satisfaction que j'eus de le voir s'offrir volontairement pour une commission dont je le croyois plus capable que personne , m'empêcha de lui repliquer.

Je le vis revenir au bout de six semaines avec la même ardeur. Mais la joye qui brilloit dans ses yeux , se dissipa bien-tôt , lorsqu'il vit les miens chargés de pleurs après avoir entendu son recit. Il avoit fait le voyage d'Angleterre , où il me confessa que mon Mari n'avoit point encore paru ; mais à force de recherches & d'informations , il avoit découvert quelques-uns des Matelots que mon Mari avoit congédiés à Nantes. Il avoit appris d'eux , non-seulement les circonstances de votre départ de Sainte-Hélène & celles du malheur de mon Frere , qui n'étoit mort qu'après son retour au Vaisseau ; mais encore , me dit-il , toutes les mesures que M. Cléveland avoit prises à Nantes pour la conclusion de son mariage avec Madame Lallin. Il me fit la description de tous les préparatifs de cette odieuse fête , où pour faire éclater sa joie par une galanterie extraordinaire , mon Mari avoit fait present de son Vaisseau à quelques malheureux Nantois. S'il n'osa m'assurer que ces Matelots l'avoient vû célébrer , il m'en parla comme d'une chose certaine à leur départ , & je me souviens qu'il envelopa le reste de son discours avec tant d'adresse , qu'il fit moins tomber mon attention sur ce qui pouvoit nourrir mes doutes , que sur tout ce qui paroissoit capable de confirmer mon infortune. Cependant le penchant d'un cœur passionné qui cherchoit à se flâter jusqu'au milieu du desespoir , me fit prendre encore cet affreux détail du côté le plus favorable. Je m'obstinai à rejeter tout ce qui n'étoit propre qu'à me donner la mort. Vous voyez , reprit doucement l'indigne Gelin , que votre sort est absolument éclairci. Non , non , interrompis-je , les yeux baignés de larmes , je ne m'arrête point au témoignage

d'un Matelot ; & pour une horrible vérité qui entraîne la décision de ma vie ou de ma mort , aprenez qu'il me faut d'autres preuves. Cette réponse le mit en fureur. Il me reprocha sans ménagement ce qu'il osoit nommer mon aveuglement volontaire ; & feignant de regretter tout ce qu'il avoit fait pour moi , il protesta qu'il étoit résolu de ne me parler & de ne me voir jamais. Il se leva avec le même transport. Je me levai aussi , & l'envie de pleurer en liberté me fit gagner la porte sans tourner même les yeux sur lui. Peut-être s'attendoit-il que je l'eusse arrêté ; & voyant que je continuois de marcher , il m'apela plusieurs fois en me conjurant de l'écouter un moment ; mais je sortis sans lui répondre.

Dans quel excès d'abattement ne retombai-je pas tout-d'un-coup ; plus misérable en un instant que je n'avois cru l'être dans tout l'espace qui s'étoit écoulé depuis mon départ ! O Dieu ! n'exercez de telles vengeances que sur ceux qui les ont méritées par des crimes. Mes foiblesses , que l'air de France avoit beaucoup diminuées , me reprirent avec leur première violence. J'en eus le même soir une plus dangereuse que toutes celles que j'avois jamais essuyées. Cependant Gelin se presenta dès le lendemain à la grille. Je balançai long-tems si je devois le recevoir. Enfin toujours ardente à la moindre lueur d'espérance , je me figurai qu'il m'apportoit quelque nouvelle explication qui lui étoit échappée la veille. Je descendis au Parloir. Il parut extrêmement touché de ma pâleur & du changement qu'une seule nuit avoit mis dans ma santé. Les excuses qu'il me fit de son emportement , & ses protestations de zèle furent mêlées de quelques larmes. J'ai pensé , me dit-il,

que pour finir une incertitude qui produit de si fâcheux effets , il faut que j'entreprenne le voyage de Nantes. Je suis prêt à partir. J'acceptai avidement cette offre , & je lui recommandai au nom du Ciel de ne rien négliger pour s'instruire.

Je continuai ainsi d'être le jouet de cet imposteur , car , après son retour , je ne puis douter que la relation qu'il me fit de son voyage , ne fût une fable inventée au gré de ses desirs , & proportionnée à la connoissance qu'il avoit de ma crédulité. Elle tendoit à confirmer tout ce qu'il avoit rapporté de Londres , mais par divers degrés qui paroissoient être autant de ménagemens qu'il vouloit garder pour ma foiblesse. Chaque mot de son discours étant néanmoins un coup mortel , il lui étoit même facile de le remarquer ; & s'il est vrai qu'il m'aimât , comment concevoir qu'il ait pû prendre plaisir à me percer si cruellement le cœur ? Enfin je demeurai persuadée , sinon de la conclusion du mariage , dont il n'a jamais eu la hardiesse de me nommer le lieu & les témoins , du moins de la vérité de toutes les preuves qui pouvoient me le faire regarder comme une résolution certaine & inaltérable ; de sorte que la personne qui est venue ici me demander mon consentement , a dû vous rapporter qu'elle m'y avoit trouvée préparée. Aussi ne balançai-je plus après cette fatale déclaration , à prendre le parti de rompre éternellement avec le monde par des vœux solennels. Les instructions que j'avois reçues en divers tems , m'avoient fait embrasser la Religion Romaine. On m'accordoit assez d'estime & d'amitié dans cette Communauté , pour consentir à recevoir mes engagements. Quoique ce fût un présent bien triste à leur offrir , qu'une santé affoiblie par de si lon-

gues douleurs , la compassion l'auroit fait accepter , & je n'aurois pas différé long-tems l'exécution de ce dessein , si les événemens qui l'ont suivi ne s'étoient succédés si rapidement.

Mais vous ma sœur , qui ne m'avez jamais haïe , & que la seule malignité de mon sort a pû faire persister si long-tems dans des préventions si cruelles , n'avez-vous pas été touchée du spectacle que vous avez eu à l'Eglise ? Votre cœur n'a-t'il pas pris parti tout d'un-coup pour mon innocence ? Dites , m'avez-vous trouvé les apparences d'une femme sans honneur & sans foi , ou quelque chose qui ne ressemblât plus à ce que j'étois lorsque vous m'avez cruë digne de votre affection ? Triste scène ! Que le souvenir en seroit difficile à effacer ! A peine eus-je retrouvé la connoissance , que ne voyant plus autour de moi ni vous ni mes enfans , je vous re-demandai tous avec des cris & des agitations qui firent fondre en larmes les personnes qui m'assistoient. J'envoyai aussi-tôt sur vos pas. On découvrit votre demeure. Vous , mon mari , mes enfans , vous demeuriez depuis long-tems à deux pas de Chaillot. O trahison de la fortune ! Hélas ! comment avois-je pû l'ignorer ! Dès le lendemain je conjurai le Chapelain de cette maison de voir M. Cléveland de ma part. Je le chargeai de lui dire mille choses , & je les lui répétai mille fois. La confusion de tant de sentimens me faisoit tout craindre & tout désirer ensemble. Dans quelques momens je me flâtois encore. Il se laissera toucher , il me restituera son cœur , il rendra justice au mien ; j'attendis le retour du Chapelain comme l'arrêt de ma mort. Il revint , & sa réponse fut un coup de foudre qui anéantit toutes mes espérances : Ne me deman-

dez point de liaison dans le recit d'un discours si affreux , & dont l'impression me trouble encore. Gelin paroît. Il venoit d'apprendre à Charenton non-seulement la consommation de ma ruïne , mais encore celle de ma honte. Il me fait ce funeste détail ; & pour comble d'horreur , il me propose de l'épouser. Je le chasse avec indignation. Jugez dans quel état il me laisse ; & le jour d'après , un bruit funeste qu'on ne peut empêcher de percer jusqu'à moi , m'apprend que mon mari est assassiné par ses mains.

O ma sœur ! dans ce moment même où vous venez de me rendre la vie & l'espérance , je sens que la force me manque au souvenir de ce que j'ai été capable de supporter. Mais ne serois-je pas sortie du tombeau pour défendre ou pour venger mon mari ? Ah ! je me serois ranimée dans les bras mêmes de la mort. Je me précipite aussi-tôt de ma chambre pour voler à Saint-Cloud. J'y allois à pied & sans suite : le Chapelain me demandant pardon à genoux de la part qu'il avoit eue malheureusement au crime de Gelin , m'apprit que ce détestable assassin étoit arrêté , & que mon mari n'étoit pas mort. Il me representa en même-tems que ma presence lui seroit non-seulement inutile , mais que dans les sentimens où il l'avoit laissé la veille , elle lui seroit peut-être à charge : enfin , que si j'étois résoluë de le voir & de lui parler , la prudence & ma tendresse même devoient faire choisir des momens plus favorables. Je connoissois la sagesse de celui qui me donnoit ce conseil. En me déterminant à le suivre , je pris sur le champ une autre résolution qu'il approuva , & que je me hâtai d'exécuter. J'avois appris que Madame étoit attendue à Chantilly. Je partis pour aller au-devant d'elle , dans l'espoir d'ex-

citer sa pitié par la confiance de toutes mes infortunes , & d'obtenir d'elle quelques témoignages de la protection dont elle m'avoit fait renouveler plusieurs fois les assurances.

J'ai sçu d'elle-même aujourd'hui qu'elle a pris la peine de vous raconter toutes les circonstances de ma visite ; mais sa générosité l'a peut-être portée à vous cacher avec quelle bonté & quelle ardeur elle daigna entrer dans mes peines , & descendre jusqu'au soin de mes intérêts. Ce jour même , ma Sœur , le plus important , & je dirai hardiment l'un des plus agités , si je ne dois plus dire le plus triste , & si je n'ose dire encore le plus heureux de ma vie , croirez-vous que ce jour même j'ai vû successivement avec elle le perfide Gelin & mon mari ? Laissez-moi suivre l'ordre des momens , quoique je brûle d'arriver à celle de ces deux entrevues que j'ai le plus d'intérêt à vous expliquer. J'ai donc vû Gelin. J'ai vû ce monstre souillé de ses crimes & de tous ceux que nous sommes en droit de reprocher à la fortune ; je l'ai vû chargé de chaînes dans le cabinet même de Madame. Jene puis vous dire encore jusqu'à quel point la crainte du supplice l'a rendu sincère , car il faudroit comparer son recit avec quantité de circonstances que j'ignore : mais ne me croyant point assez proche de lui pour l'entendre , il a confessé à Madame qu'il étoit possédé depuis long-tems d'une noire passion qui a causé tous ses crimes & toutes ses fureurs , & je suis le malheureux objet qu'il a nommé. J'ai frémi. D'un coup d'œil j'ai parcouru tous les momens de ma vie depuis sa première arrivée dans l'Isle de Cuba , pour m'assurer s'il n'y en avoit aucun qui portât quelque tache de ce poison. Dans l'idée où j'étois

toujours que Madame Lallin étoit ma Rivale , il ne s'est rien présenté à ma mémoire qui m'ait causé la moindre allarme , car s'étant toujours contenu avec moi dans les termes de la bien-séance & du respect , une passion dont je ne m'étois jamais défiée , ne changeoit rien à la nature de mes plaintes , & ne communiquoit rien de criminel à ses services ni à ma conduite. Aussi le perfide a-t'il beaucoup insisté sur l'infidélité de mon mari & sur la violence de mes peines , qui l'ont excité autant que l'amour à favoriser , dit-il , mon évasion. Il a rejeté tous ses crimes sur ces deux causes ; & lorsque Madame m'a forcée de paroître pour le confondre par ma présence , sa honte & ses remords ne l'ont pas empêché de tenir le même langage. Je n'en étois donc pas moins convaincue de mon malheur & du triomphe de ma Rivale. En vain Madame a pris parti contre moi pour défendre & pour justifier mon mari. Tout ce que j'espérois de sa bonté étoit qu'elle pût lui inspirer du repentir. La réponse même du Consistoire de Charenton , qu'elle a pris la peine de faire consulter ce matin , n'a point servi à me donner d'autres espérances ; & quand elle s'est obstinée à me conduire elle-même à la maison de mon mari, où je l'ai suivie en tremblant, je me flâtois bien moins de le trouver innocent , que de toucher son cœur par mes larmes , & d'obtenir peut-être de sa compassion ce que je n'osois plus attendre de son amour.

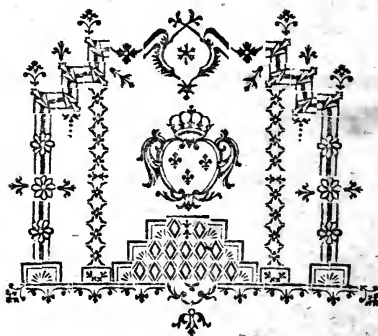
Et pour vous confesser les doutes qui me tourmentent encore , il ne m'a pas reçue comme on reçoit une femme qu'on n'a pas cessé d'aimer. Hélas ! dois-je vous le dire ? il a marqué de l'horreur à ma vue. Mes pleurs & mes soumissions ne l'ont pas attendri. Ma présence a r'ouvert ses

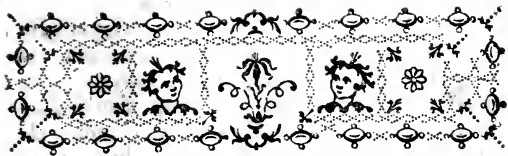
blessures , & par un effet qui n'est propre qu'à la haine , j'ai vû son sang couler à grands flots. Dieux ! cette image terrible trouble encore tout le mien. Mais que dis-je ? J'ai vû mon ennemie entrer avec autant de confiance & d'empressement que d'audace dans un lieu d'où j'étois comme chassée avec mépris. J'ai effuyé ses dédains & ses injures. Mon cœur n'a pû les supporter. Mes forces m'ont abandonnée , & Madame elle-même choquée de tout ce qui s'est passé à ses yeux , m'a pressée de sortir avec elle sans me laisser un moment pour embrasser mes enfans. Elle n'a point ouvert la bouche en retournant à Saint-Cloud , & lorsqu'elle m'a renvoyée ici dans son carosse , elle s'est contentée de m'exhorter à la patience , en me confessant qu'il restoit bien des choses à éclaircir. O ! ma sœur , expliquez - moi donc quel est le bonheur que vous m'annoncez ; car je suis prête à retomber dans toutes mes foiblesses ? Ces dernières idées m'accablent. Hâtez-vous de me soutenir. Je conçois bien que si mon mari est innocent , il peut me croire coupable. Qui sçait quelles idées il s'est formé de ma fuite ? Mais que dois-je penser aussi de l'insolence de ma Rivale ? Je lui donne encore ce nom ; puis-je oublier des soupçons que j'ai entretenus pendant quinze ans ? Supposez Gelin le plus perfide des hommes : puis-je me déguiser ce que j'ai vû ce jour même ? Comment mon mari la retient-t'il dans sa maison ? Comment l'a-t'il menée si constamment à sa fuite ? De quel droit prend-elle chez lui cet air de fierté & d'empire ? Pourquoi lui prodigue-t'il des faveurs qu'il me refuse ? C'est bien moins mon innocence qui me coute à justifier que la sienne. Cependant , vous m'assurez qu'il m'a toujours aimée , & que jamais Madame Lallin ne m'a chas-

tée de son cœur ; que s'il a formé le dessein d'un nouvel engagement , ce n'est pas à elle qu'il pense à s'attacher ; enfin , ne m'assurez-vous pas qu'il m'aime , & que le seul desespoir lui fait chercher de la consolation dans de nouvelles amours , toujours prêt à me rendre son cœur . . . Ah ! si je pouvois vous croire. Mais pourquoi ne vous croirai-je pas ? Dois-je me défier de vous ? N'êtes-vous pas, ma Sœur , la personne du monde à qui je dois le plus de confiance ? Et quand vous seriez capable de me tromper , ne suis-je pas réduite à souhaiter plutôt de l'être , que de passer le reste de ma vie dans des tourmens insupportables ?

Mon épouse , en finissant ainsi son recit , pressa Madame Bridge avec la même ardeur , de ne pas remettre jusqu'au lendemain à la délivrer d'une nouvelle espèce de peine , que les inquiétudes de la joye lui rendoient déjà aussi difficile à prendre que celle de la soutenir. Elle auroit voulu quitter Chaillot à l'heure même , & venir me surprendre dans ma maison , au risque de tous les rebuts qu'elle pouvoit craindre encore avant nos éclaircissemens. Mais ma Sœur , qui la voyoit extrêmement agitée , & qui ne s'étoit déjà que trop aperçue de l'altération de son tempérament , résolut avec beaucoup de sagesse , de calmer son cœur & son imagination par tout ce qu'elle put lui représenter de plus flâteur & de plus consolant. Modérez-vous , lui dit-elle , & que la confiance que vous devez à mon amitié , serve à vous faire passer tranquillement le reste de cette nuit. Reprenez haleine. Essuyez vos pleurs. Vous touchez à la fin de vos infortunes , & je prévois que de si longues traverses vont vous assurer un bonheur inaltérable. Elle évita ainsi tous les détails

qui auroient pû renouveler ses agitations ; & lui faisant considérer qu'il étoit trop tard pour former la moindre entreprise avant la fin de la nuit , elle l'engagea insensiblement à prendre un peu de repos , comme une intervalle entre ses peines & les plaisirs qu'elle lui promettoit le lendemain.





HISTOIRE

DE

MR CLÉVELAND.



LIVRE DIXIÈME.

U lieu de chercher dans le sommeil
un délassement qui ne lui étoit pas
moins nécessaire , après les embar-
as d'une si fâcheuse journée , ma
sœur n'en chercha que dans les ré-
flexions de la prudence , & dans les soins de
l'amitié. Elle comprit d'abord que dans l'abatte-
ment de corps & d'esprit où j'étois , un excès
de joye pouvoit m'être aussi pernicieux qu'un
excès de douleur , & qu'il falloit par conséquent
me préparer par degrés à cette grande révolution.
La difficulté n'étoit qu'à modérer l'ardeur
de mon épouse ; mais elle compta que l'intérêt
de ma santé seroit une raison assez forte pour
lui faire surmonter son impatience. D'un autre
côté ne se trouvant pas assez libre pour employer
tous les moyens qu'elle auroit cru propres à
ménager mon esprit , & ne voyant personne
sur qui elle pût se reposer d'une commission si

délicate , elle prit le parti de n'y employer que sa plume , en me donnant peu-à-peu par les lettres des lumières qu'elle ne me croyoit point capable de supporter tout-d'un-coup. Elle fit l'essai de ce projet dès la même nuit. Comme elle étoit convenüe avec M. de R... de ne m'avertir de sa captivité & de celle de mes enfans qu'après ma guérison , elle m'écrivit une lettre , sans datte de jour & de lieu ; dans laquelle elle me félicitoit de quelques heureux éclaircissemens qu'elle feignoit d'avoir reçûs sur sa route , & s'emportant beaucoup contre la perfidie de Gelin qu'elle accusoit de tous nos malheurs , elle finissoit en regrettant de n'être pas plus proche de moi , pour me faire de bouche un détail qu'elle feroit obligée de m'écrire successivement dans différentes lettres.

Un autre danger qui n'étoit pas moins pressant , & qui demandoit des précautions dans le Monastère même , étoit celui qui pouvoit naître dans l'entrevüe de Fanny & de Cecile , dont les intérêts étoient trop différens pour n'en pas faire attendre quelques marques de haine éclatantes. Quelle espérance de faire régner la paix entre deux Rivaux si tendres & si délicates , & lorsqu'elles viendroient à se connoître , & qu'elles ne pourroient éviter de se voir ? A la vérité mon épouse n'avoit aucune raison de se défier que Cecile fut celle qui devoit occuper sa Place ; & ce n'étoit point des Religieuses , ni même de Madame qu'elle pouvoit si-tôt l'apprendre ; mais pour en éloigner toutes les occasions , ma Soeur résolut de prévenir Madame de R. & sa fille , & de les engager par la bienséance à cacher les liaisons qu'elles avoient avec moi.

Elles les y trouva disposées. Cependant Cecile avoit une extrême impatience de voir mon épou-

se. Le portrait que je lui avois fait de ses charmes , excitoit moins sa curiosité , que ce qu'elle m'avoit entendu dire du changement de son caractère , parce qu'avec des inclinations simples & innocentes , elle avoit peine à concevoir que le goût de la vertu pût s'éteindre dans le cœur d'une femme bien née , & qu'elle vouloit sçavoir ce qui pouvoit y rester après cette perte. Ma sœur qui m'a fait cent fois tous ces recits , se garda bien de lui inspirer tout d'un-coup d'autres idées. La conciliation de tant d'intérêts , dont elle prévoyoit que le principal soin alloit tomber sur elle , demandoit mille sortes de ménagemens. Elle se contenta de recommander la discrétion à Cecile ; & s'étant renduë auprès de mon épouse , qui l'avoit déjà fait presser de passer chez elle , toute son étude fut de lui faire approuver le plan qu'elle avoit formé pour me préparer à sa justification.

De son côté, Cecile , à qui sa curiosité ne laissoit point de repos ; s'informa des lieux que Fanny fréquentoit pendant le jour , & ne manqua point de s'y faire conduire aux momens où elle put espérer de la voir. On prit soin de la lui montrer à l'Eglise , ou plutôt s'y étant renduë aussi-tôt qu'on l'eut avertie qu'elle y étoit entrée , elle n'eut besoin d'aucun signe pour la distinguer tout-d'un-coup. Elle étoit en longs habits de deuil , comme je l'avois vuë la veille , & comme M. de R... nous l'avoit représentée. C'étoit une parure qu'elle ne quittoit plus. La beauté de son teint en recevoit tant d'éclat , qu'elle n'en eût pû choisir de plus propre à plaire si l'on eût pû la soupçonner d'une pensée si frivole. Cecile ne se laissa point de la regarder. Elle eut les yeux continuellement fixés sur elle. Elle ne pouvoit se rassasier de cette vuë. Loins

de se prévenir de quelque sentiment de mépris ou de haine , comme ma sœur l'appréhendoit , elle fut touchée jusqu'au fond du cœur de l'air d'inquiétude & de tristesse qui régnoit encore sur son visage. C'étoit une espèce de charme qui agissoit sur elle , & qui eut tant de force , qu'après l'avoir vuë sortir de l'Eglise , elle se sentit portée sans réflexion à s'approcher de la place qu'elle venoit de quitter ; & là , comme si elle eût trouvé de la douceur à respirer le même air & à rêver dans le même lieu , elle parut s'oublier pendant plus d'un quart-d'heure.

A son retour elle rencontra ma Sœur , qui lui demanda la cause de l'air distrait qu'elle crut lui remarquer. Ah ! je l'ai vuë , répondit-elle sans rien changer au sérieux de son visage : qu'elle est aimable ! qu'elle a l'air touchant ! que de charmes & de perfections ? Si elle fait cette impression sur vous au premier coup d'œil , reprit ma sœur , que sera-ce de lui parler & de la connoître ? Car vous n'avez pas vû la moitié de ce qu'elle est ; & si vous êtes si sensible au mérite , ajouta-t'elle , non-seulement vous l'admirez , mais vous l'aimerez peut-être , & vous plaindrez ses malheurs. La tendre Cecile ne put entendre ce discours sans laisser tomber quelques larmes. Elle conjura affectueusement ma Sœur de ne pas s'opposer au desir qu'elle avoit de lier quelque sorte de connoissance avec elle , pour se procurer l'occasion de l'entretenir. Comme cette curiosité & ces pleurs mêmes pouvoient venir de quelque mouvement de jalousie , ma Sœur qui sentit redoubler ses craintes , lui recommanda de s'observer du moins dans ses discours , & de songer que l'infortune & la douleur méritent toujours d'être respectées.

Dès le même jour l'ayant vuë descendre avec

ma Sœur & sa Fille , qui l'avoient engagée par leurs instances à faire un tour de promenade au jardin , elle proposa à sa Mere de les suivre , & elle pria deux Religieuses qui s'offrirent à l'accompagner , de faire naître sans affectation quelque prétexte pour les joindre. Fanny n'ignoroit pas qu'on avoit arrêté avec ma Sœur & sa Fille , deux Dames Françoises qu'on vouloit faire instruire ; mais se mêlant peu des affaires d'autrui , & ne voyant point indifféremment tout le monde à Chaillot , elle n'avoit pas poussé sa curiosité plus loin. Cependant ayant remarqué deux personnes inconnues qui entroient au jardin , elle jugea que ce qu'elle avoit aperçu les regardoit , & ma sœur se hâta de lui expliquer leur aventure d'une manière propre à éloigner ses soupçons. Elle fut frappée de la physionomie de ces deux Etrangères , & la jeunesse de Cecile attirant sur-tout ses regards , elle s'attachoit avec complaisance à la considérer , lorsque les deux Religieuses s'étant tournées vers elles en croisant son allée , firent naître civilement l'occasion que Cecile desiroit. Ma sœur redoutoit toujours les suites d'un entretien qu'elle ne pouvoit plus détourner. Après les premières civilités , on acheva ensemble le tour de l'allée ; & loin de se séparer , Fanny fut la première à proposer de faire un autre tour. Ma sœur remarqua que son attachement pour cette nouvelle compagnie augmentoit à mesure que Cecile se mêloit dans l'entretien , & que marchant sur la même ligne , elle tournoit à tous momens la tête pour la regarder. Elles paroissoient toutes deux également attentives aux mouvemens l'une de l'autre , & comme étonnées de trouver tant de plaisir à se voir & à s'entendre. On continua de se promener aussi long-tems que la

faison le permettoit ; & lorsqu'en se retirant , on passa vers le quartier où Fanny étoit logée , ma sœur fut encore plus surprise qu'après l'aversion qu'elle lui avoit marquée pour toutes sortes d'amusemens & de compagnies , elle proposât aux deux Etrangères de venir se délasser dans son appartement. Sa proposition fut acceptée avec joye. On passa une partie de la soirée à s'entretenir avec autant de familiarité & de douceur , que si l'on s'étoit connu depuis long-tems. Fanny avoit placée Cecile auprès d'elle. Elle la combla de caresses , & en la quittant , elle parut la voir partir à regret.

Il n'étoit pas surprenant que mon épouse prît de l'inclination pour une jeune personne qui avoit mille qualités charmantes , & ne la connoissant point , elle n'avoit aucune raison de la regarder avec d'autres yeux que ceux de l'admiration & de la tendresse que sa seule figure étoit capable d'inspirer. Mais Cecile , qui m'aimoit toujours avec la même ardeur , & qui devoit redouter d'autant plus Fanny qu'elle éprouvoit elle-même le pouvoir de ses charmes , comment se rendroit-elle si aisément à une inclination qui paroïssoit combattre ses plus chers intérêts ? Le cœur connoît-il jamais les raisons qui peuvent justifier ses penchans ? Aussi touchée peut-être de la satisfaction qu'elle trouvoit auprès de mon épouse , que celle qu'elle avoit ressentie auprès de moi , elle cédoit à l'impression du plaisir présent , & j'étois oublié dans les momens qu'elle passoit avec elle. Bien-tôt cette ardeur de la voir augmenta tellement , qu'elle étoit du matin au soir dans sa chambre. Ma sœur & sa mere , qui prévoyoiént tôt ou tard un éclaircissement dangereux de la part de Fanny , & qui les regardoient comme destinées un jour à se

hair , la faisoient souvent apeler pour interrompre des communications qui les allarmoient. Elle obéissoit sans résistance ; mais aussi-tôt qu'elle pouvoit se dérober aux yeux de sa mere , elle se hâtoit de retourner où son penchant l'entraînoit.

Pendant ce tems-là j'étois languissant dans mon lit , sans pouvoir me remettre du trouble que m'avoient causé le discours de Madame & la vuë de mon épouse. J'avois reçu la lettre de ma sœur par les mains de M. de R.... qui me déguisant toujours ce qui étoit arrivé , feignit , en me la remettant , de la tenir d'un Exprès que les Dames m'avoient dépêché pendant leur route. Il en ignoroit la principale partie , & ma sœur le faisoit servir adroitement à ses vuës. Je crus devoir garder avec lui le même secret , quoique les espérances vagues & tardives qu'elle vouloit m'inspirer ne fissent pas sur moi l'effet qu'elle s'en étoit promis. Mon cœur n'étoit plus capable de se laisser tenter par des possibilités & des vrai-semblances. Son sort étoit comme décidé. Loin de s'arrêter à des motifs d'espérance , ses desirs mêmes étoient éteints ; ou si dans ses agitations passionnées il souhaitoit aveuglement de retrouver Fanny avec son innocence , il n'en étoit que plus malheureux en revenant bien tôt à sentir qu'il s'étoit occupé d'une chimère.

Cependant tant de démarches & de soins me faisoient juger qu'elle étoit pressée d'un sincère repentir , j'examinai si ce sentiment étoit du moins une réparation suffisante pour les cruels outrages que j'avois reçus. Je pesois l'offense & l'expiation. Indépendamment de l'honneur , qu'il étoit peut-être aisé de mettre à couvert en prenant le parti de se retirer dans quelque solitude éloi-

gnée des hommes , je me demandois si le retour d'un cœur qui m'avoit trahi , pouvoit jamais compenser un amour aussi tendre & aussi constant que le mien , si j'avois par conséquent le moindre espoir de retrouver mon bonheur en retrouvant l'objet dont je l'avois fait dépendre ; & si la privation absolue n'étoit pas moins insupportable qu'une possession imparfaite & pleine de trouble , qui me laisseroit à gémir autant sur ce que j'aurois retrouvé , que sur ce qui me manqueroit toujours. Affreuse situation , disois-je ; on m'offre tout ce que j'ai désiré pour être heureux , & je me sens moins d'ardeur que de répugnance à l'accepter. Es-tu donc changée , misérable Fanny , ajoutois-je en m'attendrissant , & ces charmes invincibles qui t'avoient acquis tant d'empire sur toutes mes affections , ont-ils perdu leur pouvoir ? Ne t'ai-je pas vû au contraire plus belle & plus touchante que jamais ? Achève donc ta victoire. Qui t'empêche ? Je combats pour toi. Que te manque-t'il pour te faire adorer , si tu es telle que tu devois toujours être , & que tu parois encore ? Mais , malheureuse ! reprenois-je , qu'as-tu fait de ton honneur & de ta vertu ? Ce n'est pas toi que je retrouve , c'est ton fantôme ; car je faisois consister tes charmes dans les qualités inestimables de ton cœur , & je n'ai plus d'espérance de les y retrouver. Je me représentois en même-tems Cecile , pure , innocente , simple dans sa conduite & dans ses desirs , faisant pour moi le premier usage de la bonté de son cœur & de la tendresse de ses sentimens : cette charmante image achevoit d'imposer silence à tous les mouvemens qui s'élevoient en faveur de Fanny ; & si je desespérois d'être heureux sans elle , je m'obstinois à chercher d'un autre côté le dédom-

agement d'un bonheur auquel je ne devois plus prétendre.

M. de R. . . . ne fit pas difficulté de m'apprendre que Madame s'étoit fait amener Gelin, & qu'elle l'avoit entretenu secrètement pendant plus d'une heure. Mais il n'étoit pas mieux informé que le Public des circonstances de cet entretien. D'ailleurs toute son attention étoit tournée vers sa femme & sa fille, dont il ne s'apercevoit pas que ses plaintes & ses sollicitations parussent avancer beaucoup la liberté. Il se passa plus de quinze jours, pendant lesquels il pressa inutilement tous ses amis, sans en trouver même un seul, qui osât solliciter ouvertement pour lui, tant la rigueur de la Cour commençoit à se déclarer contre les Protestans. Mais au moment qu'il s'y attendoit le moins, il reçut ordre de se rendre à Saint Cloud; & sa joie fut égale à sa surprise, lorsque Madame, après lui avoir fait quelques reproches de ce qu'il avoit paru se défier de sa protection, lui presenta une Lettre de cachet qui portoit la délivrance de quelques Dames Angloises nouvellement renfermées à Chaillot. Leur nom y étant expliqué avec quantité d'autres circonstances, on ne pouvoit s'y méprendre. C'étoit la meilleure voie que cette excellente Princesse avoit cru pouvoir employer pour éviter les difficultés & les longueurs. Elle avoit représenté au Roi que ma Sœur reprenant la route de notre Patrie avec sa fille & deux personnes qui les accompagnoient, elles avoient été arrêtées par un mal entendu, & contre l'intention de S. M. qui avoit toujours traité les Etrangers avec toutes sortes de faveurs. Sa recommandation avoit eu tout le succès que le Roi ne pouvoit lui refuser, sur-tout pour des Dames de sa Nation, & dans une conjoncture où ce Prince

cherchoit à lui marquer sa reconnoissance. Mais dès que le trouble de la douleur avoit empêché M. de R. . . . de se souvenir de mes enfans , lorsqu'il étoit venu porter ses premières plaintes à Madame , le transport de sa joye ne lui permit pas non plus d'y penser en recevant une grace si inespérée. Il n'en eût pas coûté plus de peine pour les faire comprendre dans l'ordre du Roi ; au lieu que dans la suite , cette seconde faveur fut moins facile à obtenir. Madame ignoroit comme moi que mes deux fils eussent été arrêtés ; car sa bonté qui alloit jusqu'à s'informer tous les jours de l'état de mes blessures , lui auroit fait compter pour quelque chose le plaisir de remettre dans les bras d'un pere tendre ce qu'il a de plus cher.

C'étoit par des Actions de cette nature , dont tout le cours de sa vie avoit été composé , que cette incomparable Princesse sembloit se préparer au coup funeste qui la menaçoit. Malheur terrible, & sur lequel je ne passerois pas si rapidement , si la bienséance me permettoit de révéler comme le sujet de mon affliction particulière , l'objet des pleurs & des regrets publics. Cependant n'est-il pas des égaremens pardonnable à la douleur ? J'oserais dire qu'épuisé de force , comme je l'étois déjà , je n'en aurois pas trouvé assez pour résister au spectacle que j'eus le même jour à Saint Cloud , si la Princesse n'eût pris soin elle-même de modérer un desespoir dont elle s'aperçût , par les consolations qu'elle connoissoit propres à me fortifier. Jour étrange , où je trouvai la source d'un nouveau bonheur dans un des plus grands malheurs de ma vie !

Ce fut un quart-d'heure après avoir communiqué l'ordre du Roi à M. de R. . . . qu'ayant pris quelques rafraîchissemens convenables à la

faison , elle ressentit tout-d'un-coup de si violentes douleurs , que les Médecins , qui s'aperçurent du changement de son visage & de l'altération de son poulx , désespérèrent au même moment de sa vie. Le bruit en vint aussi-tôt jusqu'à moi. Je ne consultai rien. Le zèle suppléa à mes forces. Me faisant porter dans un fauteuil sur les bras de mes gens , j'arrivai au Château , qui retentissoit des cris d'une foule de Peuple que le malheur public avoit déjà rassemblé. J'étois trop connu pour trouver de la difficulté au passage. J'entrai ; hélas ! dans quel état vis-je Madame ? Déjà pâle , défigurée , les lèvres livides , & les yeux presque éteints. Ses convulsions l'agitoient toujours avec la même violence. Elle jettoit par intervalle des cris aigus qui pénétoient les Assistans d'horreur & de compassion. Tous les secours qu'on la forçoit d'accepter sembloient augmenter ses douleurs. Ciel ! quelle impression ce spectacle ne fit-il pas sur moi ? J'étois debout , appuyé sur les bras de deux de mes gens. Je sentis plus d'une fois mes forces prêtes à défaillir. La Princesse m'aperçut. Elle me fit signe d'approcher : les accès de son mal ne faisant que redoubler continuellement , elle ne put tout-d'un-coup se composer assez pour m'expliquer ses volontés ; de sorte qu'étant près d'elle , j'eus pendant plus d'un quart-d'heure le cruel tourment de la voir souffrir sous mes yeux , & de recevoir autant de coups mortels que je lui entendois pousser de cri & de soupirs. Enfin son courage lui faisant surmonter un moment la force de ses peines : je meurs , me dit-elle , d'une voix basse. Les vûes du Ciel sont impénétrables , & je dois les adorer. Vous perdez une Amie ; je vous aurois réconcilié avec votre Epouse. Un autre achèvera mon ouvrage. Je la crois

innocente , & je ne voudrois pas vous tromper. Attendez le retour de Briand que j'ai envoyé à Bayonne. Comme ma douleur & ma reconnoissance ne pouvoient s'expliquer que par mes soupirs & mes transports : vous vous agitez trop , reprit-elle en se faisant un nouvel effort ; votre propre situation ne vous promet pas d'être ici. Allez , & quand vous serez heureux , souvenez-vous que j'ai pris part à votre bonheur. Je me jettai à genoux pour lui exprimer la violence de mes sentimens. Elle m'ordonna de retourner chez moi. On m'offrit quelque secours pour m'aider à lui obéir. Ma résolution néanmoins étoit de demeurer dans sa chambre , apuyé contre une fenêtre , où ma foiblesse me contraignit de me faire conduire ; mais m'ayant encore aperçû , elle me fit signe de la main de me retirer.

Je passai dans l'anti-chambre , où je me jettai dans le fauteuil qui avoit servi à m'aporter ; & le visage couvert de mes deux mains , autant pour cacher mes larmes , que pour éviter la vue de tout ce qui pouvoit interrompre ma douleur , j'adressai au Ciel toutes les plaintes que mes continuels malheurs m'avoient rendues si familières. Hélas ! étoient-elles capables d'obtenir du Ciel ce qu'il refusoit à la grandeur , à la beauté , à tous les charmes & à toutes les vertus réunies ! Madame expira avant la nuit , sans que rien eût pu suspendre un moment ses douleurs. J'entendis les gémissemens dont la tendresse publique accompagnoit son dernier soupir , & n'ayant plus rien de favorable à espérer dans un lieu où je recevois un coup si funeste , je repris aussi-tôt le chemin de ma maison.

Mais cette dernière réflexion fut vérifiée au même moment par la rencontre du P.... qui se presenta pour me saluer en me voyant sortir de

l'appartement. Il prit un air affligé : Vous me voyez doublement sensible à la perte commune , me dit-il d'un ton affecté ; car je sens tout à la fois la vôtre & la mienne. Dans le malheur qui s'obstine à vous poursuivre , vous ne sçauriez trop regretter une Princesse qui vous estimoit , & dont la protection vous étoit assurée. Cependant , ajouta-t'il , si vous faites quelque fond sur mon amitié , soyez sans inquiétude pour votre famille & pour celle de M. R... Nous ne serons pas long-tems à vous trouver d'autres Protecteurs. Il me croyoit sans doute informé de tout ce que j'ignorois , & la promesse qu'il me fit aussi tôt de veiller lui-même à l'éducation de mes deux Fils , auroit pû me faire ouvrir les yeux sur une partie de ce qu'on m'avoit caché , si les lettres que je recevois continuellement de ma Sœur ne m'eussent rassuré contre toutes sortes de défiances. Je pris donc ses offres & ses promesses pour une suite de ses anciens artifices , & croyant ma Famille & celle de M. de R... en sûreté , je me flâtai que mon innocence suffiroit désormais pour me défendre. Cependant voulant suivre le dessein que j'avois formé de me défaire honnêtement d'un homme si dangereux , je le remerciai de ses sentimens , & j'éloignai d'autant plus les lumières que j'aurois pû tirer du reste de son discours , que j'affectai de ne rien dire de ma famille , & de faire toujours retomber le mien sur le malheur présent qui devoit nous occuper. Il m'offrit de m'accompagner jusqu'à ma maison pour y passer la nuit J'eus l'adresse d'écartier encore cette proposition , sous divers prétextes qui ne pouvoient l'offenser. Enfin lorsque je me disposois à lui dire adieu , il me demanda ce que j'avois résolu de faire de mon assassin , & si je n'entrois pas dans les vues de Mada-

me , qui avoient toujours été de lui sauver la vie. Ma réponse ne fut pas incertaine. Oüi , lui dis-je , je lui pardonne malgré toutes les raisons que j'ai de le haïr , & je renonce volontiers au droit que j'ai de solliciter son supplice : mais la curiosité me porte à sçavoir de lui-même pourquoi il en vouloit à ma vie. Cette sincérité fut une indiscretion. La conduite de Madame avoit été si prudente , que n'ayant communiqué le secret de cette affaire qu'à un petit nombre de personnes dont elle connoissoit la sagesse , il ne s'en étoit répandu dans le Public que les circonstances qui avoient éclaté d'elles-mêmes , c'est-à-dire , mes blessures & la hardiesse d'un scélérat qui avoit entrepris de m'assassiner en plein jour. Le P. lui même n'y soupçonnoit point d'autre mystère qu'une vengeance méditée , qu'il regardoit comme la suite d'une querelle ordinaire. Mais lorsqu'il m'entendit parler d'anciennes raisons de haine , & du desir que j'avois d'entretenir le Prisonnier , il conçut qu'il étoit échappé quelque chose à sa pénétration ; & la curiosité qu'il eut de l'entendre , devint beaucoup plus vive que la mienne. Il ne m'en témoigna rien ; mais comme on n'avoit accordé jusqu'alors à personne la liberté de le voir , il pensa d'abord à se la procurer. En suposant les Officiers de la Justice disposés à suivre les intentions de Madame , c'étoit ma volonté qu'ils devoient consulter ; cette pensée lui fit venir celle de m'engager dès le même soir à faire déclarer au Bailly que je me desistois de toutes sortes de poursuites , & que je le priois seulement d'attendre , pour relâcher Gelin , que j'eusse tiré de lui quelques éclaircissemens dans la prison. Je me fis d'autant moins presser , qu'il employa les motifs les plus touchans de l'humanité & de la Religion.

C'étoit me livrer néanmoins à la malignité de deux ennemis , qui n'avoient besoin que d'être liés pour me perdre.

Mais ne m'étoit-il pas pardonnable de manquer de prudence dans l'abattement où j'étois ? J'arrivai chez moi si pâle & si épuisé des forces , que mes gens se demandoient l'un à l'autre en pleurant , quand je recevrois le triste office que je venois de rendre à Madame. M. de R. . . . étoit absent. Je n'avois que Madame Lallin à qui je pusse parler avec une certaine ouverture. Je lui confessai que je ne croïois plus ma mort éloignée ; & que pour comble de malheur , ma vie qu'elle voyoit à l'extrémité , n'étoit pas plus en danger que ma vertu & ma raison ; car cette opiniâtreté du sort , ajoutai-je , qui s'attaque à tout ce qui m'est cher , & qui non content de ma ruïne , se plaît à détruire tout ce qui est propre à me soutenir ou à me consoler , cette conspiration de tout ce qui me touche ou qui m'approche , à me troubler l'esprit & à me déchirer le cœur , triomphe enfin de ma patience , & me réduit au dernier desespoir. On m'avoit mis au lit ; je tournai le visage contre mon chevet en finissant ces paroles , & le pressant de tout ce qui me restoit de force , je me livrai aux noirs sentimens que cette pensée étoit capable de m'inspirer. Ainsi , soit pour l'esprit , soit pour le corps , j'étois comme au dernier terme où l'infortune & la douleur pussent me réduire.

Ce n'est pas sans raison que je fais observer cette triste époque. Il falloit faire connoître la mesure de mes maux pour donner une juste idée du changement qui étoit prêt à les suivre ; car si mon desespoir étoit monté au plus terrible excès , il touchoit à sa fin , & par des révolutions inespérées , c'étoit dans les horreurs d'une

situation si funeste que le Ciel alloit faire lever l'aurore de mes plus beaux jours. Prodige de sa puissance ! O ! que le passage est doux d'un abîme de deuil & d'amertume à des commencemens de joye & d'espérance. Mais comment ferai-je comprendre ce changement à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé ? Qu'ils ne perdent pas un mot de ma narration , s'ils veulent être bien-tôt plus attendris par les excès de ma joye , qu'ils ne l'ont été par tous mes malheurs.

L'inquiétude que M^e. Lallin eut pour ma vie lui fit employer tant d'adresse & d'effort pour me faire accepter quelques soulagemens , qu'elle dût enfin mon consentement à ses importunités plutôt qu'à ses persuasions. Je pris quelques liqueurs fortes qui ranimèrent un peu mes esprits. Ma foiblesse avoit eu presque autant de part que la douleur , à l'espèce d'égarement où j'étois tombé ; ainsi je me trouvai , si-non avec moins de tourment , du moins avec plus de vigueur animale pour les supporter. Madame Lallin n'oubliant pas que les Chirurgiens recommandoient sans cesse qu'on ne me permit point de m'abandonner à mes réflexions , crut cette précaution encore plus nécessaire pour le redoublement de tristesse où elle me voyoit , lorsqu'elle se fut efforcée en vain de faire changer d'objet à mon imagination , elle se figura que ne pouvant y réussir , il valoit mieux me parler du sujet même de mes peines , que de me laisser seul à les devorer. Dans cette idée elle m'engagea adroitement à lui raconter ce que j'avois vu à S. Cloud , & ce que je pensois du tragique accident qui nous avoit enlevé Madame. Je satisfis sa curiosité avec ardeur. Je commençai un détail d'autant plus touchant , que mon cœur s'interressoit à chaque circonstance , & qu'en représentant le mal-

heur de cette Princesse , je faisois recit de mes propres peines. Je n'omis pas un soupir, un regard, un mouvement de Madame, ni sur-tout une des précieuses paroles qu'elle m'avoit adressées, & qui étoient gravées au fond mon de cœur. J'ignore si ce fut avec réflexion que Madame Lallin m'arrêta au milieu de mon discours, ou si ce fut la seule envie d'attirer de plus en plus mon attention au-dehors, en la partageant par des questions vagues & souvent interrompues : la suite des événemens ne m'a jamais permis de l'apprendre d'elle-même ; mais lorsqu'elle m'eut entendu répéter le dernier adieu de Madame, elle s'agita sur sa chaise en me regardant avec surprise. Étonné moi-même de son mouvement, j'attendis qu'elle s'expliquât. Vous ne me paroissez pas aussi frappé que moi, me dit-elle, de cette étrange déclaration de Madame. Quoi, au dernier moment de sa vie, elle vous a protesté qu'elle croyoit votre épouse innocente ! Madame Lallin n'ajouta rien, & je demeurai sans pouvoir lui répondre. Nous continuâmes long-tems de nous regarder d'un air interdit. Elle paroissoit attendre quelque éclaircissement que je ne lui donnois point. J'attendois d'elle de mon côté quelque autre réflexion qui pût faciliter ma réponse ; ou plutôt pénétré tout d'un-coup de la manière dont cette question s'étoit présentée à mon esprit, je tâchois de rapprocher cent idées qui se choquoient dans leur confusion ; & voulant trop embrasser d'une seule vuë, je n'apercevois rien qu'à travers d'épaisses ténèbres.

Il est certain que dans mes funestes préjugés, d'ailleurs plein du trouble que j'avois senti à la vuë de Madame, j'avois fait peu d'attention au témoignage qu'elle avoit rendu à Fanny. Peut-être même qu'avec plus de réflexion je n'y eusse

reconnu dans toutes ses démarches précédentes ; qu'une bonté trop crédule & portée d'elle-même à s'aveugler. Mais soit que le premier mouvement d'une personne aussi désintéressée que Madame Lallin fit sur moi des impressions moins suspectes , soit que le Ciel touché de mes peines , eût marqué ce moment pour les finir , je considérai ce que je venois de me rapeler sous une face toute différente. Plus je vins à démêler mes idées , plus je crus voir clairement que l'innocence de Fanny ne devoit plus paroître impossible. Car Madame n'ayant pû me tromper en expirant , il ne m'étoit pas permis de douter qu'elle n'en eût l'opinion qu'elle m'avoit marquée : or cette Princesse n'ignoroit pas que Fanny étoit partie de Sainte-Hélène avec Gelin ; d'où je conclus qu'il y avoit quelque mystère dans sa fuite qui pouvoit s'accorder avec son innocence.

Je communiquai ce raisonnement à Madame Lallin. Il fit la même impression sur elle. Cependant, continuai-je , je n'ai à lui reprocher que sa fuite ; car dans sa conduite ni dans ses inclinations , je n'ai jamais rien remarqué qui m'ait pû faire soupçonner sa vertu. Depuis que le hasard me l'a fait retrouver à Chaillot , je n'entends parler que de ses larmes ; en verse-t-on tant pour un crime volontaire ? Et si je l'accusois d'avoir marqué trop peu d'impatience pour se justifier , depuis qu'elle me sçait si près d'elle , ou trop peu d'ardeur pour me revoir , n'est-il pas vrai qu'elle est douce & timide , & que sentant peut-être bien des apparences contre elle , l'incertitude & la crainte l'arrêtent plus que ses remords ? D'ailleurs elle m'a fait parler par le Chapelain , elle a mis Madame dans ses intérêts , elle est venue ici avec elle , & j'ai assez remar-

qu'elle étoit furieusement agitée. Pourquoi me chercher, si elle me hait ? Pourquoi tant de regrets & de pleurs, si elle m'a quitté volontairement ? Pourquoi se plaindre de ma dureté & gémir même de mes projets de séparation, s'il étoit vrai qu'elle m'eût trahi ?

A mesure que ces réflexions s'étendoient dans mon esprit, je sentoie des mouvemens de cœur que j'avois peine à contraindre ; & dans le tems même que je les combattois encore, il me sembloit que j'aurois trouvé une douceur extrême à m'y livrer. J'interrogeois Madame Lallin. J'interrompois ses réponses pour lui faire aussi-tôt d'autres questions. Je me tournois à tous momens dans mon lit, avec l'inquiétude d'un homme pressé qui ne peut se fixer à rien. Dans certains momens j'aurois poussé volontiers un cri de joye, & le moment d'après je tombois dans une sombre méditation qui me replongeoit dans toutes mes peines. Mais quelle explication donner à cette fuite, repris-je en m'adressant à Madame Lallin ? Croyez-vous que Gelin, adroit & hardi comme vous le connoissez, eût trouvé le moyen de l'enlever pendant son sommeil & le mien ? Ou plutôt ne lui auroit-il pas persuadé le matin, que j'étois allé au Port, & que je souhaitois qu'elle y vint avec moi ? Il l'auroit ainsi trompé d'autant plus barbarement, qu'il auroit abusé de la soumission aveugle qu'il lui connoissoit pour toutes mes volontés. Quelle auroit été sa surprise en se voyant au pouvoir d'un perfide ! Dieux ! l'aura-t'il du moins respectée. . . . Mais je m'abandonne à des craintes insensées. Le Capitaine François étoit un homme d'honneur, qui n'aura pas favorisé les lâches entreprises d'un infâme ravisseur. Lui, son Epouse, vous verrez que le traî-

tre de Gelin les aura tous séduits par des affectations d'honneur & de vertu. N'avoit-il pas eu l'adresse d'en imposer à mon Frere, qui étoit le plus éclairé & le plus prudent de tous les hommes ! Hélas ! avec quelle facilité n'aura-t'il pas fasciné les yeux de l'innocente & crédule Fanny !

L'espérance, qui s'insinuoit ainsi dans mon cœur, y faisoit déjà renaître des sentimens si tendres, que j'avois besoin de tous mes efforts pour les modérer. Madame Lallin s'en aperçut, & je dois lui rendre cette justice, qu'elle contribua à les augmenter par ses réflexions, comme elle avoit servi à les faire naître par son premier étonnement. Elle étoit si éloignée de s'attribuer quelque part à nos infortunes, qu'elle prit ce moment pour achever de m'attendrir, en me confessant ce qui s'étoit passé entre elle & Fanny le jour que j'avois reçu la visite de Madame. J'ignorois, me dit-elle, qu'elle fût avec la Princesse, & le péril où j'appris que vous étiez m'ayant fait accourir à votre appartement, je fus surprise au dernier point de me trouver vis-à-vis d'elle à l'entrée de votre anti-chambre. Quelques mouvemens de chagrin, que je devois bien pardonner à sa situation, la porterent à me traiter avec mépris ; & dans la première chaleur je ne pus m'empêcher de lui faire une réponse piquante. C'est une cruauté que je me reprocherai toute ma vie. J'en fus punie sur le champ par la douleur que j'eus de la voir tomber sans connoissance, & faire éclater son desespoir en mille manières aussi-tôt qu'elle fut revenue à elle-même. Ah ! je n'oublierai jamais ce triste spectacle, ajouta Madame Lallin. Les fausses douleurs & les fausses vertus n'ont point un langage si touchant, ni des procédés si naturels.

Dès le même jour , me dit-elle encore , je vous aurois appris cette aventure , je vous aurois confessé mes remords ; mais vous n'étiez point en état de m'entendre. J'ai toujours différé par les mêmes raisons. Aujourd'hui que vos propres sentimens m'encouragent , je puis vous découvrir les miens avec liberté ; je ne ferai plus difficulté de vous dire . . . Elle s'arrêta en finissant ces derniers mots , comme si elle eût craint de s'être trop engagée , je la priai de continuer avec la même franchise , en lui protestant que mon cœur ne pouvoit être flâté par un endroit plus sensible. Elle se fit presser long-tems. Que vous dirai-je , reprit-elle enfin ? Si vous me forcez de parler , je me ferois violence aussi pour me taire. J'ai pensé bien des fois que dans vos nouveaux projets d'engagement on pouvoit vous reprocher un peu de précipitation ; qu'une femme que vous retrouvez dans un Couvent , & que ni la violence , ni l'âge , ni l'altération de ses traits n'ont pas forcée de se retirer du monde , méritoit d'être entendue ; que ses pleurs étoient une autre raison qui demandoit d'être approfondie ; qu'il y a des événemens dont il ne faut jamais juger par les apparences ; qu'on risque d'ailleurs beaucoup plus qu'on ne s'imagine à se priver de ce qu'on a cru long-tems nécessaire à son bonheur ; parce que si le cœur trouve toujours aisément de quoi s'amuser , il ne rencontre pas deux fois ce qui est capable de le rendre heureux ; elle ajouta qu'à la vérité Cecile étoit aimable ; mais que si je voulois qu'on s'expliquât sincèrement , j'étois accoutumé à Fanny , & que dans un caractère tel que le mien , ces habitudes ne se rompent jamais. Elle fut interrompue au milieu de ces discours par l'arrivée de M. de R. . . Il m'apportoit une lettre de ma Sœur , que je lus avidement. Elle étoit plus

flâteuse encore que les précédentes ; & quoi-
qu'elle ne m'apprit rien de plus clair , la disposi-
tion où j'étois me fit prendre chaque motif d'espé-
rance pour un nouveau degré de certitude. Mon
sang bouilloit dans mes veines , mais c'étoit d'une
chaleur délicieuse , & dont tous les mouvemens
sembloient me rendre autant de degrés de force
& de vie. Je me contraignis néanmoins devant
M. de R. . . Après m'avoir entretenu un moment
de la mort imprévuë de Madame , il me dit que
nos deux familles demeurans sans défense par un si
funeste accident , il étoit résolu d'aller passer quel-
ques jours à Roüen , pour s'assurer si elles pou-
voient s'y arrêter sans péril ; mais qu'avant son
départ , il vouloit voir panser mes playes & sça-
voir des Chirurgiens quel rapport il en devoit faire
à ma Sœur. Je consentis à lui donner cette satis-
faction sur le champ. Avec beaucoup de foiblesse
on me trouva des signes si heureux , qu'ils
firent mieux augurer que jamais. Je demandai
du papier ; & dans l'ardeur de mille sentimens ,
qu'il m'étoit impossible d'éclaircir , j'écrivis seule-
ment ces deux mots à ma Sœur : » Ah ! si vous ne
» prenez pas plaisir à me tromper , ne suspendez
» pas plus long-tems ma vie ou ma mort. Mais
ce qui paroîtra fort étrange , c'est qu'après avoir
relû ce que je venois d'écrire , toute la force des
sentimens dont j'étois rempli , ne m'empêcha
point de me souvenir de Cecile. J'ajoutai quel-
ques lignes , par lesquelles je me plaignois à ma
Sœur du silence qu'elle paroissoit affecter sur
cette chère personne , & je la priois dans les
termes les plus tendres de ne rien perdre de
l'affection qu'elle avoit toujours marquée pour
elle. M. de R. . . me quitta le même soir pour
aller faire les préparatifs de son voyage.

Le mélange de tant de passions qui m'avoient

agité , & la fatigue de la joye comme celle de la douleur , me fit tomber presqu'aussi-tôt dans le plus profond sommeil que j'eusse goûté depuis long-tems. Il fut même accompagné de plusieurs songes agréables , qui me firent ressentir sans interruption pendant toute la nuit , mille douceurs auxquelles je n'aurois osé me livrer pendant le jour. Le nouvel apareil qu'on avoit mis à mes blessures , contribua aussi sans doute à me procurer un repos si nécessaire après tant de trouble. Il étoit presque midi lorsque je m'éveillai. Je fis apeler Madame Lallin , & ses dernières réflexions n'étant point sorties de ma mémoire , je lui confessai qu'elles avoient fait assez d'impression sur moi pour me porter à suivre son conseil. Je ne m'étois endormi qu'après avoir pris cette résolution. Si j'avois ma Sœur avec moi , lui dis-je , je ne vous chargerois point d'une commission qui n'est pas sans difficulté , sur-tout après le démêlé que vous avez eu avec Fanny. Mais je n'ai que vous à qui je puisse donner ma confiance ; & quand il lui resteroit quelque ressentiment , elle l'oublieroit après vous avoir entenduë. Mon impatience ne me permettoit point de retarder ce qui peut être exécuté aujourd'hui. J'irois moi-même ajoutai-je , je ne perdrois pas un instant , si j'osois me fier à mes espérances , & si je ne me défois encore plus de mes desirs. Allez , rapportez-moi les éclaircissemens que vous me reprochez vous-même d'avoir négligés. Sur-tout ménagez la triste Fanny ; épargnez-lui tout ce qui pourroit sentir la plainte. N'exigez pas trop d'elle. Je ne demande à retrouver que son cœur & sa vertu. Madame Lallin accepta ma proposition avec zèle. Mais elle jugea que pour préparer mon Epouse à une visite qu'elle avoit si peu de raison d'attendre , je devois la lui faire annon-

cer par un de mes gens , avec quelques témoignages d'honnêteté & d'affection qui pussent prévenir ses défiances. Je donnai les mains à tout , & sur le champ je fis partir Drink , le plus fidèle de mes domestiques.

J'employai le tems , jusqu'à son retour , à conjurer Madame Lallin d'entretenir fidèlement dans mes vuës , à lui dicter des expressions , à lui recommander sur-tout de mettre de la douceur dans ses premiers termes , & jusques dans ses regards , & de ne rien présenter d'effrayant à l'imagination de Fanny. Enfin nous vîmes arriver Drink. Son visage ne me promit rien de favorable. Il devenoit ce qui étoit capable de me réjouir ou de m'affliger. Sa Maîtresse , me dit-il tristement , étoit partie le matin du même jour pour retourner en Angleterre. Partie ! m'écriai-je , en ne saisissant que trop vite tout ce qu'il y avoit d'affreux pour moi dans cette nouvelle trahison de la fortune , hélas ! que deviennent mes espérances ! Elle est partie , continuai-je avec le même transport , parce qu'après la mort de Madame , dont elle avoit gagné adroitement l'esprit , il ne lui reste plus personne sur qui elle ose faire l'essai de ses artifices. Elle est partie , n'en doutez pas , parce que demeurant à découvert , elle a senti combien il lui seroit difficile de m'en imposer à moi-même. En un mot elle a désespéré de me tromper. Madame Lallin , à qui j'adressois ces furieuses paroles , convint que j'avois raison d'être irrité d'un tel contre-tems. L'état de ma santé suffisoit seul pour arrêter une femme , à qui l'on auroit supposé pour moi les moindres sentimens d'estime & de considération. Nous fîmes répéter plusieurs fois à Drink la réponse qu'il m'avoit rapportée. Enfin dans l'obscurité où elle nous laissoit ,

Madame
Lallin

Lallin me pria de suspendre mon jugement , & d'approuver le dessein qu'elle avoit d'aller prendre elle-même des informations à Chaillot. Mais je me rendois digne de tous les nouveaux malheurs que je craignois , en cédant si facilement à mes défiances. Toutes les puissances du Ciel étoient occupées de mon bonheur , & dans le tems que je m'affligeois encore de quelques apparences chagrinantes , j'avois déjà assez de sujets de me croire heureux pour mourir peut-être de joie , si la prudence de ma Sœur ne m'eût ménagé toutes ces connoissances par degrés. De quels traits n'ai-je pas besoin pour expliquer tant de miracles ?

On n'a pas perdu de vuë sans doute la tendre liaison qui s'étoit formée entre Fanny & Cecile. Loin de s'altérer par l'habitude , elle s'étoit fortifiée de jour en jour , jusqu'à faire délibérer à Madame de R... & à ma sœur s'il ne valoit pas mieux interrompre tout-à-fait ce commerce , que de les exposer toutes deux à se haïr tôt ou tard autant qu'elles paroïssent s'aimer. Il étoit dur d'en venir à ce remède ; mais lorsque non contentes de se voir continuellement , & de se combler de caresses , elles demandèrent à Madame de R... la permission de passer ensemble la nuit comme le jour , ma sœur qui se crut obligée d'épargner à Cecile des chagrins qu'elle croyoit inévitables , ne balança plus à presser sa mere de rejeter cette demande , & de faire naître même quelque prétexte pour la retenir près d'elle. Madame de entrant dans cette vuë par des raisons toutes différentes , pria ma sœur d'être témoin des ordres qu'elle étoit résoluë de donner à sa fille. Sans prendre un autre ton que celui de l'amitié , elle ne laissa pas de lui reprocher sérieusement la préférence qu'elle donnoit

sur elle à une Etrangère ; & venant en particulier au desir qu'elle marquoit de prendre un lit dans son appartement , elle lui demanda si elle se souvenoit bien des engagemens qu'elle avoit avec moi , & si elle ne craignoit point de me chagriner en se liant si étroitement avec une Dame dont elle sçavoit bien que j'étois peu satisfait.

Cecile parut fort affligée de ce discours. Elle ne fit aucune réponse ; ses yeux qu'elle tenoit baissés , & quelques larmes qu'elle laissa couler , marquoient autant d'embarras que de tristesse. Enfin pressée de parler , elle lâcha la bride à ses pleurs , & elle pria sa mere de l'écouter. Vous outragez Madame Cléveland , lui dit-elle , mais vous ne la connoissez pas. Il est surprenant que Madame Bridge , qui n'ignore pas plus que moi son innocence & ses malheurs , me laisse le soin de la justifier. Je ne puis vous cacher qu'ayant pris autant de bonté pour moi , que j'ai conçu pour elle de respect & d'affection , elle m'a confié toute l'histoire de ses peines. J'en sçais assez pour me croire obligée , non-seulement par les loix de l'amitié & de la reconnaissance , mais encore par celles de l'honneur & du devoir à lui sacrifier le penchant que j'ai pour son Mari , & à n'épargner ni soins , ni repos , ni ma vie même , pour le porter à lui rendre la justice qu'il lui doit. Je n'aurai pas besoin d'efforts , ajouta-t-elle ; je n'ai pas oublié les sentimens qu'il conserve pour elle : c'est un cruel mal entendu qui a séparé deux cœurs faits l'un pour l'autre. Je trahis le secret de mon Amie ; mais vous , reprit-elle , en s'adressant tendrement à ma sœur , comment laissez-vous languir si long-tems l'innocence & la vertu ? A quoi tient-il que vous ne sachiez sçavoir à son Mari qu'elle est plus digne que jamais de ses adora-

tions , & qu'il lui a fait , en m'aimant , une infidélité dont il doit gémir toute sa vie ? Je sçais vos motifs , & l'état où il est encore , me force de les approuver. Mais croyez-vous que l'ignorance de son bonheur ne lui soit pas plus mortelle que ses blessures ? Hâtez-vous , reprit-elle encore. Je souhaite leur réconciliation plus que je n'ai désiré mon mariage , lorsqu'il m'a été permis de suivre le penchant de mon cœur.

Des sentimens si généreux , exprimés avec l'air de tendresse & de naïveté qui accompagnoit ses moindres discours , firent tant d'impression sur ma Sœur , qu'elle se leva avec transport pour l'embrasser. Elle confessa qu'ayant entretenu mon Epouse dès le jour de leur arrivée , elle avoit pris les mêmes idées de son innocence , & qu'elle n'avoit pas perdu de vuë un seul moment l'ouvrage de notre réconciliation. Ensuite faisant des excuses à sa Mere , de lui avoir caché une circonstance si importante , elle n'eut pas de peine à la faire convenir que dans les termes , où j'en étois avec sa Fille , la bienfaisance & l'amitié même avoient exigé d'elle les ménagemens qu'elle avoit observés. Mais elle revint aussi tôt à Cecile , dont elle ne se lassoit point d'admirer les sentimens. Elle la félicita d'être si tendre , si bonne , si généreuse , & elle recommença vingt fois à l'embrasser. Il ne fut plus question de lui interdire l'appartement de son Amie. Madame de R.... bien-tôt convaincuë elle-même de l'innocence de mon Epouse , comme elle l'étoit déjà de son mérite , ne fut pas la moins ardente à lui faire toutes les réparations qui convenoient à sa vertu. Ainsi Cecile eut toute la liberté qu'elle desiroit de vivre avec elle. Elle n'eut à la fin qu'une même chambre & un même lit. Sa Mere & ma Sœur commencèrent aussi

à ne les plus quitter un moment. Toutes les vuës & les résolutions se formoient de concert ; & jusqu'aux Lettres que ma sœur continuoit de m'écrire , qu'en suivant toujours son premier plan , qu'elle fit goûter à ses trois amies , chacune y fournissoit quelque chose , avec le même zèle & le même intérêt.

M. de R.... n'avoit pas été admis tout-d'un-coup à leur secret , par la seule résistance de Cecile , qui craignoit que cette connoissance ne refroidît un peu son amitié , qu'elle me croyoit nécessaire dans la triste condition où j'étois réduit. Cette injustice n'étoit pardonnable qu'à sa fille. Aussi ma sœur crut-elle devoir enfin à l'attachement qu'il m'avoit toujours témoigné , l'ouverture & les communications les moins réservées. S'il ne perdit point ses espérances sans regret , il fut assez généreux pour ne rien diminuer de l'affection qu'il avoit conçue pour moi & pour ma famille. Aussi-tôt même qu'il se crut bien éclairci , l'intérêt de Fanny , lui devint aussi cher que le mien. Il fit , suivant les lumières qu'il reçut de ma sœur , plusieurs démarches qui devoient servir à mon propre éclaircissement. Le soin qu'il prit de mes enfans fut encore un nouveau mérite aux yeux de leur mere & aux miens. Il lui procura la satisfaction de les embrasser , en la conduisant deux fois au Collège de Louis le Grand. Etant Catholique , elle fut un peu effrayée de les y voir renfermés pour leur éducation. C'étoit à quelques Religieux de cette Maison qu'elle devoit les lumières qui l'attachoient à l'Eglise Romaine , & l'étude qu'elle avoit apportée à les connoître , lui avoit fait prendre pour toute leur société des sentimens fort opposés à l'opinion que je m'en étois formée trop légèrement sur la conduite d'un particulier mal

intentionné pour son Corps. Cependant , son chagrin fut extrême , lorsqu'apprenant la révocation de l'ordre de la Cour que M. de R... avoit obtenuë par la protection de Madame , elle sçut que nos enfans n'y étoient point compris , & qu'il falloit de nouvelles sollicitations pour obtenir leur liberté.

En portant ce nouvel ordre à Chaillot , M. de R.... prit des arrangemens fort sages pour le départ & le voyage des Dames , qu'il étoit toujours résolu de conduire à Roüen chez Mylord Clarendon. La mort de S. A. R. ne fit que le confirmer dans ce dessein , & le porta même à l'exécuter avec plus de diligence. Mais il n'avoit pas prévu que le changement qui étoit arrivé à l'égard de mon épouse alloit faire naître plusieurs difficultés. La proposition de se séparer fut un coup terrible pour Fanny & pour Cecile. Ma sœur en fut elle-même embarrassée. Le succès de son plan lui paroissoit dépendre de sa présence ; & n'ayant pas moins d'inquiétude pour sa fille , que M. de R.... pour la sienne , elle ne pouvoit accorder le desir qu'elle avoit de demeurer , avec la nécessité où elle étoit de partir. Cependant , comme l'état où j'étois encore , ne lui permettoit pas d'entreprendre si-tôt l'éclaircissement qu'elle me préparoit , & qu'elle ne pouvoit même se montrer chez moi sans m'apprendre une partie de son aventure , qui m'auroit toujours laissé de l'inquiétude pour mes Enfans , il lui vint à l'esprit que le voyage de Roüen ne changeroit rien à ses desseins , & que sept ou huit jours qu'elle employeroit à conduire sa Fille & Cecile chez Mylord Clarendon , serviroient au contraire à me donner le tems de me rétablir. Elle pensa aussi que le séjour de Fanny à Chaillot ne pouvant plus servir qu'à re-

doubler son impatience & son chagrin , il seroit utile à son repos & à sa santé de sortir un peu de sa solitude , & de faire une espèce de promenade avec ses Amies. Cecile fut ravie de ce plan. Fanny eut à combattre le regret qu'elle avoit de s'éloigner de moi ; mais lorsque ma Sœur qui se confirma de plus en plus dans ce nouveau projet , lui remit devant les yeux que des préjugés tels que les miens , ne pouvoient se dissiper en un moment ; que la précipitation pouvoit m'être aussi pernicieuse qu'à elle ; enfin que l'ardeur devoit céder à la prudence , elle la fit consentir à partir dès le lendemain avec elle. Vous êtes adorée , lui dit flâteusement ma Sœur , & sûre , malgré tous les ressentimens passés , de reprendre bien-tôt tout votre ascendant sur le cœur de votre Mari ; mais considérez que nous avons des playes à fermer , & que de tous les coups qu'il a reçus de Gelin , les plus sanglans ne sont pas les plus difficiles à guérir.

La visite que je reçus le même jour de M. de R. & le soin particulier avec lequel il s'assura de l'état de mes blessures , n'étoient qu'une commission dont il avoit été chargé par les Dames. Son témoignage ayant achevé de les rendre tranquilles , elles partirent le lendemain sous sa conduite. Ma Sœur m'a raconté que ce voyage s'étoit fait avec tant d'agrément , qu'elle n'avoit pu s'empêcher de faire observer ce nouvel air de joye à ses compagnes , & de les en féliciter comme d'un heureux présage. Fanny sembloit avoir oublié toutes ses peines. Elle étoit charmée de se revoir en quelque sorte à la tête de sa Famille , & de se trouver comme rétablie dans une partie de ses droits. Cecile l'entretenoit dans cette gayeté par cent questions tendres & badines. Elle la traitoit tantôt de ma

première Femme , tantôt affectant un air sérieux , elle lui marquoit de l'embarras sur le rôle qu'elle auroit à soutenir avec moi dans notre première entrevue. Me dira-t'il encore qu'il m'aime ? demandoit-elle ; & cet agréable badinage les occupa pendant toute la route. Etant proche de Roüen , Madame de R. . . . qui étoit zélée Protestante , leur proposa de s'arrêter à Quevilly pour assister au Prêche. Ce Bourg , le seul avec Charenton où l'exercice de la Religion réformée fut souffert publiquement dans le voisinage de la Cour, est à peu de distance de Roüen, & n'étoit alors habité que par des Familles Protestantes. Il y avoit des écoles pour les enfans de l'un & l'autre sexe. Cecile y avoit été élevée , & Madame de R. . . . ne laissoit point passer d'année sans y venir renouveler sa ferveur avec elle. Outre ce motif ordinaire , comme elle se croyoit à la veille de quitter sa Patrie pour se retirer en Angleterre , elle vouloit proposer à la Nourrice de Cecile , qui ne subsistoit que d'une pension honnête qu'elle lui faisoit à Quevilly , de quitter aussi la France pour la suivre. C'étoit un Dimanche ; & le jour n'étant point avancé , elle comptoit qu'après avoir satisfait à sa piété & à sa reconnaissance , il resteroit assez de tems pour arriver chez Mylord Clarendon avant la nuit.

Mon Epouse qui avoit embrassé la Religion de France , étoit la seule à qui cette proposition pût déplaire ; mais sa complaisance l'ayant fait céder à l'inclination des autres , elle consentit à les accompagner , avec l'intention néanmoins de demeurer dans quelque maison du Bourg , tandis qu'elles seroient à l'Eglise. Le concours du peuple leur fit connoître en arrivant que c'étoit l'heure du Sermon. L'ardeur de Madame de R. . . ne lui permit point d'aller descendre à l'au-

berge. Elle pria mon Epouse de trouver bon qu'elle fit arrêter le carrosse à la porte du Temple , & qu'elle y entrât avec ma Sœur & les autres. Fanny s'étant fait conduire au lieu qu'on lui marqua pour les attendre , la vuë d'un grand nombre de personnes qui passaient pour aller au Temple , la fit demeurer un moment à les considérer. Elle n'avoit avec elle que Rem & quelques Laquais. Toute son attention , qui étoit divisée d'abord par la multitude , se réunit malgré elle sur une Femme qui s'arrêta au milieu de la rue pour la regarder. Ce n'étoit point un visage qu'elle crût connoître , mais elle y trouvoit de la ressemblance avec quelque chose qu'elle se souvenoit d'avoir vuë. D'ailleurs la curiosité de cette Etrangère se déclaroit d'une manière fort extraordinaire. Outre ses regards qui paroissent animés par quelque intérêt pressant , elle avançoit le corps & la tête avec une action si vive , qu'on l'eût crüe prête à s'élancer. Elle faisoit deux pas pour s'avancer vers Fanny , & elle se retiroit au même moment. Elle sourioit comme si elle eût espéré de se faire reconnoître par ce signe d'intelligence & d'amitié ; & reprenant aussitôt son sérieux , elle paroissoit craindre de s'être méprise. Enfin s'apercevant que son agitation causoit de l'inquiétude à Fanny , elle s'aprocha d'elle au moment qu'elle se retiroit : mes yeux me trompent-ils , lui dit-elle , & n'ai-je pas le bonheur de parler à Madame Cléland ?

Cette voix n'étoit point inconnue à mon Epouse. Cependant ne voyant rien qui répondit aux premières idées qu'elle lui fit rapeler , elle balançoit si elle devoit lui confesser son nom dans un lieu où elle n'étoit point sans quelque défiance. Mais l'Etrangère déjà certaine de ce qu'el-

le demandoit , n'attendit pas sa réponse. Quoi ! s'écria-t-elle en se précipitant pour l'embrasser , ni vous ni Rem que j'aperçois , vous ne reconnoissez pas Madame Riding ? Hélas ! est-elle donc hors de votre mémoire & de votre cœur ? Fanny saisie d'étonnement se laissoit serrer entre ses bras sans avoir la force de lui répondre , car ses yeux ne lui rendoient point le même témoignage de ses oreilles. Si elle reconnoissoit effectivement Madame Riding au son de la voix , tout le reste ne s'accordoit point avec le souvenir qu'elle conservoit de cette chère amie. Elle voyoit une femme de la même taille à la vérité , mais extrêmement maigre ; brune , ou plutôt noire , sans teint & sans fraîcheur , les yeux presque éteints , les mains & les bras décharnés ; & Madame Riding étoit d'une grosseur qui l'obligeoit quelquefois de se plaindre de son embonpoint ; elle étoit d'une blancheur admirable ; elle avoit de la vivacité dans le teint & dans les yeux ; enfin jamais deux figures n'ont été si différentes. Outre des raisons si fortes , Fanny croyoit Madame Riding morte depuis long-tems : je l'en avois assurée. Que de sujets , sinon de résister tout-à-fait à des témoignages presens , du moins de tomber dans une espèce d'incertitude où il entroit presque autant de frayeur que de surprise ! Cependant Madame Riding , car c'étoit elle-même , c'étoit cette généreuse & fidèle compagne de nos infortunes , étoit suspendue au cou de sa chère Amie , & baignoit son visage de ses larmes ! Que je suis heureuse , répéta-t-elle vingt fois. Que je dois de reconnaissance au Ciel ! Ah ! que lui rendrai-je pour tout ce qu'il m'accorde aujourd'hui. Mais pourquoi ne vois-je point notre cher Cléveland ? où est-il ? Qu'il me tarde de l'embrasser ! N'êtes-vous pas tous

deux ce que j'ai de plus cher au monde ? Que j'ai soupiré , continua-t'elle , que j'ai languï après le bonheur que j'obtiens ! j'en prens le Ciel à témoin. Je n'ai pas vécu depuis le cruel defastre qui nous a séparés. Ses soupirs étouffoient sa voix , & dans le transport où elle étoit , elle n'avoit de libre que le cours de ses pleurs.

Fanny revint peu-à-peu de son étonnement ; & ne pouvant plus méconnoître sa meilleure amie malgré le changement que l'âge , la fatigue , & la douleur avoient mis dans toute sa figure , lui rendoit ses embrassemens avec la même ardeur. Un spectacle si tendre attira les regards de tous les passans. Enfin étant montées dans une chambre où elles pouvoient s'entretenir sans réserve , leurs cœurs achevèrent de se livrer aux plus vifs sentimens de l'amitié. Hélas ! s'écria Fanny , qui n'avoit point encore eu la force d'ouvrir la bouche , est il donc vrai que le Ciel se dispose à finir mes peines ? Après m'avoir excercée par tant de douleurs & d'amertumes , se prépare-t'il à m'accorder toutes ses faveurs à la fois ? Précieux augure ? Est-il permis à mon cœur de s'y livrer ? Car si vous avez cru que rien ne pouvoit surpasser vos malheurs , c'est que vous avez ignoré les miens. Ah ! que je suis sûre d'émouvoir votre tendresse & votre pitié , vous reverrez Cléveland. Puisse votre retour. . . Mais reprit-elle , après s'être interrompuë , je ne veux point troubler un moment si doux par des pleurs que la joye ne me fasse pas répandre. Hâtez-vous de me dire à quel heureux coup du Ciel je dois le bonheur de vous revoir , vous que j'ai cruë morte , & dont j'ai pleuré si long-tems la perte avec celle de ma fille. Dites-moi d'où vient ce changement qui ne m'a pas permis de vous reconnoître , & ce voile étrange que mes yeux

ont encore peine à percer. Madame Riding lui promit de la satisfaire ; mais ne m'obligez pas , lui dit-elle , d'entreprendre à l'heure même un recit qui demande plus de tranquillité & de préparation. Je me bornerai aujourd'hui à ce qui vous intéresse , & je vous réserve d'autres détails pour quelque jour , où il me coutera moins de me priver moi-même du plaisir de vous entendre.

Je crois , continua-t'elle , qu'il ne vous sera jamais moins impossible qu'à moins d'oublier le terrible moment de notre séparation. La succession des jours des années , les vicissitudes du sort , la variété des objets & des événemens n'ont pas de pouvoir sur des impressions de cette nature. Il ne faut qu'un mot ou un signe pour en r'ouvrir toutes les traces. Rappelez-vous donc ces affreuses circonstances , où plus touchée de votre infortune que de la mienne , & succombant à ma douleur autant qu'à ma lassitude , je fus saisie par les cruels Rouïntons , & traînée avec une barbare violence au milieu de cette troupe de tigres. Je vous perdis de vue au même moment ; mais tandis qu'ils paroïssent tenir conseil sur ma destinée , la frayeur mortelle où j'étois , ne m'empêcha pas d'apercevoir votre fille , qu'un de ces furieux gardoit à terre auprès de moi. L'exemple de tant de misérables qui venoient d'être dévorés à nos yeux , & dont l'exécution m'étoit encore présente , m'annonçoit le sort auquel je devois m'attendre avec cette innocente créature. Dans une si horrible extrémité , je ne laissai pas de penser à vous & de vous chercher encore de yeux. Mon cœur abîmé dans ses propres peines , étoit encore sensible aux vôtres. Je songeois que tôt ou tard vous ne pouviez éviter le même traitement ; & je l'aurois essuyé avec

moins d'horreur , si j'eusse pû ne rien craindre pour vous. Des cris , des préparatifs , un air moqueur & cruel que mes Gardes affectèrent en me regardant , me firent juger que je touchois au moment de mon supplice. Je vis allumer le bûcher. Tremblante j'invoquai le Ciel , & je lui demandai pour une autre vie la pitié qu'il paroïssoit me refuser dans celle dont j'allois sortir.

Cependant en me dépouillant des peaux qui me servoient d'habits , mes bourreaux s'aperçurent que j'étois d'un sexe différent du leur. La surprise qu'ils marquèrent à cette vue , & la diligence avec laquelle ils s'assurèrent aussi de celui de votre fille , me donnèrent des espérances que mon trouble ne m'empêcha point d'aprofondir. Je m'attachai à suivre tous leurs mouvemens. Ils s'assemblèrent. Je remarquai que l'étonnement de ceux qui avoient reconnu mon sexe , se communiquoit à tous leurs compagnons , & que les plus éloignés s'aprochoient d'eux pour les écouter. Après quelques momens de délibération , ils revinrent à moi , & me déliant les mains avec plus d'humanité , ils me conduisirent à la queue de leur troupe , où je reconnus aisément que j'étois au milieu de leurs femmes. Ils portoient après moi votre fille , qu'ils remirent assez doucement entre mes bras. Je ne doutai point que leurs usages ne fut d'épargner les femmes dans leurs barbares & sanglantes exécutions , & j'ai sçu depuis plus certainement que les Sauvages les plus inhumains de l'Amérique ont cette espèce de respect pour la nature.

Votre recit m'a fait trembler , interrompit mon épouse ; mais de quelques craintes que je fusse alors agitée , j'appris ensuite de Cléveland que ma fille avoit été épargnée par les Roüintons , & qu'elle n'étoit pas morte par leur cruauté. Il

ne s'est jamais expliqué si clairement sur votre sujet , ajouta-t'elle , & ses réponses équivoques m'ont toujours laissé quelque incertitude. J'ignore , reprit Madame Riding , d'où pouvoient lui venir ces lumières , car j'ai perdu vos traces depuis ce jour funeste , & mille vains efforts que j'ai faits depuis tant d'années , m'avoient ôté l'espoir de les retrouver ; mais si vous permettez que j'abrège mon recit , pour venir tout-d'un coup à ce que vous devez souhaiter d'entendre , je passerai aujourd'hui sur mes longues & pénibles courses , sur les affreuses souffrances qui ont changé ma figure & mes traits jusqu'à vous empêcher de me reconnoître , sur cent accidens merveilleux qui exciteront tantôt votre pitié , tantôt votre admiration , sur les peines mêmes , les soins , les inquiétudes que m'a coûté la garde & l'éducation de votre fille . . Que dites-vous de ma fille , interrompit encore Fanny ? N'étoit-elle pas déjà morte avant que les Sauvages nous eussent fait prendre des routes différentes ? Non répondit Madame Riding ; mais de grace , suspendez un moment votre attention.

Loin d'avoir succombé alors à la misère qu'elle partagea nécessairement avec moi , un secours invisible paroissoit la défendre contre toutes sortes d'accidens. D'ailleurs j'employai continuellement tous mes soins à la garantir , non-seulement des injures de l'air & de tout ce qui pouvoit nuire à sa santé dans un âge si tendre , mais des moindres mouvemens qui eussent été capables de troubler son repos. J'eus même l'art de lui composer de divers sucs & du jus des viandes les plus mal apprêtées , une liqueur si saine & si nourrissante , qu'elle ne se feroit pas mieux trouvée des alimens les plus délicats de l'Europe. Ainsi je fus assez heureuse pendant plus de deux ans que je passai

en Amérique, pour conserver une vie qui m'étoit devenuë beaucoup plus chère que la mienne. Mais laissons aujourd'hui le détail de tant d'aventures extraordinaires. La providence du Ciel avoit marqué un terme aux agitations de ma vie. D'heureux hazards me conduisirent dans un Port François, où je trouvai un Vaisseau prêt à faire voile en Europe. Quoique je ne pusse quitter l'Amérique sans regret, incertaine si je ne vous y laissois pas après moi & moins sûre encore du sort qui m'attendoit dans un autre País l'impuissance où j'étois de faire la moindre démarche pour vous chercher, la difficulté de vivre, & l'espoir de vous rejoindre tôt ou tard dans notre Partie commune, où je ne pouvois douter que vous ne fussiez ramenée quelque jour par vos propres desirs, me déterminèrent enfin à saisir une occasion que j'étois menacé de ne plus retrouver. Je partis avec votre fille, qui étoit mon plus cher trésor ; & suivant la route du Capitaine, nous arrivâmes au Havre de Grace après deux mois de navigation. Quoi ! s'écria Fanny avec une vive émotion, ma fille a vécu jusqu'en France ! votre fille n'est pas morte interrompit Madame Riding. Elle est pleine de vie & de santé. Elle jouit de tout le bonheur que la fortune n'a pû refuser à ses charmes, & je ne serai pas deux jours à la remettre entre vos bras ; mais ayez assez d'empire sur vous même pour m'écouter jusqu'à la fin.

Le cœur de Fanny étoit trop agité pour se composer si facilement. Elle n'auroit pas été capable de l'attention qu'on lui demandoit, si sa curiosité n'eut été aussi impétueuse que tous ses autres sentimens. Après lui avoir laissé un moment pour se remettre, Madame Riding reprit ainsi son discours. La joye que je ressentis de me voir en Eu-

ropene me délivroit pas d'une inquiétude beaucoup plus vive, qui venoit du mauvais état de ma fortune. J'avois peu d'argent. A peine me restoit-il de quoi me conduire en Angleterre; & sans compter le désagrément de reparoître dans ma famille avec la livrée de l'infortune & de la misère, j'appréhendois qu'après tant d'années d'absence, un retour si imprévu ne fût pas agréable à ceux que j'avois laissé maîtres de mon héritage. Le Capitaine étoit honnête homme. Je lui confiai une partie de mes embarras. Il n'hésita point à m'offrir son secours, & tel qu'il me l'expliqua aussi-tôt, je crus pouvoir l'accepter sans honte. Vous êtes Protestante, me dit-il; toute ma famille l'est aussi, & j'ai une sœur riche & âgée, à qui le seul zèle de la Religion est capable d'inspirer de l'affection pour vous. Je suis sûr qu'elle sera trop ardente à vous servir, lorsqu'elle joindra à ce motif le mérite d'élever dans nos principes l'aimable enfant que vous lui présenterez, & je prévois qu'elle sera charmée de lui servir de mere. Il ajouta qu'elle demeurait à Quevilly, qui étoit comme le centre de la Religion Protestante en Normandie, & qu'indépendamment du parti qu'il me proposoit, je trouverois cent moyens de m'établir honnêtement dans un lieu où la générosité & le zèle étoient les vertus de tous les Habitans. Je goûtai cette ouverture, moins dans la vûe de fixer ma demeure & mon établissement hors de ma Patrie, que pour me mettre à couvert de la nécessité présente, & me procurer des moyens de vous rejoindre. Atant de civilités, le Capitaine ajouta celle de me conduire lui-même chez sa Sœur. Elle nous reçut avec toute la bonté qu'il m'avoit fait espérer. Votre fille lui gagna le cœur dès le moment de notre arrivée. Son premier soin fut de la faire baptiser; car

mes traverses passées ne m'avoient point encore permis de penser à ce devoir. La cérémonie se fit avec éclat , & tous les Habitans du Bourg s'accordèrent à nous combler de caresses & de bienfaits.

L'emploi que je fis de ma liberté & de mon repos fut pour m'informer de tout ce qui pouvoit me conduire à la connoissance de votre sort. J'écrivis à Londres & dans tous les Ports de France. Ce soin , le seul qui m'ait occupé depuis mon séjour à Quevilly , & le chagrin que j'ai ressenti continuellement de le voir inutile , sont les seules amertumes qui ayent troublé la douceur de ma vie. L'éducation de votre fille m'auroit causé de l'inquiétude , parce que la naissance de mes Bienfaiteurs ne répondant point à leur zèle ni à leurs richesses , j'aurois appréhendé que l'air & le commerce d'un Village n'eussent mal servi à la former d'une manière digne de vous. Mais le Ciel , à qui cet enfant étoit cher , lui préparoit d'autres ressources. Une Dame Protestante que la Religion amenoit tous les ans à Quevilly , eut le malheur d'y perdre sa fille unique , âgée comme la vôtre de trois ans. Elle fut mortellement affligée de cette perte. C'étoit l'enfant de ses prières & de ses larmes. Elle ne l'avoit obtenu du Ciel qu'après plusieurs années de mariage , & son âge ne lui en promettoit point d'autres. Dans le desespoir où elle étoit , son mari , pour la consoler lui proposa de se charger de votre fille , qu'ils avoient vuë plusieurs fois entre mes bras , & qui passoit dans le Bourg pour un enfant de distinction dont la fortune avoit maltraité la Famille. Il suffisoit de la voir pour l'aimer. Cette mere desolée crut retrouver tout ce qu'elle avoit perdu. Je fus sollicité aussi-tôt de lui accorder une satisfaction qui dépendoit de moi. Quantité d'honnêtes gens avec

lesquels j'avois formé quelque liaison , me représentèrent que je ne pouvois rien espérer de plus heureux. En effet je regardai cet incident comme un coup du Ciel , & je n'eus pas besoin , pour me rendre , des conditions avantageuses qu'on m'offrit pour moi-même. Cependant après m'être assurée , par des informations incertaines , du rang honorable que le Gentilhomme & son épouse tenoient en France, comme je l'étois déjà de la droiture & de la générosité de leur caractère , je crus qu'il me restoit à prendre une précaution. Ce fut d'exiger un écrit signé de leur main , par lequel ils reconnoîtroient que l'enfant qui leur étoit confié, n'étoit pas né d'eux , & que l'ayant reçu de moi , il n'y avoit point de tems ni de circonstances où je ne fusse en droit de le rapeler sous ma conduite. Ce soin me parut d'autant plus nécessaire , que l'intention du Gentilhomme étoit non-seulement de l'adopter , mais de cacher dans son País la perte qu'il avoit faite & qui se trouvoit si heureusement réparée. Sa demeure ordinaire est éloignée d'environ trente lieuës , & la fille qu'il venoit de prendre ayant été nourrie depuis sa naissance à Quevilly , il se flâtoit que le secret de cette substitution seroit toujours ignoré. Il souhaita par la même raison que je continuasse de vivre à Quevilly. Je me plaignis beaucoup d'une condition si dure ; mais comme je lui avois confessé sans vous nommer & sans m'ouvrir sur le fond de nos infortunes , que j'avois peu d'espérance de vous revoir jamais , il prit occasion de cet aveu pour me faire convenir que le plus grand avantage de votre fille étoit de passer effectivement pour la sienne , & qu'il falloit éloigner par conséquent tout ce qui pouvoit faire naître d'autres soupçons. Nous vous verrons souvent , me dit-il ; je continuërai de faire tous les ans le voyage de Quevilly , &

vous viendrez quelquefois vous rassasier chez moi du plaisir de voir votre Elève. Il m'assura avant son départ une pension de deux mille francs ; qui m'a toujours été fidèlement comptée.

Ce ne fut point sans verser des larmes que je me séparai de ma chère fille ; car ne m'enviez point la douceur de partager un nom si tendre avec vous. J'eus la satisfaction à leur départ de les voir déjà aussi passionnés pour ce charmant enfant , que vous l'auriez été vous-même , si vous aviez vû toutes ses graces à cet âge. A present figurez-vous que le progrès du tems n'a fait que les augmenter. Je ne cherche point à flâter le cœur d'une mere. Ah ! que je vous promets un doux spectacle ! Je la vois plusieurs fois tous les ans , & je me fais toujours une nouvelle violence pour la quitter. On n'a rien épargné pour son éducation , & ses charmes naturels semblent croître tous les jours. Cependant elle ignore à quelle mere elle appartient , & j'ai pleuré mille fois , en l'embrassant , d'être obligée pour son propre repos de lui cacher sa naissance & vos malheurs.

Un torrent auroit été plus facile à contraindre que le cœur de Fanny. Cruelle amie ! Ah ! s'écria-t'elle , pourquoi ne ménagez-vous pas mieux l'impétuosité de mes sentimens ? J'ai peine à respirer. Partons. Qui nous retient ? Je ne verrai jamais assez-tôt ma fille. Je crains de mourir en l'embrassant. Nous partirons à l'heure même si vous l'ordonnez , interrompit Madame Riding ; mais prenez le reste du jour pour vous reposer. Du moins , reprit Fanny avec la même impatience , aprenez-moi le lieu de sa demeure , le nom de ce généreux Gentilhomme qui lui a tenu lieu de pere , le nom de cette Dame à qui j'envie le bonheur qu'elle a eu si long-tems de la voir & de l'embrasser ; aprenez-moi tout ce

qui peut me tenir lieu du plaisir que vous retardez. Madame Riding à qui il étoit surprenant que le nom de Monsieur & de Madame de R... ne fût point échappé dans un si long discours, les nomma tous deux, & désigna leur demeure par le voisinage de Saint-Cloud. Il ne manque que de nommer Cecile, lui dit Fanny, en la regardant d'un air timide & incertain. Oüi, répondit Madame Riding, sans faire attention qu'elle étoit prévenue; c'est le nom de votre fille. Mais d'où sçavez-vous son nom, reprit-elle avec surprise? Auriez-vous pû découvrir ce que j'ai caché jusqu'aujourd'hui avec tant de soins? Mon épouse n'étoit plus en état de lui répondre. L'excès d'une joye si subite avoit serré son cœur. Ses yeux se couvrirent d'un nuage épais. Elle se pencha sur le bras de son amie, qu'elle saisit de ses deux mains, comme une personne hors d'haleine qui cherche à s'appuyer pour rapeler ses forces, & qui craindroit d'en manquer tout-à-fait, si elle n'étoit soutenue. Sa respiration étoit haute & mêlée d'un son tendre & plaintif. Elle n'avoit de mouvement que pour serrer de tems en tems le bras qu'elle ne pensoit point à quitter. Madame Riding, qui avoit pris l'agitation où elle l'avoit vue pendant son discours pour l'effet naturel des inquiétudes d'une mere, s'étoit fait un plaisir de la conduire au dénouement par degrés, & s'applaudissoit encore de la voir si attendrie. Mais commençant à craindre quelque chose d'une si vive émotion, quoique bien éloignée d'en prévoir les suites & d'en deviner la cause, elle l'exhorta à se remettre & à modérer ses sentimens. Fanny ne pouvoit retrouver l'usage de la voix, & ne répondoit que par de profonds soupirs.

Pendant que tous ses sens étoient dans ce de-

fordre , le carosse de M. de R. . . se fit entendre à la porte de l'Auberge. Cecile arrivoit avec lui. L'ennui d'une heure d'absence lui fit chercher aussi-tôt ce qu'elle ne pouvoit perdre de vuë sans inquiétude. Elle monta impatiemment , sans attendre Madame de R. & ma Sœur. Fanny scût bien la distinguer à son empressement ; & l'entendant à deux pas de la porte , tout ce qui lui restoit de force , ne put la soutenir contre le redoublement de son transport. Elle tomba sans connoissance entre les bras de Madame Riding. Au même moment Cecile ouvrit la porte. Le spectacle qui s'offrit à elle , l'allarma vivement. Elle courut pour se rendre utile par son secours ; tandis que Madame Riding , moins inquiète d'un accident qui pouvoit être fort dangereux , que surprise de l'arrivée imprévuë de son Elève , interdite de joye d'une si heureuse rencontre , & perdant en quelque sorte l'usage de la raison comme Fanny avoit perdu celui de ses sens , se mit à crier de toute sa force ; c'est votre mere. Ma fille , c'est votre mere. Ne la reconnoissez-vous pas ? La nature ne vous dit-elle rien ? C'est votre mere , répétoit elle encore , & comment ne le sentez-vous pas , sans attendre que vous l'appreniez de ma bouche ? Quelques mouvemens que ces exclamations pussent exciter dans le cœur de Cecile , l'erreur où elle avoit été élevée , & dont elle n'avoit jamais eu le moindre soupçon , ne lui permettoit guères d'en comprendre le sens. Toute occupée de la situation où elle voyoit mon épouse , elle continuoit ardemment de lui rendre les soins , lorsque M. de R. . . paroissant à la porte de la chambre avec sa femme & ma sœur , ce nouvel objet redoubla le trouble de Madame Riding. Elle courut à eux : Que vois-je , quelle faveur du Ciel nous rassem-

ble, s'écria-t-elle, sans leur laisser le tems de regarder autour d'eux ! quels prodiges ! Connoissez-vous cette Dame ? sçavez-vous que c'est Madame Cléveland, la mère de Cecile, cette chère amie que je croyois perduë pour sa fille & pour moi, & que j'ai desespéré si long-tems de revoir jamais ? Ah ! c'est elle-même. Rendez-lui sa chère fille ! Assurez Cecile que vous n'êtes pas son pere ; car tous mes discours ne peuvent la persuader. Hâtez-vous donc ; ne retardez pas un moment son bonheur. Dans l'ardeur qui l'animoit, elle paroissoit offensée de la froideur de M. de R. . . En effet il étoit demeuré comme immobile ; mais c'étoit de l'excès de son étonnement. Il se fit d'abord assurer que la maladie de mon épouse n'étoit qu'un évanouissement causé par la joye ; & pendant que les autres Dames s'employèrent à la secourir ; il demanda à Madame Riding quelque éclaircissement moins tumultueux.

Elle le satisfit en peu de mots. Tout le portoit à le croire. Il leva les bras au Ciel de surprise & d'admiration ; & s'aprochant de Cecile, qui, sans rien comprendre aux discours qu'elle avoit entendus, ne marquoit d'attention que pour ce qui attiroit tous ses soins : il prit ses mains presque malgré elle : ma fille, lui dit-il, car je ne renoncerai jamais à un nom si cher ; le Ciel vous est plus favorable qu'à moi ; il va m'ôter toute la douceur de ma vie, pour vous procurer un bonheur auquel vous ne vous seriez jamais attenduë. Je ne suis point votre pere. Suivez, suivez les mouvemens de la nature ; c'est à mon cher Cléveland que vous devez la naissance, & cette Dame est votre mere.

Il ne put achever ces paroles sans verser des larmes ; mais qu'étoit-ce que ce sentiment, en comparaison de ceux qui s'élevoient dans le cœur.

de Cecile ? Il est vrai qu'elle n'avoit rien compris aux exclamations entre-coupées de Madame Riding , & que tout ce qu'elle avoit senti jusqu'alors n'étoit que des mouvemens aveugles , qui lui caufoient même de l'embarras , & auxquels elle appréhendoit quelquefois de se livrer ; mais le moindre rayon de lumière fut aussi-tôt pour elle une conviction , & son cœur ne demandoit point d'autres preuves. M. de R. . . . m'a raconté cent fois qu'il avoit cru voir tous ses transports peints dans ses yeux , & que lui-même , il n'avoit jamais été si transporté que de ce spectacle. Il dura peu ; car elle s'échapa au même moment de ses mains , en les serrant avec un grand cri , elle s'ouvrit un passage au travers des Dames qui environnoient sa mere , elle se précipita sur elle sans considérer l'état où elle étoit encore. L'embrasser mille fois , mouïller son visage d'un torrent de larmes , lui donner mille noms passionnés , en la conjurant d'ouvrir les yeux , & de reconnoître sa fille : tels furent les premiers emportemens de sa tendresse ; s'ils sont les plus faciles à exprimer , ils ne furent pas les plus forts.

Il n'y avoit point d'évanoüissement si profond qui pût rendre Fanny insensible à tant d'ardeur. Aussi revint-elle sur le champ à elle-même ; mais ce fut pour retomber aussi-tôt dans l'état d'où elle sortoit. Il fallut forcer Cecile de passer dans une chambre voisine. Quelle violence ! On entendoit dans son absence le bruit de ses soupirs & de ses agitations. Cependant on vint à bout par cette voye de faire rapeler les esprits à mon Epouse , & de les disposer l'une & l'autre à prendre plus d'empire sur leurs sentimens. Cecile fut ramenée par M. de R. . . . qui l'exhortoit , en la conduisant , à ménager les témoignages de sa ten-

dressé pour l'intérêt même d'une mere qu'elle avoit de si justes raisons d'aimer. Mais quoique liées toutes deux par leurs promesses, il fut bien difficile de les retenir dans les bornes qu'on leur avoit imposées. Fanny ne vit pas reparoître sa fille, sans être prête à ressentir encore toutes les révolutions qu'elle venoit d'éprouver. Elle lui tendit les bras de toute sa force, avec des regards où l'ardeur de son ame étoit si vivement dépeinte au milieu même de leur langueur, qu'elle fit craindre que la nature ne s'épuisât tout-à-fait dans un effort si violent. Que fut-ce lorsqu'elle la tint ferrée contre son sein, & qu'elle sentit le double charme de recevoir ses caresses & de l'accabler des siennes. O joye d'une mere si tendre ! O ! délices que les cœurs insensibles ne comprendront jamais ! Hélas ! où étois-je dans des instans si précieux ! Une scène si touchante devoit-elle se passer dans l'absence d'un pere ?

Les expressions forcèrent enfin le passage, & l'ardeur même qui les accompagnoit devint un soulagement pour ces deux tendres cœurs. Celles de Fanny étoient partagées entre deux objets qui paroissoient la remplir au même degré tout à la fois. J'étois aussi présent à ses yeux que sa fille. Elle m'adressoit, comme à elle, tout ce qui se presentoit en confusion sur sa langue. Tu me rendras ton cœur, disoit-elle avec une espèce de complaisance qu'elle prenoit déjà dans l'approche de notre réconciliation, tu ne résisteras pas aux larmes de ta fille & aux miennes, tu ne seras plus injuste, cruel, barbare ! O ! ma fille, c'est à toi que je devrai le cœur de ton pere. Je retrouverai avec toi tout ce que j'avois perdu. Mais comment n'ai-je pas senti, reprenoit-elle, en ne se lassant point de la regarder, comment n'ai-je pas reconnu au premier moment que j'a-

vois ma fille devant mes yeux ? Ce penchant extraordinaire que j'avois pour elle n'étoit-il pas la voye de la nature ? Cent fois , ma chère Cecile , j'ai senti tout mon sang s'émouvoir , en te tenant dans mes bras. Le tien étoit-il plus tranquille ? Ah ! que de douceurs & de consolations perduës ! Tu aurois partagé les douleurs de ta mere. Tu aurois adouci l'amertume de ses larmes. Tu aurois fléchi ton pere par les tiennes. Cecile interrompoit à chaque moment ce tendre discours par ses empressemens & par les caresses les plus passionnées. En prononçant mon nom , à peine osoit-elle encore y joindre celui de pere ; mais elle répondoit , disoit - elle , de mes sentimens ; elle assuroit sa mere que ses peines touchoient à leur fin , & déjà également intéressée à mon bonheur & à sa consolation , elle employoit tout son esprit à la plaindre & à me justifier.

On ne les troubla point pendant cette première effusion des tendresses de la nature , non-seulement parce qu'après avoir surmonté les premiers transports , il ne restoit rien à craindre pour leur santé , qui ne faisoit plus que se fortifier de ce qui avoit d'abord été capable de l'affoiblir ; mais parce qu'il n'y avoit personne dans l'assemblée qui n'eût la curiosité à satisfaire , ses doutes à éclaircir , & qui ne fût ardemment occupé de ce soin. Madame Riding n'étoit revenuë de son étonnement , que pour retomber dans un autre , en comprenant par quelques discours échapés à Fanny , que la division s'étoit mise dans ma famille , & qu'elle y avoit produit des effets qui la faisoient gémir. Elle se faisoit expliquer ce malheur par M. de R.... & par Madame Bridge , à qui elle entendoit donner le nom de ma Sœur , sans pouvoir s'imaginer d'où

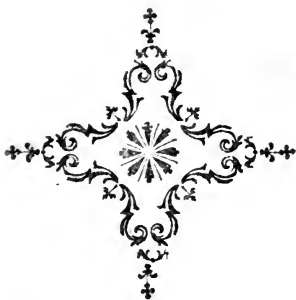
d'où cette liaison lui venoit avec moi. Enfin s'arrêtant d'abord à ce qui interressoit le plus son amitié, à peine eut-elle conçu la nature de nos infortunes, qu'elle crut en démêler la cause; & s'étant rapellé mille circonstances que le tems n'avoit pas effacées de sa mémoire, elle n'eut plus rien de si pressant que de pénétrer le fond de cette terrible aventure. Ciel ! qu'apprens-je, dit-elle en se rapprochant de Fanny ! quel mortel poison a détruit votre repos ? Quoi ! du sang. . . Eh ! malheureuse Amie, n'avez-vous pas déjà trop versé de larmes ? Mais je ne demande pas de vous, reprit-elle en s'interrompant elle-même, un seul mot qui puisse renouveler vos peines. Je vous laisse dans les bras de vos Amis. Qu'on me dise où est M. Cléveland. J'y vole à l'instant avec sa Fille. C'est moi qui vais vous rendre l'un à l'autre. Il ne résistera pas un moment à mes raisons & à mes larmes. Où est-il ? Je pars avec Cecile. Partons, ma chère enfant, lui dit-elle en la tirant des mains de sa mere pour l'embrasser ; c'est à nous que leur bonheur est réservé. Ils ne sçavent pas toutes les raisons qu'ils ont de s'aimer. Elle vouloit monter sur le champ dans le carosse de M. de R. . . pour se rendre à Saint-Cloud. Mais ma Sœur qui connoissoit mieux qu'elle ma situation, & qui avoit d'autres craintes capables de l'arrêter, la pria de suspendre un moment son entreprise. Je ne doute pas, lui dit-elle, que vos soins n'ayent tout le succès que vous espérez, & des commencemens si heureux ne doivent plus nous faire attendre de la bonté du Ciel que des faveurs & des miracles ; mais vous ne connoissez pas tous les dangers dont nous avons à nous défendre. Elle lui expliqua là-dessus en peu de mots, non-seulement ce qu'elle appréhendoit pour sa santé, qui étoit encore trop foible pour soutenir la vuë de

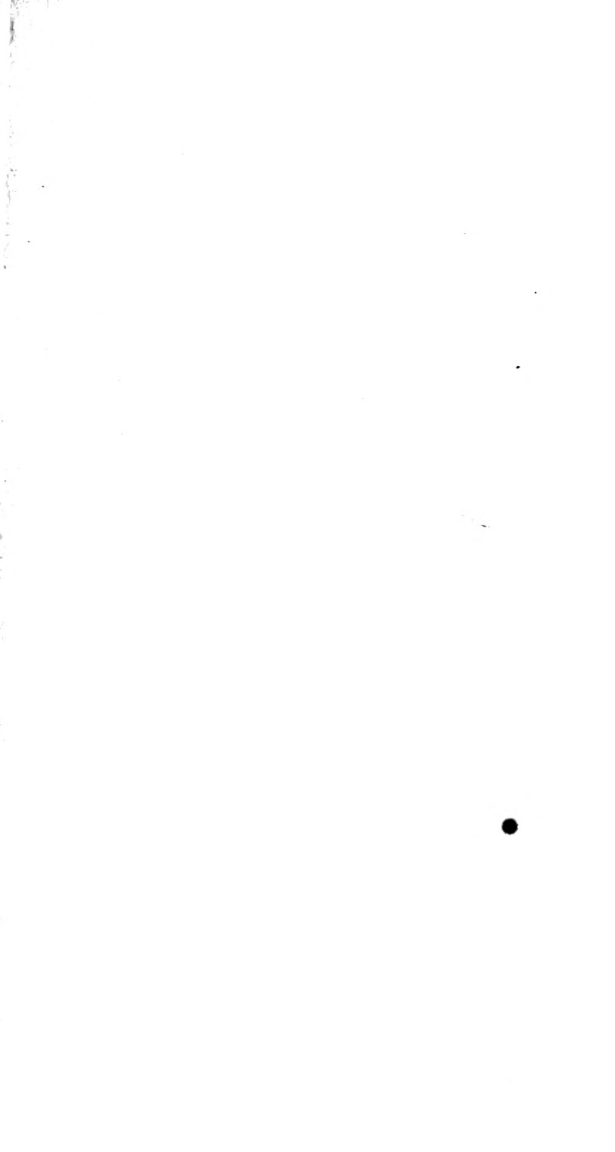
ma fille & la connoissance de mon bonheur, mais ce qu'il y avoit à craindre pour la sûreté de Cecile , & l'imprudence qu'il y avoit à lui faire reprendre le chemin de Paris. Partons ensemble , ajouta-t'elle ; votre presence suffira. M. de R. . . se chargera de conduire Madame Cléveland & sa Fille chez Mylord Clarendon , où elles attendront tranquillement l'effet de notre voyage. Elle ajouta que si l'on vouloit même s'en rapporter à quelques raisons que le tems ne lui permettoit pas d'expliquer , le départ de Madame Riding & le sien devoit être remis au lendemain ; & la voyant étonnée de l'ardeur qu'une personne qu'elle ne connoissoit point paroissoit marquer pour mes intérêts , elle lui promit des éclaircissemens , qui diminueroient sa surprise , & qui lui faisoient déjà regarder son amitié comme une faveur assurée.

Malgré tout l'empressement de Madame Riding , qui ne cédoit qu'à celui de Fanny & de Cecile , M. de R. . . entra dans les vûes de ma Sœur , & se joignit à elle pour leur faire goûter son Conseil. Le dessein qu'elle n'avoit pas expliqué , étoit de m'écrire le même soir , & de me préparer à son arrivée , suivant le plan qu'elle n'avoit point encore interrompu. Elle l'exécuta, tandis que M. de R. . . dépêchoit un de ses gens à Mylord Clarendon pour le prévenir sur la visite qu'il alloit recevoir. Quevilly étant dans le voisinage de Roüen , il avoit sçu que ce Seigneur s'étoit retiré nouvellement dans une maison fort commode qu'il avoit louée aux environs de la Ville , & c'étoit un nouvel avantage qui lui paroissoit extrêmement favorable à toutes nos vûes. Le Courier fut de retour en moins d'un quart-d'heure. Il revenoit charmé de la joye que Mylord Clarendon lui avoit marquée en aprenant de mes nouvelles & l'arrivée de ma famille. La

seule envie d'éviter l'éclat l'avoit empêché de venir lui-même au-devant de ses Hôtes ; mais M. de R. . . comprit qu'il devoit s'attendre à tous les témoignages d'affection & de zèle que je lui avois fait espérer d'un ami si généreux.

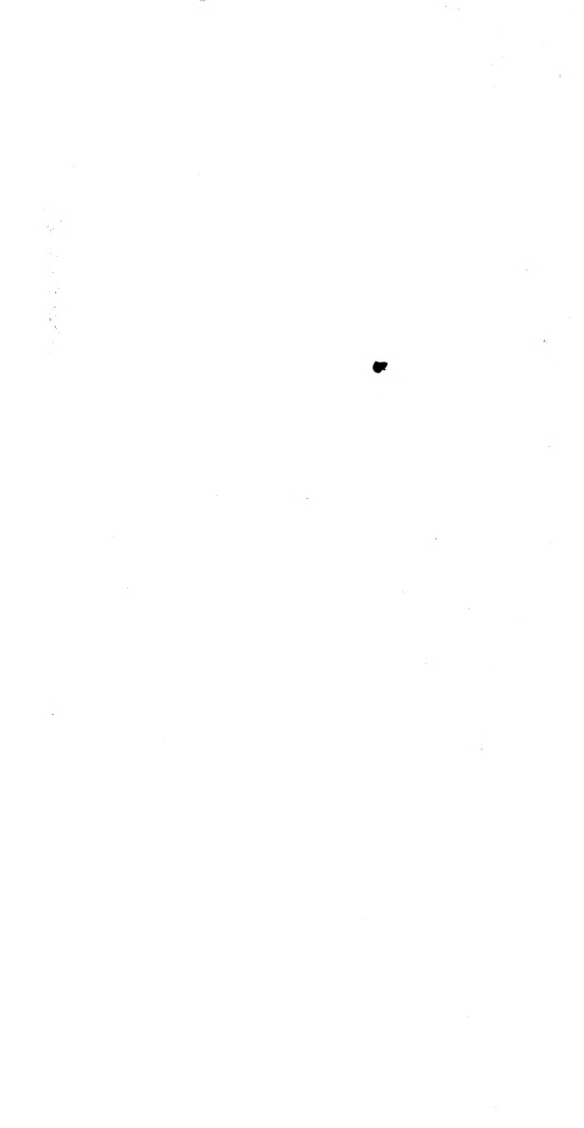
Fin du sixième Tome.











PQ Prevost, Antonie François
2021 Le philosophe anglois
P5
1757
t.5-6

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

